21
34 A
69
57
49
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
23 D
40

LES

OEVVRES

DE

MONSIEVR

SCARRON.

Reueuës, corrigées & augmentées de nouueau.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. ROMA

A PARIS,
Chez GVILLAVME DE LVYNE, Libraire Iuré, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Iuſtice.

M, DC, LXI.
Auec Priuilege du Roy.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. ROMA

A
MONSEIGNEVR
MONSEIGNEVR
DE BELLIEVRE
PREMIER PRESIDENT
AV PARLEMENT.

MONSEIGNEVR,

I'ay commencé de bonne heure d'auoir pour vous beaucoup d'eſtime & de reſpect, encore que ie vous le diſe bien tard. Quand le feu Roy vous enuoya vers les Princes d'Italie; le Poëte Menard, dont le bel eſprit a receu plus de loüanges qu'il n'en a donné, vint publier les voſtres dans la ville de Rome où i'eſtois alors: il eut ſi peu de peine à me perſuader ce qu'il me dit à voſtre auantage, que i'en

crû plus qu'il ne m'en diſoit ; Ie commençay à vous conſiderer plus attentiuement que ie n'auois encore fait, & quelque diſtance qu'il y ait de vous à moy, ie vous ay touſiours aſſez diſcerné entre ceux de voſtre vollée, pour auoir remarqué qu'il y en a eu peu dont le merite ait approché du voſtre. Ie ne fis pas deſlors de petits deſſeins d'eſtre vn iour connu de vous ; ils ſe ſont augmentez auec voſtre reputation, & s'eſtant enfin changez en vne forte paſſion de vous plaire, peut-eſtre que ie vous aurois plû, ſi la Fortune, apres auoir eſſayé ſur moy iuſqu'à des malheurs de nouuelle inuention, ne s'eſtoit enfin aduiſée de me rompre les bras & les jambes, ou pour me rendre inutile à moy-meſme auſſi bien qu'aux autres, ou pour faire dépit à la Nature, de ce qu'elle m'auoit fait vn peu de bien, ſans luy en parler. Mon inclination qui vous donna toute ſorte de pouuoir ſur moy, ne vous donnoit rien qui ne fuſt à vous deſia, & par vn droit hereditaire ; car noſtre maiſon a de tout temps eſté attachée au ſeruice de la voſtre, & en a touſiours eſperé beaucoup d'affection : Mon grand Pere fut auſſi bien qu'on le

pouuoit eſtre auprés du grand Chancelier de Belliéure ; il en fut aimé durant ſa vie, & regretté apres ſa mort ; & i'en ſçay par tradition des particularitez qui ne ſeroient pas icy en leur place ; il me ſuffit de vous dire, que ſi mon Pere a heritè du ſien la qualité de tres-humble ſeruiteur du voſtre, que c'eſt en cela ſeulement que ie me puis vanter d'eſtre bien partagé, & d'auoir conſerué mon droit d'aiſneſſe. Mais quand tout ce que ie viens de dire, ne m'auroit pas appris tout ce que vous valez, quand la voix publique feroit douter qu'elle fuſt celle de Dieu, en ne publiant pas que la France poßede en vous ce que le temps preſent a de bon, & ce que le paſſé auoit de meilleur : Ie l'apprendrois de Monſieur l'Abbé Ménage, le plus ſçauant homme de ſon âge, & aßez genereux amy, pour eſtre le mien, encore que ie ſois le plus inutile de tous les hommes ; ie l'apprendrois auſſi de Monſieur Nublé Aduocat en Parlement : Quo non Catonior alter. *Ces deux hommes-là ne ſont point duppes en matiere de Grands Perſonnages ; ils en ſçauent iuger par eux-meſmes, & en pourroient démeſler vn veritable, entre cent autres qui feroient ſem-*

blant de l'eſtre, Quand ils me viſitent par amitié, au lieu que pluſieurs autres me viennent voir par curioſité, comme vn Ours ou quelque beſte ſemblable, nos cõuerſations ne ſont que de vous, tant ils ont de choſes à dire ſur vn ſi beau ſujet, & tant ie prends de plaiſir à les entendre. Enfin, MONSEIGNEVR, ie vous repete encore qu'il y a long-temps que ie ſuis à vous, & que mes ſeruices m'auroient épargné la peine de vous le dire, ſi i'auois eſté capable de vous en rendre. C'eſt ce qui m'a fait ramaſſer tout ce que ie penſe auoir fait de moins mauuais, pour vous le mettre deuant les yeux, afin que vous iugiez vous-meſme, ſi en l'eſtat où ie ſuis, i'ay encore dequoy meriter voſtre bien-veillance. Ie reuoquerois à grand' joye toutes les Dedicaces que i'ay iamais faites, ſi ie ſçauois que celle que ie vous fais preſentement, vous en fut recommandable. L'honneur que vous me faites de la receuoir, rendra la grace & la nouueauté à ceux de mes Vers, qui l'ont deſia perduë, & donnera de la reputation à ceux qui n'ont point encore eſté imprimez. Faire paſſer pour nouueaux des Vers deſia paſſez, ou pour bons,

ceux qui ne le ſont guere, ce n'eſt pas vn petit miracle: Mais il ne ſurprendra perſonne, puis que vous en faites tous les iours qui ſont bien d'vne autre importance. Le Parlement qui change ſi ſouuent de Chef, & qui n'eſt pas touſiours content de celuy qu'on luy donne, reconnoiſt depuis que vous eſtes le ſien, qu'il n'en eut iamais vn tel, & qu'il n'eût pû s'en donner vn meilleur, quand il luy eût eſté permis de choiſir. En verité, MONSEIGNEVR, vne Teſte auſſi ſaine & auſſi bien faite que la voſtre, poſée ſur vn corps ſi grand, & compoſé de tant & de ſi differentes parties, eſt capable de leur communiquer quelque choſe de ſon parfait temperament. Ie ne veux pas dire qu'elles en ayent beſoin, mais l'excez de ſanté ne fut iamais vicieux, & on ne peut ſe trop bien porter. La Cour n'a iamais fait d'action ſi generalement approuuée de tout le monde, que celle de voſtre promotion à la charge de premier Preſident. Pour moy, encore que ma mauuaiſe fortune me diſpenſe aſſez de prendre part aux felicitez publiques, ie m'en ſuis réjoüy autant qu'vn malheureux, comme moy, l'a pû faire; & i'ay de plus, la ſatis-

faction de vous l'auoir predit dans mes petits Vers, il y a long-temps. Vn autre se tiendroit à vne prediction si heureuse, mais ie ne crains point d'en faire vne seconde, & de vous dire, que vous ne demeurerez pas en ce beau chemin.

Sur les pas de voſtre grand pere
Vous irez bien loin, ſi vous allez toûjours.

Ouy, MONSEIGNEVR, pouſſez voſtre Barque, elle porte le grand de Belliéure & ſa vertu: & i'oſe dire qu'encore qu'au ſiecle où nous ſommes, la Fortune faſſe bien des ſiennes, elle ne ſera pas ſi folle que de ſe commettre auec vn merite comme le voſtre. Ie pouſſerois la prediction plus loin, ſi ie ne craignois que mon Epiſtre ne vous fatiguaſt à la longue: ie n'eus iamais ſi grande enuie d'en faire vne bonne,

Mais l'on ne fait guere bien,
Lors que l'on veut trop bien faire.

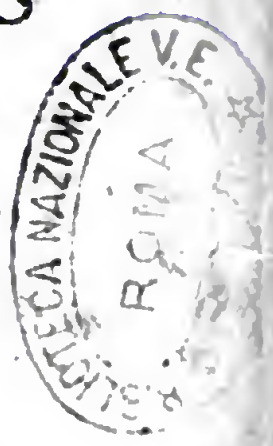
Telle qu'elle eſt, elle aura fait ſon effet, ſi elle vous perſuade que ie ſuis paſſionnemẽt.

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur.
SCARRON.

TABLE

DES OEVVRES DE MONSIEVR SCARRON.



A

A Mademoiſelle de ſaint-Maigrin Epiſtre Burleſque, folio 52
A Monſieur Beys, 56
A Monſieur l'Abbé Dépagny, 65
A Monſieur Prieur Procureur en Parlement; 101
A Monſieur le Duc de Sully, 109
A Monſieur Morin, 110
A Madame la Preſidente de Pommereuil, *in promptu*, 153
A Monſieur l'Eueſque d'Auranche, 161
A vne grande petite Dame, 181
A Monſeigneur le Mareſchal de Schomberg ſur ſon mariage, 191
Au meſme, ſur la priſe de Tortoſe, 192
Au meſme, Chœur des Muſes, 196
Affiche pour les Comediens; 247

TABLE

Autre Affiche, 249
A la Reyne, ſur la penſion de l'Autheur, 255
A la Reyne, Remerciement pour le payement de la penſion de l'Autheur, 255
A tres-honneſte, & tres-diuertiſſante Chienne Dame Guillemette, petite Leurette de ma ſœur, ſalut, 257
Adieu aux Mareſts, & à la Place-Royale, 279
A Monſeigneur le Cardinal de Richelieu, Remerciement, 313
A la Reyne, 346
A Madame d'Hautefort, 351
A Monſeigneur le Chancelier: 355
Aduis à la Reyne, 372
A Monſeigneur de Vantadour deuxain, 373
Au grand Flotte, Chanſon à boire, 387
Autre Chanſon à boire, 389

B

BAllet du moyen de paruenir, 105
BBallet de la belle Dance, 179
Billet, Vous eſtes conuiés, 182

C

CHanſon paſtorale, 49
CCent quatre vers, 76
Chanſon, Quand ie vous dis, 111
Chanſon, Philis vous-vous plaignez, 112
Chanſon, Hé bien ie conſens, 113
Chanſon, Ma raiſon me l'a dit, 114
Chanſon, ie vous aimois 114
Chanſon, Helas elle s'en va, 115

Chanſon, Mes yeux, 116
Chanſon, C'eſtoit aſſez, 117
Chanſon, Trop aimable, 118
Chanſon, Vous m'auez demandé, 119
Chanſon, Ingratte ie, 120
Chanſon, Nous-nous, 121
Courante, Ma foy, 149
Chanſon, Bois, rochers, 150
Chanſon, Sur le chant de l'Italienne, 151
Chanſon à boire. 154
Chanſon, Ie ſuis guery, 156
Chanſon ſur le Blocus de Paris, 165
Courante, Philis de vos regards, 168
Cartel de deffi, ſur les Sonnets de Iob & d'Vranie, 177
Courante, Adieu belle Cloris, 213
Courante; Ie vous ay donné des Bijoux, 214
Chanſon à boire, Si l'on me voit, 243
Chanſon, Ces diſcours, 344
Courante de Monſieur de Mauleurier, 384
Courante de Balon. 385

D

DEſeſpoir amoureux. 294

E

EPiſtre Chagrine, 11
Epiſtre à Madame la Comteſſe de Fieſque. 35.
Epiſtre à Mademoiſelle de Neuillan, 45.
Epigramme ſur Monſieur Maynard, 94
Epigramme, Ie vous ay priſe; 94

TABLE.

Epitaphe, Cy giſt qui ſe pleuſt, 95
Epigramme coetre vne Chicaneuſe, 95
Epigramme, On m'a dit, 96
Epitaphe, En ce gibet. 98
Epigramme au meſme, 98
Au meſme, 99
Epiſtre burleſque à Madame Bourron: 108
Epiſtre à Monſieur de ſaint-Aign, 122
Epiſtre à Monſieur Fourreau, 127
Epiſtre à Madame Reuel, 110
Epiſtre à Monſieur Deſlandes-Payen, 137
Epiſtre à Monſieur d'Aumale. 142
Epiſtre ſur les Liures qui ont eſté dérobez à l'Autheur, 169
Epiſtre au Reuerend Pere Coſme, & Dom Iean Peres Feüillans,
Epiſtre au Reuerend Pere Clauſel de la Mercy, 174
Epitaphe, Icy giſt qui mourut Ieudy, 180
Epitaphe, Cy giſt vn Eſcuyer, 180
Epitalame, ou ce qu'il vous plaira, 185
Epiſtre Burleſque à Madame la Comteſſe de Fieſque, 198
Epitaphe ou Sonnet, Cy giſt qui fut de bonne taille, 212
Epiſtre burleſque à Madame de Hautefort. 218
Epiſtre à Monſieur Sarrazin, 228
Epiſtre burleſque à Monſeigneur le Prince. 231
Epitalame du Comte de Teſſe, & de Mademoiſelle de Lauerdin, 289
Epiſtre, Et quoy vous m'oubliez, 296
Eſtrennes à Mademoiſelle de Longueuille, 303
Eſtrennes à Madame de Hautefort, 304
Eſtrennes à Madame la Comteſſe de Belin, 305

TABLE

Eſtrēnes à Mademoiſelle Marion de Lorme, 310
Eſtrennes à Mademoiſelle de Langlos, 311
Epigramme à vn Paraſite. 326
Elegie à Madame de Hautefort, 351
Epiſtre à Monſeigneur le Duc d'Anguien, apres ſon retour d'Alemagne. 360
Epiſtre à Monſieur le commandeur de Souuré, 377
Elegie à Mademoiſelle, 381

I

IMprecations cõtre celuy qui luy a pris ſon Iuuenal, 215

L

LA Legende de Bourbon, de l'année mil ſix cens quarante-vn; 265
L'Autheur à ſes vers, 276
Le chemin du Mareſts au Faux-bourg ſaint Germain, 287
La foire ſainct Germain, 328

M

MAdrigal au Comte de Selle; 170.

O.

ODe à Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, 1
Ode à Monſeigneur le Mareſchal d'Aumont, 14.
Ode à Monſieur du Pin, 133

Ode à Monſieur Maynard, 250

P

POur vn Ballayeur, 107

R

REmerciement à ſon Alteſſe le Prince d'Orange, 7
Rondeau à Madame Radigue, 58
Remerciement à Madame de Pommereuil, 60
Reſponce à Mademoiſelle de Leuille; 97
Reſponce à Monſieur de ſaint-Aignan, 124
Requeſte à Monſeigneur le Preſident de Belliévre, 157
Rogatum à Meſſieurs Tubeuf, Lyonne & Bertillac, pour eſtre payé de ſa penſion, 201
Rondeau redoublé à Mademoiſelle d'Eſcars: & à ſon Secretaire, 297
Reſponce au precedent Rondeau, 299
Rondeau redoublé, I'en iurerois, 301
Requeſte de Mont-mort Paraſite, à vn Preſident, 331
Remerciement à la Reyne, 365
Requeſte à la Reyne, 374

S

STances à Mademoiſelle du Lude, 31
Stances ſur la mort du Prince d'Orange, 48
Sonnet, Vous faites voir des os, 75
Sonnet, Oüy c'eſt vn Pedant, 76

TABLE.

Sonnet, Vn amas, 77
Sonnet, Vn mont tout heriſſé, 78
Sonnet, Superbes monumens, 79
Stances pour Madame de Hautefort, 183
Stances à la Reyne, 353
Sonnet pour Mademoiſelle de ** ſur la mort de Monſieur de Cinq Mars; 291
Sonnet, Imprudent que ie ſuis, 393
Sonnet, A l'ombre, 80
Sonnet ſur l'eſtat preſent des affaires, 82

LE ROY.

LE plus aymable Roy de tous les Roys du monde,
Si charmant, & si beau, qu'entre tous ſes ſujets,
S'il s'en peut rencontrer, qui ſoient aſſez bien faits
Pour auoir de ſon air, ie veux que l'on me tonde.

Ce Roy donc que ie dis, en qui ſeul tout abonde,
Dont l'Eſprit chaque iour fait acqueſts & conqueſts,
Dont lu Cœur eſt ſi grand, enfin dont les hauts faits
Feront vn grand fracas ſur la terre, & ſur l'ōde.

Peuples, c'eſt voſtre Roy; c'eſt vn franc demy Dieu,
C'eſt luy, qui donnera la paix en temps & lieu,
Ne nous venez donc plus prôner voſtre miſere.

Celebrez le feu Roy, qui l'a ſceu faire tel,
Et baiſez-en les mains à Madame ſa Mere,
Qui par ce beau chef-d'œuure eſt digne d'vn Autel,

AV ROY.

JEVNE Roy, que la France admire,
Tu nous fais bien voir que les Cieux
Font naiſtre encor des demy-Dieux,
Et prennent ſoin de ton Empire.

Ta grace à ſoy les Cœurs attire,
Ton viſage ébloüit les yeux,
Et de ſon air Imperieux,
Le reſpect, & la crainte inſpire.

Ton Pere, & tes Nobles Ayeux,
N'ont point eu de vértus en eux,
Qu'en toy le Ciel ne les raſſemble.

Enfin, il ne te manque rien,
Qu'vne Eſpouſe qui te reſſemble,
Dont le Sang ſoit digne du tien.

AV DVC D'ANIOV.

PRECIEVX & Royal Bijou,
Second Ioyau de la Couronne,
Preſent du Ciel, beau Duc d'Anjou,
Me preadrez-vous ſi ie me donne ?

Ne me croirez-vous point vn fou,
De vous preſenter ma perſonne ?
Moy, qui ſuis moins qu'vn Sapajou,
Moy chetif, qui deſia griſonne.

Si pourtant vous le trouuez bon ;
I'oſe vous dire que ce don
Eſt tres-rare : En voicy la cauſe.

Qui Diable, hormis moy, pauure Iob,
Qui ne vay ni pas, ni galop,
Vous peut offrir ſi peu de choſe (

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 24. iour d'Avril 1658. Signé par le Roy en ſon Conſeil, GVITONNEAV : Il eſt permis a GVILLAVME DE LVYNE, Marchand Libraire à Paris, de faire Imprimer, vendre & debiter en tous lieux de ſon obeyſſance, *toutes les Oeuures burleſques du Sieur Scarron, corrigées & augmenttées de nouueau*, durant le temps de neuf ans entiers & accomplis, à commencer du iour que leſdites Oeuures ſeront acheuées d'imprimer, auec deffences à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de les imprimer, faire imprimer, vendre ny debiter, ſous quelque pretexte que ce ſoit, pendant ledit temps, ſans le conſentement de l'Expoſant à peine de trois mil liures d'amende, confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intereſts, comme il eſt porté plus au long audit Priuilege,

ODE
A MADAME
LA DVCHESSE
D'AIGVILLON.

Muſes qui du grand ARMANT,
Fuſtes iadis ſi bien traitées,
Et qui depuis Muſes crottées,
Auez eſté ſi rudement,
Depuis ſon trépas rebutées,
Venez à ma voix promptement.

Si vous aimaſtes ce Prelat,
Son incomparable heritiere,
Sera de mes vers la matiere,
Donnez leur donc vn peu d'eſclat,
Releuez ma baſſe maniere,
Et ne m'inſpirez rien de plat.

Auez vous mis vos beaux atours?
Vos veſtemens d'or & de ſoye?
Approchez vous que ie le voye:
Car vos habits de tous les iours,

Ne ſont pas des habits de ioye,
Et ſentent les Meneuſes d'Ours.

Encor qu'il n'appartienne pas
A noſtre Pegaze Comique
De prendre vn galop Heroïque:
(Car il n'eſt qu'vn cheual de pas)
Il n'importe, allons, ie le pique,
Quand il deuroit me mettre à bas.

Il eſt temps de le faire aller,
Or-ça tout de bon ie commence;
Auſſi bien, *c'eſt trop de ſilence*
En ſi beau ſuiet de parler:
Ces vers ſont icy d'importance,
I'ay fort bien fait de les voller.

Vous ſerez encore pillé,
Prince de la rime Normande.
Comme en cueillant vne guirlande
On a l'eſprit fort trauaillé,
Quand d'vne diuerſité grande,
Le Iardin ſe trouue émaillé.

Ainſi dans ce hardy deſſein,
Ie voy tant de choſes à dire,
Que ie ne ſçay laquelle élire,
Moy d'Eſprit, & de corps mal ſain,
Qui ne ſçay point toucher la lire,
Et n'ay point Phebus dans le ſein.

Encor que vous la connoiſſiez,
Cette merueilleuſe Ducheſſe.
Qui vous fauoriſoit ſans ceſſe,

Dés le temps que vous luy chantiez,
Les belles Chanſons de Permeſſe
Dont ARMANT vous diuertiſſiez.

Ie veux vous en faire vn portrait,
Autant que ie le pourray faire;
Ce n'eſt pas ſans doute vne affaire,
Qui s'acheue du premier trait,
Et l'on me croira temeraire,
Mais ie l'ay dit, cela vaut-fait.

O quel eſclair! quelle clarté,
Quand ie la vis frappa ma veuë!
Que de vertus elle eſt pouruë!
Qu'elle ſent ſa Diuinité!
Que ie ſuis fier de l'auoir veuë!
Et qu'elle eut pour moy de bonté!

De ſes agrémens negligez;
Au trauers de leur negligence
On void auſſi-toſt l'opulence,
Et s'ils eſtoient bien partagez,
Mille beaux viſages en France,
S'en trouueroient aduantagez,

Cent beautez que ie dirois bien,
Qui n'ont pas eu les meſmes charmes,
Ont tiré des tributs de larmes
De maint fidelle homme Chreſtien,
Et plus cruelles que Gendarmes
Ont bruſlé force gens pour rien.

Mais ſon corps d'attraits reueſtu,
De ſon Eſprit n'eſt point l'Idole.

De la moindre paſſion folle
Il ne fut iamais combatu,
A Dieu ſeul ſon ame elle immolle,
A Dieu, d'où luy vient ſa vertu.

Ses yeux brillent autant & plus
Que celuy d'où vient la lumiere,
S'ils vſoient de leur force entiere,
Aux Aigles les plus reſolus
Ils feroient baiſſer la paupiere,
Tant leurs regards ſont abſolus.

Contre eux ils ont beau ſe munir,
Ceux qui de les voir ſe hazardent;
Sans deſſein des rayons ils dardent,
Que l'on ne ſçauroit ſouſtenir.
Ceux qui de trop pres les regardent,
Feroient bien de s'en abſtenir.

Son Eſprit eſt ſolide & fort,
Rien n'eſt plus pur que ſon langage,
Elle fut ſage deuant l'aage,
Elle eſt ſaincte deuant ſa mort,
Et ſa conduite, & ſon courage,
La font maiſtreſſe de ſon ſort.

Sa voix eſt vn enchantement:
O qu'elle auroit ſur moy d'Empire!
Ie le dis tout de bon ſans rire,
A ce ſon de voix ſi charmant,
Elle n'auroit qu'à me le dire,
Ie marcherois aſſeurement.

Enfin, encor que le pinceau,

A peine en face de plus belle,
Aupres de ſon ame immortelle,
Son corps n'eſt qu'vn fraiſle tombeau,
Ce que l'œil void d'aymable en elle,
N'eſt pas ce qu'elle a de plus beau.

ARMANT eut le mal-heureux ſort
Des grands Heros pendant ſa vie,
Il vit ſa vertu pourſuiuie,
On l'a loüé depuis ſa mort,
Et ceux qui luy portoient enuie,
Ont auoüé qu'ils auoient tort.

Par quelle generoſité,
A-telle conſerué ſa gloire?
Et fait reuiure ſa memoire,
En dépit de l'iniquité?
Et qui plus qu'elle dans l'hiſtoire,
Inſtruira la poſterité!

I'ay bien meſlé du ſerieux
En beaucoup d'endroits quand i'y penſe:
Car i'ay donné ſur la Sentence,
Comme auroit fait Caton le vieux,
Mais vn tel ſuiet me diſpence,
De mon ſtile facetieux.

Ce ſuiet auſſi-grand de ſoy,
Qu'elle eſt grande par ſon merite,
Feroit à maint autheur d'eſlite,
Tomber l'Eſcritoire d'effroy,
Mais pour peu que ie m'en aquité,
Ce ſera beaucoup faire à moy.

Sage Ducheſſe D'AIGVILLON,
De mes vers la noble matiere,
En vne ſi vaſte carriere.
Ie n'ay point vn autre aiguillon,
Qu'vne affection tres-entiere,
Dont vous voyez l'Echantillon.

Mais, ô Muſes, aſſeurement
Nous fatiguons ſa modeſtie;
Nous ferons quelque autre partie:
Où nous pourrons plus dignement,
En rime au ſujet aſſortie,
Chanter pour la Niepce d'ARMANT.

Adieu donc les neuf doctes Sœurs,
Regagnez voſtre Mont ſterile,
Quand vous reuiendrez à la ville,
Vendre des vers aux bons Autheurs,
N'oubliez-pas, troupe Ciuile,
Le moindre de vos ſeruiteurs,

REMERCIEMENT A SON ALTESSE LE PRINCE D'ORANGE.

AH ! vrayment ce n'eſt pas pour rién
Que tu t'es coiffée à la mode,
O ma petite teſte brode !
O mon petit muſeau de chien !
O ma Muſe que tu ſens bien
Pour qui ie te demande vne Ode !
Et ſi tu le ſens bien, cõment n'as-tu point peur
D'en ſortir mal à ton honneur ?

C'eſt pour GVILLAVME DE NASSAV,
Tu ris, ma petite Camarde,
Et tu deuiens toute gaillarde
A ce Nom ſi grand & ſi beau,
Et moy ie tremble dans ma peau,
Songeant à ce que ie hazarde,
Moy qui iuſques icy, n'eus iamais qu'à prier,
Et iamais à remercier,

Ie ſeray deſorienté,

Petit Rimeur de triquenique,
Si laiſſant le ſtille Comique,
Où mon Genie eſt limité,
Auec trop de temerité,
Ie me meſle de l'Heroique:
Ma teſte tournera ſi ie monte ſi haut,
D'où, ie pourray prendre vn grand ſaut.

Quelque Mizantrope animal,
Qui toûjours pique, mort, ou pince,
Dira que mon ſtile eſt bien mince,
Et mon Pegaze vn franc cheual:
Mais il n'importe bien ou mal,
Ie dois remercier ce Prince,
Et i'aime mieux paſſer pour Rimeur languiſſant,
Que pour Rimeur méconnoiſſant.

Il ma fait vn preſent ſi beau:
Que quelque enuieux de Poëte
S'imaginant que ſa trompette
Vaut mieux que nôtre chalumeau,
Vn beau matin d'vn beau cordeau
S'eſtranglera par la luette.
Tandis que moy petit, qui peu m'en ſouciray
Du riche preſent iouïray.

IEAN ARMANT mort depuis huict ans,
Tenoit nos Muſes bien veſtuës:
Helas! aujourd'huy toutes nuës,
Au moins en habits fort meſchans,
Les pauurettes courent les champs,
Les pauurettes courent les ruës:
Les ſeuls vltramontains emportét tout nôtre or,
Par exemple, la LEONOR.

PIERRE SEGVIER, que le mal-heur
Qui regne aujourd'huy ſur Parnaſſe,
A fait deſcendre d'vne place,
En laquelle ſon ſucceſſeur,
Fuſt-il de Caton le Cenſeur,
Ne ſera pas peu s'il l'efface, (ſein,
A ſuiuy IEAN ARMAND en ce noble deſ-
Rauitaillant maint Eſcriuain.

Nos affamez par ſa bonté
Ont eu dequoy manger & boire,
Et ſi les Filles de Memoire
Chez la docte poſterité
Ont iamais quelque authorité,
Et dans le carme, & dans l'hiſtoire, [Premier
On n'a pas mieux parlé du grand FRANÇOIS
Que l'on parlera de SEGVIER.

Il fait aux champs mille enuieux
Sans que ſur luy l'on puiſſe tondre;
Maint Autheur qui ſe ſent morfondre,
Regardant triſtement les Cieux,
S'ecrie, ô ſiecle! ô mœurs! ô Dieux!
Siecle, mœurs, Dieux, ſans luy répondre
Ou par belle malice, ou manque de pouuoir,
Ne font pas ſemblant de le voir.

Ce n'eſt que maroquin perdu,
Que les Liures que l'on dedie
Depuis que MONTORON mandie.
MONTORON, dont le quart-d'ecu
S'attrappoit ſi bien à la glu
De l'Ode & de la Comédie.

On ne voit plus perſonne à l'Autheur indigent
Preſenter la piece d'argent.

NOS PRINCES ſont beaux & courtois,
Doux en faits ainſi qu'en paroles;
Mais au diable ſi deux piſtoles
(Fut-on deuant eux aux abbois)
Sortirent iamais de leurs doigts,
Arbaleſtres à Craquignoles,
Et l'Autheur enragé qui leur fait vn Sonnet
N'en tire qu'vn coup de bonnet.

PRINCE DE NASSAV Dieu mercy
Voſtre Alteſſe n'eſt pas de meſme,
Voſtre courtoiſie eſt extreſme
Voſtre largeſſe l'eſt auſſi:
Les PRINCES qui viuent ainſi
Meritent plus qu'vn Diadeſme.
Vous m'auez fait du bien (ou ie me trompe fort)
Qui fera bien du mal au Nort.

Ils ſont tres-grands imitateurs
Les Eſcriuains de noſtre France,
Eſtocadeurs à route outrance,
D'argent compt ant grands amateurs;
Qu'vn Prince ſoit bien loin ailleurs,
Rien ne ſe perd pour la diſtance:
Vn Autheur affamé ne plaint gueres ſes pas,
Pour trouuer vn bon Mecenas.

Cette importune Nation
A de grands deſſeins ſur le cuiure,
De celle en qui l'on voit reuiure
GVSTAVE, qui fut vn Lion,

Qu'elle faſſe prouiſion
D'armes à l'eſpreuue du liure ; (der,
Que des Autheurs Frãçois Dieu la vueille gar-
Ils la vont bien eſtocader.

HEINSIVS & SALMASIVS,
Qu'en François nous diſons SAVMAIZE,
Et MENAGE (car n'en deſplaiſe
Aux noms terminez en Iüs,
Sans l'appeller MENAGIVS)
Il ne faut pas que ie le taize,
Ont receu des honneurs à leur merite égaux
Par cette Heroine des Gots,

Sa courtoiſie & ſa bonté
Ont bien fait ouurir les aureilles
A nos enfanteurs de merueilles ;
Chacun d'eux plein d'auidité
Ajuſte pour ſa Majeſté
Les productions de ſes veilles : (lons
Mais prenez garde à vous, Meſſieurs les Apol-
Le Nort eſt contraire aux Freſſons.

Dieu vous donne vn bon bouclier
Contre ces gueux que Dieu confonde,
La plus ſotte race du monde ;
Ce ſont des gaſteurs de papier,
Et moy meſme tout le premier ;
Pour vn en qui Phœbus abonde ;
Mille autres font des Vers, qui ſont en verité
Du ſiecle l'incommodité.

Pour parler de VOVS en amy,
Ogenereux PRINCE D'ORANGE,

Il faudroit eſtre plus qu'vn Ange;
A peine ſuis-je homme à demy ;
Ie ne ſuis rien qu'vne fourmy ,
Qu'vn mal des maux le plus eſtrange ,
A fait d'vn animal de ſon corps bien vſant
Vn animal toûjours giſant.

Ouy pour vn PRINCE DE NASSAV ,
Prince en paix auſſi bien qu'en guerre ,
Le plus accomply de la terre ,
Vn *Arma virumque Cano* ,
Ou quelque choſe de plus beau ,
Auſſi bruyant que le tonnerre ,
N'eſt pas encore aſſez : mais pauure que ie ſuis
Ie donne tout ce que ie puis.

A l'exemple du Createur ,
Qui du moindre ver tire Eloge ,
Sans que cela pourtant déroge ,
Ou faſſe tort à ſa grandeur ,
Regardez ſeulement au cœur .
Et non pas au corps qui le loge ,
Et lors le zele ardent d'vn homme de bas prix
Ne vous ſera plus à meſpris.

Les bien-heureux qui chaque iour
Sont veus de VOVS , & qui vous voyent ,
Ne font rien de trop , quand ils croyent
Que vous meritez leur amour ,
Et que l'Vniuers en ſon tour ,
Où tant de grands PRINCES flamboyent ,

De ſon œil clair-voyant, qu'on appelle Soleil,
N'en voit point à VOVS de pareil.

Pour moy petit Pariſien
Ie vous conçois tel que vous eſtes,
Les grandes choſes que vous faites
Qui rauiſſent les gens de bien,
Et qui par tout en moins de rien,
Font plus de bruit que des trompettes,
Quand i'en ſerois teſmoin, ne feroient pas ſur
Dauantage que fait ma foy. (moy

Imitant vos Peres hardis,
Qui ſont ſi fameux dans l'Hiſtoire,
Vous encherirez ſur la gloire
Des plus grands hommes de jadis:
Ie le croy comme ie le dis,
Faites moy l'honneur de me croire,
Ie ne donneray pas au mieux fait de la Cour
Mon corps mal baſty ſans retour.

ODE
HEROI-COMIQVE
A MONSEIGNEVR
LE MARESCHAL
D'AVMONT.

MOy, qui ne ſçay que folaſtrer,
O Muſe! ay-je droit d'entreprendre
Vne matiere, où doit entrer
Du Ceſar, & de l'Alexandre?
Peut-eſtre temerairement
Pour prendre vn plus noble inſtrument
Veux-je laiſſer la Caſtaignette,
Mais ie ne puis plus reſiſter
Au deſir, qui me vient tenter
De trancher du Diuin Poëte,
Cà donc, Muſe! prens la Trompette,
Et fay rage de Trompetter.

Or çà, commençons tout de bon,
Voila noſtre Muſe inuoquée,
Ce n'eſt pas icy le Tiphon,

Hiſtoire en doute reuoquée.
Mes vers ont pour leur noble fin
VILLEQVIER, qui reçoit en fin
Le prix de ſa vertu guerriere.
Quoy que ſa vie ait vn long cours,
O que ſes ans paroiſtront cours
A ce que la France en eſpere!
Et ſur les pas de ſon Grand-Pere,
Qu'il ira loing s'il va touſiours!

Neuf fois, le Soleil fait ſon tour,
Depuis, qu'aux Flamans redouatble,
A Mardik, à Link, à Bourbour,
A Grauelines l'imprenable,
A Dunquerke Aigle de la mer
On ne l'a point veu deſarmer,
Infatigable dans la peine,
Dans les attaques, le Premier,
Dans les retraites, le Dernier,
Toûjours preſt, toûjours en haleine,
Toûjours Soldat, & Capitaine,
En vn mot, toûjours VILLEQVIER.

Ieune, il n'eut point d'autres esbats,
Que ceux qui meinent à la gloire,
Par tout, il ſuiuit les combats,
Par tout, le ſuiuit la Victoire?
Ce Petit Fils du Grand D'AVMONT,
Qui du Renommé Rodomont,
Eut la valeur comme la Rime.
Par tout où la Rebellion
Du voile de Religion

A voulu déguiſer ſon crime,
S'eſt offert cent fois pour victime
Au repos de ſa Nation.

Quand la valeur d'vn ieune Roy,
N'empeſcha point que l'Hereſie
Ne portaſt la Guerre, & l'effroy.
Dans l'Iſle qu'elle auoit ſaiſie,
On le vit d'vn pas aſſeuré,
Dans les champs dangereux de Ré
Où ſa gloire fut ébauchée,
Par vn trait de plomb allumé,
Hazarder, quoy que deſarmé,
Sa Perſonne deſia bleſſée,
Donnant par tout teſte baiſſée,
De ſa vertu ſeule animé.

Ce ne fut là qu'vn coup d'eſſay,
Depuis, il en a fait bien d'autres,
Chacun ſçait, comme ie le ſçay,
Ce qu'à *Suze* il fit pour les noſtres:
Apres luy, nos Enfans perdus,
Inuincibles par luy rendus
Se firent Maiſtres d'vn Paſſage;
Où jadis, le *Borgne Afriquain*
Sans vinaigre, euſt fait voir en vain
qu'il eſtoit homme de courage:
Ie laiſſe à iuger l'auantage
Du vinaigre, ou des coups de main.

Les Ennemis, ſous *Iean de Vuert*,

Rauageoient noſtre Picardie,
Et le *François* lors pris ſans vert
Voyoit *l'Eſpagnol* dans Corbie :
Noſtre inuincible VILLEQVIER
Ne s'oppoſa pas le dernier
Aux ennemis de la Couronne :
Touſiours preſt à s'abandonner,
Touſiours demandant à donner,
Il fit bien voir en ſa perſonne,
qu'vn cœur qui iamais ne s'eſtonne,
Peut bien les autres eſtonner.

Quand le ſort des armes ſouffrit
Que noſtre Triomphante armée,
Par l'ennemy qui la ſurprit,
Aux bords du *Lis* fut enfermée :
Ce *Heros* qui la dégagea,
La face des choſes changea
Paroiſſant à l'heure opportune :
Et quoy que ſouuent le bonheur
Des bons ſuccez ait tout l'honneur,
Chacun dit, d'vne voix commune
Sans rien donner à la Fortune,
Qu'on deuoit tout à ſa valeur.

Colme nous oppoſoit ſes eaux ;
On euſt plutoſt beu la Riuiere
Que de paſſer ſur des batteaux
Les troupes d'vne armée entiere :
Suiuy de ſes ſeuls *Boulonnois*,
Soldat, & Chef tout à la fois,
Le premier la riuiere il ſonde,

Et ſur les ennemis plus forts,
Qui ſe promettoient dans leurs Forts
De tenir contre tout vn monde,
Malgré le feu, le fer, & l'onde,
Se rendit Maiſtre des deux bords.

Le trait d'vne Arbaleſte à feu
Party des Murs de la *Baſſée*,
S'arreſta ſur ſon Cordon Bleu,
Sans que ſa chair fuſt offencée:
Le ſort protegea ſa valeur.
Les coups, quoy que marques d'honneur
N'embelliſſent pas la victoire,
Il ne faut pas iuger de tous
Par les taillades, & les trous,
Et l'on ne lit point dans l'Hiſtoire,
Que *Ceſar* ſi rempli de gloire
Ait iamais fait penſer de coups.

A *Lens*, il perça comme on ſçait,
La premiere & ſeconde ligne,
S'il fut pris pour auoir trop fait,
Sa priſe le rendit inſigne:
Il fut pris, & non pas vaincu:
Condé, qu'on n'a iamais battu
Euſt veu ſa victoire imparfaite,
S'il n'euſt deliuré VILLEQVIER,
Mais le bonheur fut tout entier,
Et preſqu'autant que ſa deffaite
L'Eſpagnol encore regrette
La perte d'vn tel Priſonnier.

Monzon ſans perte il ſecourut,
Apres vn combat memorable,
Où mille dangers qu'il courut
Le trouuerent inébranlable.
A la bataille de *Rethel*
Tout ce qu'euſt pû faire vn mortel,
(Fut-ce vn Ceſar, vn Alexandre,)
Par ſon bras fut executé:
Tout autre ſans temerité
N'euſt ozé iamais entreprendre
Ce qu'il fit alors pour pretendre
Au rang où l'on le voit monté.

Celle qui par tout l'Vniuers
A touſiours ſerui de Gazette,
Qui tient touſiours cent yeux ouuers,
Et d'autant de bouches caquette,
Qui chez toutes les Nations
Des Heroïques actions
Eſt la plus ſeure recompenſe;
(Quoy qu'encline à dire du mal)
Pour ce Grand Homme ſans égal
Court deſia par toute la France,
Publiant, que pour ſa vaillance
Son Prince l'a fait Mareſchal.

De ſon Grand Pere, dont la Foy
Fut comparable à la vaillance,
Et qui receut ſous vn Grand Roy,
Vne pareille recompenſe,

En luy, le beau nom reuiura,
Par luy ſon Prince augmentera
La gloire de ſon Diadéme :
Mais ie ne croy pas le flater,
Quand ie dis que l'on peut douter
Si par ce noble Baſton meſme,
A tout autre vn Honneur extréme,
On a pû vers luy s'acquitter.

Quelquefois ce Noble Guerdon
Reçoit ſon prix de la Perſonne,
Tel, eſt enrichi d'vn tel don,
Tel, l'enrichit, quand on luy donne,
Ioignant aux promeſſes l'effect,
Grand d'AVMONT la Cour n'a point fait
Pour vous, plus qu'elle n'a du faire,
Ne penſez donc pas vous laſſer,
Penſez plutoſt à vous hauſſer:
Au dernier honneur Militaire,
O *Grand Mareſchal*, cette affaire
Vaut bien la peine d'y penſer.

EPISTRE CHAGRINE A MONSIEVR ROSTEAV.

ROsteau que i'eſtime & que i'ayme
Pour le moins autant que moy meſme,
Amy loyal & genereux,
Gallant, liberal, amoureux,
Faiſant touſiours quelque maiſtreſſe,
Qui n'eſtant point Ourſe ou Tygreſſe
Ayme mieux guerir des bleſſez,
que d'en faire des treſpaſſez,
Depuis que ie ſuis venu boire
Des eaux du beau fleuue de Loire,
Et que de crainte d'vn blocus,
Et de la dizette d'eſcus,
Qui cauſe toute autre dizette,
I'ay quitté Paris ſans trompette.
Le mal de ton éloignement
M'a rendu chagrin diablement.
Mon humeur iadis enjoüée,
De tous, & par tout tant loüée,
N'eſt plus qu'vne mauuaiſe humeur.
Et ie ne ſuis plus ce Rimeur.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

De qui la gaillarde muzette
De cent Rimailleurs contrefaitte,
A Paru meſme auec eſclat
A Meſſieurs du gouſt delicat :
Auſſi n'eſt-ce pas choſe eſtrange,
Qu'icy bas toute choſe change,
Et que mon malheur ſeulement
N'eſt point ſujet au changement,
Quand cela me monte à la teſte,
Ie m'en faſche comme vne beſte:
Comme ſi la Fortune auſſi
N'en traittoit point d'autres ainſi.
Dans le maudit ſiecle où nous ſommes
Le plus honneſte homme des hommes,
S'il n'eſt Gabeleur ou Soldart,
Le meilleur deſquels eſt pendart,
Fuſt-il ſçauant & dauantage,
Que Nublé, Gaumin ou Menage,
Ou tels autres grand ſçauantats,
Si la renuerſeuſe d'Eſtats,
Dont le choix eſt ſouuent blaſmable
Ne leur veut eſtre fauorable,
Et leur ſçauoir & leur vertu
Leur ſeruiront moins qu'vn feſtu.
Aujourd'huy l'aueugle Fortune
Eſt pour qui boit, pour qui petune,
Pour le ioüeur, pipeur fut-il,
Pour le poiſſon du mois d'Auril,
Maquereau qu'on nomme en vulgaire,
Pour le traiſtre, pour le fauſſaire,
Bref pour tout homme viuant mal,
Et pour toût nuiſible animal,
Les pauures Courtiſans des Muſes
Sont aujourd'huy traittez de Buzes,

Qu'autrefois defunct Richelieu,
Qu'ils ont traitté de demy-Dieu,
Traittoit de la façon d'Auguſte,
Prince auſſi genereux que iuſte,
A traitté les hommes ſçauans,
Dont les vers ſont encor viuans,
Et viuront malgré l'ignorance,
Mal qui regne ailleurs comme en France,
Où maint gros oyſeau de ſaint Luc,
Plutoſt que de ſaint Iean eſt Duc,
Tant le deſtin qui tout gouuerne,
Qui porte l'vn, & l'autre berne,
Agit ſur tout injuſtement
Faute de bon diſcernement.
Les beaux Vers & la belle Proſe
Valent aujourd'huy peu de choſe,
Se voir en Autheur érigé
Eſt vn ſiniſtre preiugé
Pour la fortune d'vn pauure homme,
Par ma foy ſi i'auois fait comme
A fait Morel ou la Blondeau,
Que ſçait-on? de Poëtreau,
Ie ſerois Marquis à la mode:
Le tallent de bien faire vne Ode,
Vn Romant Comique, vn Iaphet,
Ne groſſit pas vn petit fait,
Peu de gens ſçachans bien eſcrire
Ont abondamment dequoy frire.
Les Des-Portes, & Bois-Robers,
Fiſſent-ils auſſi bien des Vers
Qu'en fit l'infortuné Malherbe,
Aujourd'huy n'auroient que de l'herbe,
Eux qui dans vn Siecle meilleur,
Du ſot meſtier de Rimailleur,

Ont eu toute la recompenſe :
Ha ! i'en enrage quand i'y penſe,
Peu de Richelieux aujourd'huy,
Sauf SEGVIER, qui fait comme luy,
Font reuiure defunt Mecene ;
Rien n'eſt plus pauure que la Scene
Qu'on vit opulente autrefois,
quoy que le plaiſir de nos Rois.
Il n'eſt Saltin-banque en la Place
qui mieux ſes affaires ne faſſe
que le meilleur Comedien,
Soit François, ſoit Italien.
De Corneille les Comedies ;
Si magnifiques, ſi hardies ;
De iour en iour baiſſent de prix.
Nous voyons tous nos beaux Eſprits,
Mal en argent, & mal en laine.
L'Autheur du fameux Artamene
A perdu ſon Gouuernement,
Sans ſçauoir pour quoy ny comment,
Et ſon Romant que l'on admire,
Peut eſtre ne ſert qu'à luy nuire ;
Ie ne voy pas le vent tourné
A l'en voir vn iour guerdonné.
Noſtre Amy Triſtan Gentilhomme
Autant qu'vn Dictateur de Rome,
qui fait des Vers ſi noblement,
Et dont le tout eſt ſi charmant,
Attend encor que la Fortune
Contre luy n'ait plus de rancune.
I'en Pourrois cent autres nommer
Dont l'eſprit ſe fait eſtimer.
Par ces trois de rare merite
Dont la recompenſe eſt petite,

On peut facilement iuger
que les autres ſont en danger,
Si l'Aſtre malin long-temps dure,
D'endurer la pauureté dure,
Laquelle iointe aux cheueux gris,
Eſt la peſte des beaux Eſprits;
Par exemple, ſans la Suede
Saint Amant eſtoit ſans remede
Comme ſon Poëte crotté
qu'il a ſi plaiſamment chanté.
Qu'vn fat apprenne à bien eſcrire,
Et que ce fat ſçache vn peu lire,
Pour peu que le bonheur luy rit,
Vous voyez ce fat en credit,
qui paſſe pour grand perſonnage,
Et n'eſt qu'vn fat pour tout potage,
Vn homme parfait en tout ſens,
Garny de vertu, de bon ſens,
D'eſprit, de cœur, de politeſſe,
De beauté, de ſanté, d'adreſſe,
Et de cét air rare & galant
Qui finit vn homme excellent,
S'il arriue qu'il eſtudie,
S'il fait Poëme ou Comedie,
Vn campagnart, vn courtiſan,
Vn franc Bourgeois, vn Partiſan,
Enfin quelque teſte mal faite,
Dira d'abord, c'eſt vn Poëte,
Et penſera dire vn beau mot,
La malle peſte ſoit du ſot,
Tout cela me rend miſantrope,
Et ma Chagrine Calioppe.
Ne ſçauroit voir vn campagnart,
Qu'elle ne diſe à tout hazart,

C'eſt vn fat, & la temeraire,
qui peut eſtre auroit pû mieux faire,
Ne ſe trompe que rarement
Dans ſon trop hardy iugement.
Elle trouue auſſi dans la ville
Matiere d'échauffer ſa bille,
Tant le nombre des ſots eſt grand:
La ſottiſe regne, & ſe prend
Dans Paris, & dans la Cour meſme,
Où le plus parfait qui trop s'ayme,
S'il n'y prend garde, en s'aymant trop,
Court à la ſottiſe au galop:
Ouy, la campagne n'eſt pas ſeule,
Où les diſeurs de mots de gueule,
Les eternels complimenteurs,
Les incorrigibles menteurs,
Les conteſteurs à toute outrance;
Par ſottiſe ou par ignorance,
Font enrager les gens de bien;
Perſonne ne ſe connoiſt bien,
Tel contre qui touſiours l'on peſte,
Croit que chacun l'ayme de reſte,
Et nul ne voudroit ſans retour,
Troquer l'objet de ſon amour,
Ne vous déplaiſe, c'eſt luy meſme,
Contre Socrate que tant i'ayme,
Contre ton amy feu Ceſar
Comme toy tant ſoit peu paillar.
Nous ne nous faiſons point iuſtice,
Et la filaftie eſt vn vice,
Dont le plus ſage eſt entaché,
Fut-il ſans tout autre peché.
C'eſt cét amour propre peut-eſtre,
qui fait que ſans bien reconnoiſtre

Si ie fais mal, ſi ie fais bien
Ie ne prens plus plaiſir à rien.
Ie vieillis : & lors que i'y ſonge,
Et qu'en ce penſer ie me plonge,
Mes maux & paſſez & preſens,
Augmentent le froid de mes ans.
Tout m'importune & tout me faſche.
Le plaiſir qu'on a quand on maſche,
Le ſeul que mes maux m'ont laiſſé,
Ne m'eſt plus qu'vn plaiſir paſſé,
Et tant mon chagrin eſt extréme,
S'il eſt quelque choſe que i'ayme :
Songeant qu'il le faudra quitter,
Il ne ſert qu'à m'inquieter.
Pour comble de mon infortune,
Moy meſme que tout importune,
Ie commence à m'importuner ;
On me le peut bien pardonner,
Ie ſuis dans le ſiecle où nous ſommes
Le plus infortuné des hommes ;
Et d'autant plus infortuné,
Que ie ne paroiſſois pas né,
Le plus impertinent du monde ;
Mais le Ciel ſur qui luy plaiſt Fronde,
Puis qu'il veut me traitter ainſi,
Soit fait, ie le veux bien auſſi.
Mais i'oubliois bien de te dire,
Que quiconque m'aime s'attire,
Quelque infortune toſt ou tard.
Toy qui prends en moy quelque part ;
Songe combien on s'y hazarde,
Au nom de Dieu prens y bien garde :
M'aymer eſt vn coup bien hardi ;
Laiſſe moy là, ie te le di ;

Pour deſcharger ma conſcience.
I'ay fait vne autre experience,
Si ie veux quelqu'vn obliger.
Ce quelqu'vn me fait enrager;
L'honneſte homme ceſſe de l'eſtre,
Et ſe découure ingrat ou traiſtre,
Lors que par vn zele indiſcret,
Ie luy fais part de mon ſecret;
Ou que ſans mes ſeuretez prendre,
Ie luy preſte ce qu'il doit rendre;
Tu ſçais ſi ie dis verité,
Toy qui de tout temps as eſté,
Le fidelle depoſitaire,
De ma moindre petite affaire,
Tu ſçais comme on m'a guerdonné.
Quand en ſot i'ay mon bien donné.
Contre moy tout en mal ſe change,
Si ie traittois auec vn Ange,
Cét Ange deuiendroit Demon
Changeant de nature & de nom.
Il faut porter dans l'Amerique,
Vn chagrin ſi melancolique.
Et voir ſi ſous vn autre Ciel,
Son abſinte deuiendra miel.
Là nulle fluxion ny goutte,
Là nul froid que tant ie redoute.
La nuit ſeulement vn vent frais,
Y ſemble eſtre fait tout exprés,
Contre le chaud de la iournée;
Là, le Printemps toute l'année.
Y conſerue ſa gayeté.
L'Autonne ſa maturité,
Et l'Eſté ſans bruſler les herbes,
Chaque mois y donne des gerbes.

Et tous trois des fruits rauiſſans,
A la fois meurs, nez, & naiſſans.
Vn ſi beau ſujet, ce me ſemble,
Vaut bien que ie quitte mon amble.
Et qu'au peril de faire vn ſaut,
Noſtre Pegaze aille par haut.
Ie vay donc donner du haut ſtille,
Comme feroit icy Virgile,
Et monté ſur mes grands Cheuaux,
Les pouſſer par monts & par vaux.
L'Adorable flambeau du monde,
Sortant du vaſte ſein de l'Onde,
Y paroiſt aux yeux eſbahis,
Non tel que dans nos froids Pays.
Des obliques traits qu'il nous darde,
Eſblouïſſant qui la regarde,
Et diſſipant ſur l'Oriſon,
quelque legere exhalaiſon;
Non tel quand du riuage Maure,
Montant au Ciel apres l'Aurore,
A peine par luy ſont percez,
Les broüillards ſur l'Onde amaſſez:
Mais auec la magnificence,
D'vn Aſtre de cette importance,
Et dans vn ſuperbe appareil,
Il ſe fait voir dés ſon réueil:
Auec vn excez de lumiere,
que ne ſouſtient point la paupiere,
De ſon viſage ſpatieux,
Couurant tout vn coſté des Cieux,
Allumant les plaines humides
De mille & mille feux liquides,
Et d'autant de Rayons dorez
La voûte des Cieux azurez:

Tant de merueilles aſſemblées
Ne ſont point ailleurs eſtalées,
que dans ces climats fortunez
qui ſont des Tropiques bornez :
Là noſtre cher Sardanapale,
Ne viendra, ny toy, ny ta male,
Toy qui crois que loin de Paris
On eſt autant que mort ou pris,
Et que ſans Cloris ou Siluie
On ne peut bien paſſer ſa vie.
Paris ſans doute a des attraits;
Mais ſes plaiſirs ſont de grands frais,
Nos Indiennes & nos Negres,
Autant que des Baſques alegres,
Vallent bien en leur nudité,
Tes Dames en leur propreté :
Leur teint poli d'Ebene noire
Vaut bien vn teint blanc comme Yuoire,
qui de blanc fade frelaté
Deuant qu'eſtre vieil eſt gaſté :
Le repos ſi ie ne me trompe,
Vaut bien ton Paris & ſa Pompe,
C'eſt le plus riche des Treſors,
que l'Amerique a ſur ſes bords,
Le contes-tu pour peu de choſe ?
Cela ſeul, peut bien eſtre cauſe
que bien-toſt noſtre Cap de Nort
Des malheureux ſera le port ;
Comme malheureux ie m'y coule
Loin du tumulte, & de la foule,
Si ie m'y voyois auec toy
Ie ſerois plus heureux qu'vn Roy.

A MADEMOISELLE DV LVDE.

STANCES BVRLESQVES.

BEl enfant de quinze ans dru comme perdrix
& mere,
Aymable comme vn Ange ou deux,
que le fils de celuy qui ſera ton beau-pere,
Se pourra dire vn homme heureux !

Ils ont fait de leur mieux ceux qui t'ont mise au monde,
Et t'ont faite auec tant d'appas,
Que s'ils vouloient taſcher d'en faire vne ſeconde,
Ie crois qu'ils ne le pourroient pas.

Quand pour me faire voir ton aimable visage,
Tu te baissas sur vn genou,
Si ie n'auois esté des hommes le plus sage,
I'en aurois esté le plus fou.

Se mocque qui voudra, ie dis lors en moy-meſme,
Le bon Dieu me veüille garder, (blême,
Et ſi j'euſſe eu des mains, à tes pieds triſte &
Ma foy ie m'allois poignarder.

Ton viſage eſt diuin, & ta taille eſt diuine,
Enfin, tout ton corps eſt diuin,
Et ſi l'on doit iuger de l'eſprit par la mine,
Tu dois en auoir du plus fin.

Tous tes treſors cachez, tous tes treſors viſibles
Sont dignes des deſirs d'vn Roy,
Et les grands de la Cour ſeront des inſenſibles,
S'ils ne courent les champs pour toy.

Princes, Marquis & Ducs, ſi l'Infante du LVDE
Que vous adorez à genoux,
Pour voſtre grand mal-heur ſe meſle d'eſtre rude,

Mon Dieu que ſera-ce de vous !

Ses yeux feront bien pis que les duels en
France,
Et quiconque les pocheroit,
Pour affoiblir vn peu leur trop grande puiſ-
ſance,
Peut-eſtre vous obligeroit.

Tous aimables qu'ils ſont vous en mourrez
ſans doute,
Pas vn de vous n'échappera,
O ! trois fois bien-heureux ceux qui ne ver-
ront goute,
Tant que leur regne durera.

Mais puis que voſtre mort eſt vn mal neceſ-
ſaire,
Et que c'eſt vn Arreſt donné,
Choiſiſſez vne mort qui ne ſoit point vulgaire
Digne d'vn amour raffiné.

Si vous vouliez vn iour vous pendre à la
feneſtre,
quoy qu'on n'en vſe plus ainſi,
que ſçait-on, ſes beaux yeux vous pleure-
roient peut-eſtre,
Et vous auriez bien reüſſi.

Pendez-vous donc bien viſte, afin qu'elle
vous pleure,
Et de ſa part ie vous promets,
Si vous eſtes pendus ſeulement pour vne heure
Que vous le ſerez pour iamais.

Au reſte en vous pendant témoignez du
courage,
Faites la choſe auec honneur,
Sans gambiller des pieds, ou changer de vi-
ſage,
Comme font les hommes ſans cœur.

Quant à moy ſi i'eſtois ſeulement bon à
pendre
Ie n'aurois pas tant attendu,
Mais ie ne fus iamais aſſez vain pour pretendre
A l'honneur d'eſtre vn beau pendu.

O bel Ange pour qui toute la Cour ſoûpire,
Dont i'ay grande compaſſion,
A ſix vingts ans d'icy puiſſe-je encore eſcrire
Des vers à ton intention.

EPISTRE BVRLESQVE A MADAME LA COMTESSE DE FIESQVE.

AYmable Comteſſe de FIESQVE,
Ce n'eſt pas matiere burleſque
Qu'vne Heroïne comme vous,
Dont l'eſprit eſt connu de tous
Pour eſtre vn Eſprit admirable
Digne de ce corps adorable,
Pour qui tout le monde a par tout
Tant de reſpect & haye au bout;
Haye au bout n'eſt que pour la rime,
Mais ſi vous trouuez qu'il exprime
Ce qu'on n'a pas droit de penſer,
Il eſt aiſé de l'effacer.
Fort ſatisfait de ma viſite,
Encor plus de voſtre merite,
Dans ma cage ie me logeay,

Ayant pris humblement congé,
Vous dire à quel poinct vous me pleuſtes,
Les bontez que pour moy vous euſtes,
Cela ne ſe peut raconter,
Et l'on ne pourroit m'écouter,
Sans me dire à chaque parole,
Scarronnet tréve d'hiperbole,
On ne ſçauroit certainement,
Parler de vous petitement:
Il faut beaucoup dire ou ſe taire,
En tout vous auez l'art de plaire,
Encor plus que ie n'aurois cru,
Pour le croire, il faut l'auoir veu.
Ie l'ay veu, ie le croy, i'en iure,
Et quiconque a la teſte dure,
Aſſez pour ne m'en croire pas
Sent le Campagnart de cent pas,
Et de plus loin ſi bon me ſemble.
Ces Dames qui vinrent enſemble,
Dignes ſœurs du braue d'HAVCOVRT,
De qui par tout l'eſtime court.
Si iuſte, ſi belle & ſi grande,
En France auſſi bien qu'en Hollande,
Sont, ou ie ne me connois point,
De grand merite au dernier poinct.
A la diuine d'Outrelaize,
Alors au lit ou ſur ſa chaiſe,
(Car elle auoit pris me dit-on
Vn remede au bout d'vn baſton,)
Ie ne pus rendre ma viſite;
I'en enrageay, car ſon merite
M'a donné comme de raiſon
Eſtime pour elle à foiſon.
Les cieux de Mouches la déliurent

Qui maintenant assaut me liurent,
Et qui se joignent au grand chaud
Pour m'acheuer ou peu s'en faut.
Vne entr'autres à la mesme heure
Sur mon nez, mal-gré moy demeure.
Ie ne puis l'en faire partir,
Car mes gens viennent de sortir,
Et n'ay pour toute compagnie,
que mon Espagneulle endormie,
Pour mes mains vous le sçauez bien,
Elles me seruent moins que rien.
Ie fis faire par ma figure
A vos gens mainte conjecture,
Vn petit Laquais edenté
Douta de mon humanité:
Mais, enfin, il me crut vn homme,
Auec FRANCTOT digne que Rome
Luy donne les Bules gratis,
D'vn Eueſché non des petits.
Vous conteſtates à merueilles
Au grand plaiſir de mes oreilles,
On ne ſçauroit mieux conteſter,
Ie ne le dis point pour flatter,
Et par vne fauſſe loüange
Vous conteſtates comme vn Ange!
Et ie vous cede de bon cœur,
Moy qui ſuis vn grand conteſteur.
La digeſtion eſt meilleure
Lors que l'on conteſte vn quart-d'heure.
Vn moment apres le repas,
Ie ne vous conſeillerois pas
De conteſter vne heure entiere,
Toutesfois ſelon la matiere,
On peut par converſation

Paſſer en conteſtation
Le iour entier, mais à repriſes.
Sans en venir aux mines griſes ;
Car conteſter en querelant
C'eſt mal vſer d'vn beau talent.
Mademoiſelle Iaqueline.
Si ie ne me trompe, a la mine
D'eſtre en ſanté dans peu de temps ;
Elle n'a qu'à dire, au Printemps
Ie la meine juſque à Barrege.
D'où deuant qu'y vienne la neige
Le pis qu'il nous puiſſe arriuer
C'eſt de reuenir, & trouuer
Elle voſtre hoſtel, moy mes chambres,
Tous deux mal contens de nos membres.
Mais par ma foy, ie meurs de chaud,
Puiſque rien ne me preſſe, il faut
Que iuſque au ſoir ie me repoſe.
Icy donc ie fais vne poſe.
I'ay quitté la plume à midy,
Le chaud m'auoit tout eſtourdy ;
Il eſt nuit, ie vay me remettre
A trauailler apres ma lettre.
Auiourd'huy mon amy SEGRAIS ;
Bien que le temps ne ſoit pas frais,
A paſſé, de me voir auide
Du Pont-neuf la Zone torride.
Dieu ſçait ſi SEGRAIS & SCARRON
De l'heritiere de Beuuron
Auront fait corner les oreilles ;
Ils en ont dit mons & merueilles,
Et Dieu ſçait ſi parlant de vous,
Ils ont oublié voſtre Eſpoux.
SEGRAIS ſur pareille matiere,

Eſt d'vne force ſinguliere,
Et ie penſe qu'aucunement
Nous ſecondons ce cher Normant.
Preſentement à ma chandelle
Vn papillon s'eſt bruſlé l'aiſle,
C'eſt à dire qu'il ne faut pas
S'approcher trop de vos appas ;
Il y fait chaud, la male-peſte,
Belle, ieune, galante, leſte,
De l'eſprit de la qualité,
Bon Dieu ! quelle temerité,
Garre la mort ou la Marrotte.
C'eſt vne entrepriſe auſſi ſotte
Que tirer l'huile d'vn caillou ;
C'eſt mourir, c'eſt deuenir fou,
Eſt-on fou, l'on lie, on reſſerre ;
Eſt-on mort, on vous porte en terre,
Paſſe encore pour le premier ;
Mais Seruiteur pour le dernier :
Il eſt ma foy peu de Siluies
Qui vallent autant que nos vies.
Où diantre par le chaud qu'il fait
Veux-je aller hors de mon ſuiet ?
Par vn ſi grand chaud tant écrire
Lors meſme qu'on a peine à lire,
C'eſt abuſer de la bonté
D'vne Dame de qualité.
Fait à Paris, de noſtre chaiſe,
En vn temps auſſi chaud que braiſe,
L'An que le Lorrain & ſa Gent,
S'en retourna pour de l'argent.

CHANSON PASTORALLE.

LA ieune Liſette
Sur le bord d'vn ruiſſeau,
Iotioit de ſa Muſette
En gardant ſon troupeau.
Le Berger Tyrcis qui l'ayme
Plus que ſoy-meſme;
Luy faiſoit tout trancy
Les pleintes que voicy.

Ieune Paſtourelle,
Ton œil eſt plein d'appas;
Mais ton humeur cruelle
Ne luy reſſemble pas:
Eſt-ce que ton cœur ignore
que ie t'adore,
Ou qu'il le ſçache bien,
Et n'en découure rien?

Tes aymables charmes,
Et mes bruſlans deſirs
Me couſtent bien des larmes,
Des chagtins, des ſoûpirs,

Tu t'en ris belle inhumaine
Sans eſtre en peine,
Si ie pourray ſouffrir
Ta rigueur ſans mourir.

Lors que dans la Lande
Où nous eſtions tous deux,
Ie mis vne guirlande
Deſſus tes blonds cheueux,
Ie te vis toute en cholere,
Toute ſeuere,
Et de ta blanche main,
Tu la rompis ſoudain.

Et qu'il te ſouuienne,
Que grauant d'vn couſteau,
Ta diuiſe & la mienne,
Sur le tronc d'vn ormeau,
Tu le pris pour vne offence
Par vne abſence,
Qui dura plus d'vn mois:
Tu me mis aux abois.

Vn iour dans la dance
Vn Berger inconnu,
Eut aſſez d'aſſeurance
Pour baiſer ton ſein nu,
Tu ne fis point la farouche,
Et quand ie touche,
Seulement ton habit,
Tu rougis de deſpit.

Des bleds dans la plaine,
Des vins ſur les coſteaux,
Mille beſtes à laine,
Des Chevres, des Taureaux,
Ma ieuneſſe, & mon courage,
Mon parentage,
Mon amour, & ma foy
Ne peuuent rien ſur toy.

Outre la Muſette
Dont ie t'ay fait vn don,
Ie graue vne Houlette
Des chiffres de ton nom,
Dans peu de iours ie l'acheue
Et ie t'eſleue
Les petits d'vn faiſant,
Pour te faire vn preſent.

Dans noſtre village
Vn Soldat effronté,
Voulut faire vn outrage
A ta ieune beauté,
Si quelqu'vn de l'aſſiſtance
Prit ta deffence,
Plus hardiment que moy,
Ie m'en rapporte à toy.

Dans noſtre prairie
Vn loup battit nos chiens,

Attaquant de furie
Tes troupeaux & les miens ;
Tu vis auec quelle addreſſe,
Quelle viteſſe,
La Houlette à la main
I'attaquay l'inhumain.

Quand de nos Montagnes
Vn grand Ours deſcendu
Rendit de ces Campagnes
Tout le peuple eſperdu,
Nos Bergers qui s'eſtonnerent ;
T'abandonnerent,
Tu vis ſans me vanter
S'il pût m'épouuanter.

Ie t'offris ſa patte ;
Car i'en fus le vainqueur ;
Ce fut là, belle ingratte,
Où ie connus ton cœur,
Ce iour là comme enragée
D'eſtre obligée,
Daignas-tu ſeulement
Me parler vn moment ?

Si ma mort te donne
Tant ſoit peu de plaiſir ;
Trop aimable perſonne,
Contente ton deſir,
Pour peu que ma mort te touche,
Et qu'à ta bouche

Il en couſte vn ſoûpir,
Trop heureux de mourir.

Il finit ſa plainte,
La Bergere s'en rit,
Il en eut l'ame atteinte,
De rage & de deſpit:
Et ſans pleurer dauantage
D'vn tel outrage,
La voyant rire ainſi,
Se mit à rire auſſi.

A

MADEMOISELLE DE NEVILLAN,

EPISTRE BVRLESQVE.

BElle NEVILLAN, fille charmante,
Beaucoup aimée, & point aimante,
Iouuencelle au teint delicat
Meſlé de blanc & d'incarnat,
BVSSI qu'on ſurnomme la Belle,
Et SCARRON chetiue haridelle
Vous baiſent mille fois les mains,
Laſſez d'enchaiſner des humains:
Car c'eſt vne choſe certaine,
Que vous enchaiſnez à centaine,
Et que quand ils ſont enchaiſnez
Vous leur faites vn pied de nez.
Arreſtons-nous par parentheſe,
Quand on dit les mains ie vous baiſe;
Parle-on des mains du baiſeur,
Je n'en ſçay rien d'homme d'honneur;

Mais pour reuenir aux mains voſtres,
Plus belles que cinq-cens mille autres,
Et qu'on baiſeroit volontiers
Dedans la ville de Poictiers,
Et par tout ailleurs, & moy-meſme,
Si le Ciel m'auoit mis à meſme,
BVSSI charmante au dernier poinct,
Et moy qui charmant ne ſuis point,
Vous compoſons ces rimes plattes
Deſcrites par mes maigres pattes,
Afin de nous entretenir
Dedans voſtre beau ſouuenir,
Dont la moindre place eſt plus belle,
Qu'vn fauteuil dans vne ruelle,
Où les ſeuls culs à tabourets
Ont droit d'alleger leurs jarrets.
Belle fille, ou pluſtoſt bel Ange,
Dans Paris eſt rumeur eſtrange,
De vos beaux exploits dans la Cour,
Vous y percez les cœurs à iour.
On y redoute vos œillades,
Autant que des carabinades.
On dit que vous aſſaſſinez,
que vous bruſlez, que vous damnez;
Et que vos beaux yeux pleins de charmes,
Outre qu'ils font couſter des larmes,
A pluſieurs blondins indiſcrets,
Qui les regardoient de trop prés,
Ont quaſi fait-du ſang reſpandre.
Dadans vn bal où pour vous prendre,
On s'eſt bien fort monſtré les dens,
Et querellé deuant les gens.
Voila ce que c'eſt qu'eſtre belle;
Si vous eſtiez moins iuuencelle,

Et moins diuine tant ſoit peu,
Si vos yeux auoient moins de feu,
Et voſtre eſprit moins de lumiere.
Bref ſi vous eſtiez moins ſorciere,
Vous feriez moins de malheureux :
Mais en bonne foy, c'eſt pour eux,
Pourquoy Papillons temeraires,
En vertu de leurs bigoteres,
Et de leurs crins enfarinez,
Vous vont-ils regarder au nez :
Quand voſtre bel œil les regarde,
Ils y deuroient bien prendre garde,
Et fermer les yeux auſſi-toſt :
Car auprés de vous il fait chaud
Autant que dans vne fournaiſe,
Adorable ouuriere en braize,
Qui d'vn cœur dont on vous fait don,
Faites auſſi-toſt du charbon.
Nous vous eſcrirons des nouuelles,
Mais aujourd'huy d'où viennent-elles ?
que de la Cour où vous regnez,
Où les volontez vous gagnez,
Mettez le feu dans les poitrines,
Deſcreditez les Poiteuines.
Bruſlez les cœurs des Courtiſans,
Des Prouinciaux troublez les ſens,
Enfin, où cent choſes vous faites,
Tres-dignes de ce que vous eſtes,
C'eſt à dire vn objet charmant,
Toûjours aymé, iamais aymant.
Et pour acheuer, & tout dire,
NEVILLAN, que tout le monde admire,
A qui la charmante, & BVSSY,
Et SCARRON au corps racourcy,

Souhaittent tout honneur & ioye,
A Paris dans l'hoſtel de Troye,
L'An qu'on demanda les eſtats,
Qu'on croit que l'on ne tiendra pas.

STANCES HEROIQVES SVR LA MORT DE GVILLAVME DE NASSAV PRINCE D'ORANGE.

VAillans Peuples des Païs-bas,
qui ſous vos inuincibles Princes,
Pour le repos de vos Prouinces,
Auez donné tant de combats:
Le Chef de la Maiſon fameuſe
qui rendoit le nom de la Meuſe
Redoutable au Tage doré,
Cet objet inſpirant la joye,
Cet Aſtre chez vous adoré,
D'vn mal incurable eſt la proye:

Si

Si vaillant, si sage ; & si beau,
Si digne du nom de NASSAV.
A tel aage, & par telle voye,
Deuoit-il aller au tombeau ?

On l'a veu, dés ses ieunes ans
Sous son pere, ainsi qu'Alexandre,
Enseigner, aussi-toſt qu'apprendre,
Le dur mestier des Conquerans :
Leur destin n'est que trop semblable ;
L'vn & l'autre fut adorable,
L'vn & l'autre quand il veseut
Fut d'vne valeur sans seconde,
L'vn & l'autre en son lit mourut,
La Terre en remedes feconde
En vain tascha de les guerir,
Et celuy qui vient de mourir,
S'il n'a pas conquis tout le monde,
Estoit homme à le conquerir.

L'Espagne, dont les grands projets
Trouuent la Terre trop petite,
Et dont l'orgueil ne se limite
Qu'à se faire des Rois sujets,
Remua le Ciel, & la Terre,
Pour se deliurer d'vne guerre
Dont le sort estoit incertain,
Contre vn chef de party contraire,
Qui de la teste, & de la main
Estoit capable de tout faire :
Mais ce Prince ayant adjousté
La conduite, & l'actiuité,

A ſa valeur hereditaire,
Qui ne l'auroit point redouté ?

La Ville aſſiſe dans les eaux ;
Qui iuſqu'en l'Inde eſt reuerée,
Et qui blanchit l'onde azurée
Des voilles de mille vaiſſeaux :
En l'eſpace de ſept iournées.
A veu que les ſourdes menées,
Quand on fait agir la valeur
En meſme temps que la prudence,
Contre les coups d'vn grand mal-heur
Sont d'vne petite deffence,
Elle a craint le ſort d'Illion,
Elle a craint ce ieune lyon,
Et rentrant dans l'obeïſſance
Condamné ſa rebellion.

Enfin, la Nature, & l'Aquis,
En cette Heroïque perſonne,
Auoient mis tout ce que Dieu donne
A ſes ouurages plus exquis :
Quelles plus grandes eſperances,
Par de plus belles apparences,
Pouuoient donner ſes ieunes ans !
Et qui n'auroit crû que ſa vie
Euſt eſté iuſqu'aux cheueux blancs !
Mais vne ſimple maladie,
Dont vn enfant ſouſtient l'effort,
Attaque vn grand Prince, & la mort
Qui s'eſt faite iuge & partie,
Du plus foible a fait le plus fort.

Cruel deſtin, qui ne te plais
Qu'à deſtruire les belles choſes,
Voy par les regrets que tu cauſes
Les maux eſtranges que tu fais :
Songe à des Reynes affligées,
A des Prouinces rauagées
Qui n'auront plus de Deffenſeur :
Songe aux grands deſſeins de l'Hiber:,
Qui deſia comme d'vn coup ſeur
De rompre la paix delibere :
Ton crime eſt condamné de tous :
Mais ſi tu veux en eſtre abſous,
Donne vn fils à la triſte Mere ;
Dont tu viens de rauir l'Eſpoux.

Ie le voy deſia cét Enfant
Conſoler ſon illuſtre Mere,
Qui reconnoiſt en luy le Pere
Qu'elle pleure, & qu'elle ayma tant :
Ie l'apperçoy dans la meſlée,
Sur les pas du fils de Pellée
Aller plus loing que ſes Ayeux :
O que les Peuples qu'il commande
Doiuent d'encens au Roy des Cieux !
O que l'Eſpagnol apprehende
Apres auoir trop pretendu !
Et que ſon eſpoir confondu
Accroiſt celuy de la Hollande,
Qui croyoit auoir tout perdu.

A

MADEMOISELLE DE SAINT MAIGRIN,

EPISTRE BVRLESQVE.

BElle & charmante ſainct MAIGRIN,
Ie n'ay pas l'eſprit peu chagrin,
Quand i'entreprens en temeraire,
Vne auſſi difficile affaire,
Que celle où ie me vois reduit,
Ayant iuré de faire bruit,
Cela s'entend à ma maniere.
De ce qu'à la moindre priere
Vous auez voulu m'obliger,
Moy qui vous dois eſtre eſtranger,
Et qui ſuis autant inutile,
Que vous genereuſe & ciuile.

Il faudroit vn Malherbe ou deux,
Pour vn deſſein ſi hazardeux,
Vn merite pareil au voſtre
D'vne main pareille à la noſtre.
Ne peut receuoir coup de trait,
Qui n'affoibliſſe ſon portrait.
Tout ſuiet trop riche eſt à craindre,
A qui ne ſçait pas trop bien peindre.
Ma Muſe qui vous veut loüer,
Et qui ne ſçait que ſe joüer,
Pert de ſon audace premiere,
A l'eſclat de trop de matiere.
Qui feroit à maint Eſcriuain
Tomber la plume de la main,
Outre que ma façon d'eſcrire,
Eſt plus portée à faire rire,
Qu'à loüer ſerieuſement
Vn eſprit rare, vn corps charmant,
Dire des douceurs, des Fleurettes,
Faire impromptus, & Chanſonnettes,
Eriger en Diuinité,
Quelque merueilleuſe beauté,
Luy donner des Lis & des Roſes,
Et cent mille autres belles choſes,
Que les Poëtes liberaux
Donnent aux Dames par quintaux.
Comme l'âge, enfin, l'humeur change,
La mienne deuient fort eſtrange,
Sur moy le mal-heur acharné,
Me donne vn eſprit de damné,
Qui n'eſt content que quand il gronde,
Plus propre à quereller le monde,
Qu'à vous payer en vers comptant
Vn ſeruice tres-important,

Qu'en vers, ie ne vous pourray rendre,
Quelque ſoin que i'y puiſſe prendre,
Et quand i'aurois tout ce qu'il faut
Pour traitter vn ſujet ſi haut,
Peu de gens comme Benſerade,
Ou bien i'ay le gouſt fort malade.
Sçauent eſcrire gálamment,
Auec cét air rare, & charmant,
Que tant de mal-heureux copiſtes,
Qui veulent marcher ſur ſes piſtes,
Imitent comme i'ay le dos.
Malle-peſte ſoit des bados.
Si i'en approchois de cent piques,
Auec mes rimailles Comiques,
Mes vers ſans craindre le grand iour,
Iroient ſe produire à la Cour:
C'eſt la Cour ſeule où ſe façonne
A mon auis chaque perſonne,
Où ſe polit le Campagnart,
Le Bourgeois pert ſon air hagart,
Le ſot raffine ſa beſtiſe,
Et le Fanfaron s'humaniſe;
C'eſt où ie n'ay iamais eſté
Dans ma plus parfaite ſanté,
Ie ne ſçay que par ouyr dire,
De quelle façon l'on s'y tire,
D'vn entretien, d'vn compliment,
Ie ſçay ſeulement qu'on y ment,
Et que bien ſouuent on y ioüe
Ce qu'en apparence on y loüe.
Dire bien de vous & mentir,
C'eſt ce qui ne peut compatir.
Et ſi c'eſt de la Cour l'vſage,
Que tenir vn pareil langage,

Ie ne pourray certainement,
Vous loüer que bourgeoiſement.
Comment faut-il donc que ie face,
Vn plus habile-homme en ma place,
Se trouueroit bien empeſché,
Euſt-il vn gros treſor caché,
De beaux Vers, & de belle Proſe,
Applicable ſur toute choſe.
Donnez-donc terme à mon chagrin,
Belle, & charmante ſainct MAIGRIN,
Auec ce temps que ie demande,
Quoy que la dette ſoit bien grande.
Et que tout pauure homme & Rimeur
Ne ſoit iamais fort bon payeur,
A l'ayde de la Renommée,
De qui vous eſtes tant aymée,
I'eſpere que ces petits vers,
Vous proſneront par l'Vniuers,
Ou du moins par toute la France,
Cecy ſoit dit ſans arrogance:
Car des vers portant voſtre nom,
Deuiendroient des vers de renom.

A MONSIEVR BEYS, SVR SES OEVVRES POETIQVES, STANCES BVRLESQVES.

OVy des BEYS, ouy des Malherbes ;
Doiuent mettre leurs vers au iour ;
Mais que la ville, & que la Cour,
Souffre iamais ces mangeurs d'herbes.
Ces petits Rimeurs deſchainez,
Qui depuis le Blocus ſont nez,
Par l'auarice des Libraires ;
Ha, par ma foy c'eſt vn abus,
Et ſi iamais Monſieur Phœbus
Donne quelque ordre à ſes affaires,
Tous ces Eſcriuains de bibus,
Abiureront bien-toſt leur fauſſe Poëſie.
Qu'on tient ſur l'Helicon, pire qu'vne hereſie.

O que de feuilles deſchirées
De ces Rimeurs ANTIBEYS,
(L'incommodité du païs)
Enueloperont de denrées,
Mais des Autheurs dont i'ay parlé,
Maint liure au Palais eſtallé,
Ira du Palais aux ruelles,
Où tablettes le logeront,
Et Dieu ſçait le bien qu'en diront,
Tant Damoiſeaux que Damoiſelles,
Qui des yeux le deuoreront,
Et ie ne doute point qu'à force de trop lire,
A quelqu'vn des liſeux, les yeux ne puiſſent cuire.

Quant à moy BEYS, ie te iure,
Que mes yeux de lire goulus,
De tes vers deſia deux fois leuz
Ne pouuoient quitter la lecture;
Et ie ne le ſçaurois cacher,
(Ce n'eſt pas pour le reprocher)
Qu'aux deſpens de mes deux Prunelles,
Ton liure où l'on voit tant de feu,
Qui te couſte à faire ſi peu,
Me couſte à lire ſix chandelles:
Ie puis donc dire que le ieu
En dépit du prouerbe, autrement de l'Adage,
Valloit bien la Chandelle, & meſme dauantage

A MADAME RADIGVE,

Pour la remercier d'vn Pot de Coins.

RONDEAV REDOVBLE.

VOstre Laquais verd, iaune rou gris,
O Dame toute liberale,
M'a preſenté voſtre regallè,
C'eſt pourquoy ce Rondeau i'eſcris.

Vn matin ma ſeruente à Cale,
Auſſi-toſt que les yeux i'ouuris,
Fit entrer dans ma chambre ſale,
Voſtre Laquais verd, iaune, ou gris.

Vos beaux Coins confis il m'eſtale
En faiſant vn petit ſoûris:
Où Diable les auez-vous pris?
O dame toute liberale.

Ce ne ſont pas fruits de la halle;
Et leur beauté m'a bien ſurpris.
Quand ce Laquais des mieux apris
M'a preſenté voſtre regalle.

O que n'ay-je vn bijou de prix
Pour vous enuoyer choſe égale,
Mais i'ay beau chercher dans ma male.
C'eſt pourquoy ce Rondeau i'eſcris.

Ie vous ayme d'amour loyale;
Homme de ſon corps entrepris,
Peut de voſtre merite eſpris
Se dire tout haut ſans ſcandale.

Voſtre.

REMERCIEMENT A MADAME DE POMMEREVIL.

POMMEREVIL qui faites mourir
Sans que l'on s'en puisse deffendre,
Et pour faire vn Amant perir,
N'auez qu'à dire, va te pendre,

I'ay donc trouué place chez vous;
En vn coin de voſtre memoire,
O que ie feray de Ialoux;
O que ie vay m'en faire accroire.

C'eſt peu de choſe qu'vn Galant,
Fut-il de ruban d'Angleterre,
Vous en enrichiriez pourtant
Le plus Grand Prince de la terre.

Il en feroit vn grand Cancan,
En enfleroit ſes eſperances.
Et d'vn petit bout de ruban,
Tireroit forces conſequences.

Il s'en faut plus de la moitié
Que ie ſois grand Seigneur ou Prince;
Ie ſuis vn obiet de pitié,
D'Eſprit, & de corps, foible & mince.

Ie ſuis vn Recueil d'accidens,
Qui n'ay plus rien que le courage,
Et quelque force encore aux dens,
Que ſouuent ie grince de rage.

Vous m'auez pourtant regalé,
D'vn preſent d'argent, & de ſoye,
Et par ce plaiſir ſignalé,
Peu s'en faut fait mourir de ioye.

Car qui ne ſeroit réjoüy,
Du beau preſent d'vne perſonne,
Qui pourroit par vn ſeul ouy,
Reſiouïr vn porte-corronne.

Voſtre belle toille d'argent,
A fleurs Iſabelles, & Iaunes,

Eſt ſans doute vn fort beau preſent,
Ie crois qu'il y en a quatre aulnes.

Mais encor qu'il me ſoit bien cher,
Et qu'il ait mon ame rauie,
Il me met pourtant en danger,
D'eſtre endetté toute ma vie.

Ie vais reparer richement,
De mon Autel la gueuſerie,
Et vos armes artiſtement,
Y paroiſtront en broderie.

Vn Preſtre fort homme de bien,
Aumoſnier de Monſieur Deſlandes,
Qui dit la Meſſe en moins de rien,
Ie n'entends pas parler des grandes.

Le viſage doux comme miel,
Dira pour vous ſes Patenoſtres,
Qui voleront bien-toſt au Ciel,
Où l'on reçoit ſi bien les voſtres.

I'ay bien peur icy de mentir,
Dans le Ciel on n'eſcoute guieres,
Ceux qui font les autres pâtir,
Et n'exaucent point les prieres.

Vous autres celeſtes beautez,
En vertu de voſtre merite,
Vous faites bien des cruautez,
Et qui vous ayme, vous irrité.

Ie vous tiens pires que Nerons,
(Nerons veut dire auſſi Nerones)
Et moins heureux que des SCARRONS,
Ceux qui bruſlent pour vos perſonnes.

Mais dites-moy, Reyne des cœurs,
Autrement Deïté viſible,
Quand quelqu'vn vous dit, ie me meurs,
Comment eſtes-vous inſenſible.

Alors qu'il y va de la mort,
Mal dont l'on ne réchappe guieres;
Vous ne vous feriez pas grand tort,
De quitter vn peu l'humeur fiere.

Si quelque noble Caualier,
Beau comme chacun penſe l'eſtre,
Preſentoit ſa teſte au collier,
Comme vn Dogue fait à ſon maiſtre.

S'il vous aymoit plus conſtamment,
Que ne fit ſa femme Abradate;

Ou ſi vous aymez le Romant,
Que ne fit Caſſandre Orondatte,

Et qu'il ne fallut qu'vn regard,
Pour conſoler ſon ame triſte,
Dites-moy raillerie à part,
Luy diriez-vous, Dieu vous aſſiſte.

Vous le feriez ſur mon honneur,
Et puis fiez-vous miſerables,
A ces beaux Anges dont l'humeur,
Eſt rude comme tous les Diables.

Excuſez la comparaiſon,
Elle eſt impropre, mais la rime
Eſt vne Dame ſans raiſon,
Qui pour vn vers hazarde vn crime.

O qu'à l'Eternelle bonté
Ie doi vne belle chandelle,
D'auoir eſté dans ma ſanté,
A couuert de voſtre prunelle!

Mais i'ay peur de vous ennuyer
Depuis le temps que ie rimaille:
Car i'ay bien gaſté du papier,
A ne rien dire qui vaille.

Adieu donc belle POMMEREVIL,
Ie ſuis tout à vous ſans reſerue,
Le bon Dieu des coups de voſtre œil,
Les gens de bien & moy preſerue.

A

MONSIEVR

L'ABBE'

DESPAGNY.

DESPAGNY mon cher & feal
Amy, genereux & loyal,
De vos Demoiſelles en paſte,
Ie vous remercie à la haſte,
Car mon eſprit, quoy que pointu,
Ne hazarde point l'impromptu.
Quand il en fait, il s'eſuertuë
D'en ſortir à bride abbatuë,
Pour ſe tirer d'vn mauuais pas,
Où ma Muſe ne pippe pas.
Pour reuenir à vos Sarcelles,
Ie les mangeray telles quelles,

Telles qu'elles ſont, vn preſent
De voſtre part m'eſt fort plaiſant ;
Mais à conſiderer leur mine,
A voir le lard de leur eſchine,
A ſentir l'odeur qu'elles ont,
De tres-bon préſage elles ſont,
Quant eſt de moy, ie vous honore,
Comme vn grand Pere, & plus encore ;
Quand comme vn Pere ie dirois,
Par mon chefpoint ne mentirois,
Adieu, cher Abbé de mon ame,
Cupidon vous doint belle Dame,
Car maints Prelats de ce temps-cy,
Ayment belles Dames auſſy,
Et i'en connois d'aſſez peu ſages.
Pour enganimeder leurs Pages :
Dieu me garde de telles gens.
Baiſans les gens malgré leurs dens.
Foin, rime ſur rime m'engage ;
A barbotiiller plus d'vne page,
Et ce n'eſtoit pas mon deſſein :
De griffoner plus d'vn Dixain,
Ou d'vn douzain que ie ne mente ;
Mais toûjours la ſomme s'augmente ;
Et i'eſcrirois iuſque à demain,
Si ie ne retenois ma main.
Fait à Paris dans noſtre Chambre ;
Le cinquieſme iour de Nouembre.

CHANSON

A

MANGER.

QVand i'ay bien faim, & que ie mange
Et que i'ay bien dequoy choiſir,
Ie reſſens autant de plaiſir,
Qu'en grattant ce qui me demange.
Cher Amy, tu m'y fais ſonger,
Chacun fait des Chanſons à boire,
Et moy qui n'ay plus rien de bon que la ma-
choire,
Ie n'en veux faire qu'à manger.

Quand on ſe gorge d'vn Potage,
Succulent comme vn Conſommé,
Si noſtre corps en eſt charmé,
Noſtre ame l'eſt bien dauantage,
Auſſi Satan le faux glouton,
Pour tromper la femme premiere,
N'alla pas luy monſtrer du vin ou de la bie-
Mais dequoy branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage,
En vn iour peut manger ſon ſaoul;
Le trop boire peut faire vn fou
De la perſonne la plus ſage:
A t'on vuidé mille tonneaux,
On n'a beu que la meſme choſe;
Au lieu qu'en vn repas on peut doubler la doze
De mille differens morceaux.

Quel plaiſir lors qu'auec furie,
Apres la biſque & le roſty,
D'vn entremets bien aſſorty,
Vient réueiller la mangerie.
Quand on deuore vn bon Melon,
Trouue t'on liqueur qui le vaille:
O cher Amy Potel, ie ſuis pour la mangeaille,
Il n'eſt rien tel qu'eſtre glouton.

SVR LE RETOVR DE MONSEIGNEVR LE CHANCELIER, STANCES BVRLESQVES.

ENfin, SEGVIER eſt reuenu,
Pour le grand bon-heur de la France,
Par ſon abſence on a conneu
Ce que nous valoit ſa preſence.
Muſes, que tous vos nourriſſons,
Ioignent leurs diuines chanſons,
A mes petites chanſonnettes;
L'an de cé bien heureux retour
Doit eſtre fertile en Poëtes,
Et dans la ville, & dans la Cour,

Et s'il produit du bled à l'égal de la Stance,
Nous en aurons en abondance.

Pour moy tant qu'il fut eſloigné,
Ie n'auois pas le mot pour rire,
Et mon viſage refroigné,
Dementoit ma façon d'eſcrire:
Auſſi ſuis-ie beaucoup vieilly.
Mon ſang apres auoir boüilly,
Eſt tout refroidy dans mes veines,
Il refroidiroit bien à moins,
Peu de plaiſirs, beaucoup de peines,
Peu d'Amis, & beaucoup de ſoins,
Des maux auſſi cuiſãs que des coups d'eſtri-
uieres,
Tout cela ma foy ne vaut guieres.

Mais pour reuenir à SEGVIER,
Ce bon, ce docte perſonnage,
En vn mot ce grand CHANCELIER,
Point rabroüant, & point ſauuage,
O que de maux il vient guerir!
O qu'il va faire refleurir,
Et les Lettres, & la Iuſtice!
que de beaux eſprits mal contens,
Vont eſprouuer vn temps propice,
Apres beaucoup de mauuais temps!
C'eſt le ſeul de nos iours qui protege Hipo-
crene,
Et qui fait reuiure Mecene.

Il eſt doux de cette douceur,
Dont Dieu-meſme ſe vante d'eſtre :
Il n'affecte point la rigueur
D'vn homme qui ſe croid le maiſtre ;
Il a pitié des mal-heureux,
Comme font tous les genereux,
Pour connoiſtre le prix des choſes :
Il faut faire comparaiſon,
Les portes des autres ſont cloſes,
Aux ſiennes en toute ſaiſon,
On n'apprehende point les coups de halle-
barde,
Dieu qui nous le rend nous le garde.

Luy ſeul ſans me l'auoir promis
M'a conſerué ſa bien veillance,
Quand pluſieurs de mes vieux amis,
Ont eu pour moy de l'inconſtance.
Luy ſeul d'entre les grands Seigneurs,
Pour la pluſpart des francs pipeurs,
M'a fait du bien ſans le promettre ;
Sans faire ſonner le tambour,
Pour en bonne eſtime ſe mettre,
Comme on fait ſouuent à la Cour :
Mais Muſes taiſons-nous, vn homme ſi modeſte
Nous deffend de dire le reſte.

CENT QVATRE VERS; Contre ceux qui font paſſer leurs libelles diffamatoires ſous le nom d'autruy.

BEaux Eſprits du Pont-neuf, Inſectes de Parnaſſe,
Dont les productions auſſi froides que glace
Font naiſtre la triſteſſe au lieu de diuertir,
Vous verray-je touſiours à mes deſpens mentir,
Et mon nom ſuppoſé dans vos œuures de bale,
Me ſera-t'il touſiours matiere de ſcandale?
Trop long-temps malgré moy par vn indigne ſort
Mes vers à vos Placarts ſeruent de paſſe-port:
Ils s'en veulent vanger, Grenoüilles enroüées.
Et laiſſant pour vn temps leurs rimes enjoüées,
Par des termes trenchans comme de coutelas,
Ils vont vous deſcouper juſqu'en vos galetas.
Vous qui peut eſtre vn iour en bonne compagnie
Atteints & conuaincus de male Poëſie:
Eſtendus ſur la roüe en ſales caleçons
Abjurerez trop tard vos profanes chanſons.

Mais

Mais n'eſt-il pas permis à chacun de ſe taire ?
Et voſtre Poëſie eſt-ce vn mal neceſſaire ?
Rimailleurs affamez, produits par le Blocus,
Qui meriteriez bien l'accident de Malcus ;
Quel plaiſir prenez-vous à vous faire maudire ?
Eſt-ce gloire, eſt ce gain qui vous fait tant écrire ?
Ou bien fatiguez-vous de gayeté de cœur
Le ſiecle, dont vos vers eſt le plus grand malheur ?
Quand vous prenez mon nom, ſi c'eſt par quelque eſtime,
Pourquoy vous en ſeruir à la noirceur d'vn crime ?
Et ne m'eſtimant point, inueterez Pendards,
Pourquoy le ſuppoſer à vos méchans Brocards ?
Laiſſez-le tel qu'il eſt, s'il vous eſt inutile,
Et publiez ſans luy vos fautes par la ville.
Mais Baſtards d'Appollon, Rimeurs de Belzebut,
De qui l'eſprit malade à pis que le ſcorbut,
Ennemis du bon ſens, corrupteurs du langage,
Eſcriuez, imprimez ouurage ſur ouurage,
Décriez ſans reſpect Princes & Magiſtrats,
Comme ſi vous eſtiez reformateurs d'Eſtats ;
Nuiſez aux Innocens, attaquez les Puiſſances,
Inuentez tous les iours de nouuelles offenſes,
Faites bien enrager les hommes de bon ſens,
Abuſez laſchement de mon nom, i'y conſens ;
Si la comparaiſon le merite releue ;
Vos déplorables chants, Roſſignols de la Greve,
Oppoſez à mes vers tous malheureux qu'ils ſont.
Découuriront bien-toſt la baſſeſſe qu'ils ont.

Seront bien-toſt au rang des ſottiſes paſſées,
Et papiers déchirez ſous les chaizes percées,
Laiſſant à leurs Autheurs, outre mille remors,
Vne eternelle peur des Sergens & Recors.
Ne pretendez donc plus par vos chanſons malignes,
Malencontreux Hiboux, vous eriger en Cygnes,
Et puis qu'à rimailler vous reüſſiſſez mal,
Et pendu pour pendu que le ſort eſt égal,
Ne faites plus de vers, allez tirer la laine,
Vous y gagnerez plus auec que moins de peine,
Vn liure de vos vers ne vaut pas vn menteau.
Ne nous alleguez point la crainte du cordeau,
Elle ne quitte point les médiſans Poëtes
De qui fort rarement les affaires ſont nettes,
Et des voleurs de nuit comme de tels Rimeurs
On fait également & pendus & rameurs;
Si bien qu'en tous les deux eſtant hommes pendables,
Plus ou moins de profit, vous rendront moins blaſmables.
Que ſi trop adonnez à gaſter du papier
Vous ne pouuez quitter voſtre maudit métier;
Au moins faites des vers que chacun puiſſe lire,
Et ſeruez le Pont-neuf, plutoſt que de médire;
D'vn ennemy Public, Eſtranger ou François,
Par zele ou par dépit on ſe plaint quelquefois:
Mais offenſer en vers ſes Maiſtres legitimes,
Faire ſeruir en mal l'innocence des rimes,
Et pour les debiter y ſuppoſer vn nom,
C'eſt eſtre pour le moins faux témoin ſur larron.

Ie veux bien que vos vers ſoient autant de Chef-d'œuures,
Mais eſtant venimeux autant que des couleuures,
Méchans, c'eſt peruertir l'vſage des bons vers.
Ne vous y trompez plus, cachez ou découuers,
Bien ou mal-faits ils ſont de tres-mauuaiſe garde,
Et l'eſtime n'eſt pas tout ce qu'on y hazarde,
Vne faute cachée, ou dans l'impunité,
Ne peut cautionner vne temerité.
Quittez donc vn meſtier qui fait pendre ſes Maiſtres,
Repreſentez-vous bien des Poſteaux, des Cheueſtres;
Songez non ſans frayeur que les chants reprouuez,
Sont veus degenerer quelquefois en *Saluez*;
Songez non ſans frayeur que ſemblables ramages
A ſemblables oyſeaux ſont de mauuais preſages,
Songez non ſans frayeur qu'vn Gibet eſt de bois.
Que les faux Amphions l'attirent quelquesfois,
Qu'abuſant du meſtier du mal-heureux Orphée.
Vn bourreau peut autant qu'vne Trouppe enragée;
Enfin, ſur le ſujet vous pouuez mediter,
Regarder les objets dont l'on peut profiter.
Songer au grand repos qu'apporte l'Innocence;
qu'on n'eſt point à couuert de ceux que l'on offence,

Qu'on peut vous découurir gagnant vos Gazetiers ,
Et vous aller chercher iuſque dans vos greniers ;
Vous auez trop d'eſprit pour ignorer le reſte
Et qu'outre les fleaux, Famine, Guerre, Peſte
Il en eſt encore vn fatal aux Rimailleurs ,
Fort connu de tout temps en France comme ailleurs.
C'eſt vn mal qui ſe prend d'ordinaire aux épaules
Cauſé par des baſtons , quelquesfois par des gaules. (baſton ;
Son nom eſt , Baſtonnade , ou bien , coup de
Qui vous en donneroit , Meſſieurs , qu'en diroit on ?

SONNET.

Vous faites voir des os quand vous riez, Heleine,
Dont les vns ſont entiers & ne ſont gueres blancs:
Les autres des fragmens noirs comme de l'Ebene,
Et tous entiers ou non cariez & tremblans.

Comme dans la genciue ils ne tiennent qu'à peine,
Et que vous eſclattez à vous rompre les flancs,
Non ſeulement la toux, mais voſtre ſeule haleine.
Peut les mettre à vos pieds déchauſſez & ſanglans.

Ne vous meſlez donc plus du meſtier de rieuſe,
Frequentez les Conuois & deuenez pleureuſe;
D'vn ſi fidel auis faites voſtre profit.

Mais vous riez encore, & vous branlez la teſte;
Riez tout voſtre ſoul, riez, vilaine beſte,
Pourueu que vous creuiez de rire il me ſuffit.

SONNET.

OVy c'eſt vn Pedant, c'eſt vn ſot,
Et le plus grand qui ſoit en France.
Quand il profere vne Sentence
I'aymerois mieux qu'il fiſt vn rot.

Il eſt fils d'vn petit ragot
Grand amateur de la iouuence,
Qui perira par la potence
S'il ne perit par le fagot.

Il eſt fourbe dans les affaires:
Il fert aux Amoureux myſteres,
Et preſche comme vn ſanſonnet.

Parmy les bigots il fait rage.
Ie t'en dirois bien dauantage,
Mais il faut finir le ſonnet.

SONNET.

VN amas confus de maiſons,
Des crottes dans toutes les ruës,
Ponts, Egliſes, Palais, Priſons,
Boutiques bien ou mal pourueuës.

Force gens noirs, blancs, roux, griſons.
Des Prudes, des filles perduës.
Des meurtres & des trahiſons,
Des gens de plume aux mains crochuës.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint Fanfaron qui toûjours tremble.

Pages, Laquais, Voleurs de nuict.
Caroſſes, cheuaux, & grand bruit,
C'eſt-là Paris, que vous en ſemble.

SONNET.

VN Mont tout heriſſé de Rochers & de Pins,
Colloſſe que la terre oppoſe au choc des nuës,
D'où les Bœufs dans les champs ſont pris pour des Lapins,
Et les Arbres plus grãds pour des herbes menuës.

Vomit à gros bouïllons de ſes froids inteſtins,
Vn torrent qui groſſi, d'eaux du Ciel deſcendues,
Et faiſant plus de bruit que cent mille Lutains,
Entraine dans les champs mille Roches cornuës.

Le Foudre quelquefois le couure tout de feu:
Mais le Foudre ne fait que le noircir vn peu,
Et faire vn peu fumer ſa cime inesbranlable.

Sur ce ſuperbe Mont, iuſqu'aux Cieux eſleué.
Pour vous dire la choſe en homme veritable.
Il ne m'eſt ſur mon Dieu, iamais rien arriué.

SONNET.

SVperbes monumens de l'orgueil des humains,
Piramides, Tombeaux, dont la vaine ſtructure
A témoigné que l'art, par l'adreſſe des mains,
Et l'aſſidu trauail peut vaincre la nature !

Vieux Palais ruinez, chef-d'œuures des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture ;
Colliſée, où ſouuent ces peuples inhumains,
De s'entr'aſſaſſiner ſe donnoient tablature.

Par l'iniure des ans vous eſtes abolis ;
Ou du moins la pluſ-part vous eſtes démolis :
Il n'eſt point de ciment que le temps ne diſſoude

Si vos marbres ſi durs ont ſenty ſon pouuoir ;
Dois-ie trouuer mauuais qu'vn meſchant pouce point noir,
Qui m'a duré deux ans, ſoit percé par le coude ?

SONNET.

A L'ombre d'vn rocher, ſur le bord d'vn ruiſſeau.
Dont les flots argentez enrichiſſent la plaine.
Le beau Berger Daphnis, amoureux de Cli-mene,
Faiſoit de ſes beaux yeux diſtiller vn ſeau d'eau.

Et le ieune Alcidon, vn autre Iouuenceau,
Atteint du meſme mal pour la meſme inhu-maine,
Preſſé du ſouuenir de ſa cruelle peine,
Faiſoit comme Daphnis, & pluroit comme vn veau.

Vn Paſteur qui les vit, faiſant les Ieremies,
Leur dit, chantez plûtoſt deſſus vos chale-mies,
Ie donne au mieux chantant dequoy faire vn pourpoint.

Les deux ieunes Bergers leurs Fluttes ac-corderent,
Là deſſus vn loup vint, les Bergers ſe leuerent,
Pourſuiuirent le loup, & ne chanterent point.

A MONSIEVR LE GARDE-DES-SEAVX DE CHASTEAV-NEVF.

SONNET.

GRand CHASTEAV-NEVF, enfin vous reuoila,
Voſtre merite en doit eſtre la cauſe,
Le bruit qui court de vous par-cy par-là:
Fait croire aſſez qu'il en eſt quelque choſe.

Chacun tout net vous donne du Caton,
Chacun de vous eſpere des merueilles,
Le bruit qui court de vous eſt bel & bon,
Et ce bruit là réjouït mes oreilles.

Ie pers pourtant en l'autre Chancelier,
Car il m'aymoit, le bon PIERRE SEGVIER:
Et faiſoit cas de noſtre Poëſie.

Quand ie faiſois des vers, il les liſoit,
Si vous voulez m'aymer comme il faiſoit,
Cela depend de voſtre courtoiſie.

SONNET.

Sur les affaires du Temps.

LE Roy s'en eſt allé, ſon Eminence auſſi
Le Courtiſan eſcroc ſans contenter ſon hoſte,
Iurant qu'à ſon retour il comptera ſans faute,
Picque le grand chemin en bottes de Rouſſi.

Les Officiers du Roy ſont fort rares icy,
Et la gent de Iuſtice, & celle de Maltoſte,
A le haut du pauë, & va la teſte haute,
En l'abſence du Roy, qui va vers Baugency.

Les faux-bourgs ne ſont plus infectez du ſoudrille.
Enfin, toute la Cour vers la Guyenne drille,
Les vns diſent que ſi, les vns diſent que non.

On dit que l'on va faire vne exemple en Guyenne,
On dit que ſans rien faire il foudra qu'on reuienne,
Et moy ie voudrois bien auoir vn bon Melon.

SONNET.

ASſeurément, Cloris, vous me voulez ſeduire,
Ie vous voy depuis peu me faire les yeux doux,
Vous m'auez pris la main entre vos deux genoux,
Si vous continuez, vous m'acheuez de cuire.

Que vous feriez de mal ſi vous aymiez à nuire,
Plus de dix mille cœurs ſont percez de vos coups.
Dont les vns ſont rauis, & les autres jaloux,
De l'eſclat que l'on void dans vos beaux yeux reluire.

Vous auez leu des Vers, vous en ſçauez par cœur,
Vous chantez, ce dit-on, comme vn enfant de Chœur,
Et lors que vous parlez vous charmez les oreilles.

Dieux! que ne ſuis-ie né pour eſtre voſtre Eſpoux!
Vous riez, ô Cloris, d'entendre ces merueilles,
Pleurez ſotte, pleurez, ie me mocque de vous.

MADRIGAL
A MADAME
DE
SEVIGNY.

BEl Ange en deüil qui m'eſtes apparu,
Ie ſuis charmé de voſtre veuë,
Ie ne l'aurois pas cru,
que vous euſſiez eſté de tant d'attraits pourueuë,
Sont-ils de voſtre crû;
Ou ſi l'on vous les vend; enſeignez-moy la ruë:
Où vous prenez de ſi charmans attraits,
qui charment de loing & de prés,

REVELATIONS.

SVr les bords que l'Inde laue
Au balcon de l'Orient,
L'Aurore d'vn front riant
S'étalloit pompeuſe & braue,
Dans ſon Char le vieil Thiton
Iettoit ſur ſon beau Teton
Vne œillade de Satire,
L'Aurore le regardoit,
Et pour s'empeſcher de rire,
Ses belles leures mordoit.

Ce iour là ſon cher Cephale,
Auec hurlemens & cris,
Mit ſon Eſpouſe Procris
Dans vn monument d'Opale,
Les deux Preſtres de Memphis,
Tant le Pere que le Fils,
Couuerts de noires ſoutannes,
Firent en ce triſte iour,
Au ſon des deux ſabacannes,
Les obſeques de l'Amour.

Iupiter, la choſe oüye,
Ne voulut plus differer,

Car à quoy bon enterrer
Vne Fille euanoüye.
Là dessus vn gros Monsieur,
Voulant faire le Rieur,
Parla de Constantinople,
Mais le Bacha de Damas,
Luy dit, Teste de Sinople,
Tu ne te tairas donc pas?

Cependant la belle Flore,
Et le gentil Adonis,
Dans vne boëtte d'Anis,
Nourrissoient vn Sicomore,
Vulcan qui les regardoit,
Et qui ses regards dardoit
D'vne épouuentable sorte,
Se tournant vers les Titans,
Leur cria, Fermez la porte,
Voicy venir le Printemps.

A son cry, Dame Eritrée
Mit la teste en vn pertuis,
Le Dieu Mome ferma l'huis
Si tost qu'elle fut entrée,
Il fut pris, il fut battu,
On luy demanda qu'as-tu?
Mais il ne sçeut que répondre,
Vn Demi-Dieu s'écria,
Point de grace; il le faut Tondre:
Là dessus, on le lia.

A ce grand coup de Tonnerre,
Son infante Mouche à fiel
S'en alla chercher du miel
En vne eſtrangere terre,
Les Satyres Boutonnez,
De ce miracle eſtonnez,
Chantent l'hymne des Abeilles,
Et les Nymphes des ruiſſeaux,
Par les yeux & les oreilles,
En jettent des Arbriſſeaux.

Lors le Roy des Argonautes,
Habillé de drap d'Vſſeau,
Faiſoit penſer ſon Vaiſſeau
Qui s'eſtoit briſé les coſtes;
Puis malgré les Albigeois,
Suiuy de mille Gregeois,
Rauagea toute l'Afrique,
Et du fleuue aux ſept canaux,
S'en alla faire la nique
Au party des Huguenots.

Vn des Chefs de l'Aſſemblée
N'opina que du bonnet,
Ce diſcours n'eſtoit pas net,
L'aſſiſtance en fut troublée.
On parla du feu Sophy,
Le vieil Caton cria fy,
Il auoit l'haleine forte;
La Dame aux paſles-couleurs,

Auecque ſa bouche torte,
L'appella Roy des volleurs.

Il fut dit qu'Ereſipelle,
Aſſiſté du mal Caduc,
Interrogeroit le Duc,
qui s'enfuit quand on l'appelle,
Son Medecin Hypocras,
D'vn iuſte-au-corps aſſez gras
Luy frotta long-temps l'Eſpaule,
Puis au lieu d'vn recipé,
Luy leût Amadis de Gaule,
Dont il fut déconſtipé.

Cela fait ſa ſœur Vrgande
Voyant qu'il eſtoit penſé,
Alla voir ſon fils bleſſé
Pour luy faire reprimande;
Elle le reprimanda,
Le gronda, luy demanda,
Le coniurant par ſon pere,
Combien il auoit de coups;
Trois, dit-il; Elle en colere,
Sot, que ne les pariez-vous?

Lors s'acheua la Satyre
Contre les vieux Courtiſans:
Et contre les Médiſans,
qui n'ont pas le mot pour rire;
Contre les Godelureaux;
Moitié Singes, moitié Veaux;

Les faiſeurs de mauuais contes;
Les renifleurs de Petun,
Et tous les Marquis & Comtes,
Depuis l'an mil ſix cens vn.

Ceux qui liſent leurs miſſiues,
En dépit que l'on en ait,
Ceux de qui le dentier net
Se fait voir iuſqu'aux genſiues,
Y furent bien teſtonnez;
Les Cupidons déchainez,
qui n'ont pitié des Donzelles,
Non plus que des ennemis,
Auez les Gobenouuelles;
Y furent en beaux draps mis;

Iupiter trouua l'ouurage
Digne d'vn homme de cœur,
Et fit preſent à l'Autheur
D'vne poire & d'vn Fromage,
Et ſans ſonger au paſſé,
Car il auoit, l'incenſé,
Vne Veſtale polluë,
L'annoblit, & luy donna
Pour armes vne Molluë,
Dont vn chacun s'étonna.

Saturne y penſa bien battre,
Au moins ſe facha-t'il bien,
Contre vn grand diſeur de Rien
qui parloit autant que quatre;

Vn homme à la teſte d'Ours,
Fit vn fort docte Diſcours
Contre les haléines fortes,
En accuſa force gens;
On fit faire garde aux portes,
Et la viſite des dents.

Lors l'on vit paroiſtre en Terre
Des prodiges bien nouueaux,
La Princeſſe des Naueaux
Eut vn Enfant du Tonnerre;
Tarquin voyant ſi beau ieu,
Courut le viſage en feu
Apres vne Eſtoille nuë:
Et Phœbus en caleçon,
Apres la Lune cornuë
Fit bien du mauuais garçon.

De la Terre Hyperbolée
Sortit la Nymphe aux yeux vers,
Dont les Cheueux de trauers
Font la ceinture dorée;
Pour luy plaire, Phaëton,
On le dit; mais que ſçait-on?
Se guinda ſur l'Hemiſphere;
Mais il ſe caſſa le cou;
Dequoy Monſeigneur ſon pere
Penſa bien deuenir fou.

Aux bords que la Seine laue
Vn peu plus bas que Paris,

Où les champs touſiours fleuris
Ont paliſſades de raue,
Vne Dame au teint paſſé,
De ſon grand miroir caſſé,
Pleuroit la meſ-aduanture,
Lors qu'vn homme aux longues mains
Luy fit voir en mignature
L'infirmité des Humains.

Sous la ligne Orizontale,
Entre Iaphet & Syon,
L'incomparable Ixion
Pleuroit ſon amy Tantale,
Tantale qui l'ayme tant,
D'autre part le regrettant,
Luy dit ces douces paroles,
Couſin ne t'affliges pas,
Car quoy que tu me conſoles,
Ie deſire le treſpas.

L'impieté détournée,
Et miſe dans vn donjon,
Fit peur, non pas du plonjon,
Mais du feu ſans cheminée,
Lors le Sanglier écumant,
Et de colere fumant,
Tomba mort ſous Meleagre,
Sa Mere Dame Aliſon,
Luy dit, mal-heureux Podagre,
Ie brûleray ton tiſon.

Lors il s'écria, bel Ange
Des ſimples & des Metaux,
Et pour qui les Vegetaux
Se ruinent en fleurs d'orange,
L'aquatique Polemon,
De ſon ſiege de limon,
Iure qu'il vous Idolatre,
Et que vous auez grand tort
De le battre comme Plaſtre,
Luy qui vous ayme ſi fort.

EPIGRAMME.

DAme Aſtarot, ie te hay tant,
Et d'vne haine enracinée,
qu'encor que ie ſois mal content
De ma chienne de deſtinée,
Ie voudrois bien viure cent ans,
Afin de te haïr long-temps.

EPIGRAMME SVR MONSIEVR MENARD.

MENARD qui fit des Vers ſi bons,
Eut du Laurier pour recompenſe:
O ſiecle maudit! quand i'y penſe
On en fait autant aux Iambons.

EPIGRAMME.

IE vous ay priſe pour vne autre.
Dieu garde tout homme de bien,
D'vn eſprit fait comme le voſtre,
Et d'vn corps fait comme le mien.

EPITAPHE.

EPITAPHE.

CY-gist qui se pleût tant à prendre,
Et qui l'auoit si bien appris,
qu'elle ayma mieux mourir que rendre
Vn lauement qu'elle auoit pris.

EPIGRAMME.

Contre vne Chicaneuse, qui iuroit de manger jusqu'à sa chemise en plaidant contre Scarron.

GRand nez digne d'vn Camouflet,
Belle au poil de couleur d'Orange,
Machoire à receuoir soufflet,
Portrait de quelque mauuais Ange.
Face large d'vn pied de Roy,
Gros yeux à la prunelle grise,
Tu veux donc plaider contre moy,
Iusques à manger ta chemise!
Ha? si tu gardes ton serment,

Soit que ie gagne ou que ie perde ;
que i'auray de contentement,
De te voir manger tant de merde.

EPIGRAMME.

ON m'a dit que vous ordonnez,
O beautez qui soüillez les autres,
que coups de baston soient donnez
Aux tres-maigres Espaules nostres,
I'appelle de ce iugement,
Iuge seuere que vous estes,
Et vous recuse iustement,
Car vous n'auez pas les mains nettes.

RESPONCE
A
MADEMOISELLE
DE
LEVVILLE.

VOvs ne ſçauez ce que vous faites,
Toute aimable LEVVILLE, ou ie n'y
connois rien.
Eſtant faite comme vous eſtes,
De vouloir faire vn troc de voſtre corps au mié.

quand pour troquer ſans aduantage.
Vous auriez de retour mon eſprit de Rimeur,
On ne vous croiroit pas bien ſage.
Et moy ie, paſſerois pour vn grand affronteur.

D'vn eſprit fait comme le noſtre,
Peut-eſtre feriez vous quelques vers mal-
heureux t
Et moy d'vn corps comme le voſtre
Ie ferois aiſément des hommes bien heureux.

EPITAPHE.

EN ce gibet Henry repoſe,
Quand le vent ceſſe, ou qu'il eſt bas,
Quand il vente, c'eſt autre choſe,
On diroit qu'il ne s'y plaiſt pas.

EPIGRAMME

AV MESME.

QVE les Corbeaux & les Corneilles
Sur voſtre corps feront merueilles,
Quand le Soleil l'aura bien cuit!
Il n'eſt point d'arbre dans la France,
Qui porte de ſi plaiſant fruict,
Que fera lors cette Potence.

EPIGRAMME

AV MESME.

L'Vnique moyen qui vous reſte,
Pour plaire au peuple qui deteſte,
Et voſtre vie & vos forfaits,
C'eſt de vous faire bien-toſt pendre ;
Ie veux bien en faire les frais,
Ne duſt-on iamais me les rendre.

SONNET.

MEſſieurs de Saint LAVRENT, & vous
Monſieur MOREAV,
Vous eſtes bien joyeux d'eſtre nez en ce monde,
Vous vous ſouciez peu, ſi moy carcaſſe immonde
Ie ſuis mort ou viuant ſur la terre ou ſur l'eau.

Le Ciel qui vous a fait l'vn & l'autre tant beau,
Qu'il en voit peu de tels dessous sa voûte ronde,
Auec certain fracas dont les mortels il fronde
Deuroit bien quelquefois vous troubler le cerueau.

Hé quoy ! mes beaux Messieurs, vous n'aimez donc personne,
Et vous ne rendés rien lors qu'à vous on se donne :
Vous estes faux bijoux & moy franc animal.

Vous aimés les absens, mais comme i'ay l'échine :
O vous qui les aimez auec leur bonne mine,
Ne vous y fiez. Foin, mon Sonnet finit mal.

A MONSIEVR PRIEVR, PROCVREVR EN PARLEMENT.

SI ma Muſe autrefois gaillarde,
Que trop de mal-heur rend hagarde,
Ne rompoit pour toy le ſerment,
qu'elle a fait ſolemnellement,
De iamais quoy qu'on luy propoſe,
Mettre en lumiere, vers, ny proſe,
Tu me le pourrois reprocher,
Amy fidelle autant que cher;
PRIEVR, des Plaideurs le refuge,
Procureur qui vaut bien vn Iuge,
Par ton eſprit plein de clarté,
Ton diſcours & ſa netteté,
Ta diligence non commune,
Par le meſpris de la Fortune,
Et cent qualitez que n'ont pas,
Fuſſent-ils en droit des Cujas

Tes compagnons de robe noire,
Dont la redoutable escritoire,
Je n'entends pas parler de tous,
Fait pis que bosses & que trous,
La tienne des bons Protectrice,
N'agit point que pour la Iustice;
Ton adroite subtilité,
Qui dissipe l'obscurité,
De la chicane embarrassée,
Ne s'est point à nuire exercée,
Tu ne veux iamais byaiser,
Pour vn procez eterniser,
Ny de rien faire quelque chose:
Pour rendre meilleure vne cause,
Si bien que sans se fourvoyer
On iuge sur ton playdoyer:
Mais aussi ta naissance est telle,
que peu du mestier l'ont si belle.
Ton ayeul fut le fauory
Du bon & mal-heureux Henry
Des Valois le plus debonnaire,
Il le seruit de Secretaire,
Faisant honneur à son employ:
Non pas comme ceux que ie voy,
Qui prennent plus qu'ils ne reçoiuent,
Des charges que souuent ils doiuent,
Mais auecque la probité,
Dont vn homme de qualité,
Est bien plus capable qu'vn autre.
De son temps, meilleur que le nostre,
Les seules personnes d'esprit,
A la Cour estoient en credit,
Le merite, & non la finance,
Acqueroit la Prêeminence.

C'eſt par là que ton Pere obtinſt
La charge que long-temps il tint,
Que ſi la mauuaiſe Fortune
Qui pour les meilleurs a rancune,
N'a pas gardé le meſme rang
A ceux qui reſtent de ton ſang,
La guerre Ciuile en eſt cauſe,
Et non pas toy, que ie propoſe
A ceux de ta profeſſion,
Dont le gain eſt la paſſion,
Et qui font vne ſale vſure
Du talent de leur eſcriture,
Tu ne vis point en Procureur,
En ta charge de Procureur,
Tes liures d'vn noble courage
Sont vn aſſez bon teſmoignage:
Tes compagnons ayment le ſac.
Par qui maint homme eſt au biſſac,
La chicane eſt toute leur ioye,
Les Preſens, l'or, & la monnoye,
Et nul d'eux ne ſe peut paſſer
D'inceſſamment paperaſſer!
Ta paſſion eſt les beaux Liures,
Pour plus de douze mille liures,
On en voit en ton Cabinet,
Plus que chez Courbé ny Quinet:
Nombre de ſacs de toutes tailles
Des autres parent les murailles,
Chez toy force liures choiſis,
Et non d'humidité moiſis,
Dont tres-riche eſt la relieure,
Toute d'vne meſme parure,
Et dont la rare impreſſion,
Eſt de ta noble ambition

Vne marque tres-asseurée,
En tablette peinte & dorée,
Font auouër au regardans,
Qui les guigne d'vn œil ardent;
Que maint Iuge Port'escarlatte,
Prés de ton ame a l'ame platte,
Et que tu meriterois bien,
Et des dignitez & du bien.
Iu suis tesmoin ireprochable:
Que de moy Pauure miserable,
Tu ne pris iamais de l'argent;
Quoy qu'à m'obliger diligent,
Et que ma mauvaise infortune,
Te soit bien souuent importune,
Aussi te viens-ie tous les iours
Demander conseil & secours,
Contre les maudits subterfuges,
Dont malgré l'equité des Iuges,
Se seruent depuis si long-temps,
Contre moy, mes chiens de Parens.
Ie ne t'en dis pas dauantage,
Non que ie n'aye le courage,
De t'en dire mille fois plus:
Mais auec des Vers superflus,
I'aurois tort, au moins ie le pense;
Si ie te mettois en despence,
De ton loisir qui t'est si cher,
Braue PRIEVR, Amy tres-cher,
De qui les trauaux & les veilles,
Soit que tes cliens tu conseilles,
Soit qu'auec plume, ancre & papier
Tu les serues de ton mestier,
Releuent l'esperance morte,
De maint mal-heureux de ma sorte,

Qui comme moy malgré les dens,
De quelques-vns de ſes Parens
Eſt trop long-temps viuant ſur terre,
Que la fiévre quartaine, ſerre,
Les ſots Parens, & ſots Oyſons
Qui font de ſottes donaiſons,

LE BALLET DV MOYEN DE PARVENIR POVR DES ARTISANS. AV ROY.

MOnarque le plus grand des Roys,
Et des hommes le plus aymable,
Seul digne de donner des Loix,
A toute la terre habitable,
Si nous oſons icy venir,
C'eſt pour vn grand deſſein, c'eſt afin de vous plaire,
C'eſt le moyen de paruenir,

De plus huppez que nous en voudroient autant faire,

Nous ſçauons que les Courtiſans ;
Quoy que perſonnes fort ſciuiles,
Ne font eſtat des Artiſans,
Que ſelon qu'ils leur ſont vtiles :
Mais nous ſçauons auſſi fort bien,
Que noſtre ſort qui nous maltraite ;
Se peut changer en moins de rien,
Et que ſi vous voulez noſtre fortune eſt faite.

Tout veut paruenir icy bas,
Pour cela ſeul chacun trauaille,
Sans ce motif dans les combats,
On craindroit l'eſtoc & la taille,
Vous meſmes vn iour vous paruiendrez,
A l'Empire de tout le monde ;
Et le Sceptre que vous tiendrez
Vous fera reſpecter ſur la terre & ſur l'onde.

Mais c'eſt beaucoup Moraliſer
Pour des pauures gens de boutique,
Ca, ça, danſons, ſans tant cauſer,
Et nous piquer de Rhetorique :
Les violons ſont-ils d'accord ?
Bon, tout va bien, la place eſt grande ;
Mais les Dames parlent bien fort,
Paix-là, Paix-là, Paix-là, le Roy vous le commande.

POVR VN BALLAYEVR.

O Mal-heur du temps où nous ſommes
Ie ſuis le plus adroit des hommes,
Et ſuis reduit à Ballayer:
Mais ſi vous voulez m'employer
Au charmant meſtier de vous plaire,
Vous verrez ce que i'y ſçay faire,
Si ie n'en ſors à mon honneur,
Ne vous fiez iamais en Ballayeur.

POVR DES MORES.

O Beautez pleines d'appas,
Qui bruſlez qui vous adore,
Au nom de Dieu n'allez pas
Nous traitter de Turc à More.

POVR DES PAGES.

Rares Beautez de qui le cœur
N'eſt pas ſi doux que le viſage,
Qui fléchiroit voſtre rigueur,
Feroit bien plus qu'vn tour de Page.

EPISTRE BVRLESQVE. A MADAME BOVRRON.

MA belle Dame de BOVRRON,
Le pauure Diable de Scarron,
Tres-humblement vous remercie
De vos trois melons, & vous prie,
De vous contenter bonnement
De ſon petit remerciment.
Il voudroit bien à la pareille,
Vous enuoyer quelque merueille,
Car merueille peut-on nommer
Le melon qu'il vient d'entamer:
Mais chez vn homme de ſa ſorte
Que rien n'entre, & que rien ne ſorte;
Qui paſſe pour bien merueilleux,
Si ce n'eſt que de vos beaux yeux
Sa maiſon deuint eſclairée,
C'eſt verité tres-auerée,
Contentez vous donc bonnement

De mon petit remerciment,
Si j'auois mieux, peſte m'eſtrangle,
Ou d'vn dard pointu comme vn Angle
Me puiſſe le cœur tranſpercer,
Si ſur le champ ſans balancer,
Vous ne l'euſſiez eu, belle Dame,
Que j'ayme de toute mon ame.
Et de cecy ne doutez pas,
Treſor charmant de bruns appas,
Dont les yeux à lances d'Ebene
Sur les cœurs courent la quintaine,
Fait à Paris en auallant
Vn de vos Melons excellant.

A MONSIEVR LE DVC DE SVLLY.

DVC de SVLLY vous m'auez enuoyé
Vn beau paſté des plus grãds que l'on voye
Dieu ſçait comment ie m'en donne au cœur ioye,
Quand ie deurois en eſtre deſuoyé,
Quand ie deurois m'en irriter le foye,
Tel grand Seigneur que ie ne nomme pas,
D'vn tel paſté feroit quatre repas.

A MONSIEVR MORIN,

Sur vn preſent de Fleurs.

MORIN, tu m'as emply ma chambre
D'vne odeur douce comme l'ambre,
Et ie puis dire en verité
Qu'en vn bouquet de fleurs nouuelles
Toutes auſſi rares que belles,
A la fois tu m'as apporté,
Le Printemps & ſa gayeté,
Des jardins, des champs, des prairies,
De l'eſmail & des pierreries:
Enfin, tu m'as fait vn preſent,
Muſqué, riche, rare & plaiſant;

CHANSON.

QVand ie vous dis que vos yeux m'ont bruſlé,
Vous faites l'offencée,
Quand ie vous cache ma penſée,
Vous m'appellez diſſimulé.
Helas ! que dois-ie faire ;
Si ie parle vous-vous faſchez ;
Et ſi ie me veux taire,
Vous me le reprochez.

Si vous traittez d'vne eſgale rigueur
Ma plainte & mon ſilence,
Belle Philis, tout vous offence,
Rien ne peut fleſchir voſtre cœur.
Helas ! quelle infortune,
Quand ie parle & quand ie me tais ;
Sans ceſſe i'importune,
Et iamais ie ne plais.

CHANSON.

PHilis, vous-vous plaignez que ie n'ay point
d'eſprit,
A vous parler de mon'martyre :
Helas ! ignorez-vous qu'vn mal que l'on peut
dire,
N'eſt iamais ſi grand que l'on dit ?

Vn amant dit aſſez quand il eſt interdit ;
Quand il languit, quand il ſouſpire :
Mais aprenez, Philis, qu'vn mal que l'on peut
dire
N'aſt iamais ſi grand que l'on dit.

CHANSON.

HE bien, ie conſens de mourir,
Auſſi bien l'eſpoir de guerir,
Me flateroit en vain des douceurs de la vie,
Ie n'ay plus qu'vn moment à deſplaire à vos yeux,
Vous allez voir, belle Siluie,
Quand ie ne ſeray plus, ſi vous en ſerez mieux.

CHANSON.

PHilis me traitte auec rigueur,
Mon cœur iour & nuit en ſoupire;
Ne vous affligez pas, mon cœur,
Ce n'eſt pas vn trop grand malheur,
Il ne faut que luy dire.

Bien ſouuent ce qui nous fait peur,
Vn moment apres nous fait rire,
Philis pourra changer d'humeur,
C'eſt alors qu'il faudra, mon cœur,
Tout faire & ne rien dire.

Tes compagnons de robe noire,
Dont la redoutable eſcritoire,
Je n'entends pas parler de tous,
Fait pis que boſſes & que trous,
La tienne des bons Protectrice,
N'agit point que pour la Iuſtice,
Ton adroite ſubtilité,
Qui diſſipe l'obſcurité,
De la chicane embarraſſée,
Ne s'eſt point à nuire exercée,
Tu ne veux iamais byaiſer,
Pour vn procez eterniſer,
Ny de rien faire quelque choſe:
Pour rendre meilleure vne cauſe,
Si bien que ſans ſe fourvoyer
On iuge ſur ton playdoyer:
Mais auſſi ta naiſſance eſt telle,
que peu du meſtier l'ont ſi belle.
Ton ayeul fut le fauory
Du bon & mal-heureux Henry
Des Valois le plus debonnaire,
Il le ſeruit de Secretaire,
Faiſant honneur à ſon employ:
Non pas comme ceux que ie voy,
Qui prennent plus qu'ils ne reçoiuent,
Des charges que ſouuent ils doiuent,
Mais auecque la probité,
Dont vn homme de qualité,
Eſt bien plus capable qu'vn autre.
De ſon temps, meilleur que le noſtre,
Les ſeules perſonnes d'eſprit,
A la Cour eſtoient en credit,
Le merite, & non la finance,
Acquéroit la Prééminence.

C'eſt par là que ton Pere obtinſt
La charge que long-temps il tint ;
Que ſi la mauuaiſe Fortune
Qui pour les meilleurs a rancune,
N'a pas gardé le meſme rang
A ceux qui reſtent de ton ſang,
La guerre Ciuile en eſt cauſe,
Et non pas toy, què ie propoſe
A ceux de ta profeſſion,
Dont le gain eſt la paſſion,
Et qui font vne ſale vſure
Du talent de leur eſcriture,
Tu ne vis point en Procureur,
En ta charge de Procureur,
Tes liures d'vn noble courage
Sont vn aſſez bon teſmoignage :
Tes compagnons ayment le ſac.
Par qui maint homme eſt au biſſac,
La chicane eſt toute leur ioye,
Les Preſens, l'or, & la monnoye,
Et nul d'eux ne ſe peut paſſer
D'inceſſamment paperaſſer !
Ta paſſion eſt les beaux Liures,
Pour plus de douze mille liures ;
On en voit en ton Cabinet,
Plus que chez Courbé ny Quinet :
Nombre de ſacs de toutes tailles
Des autres parent les murailles,
Chez toy force liures choiſis,
Et non d'humidité moiſis,
Dont tres-riche eſt la relieure,
Toute d'vne meſme parure,
Et dont la rare impreſſion,
Eſt de ta noble ambition

Vne marque tres-asseurée,
En tablette peinte & dorée,
Font auouër au regardans,
Qui les guigne d'vn œil ardent,
Que maint Iuge Port'escarlatte,
Prés de ton ame a l'ame platte.
Et que tu meriterois bien,
Et des dignitez & du bien.
Iu suis tesmoin ireprochable!
Que de moy Pauure miserable,
Tu ne pris iamais de l'argent;
Quoy qu'à m'obliger diligent,
Et que ma mauuaise infortune,
Te soit bien souuent importune,
Aussi te viens-ie tous les iours
Demander conseil & secours,
Contre les maudits subterfuges,
Dont malgré l'equité des Iuges,
Se seruent depuis si long-temps,
Contre moy, mes chiens de Parens.
Ie ne t'en dis pas dauantage,
Non que ie n'aye le courage,
De t'en dire mille fois plus:
Mais auec des Vers superflus,
I'aurois tort, au moins ie le pense;
Si ie te mettois en despence,
De ton loisir qui t'est si cher,
Braue PRIEVR, Amy tres-cher,
De qui les trauaux & les veilles,
Soit que tes cliens tu conseilles,
Soit qu'auec plume, ancre & papier
Tu les serues de ton mestier,
Releuent l'esperance morte,
De maint mal-heureux de ma sorte,

Qui comme moy malgré les dens,
De quelques-vns de ſes Parens
Eſt trop long-temps viuant ſur terre,
Que la fiévre quartaine, ſerre,
Les ſots Parens, & ſots Oyſons
Qui font de ſottes donaiſons,

LE BALLET DV MOYEN DE PARVENIR POVR DES ARTISANS. AV ROY.

MOnarque le plus grand des Roys,
Et des hommes le plus aymable,
Seul digne de donner des Loix,
A toute la terre habitable,
Si nous oſons icy venir,
C'eſt pour vn grand deſſein, c'eſt afin de vous plaire,
C'eſt le moyen de paruenir,

De plus huppez que nous en voudroient autant faire,

Nous ſçauons que les Courtiſans ;
Quoy que perſonnes fort leiuiles,
Ne font eſtat des Artiſans,
Que ſelon qu'ils leur ſont vtiles :
Mais nous ſçauons auſſi fort bien,
Que noſtre ſort qui nous maltraite ;
Se peut changer en moins de rien,
Et que ſi vous voulez noſtre fortune eſt faite.

Tout veut paruenir icy bas,
Pour cela ſeul chacun trauaille,
Sans ce motif dans les combats,
On craindroit l'eſtoc & la taille,
Vous meſmes vn iour vous paruiendrez,
A l'Empire de tout le monde ;
Et le Sceptre que vous tiendrez
Vous fera reſpecter ſur la terre & ſur l'onde.

Mais c'eſt beaucoup Moraliſer
Pour des pauures gens de boutique,
Ca, ça, danſons, ſans tant cauſer,
Et nous piquer de Rhetorique :
Les violons ſont-ils d'accord ?
Bon, tout va bien, la place eſt grande ;
Mais les Dames parlent bien fort,
Paix-là, Paix-là, Paix-là, le Roy vous le commande.

POVR VN BALLAYEVR.

O Mal-heur du temps où nous ſommes,
Ie ſuis le plus adroit des hommes,
Et ſuis reduit à Ballayer:
Mais ſi vous voulez m'employer
Au charmant meſtier de vous plaire,
Vous verrez ce que i'y ſçay faire,
Si ie n'en ſors à mon honneur,
Ne vous fiez iamais en Ballayeur.

POVR DES MORES.

O Beautez pleines d'appas,
Qui bruſlez qui vous adore,
Au nom de Dieu n'allez pas
Nous traitter de Turc à More.

POVR DES PAGES.

Rares Beautez de qui le cœur
N'eſt pas ſi doux que le viſage,
Qui fléchiroit voſtre rigueur,
Feroit bien plus qu'vn tour de Page.

EPISTRE BVRLESQVE. A MADAME BOVRRON.

MA belle Dame de BOVRRON,
Le pauure Diable de Scarron,
Tres-humblement vous remercie
De vos trois melons, & vous prie,
De vous contenter bonnement
De ſon petit remercîment.
Il voudroit bien à la pareille,
Vous enuoyer quelque merueille,
Car merueille peut-on nommer
Le melon qu'il vient d'entamer:
Mais chez vn homme de ſa ſorte
Que rien n'entre, & que rien ne ſorte;
Qui paſſe pour bien merueilleux,
Si ce n'eſt que de vos beaux yeux
Sa maiſon deuint eſclairée,
C'eſt verité tres-auerée,
Contentez vous donc bonnement

De mon petit remerciment,
Si j'auois mieux, peſte m'eſtrangle,
Ou d'vn dard pointu comme vn Angle
Me puiſſe le cœur tranſpercer,
Si ſur le champ ſans balancer,
Vous ne l'euſſiez eu, belle Dame,
Que j'ayme de toute mon ame.
Et de cecy ne doutez pas,
Treſor charmant de bruns appas,
Dont les yeux à lances d'Ebene
Sur les cœurs courent la quintaine;
Fait à Paris en auallant
Vn de vos Melons excellant.

A MONSIEVR LE DVC DE SVLLY.

DVC de SVLLY vous m'auez enuoyé
Vn beau paſté des plus grãds que l'on voye
Dieu ſçait comment ie m'en donne au cœur ioye,
Quand ie deurois en eſtre deſuoyé,
Quand ie deurois m'en irriter le foye,
Tel grand Seigneur que ie ne nomme pas,
D'vn tel paſté feroit quatre repas.

A MONSIEVR MORIN,

Sur vn preſent de Fleurs.

MORIN, tu m'as emply ma chambre
D'vne odeur douce comme l'ambre,
Et ie puis dire en verité
Qu'en vn bouquet de fleurs nouuelles,
Toutes auſſi rares que belles,
A la fois tu m'as apporté,
Le Printemps & ſa gayeté,
Des jardins, des champs, des prairies,
De l'eſmail & des pierreries:
Enfin, tu m'as fait vn preſent,
Muſqué, riche, rare & plaiſant;

CHANSON.

QVand ie vous dis que vos yeux m'ont bruſlé,
Vous faites l'offencée,
Quand ie vous cache ma penſée,
Vous m'appellez diſſimulé.
Helas ! que dois-ie faire ;
Si ie parle vous-vous faſchez ;
Et ſi ie me veux taire,
Vous me le reprochez.

Si vous traittez d'vne eſgale rigueur
Ma plainte & mon ſilence,
Belle Philis, tout vous offence,
Rien ne peut fleſchir voſtre cœur.
Helas ! quelle infortune,
Quand ié parle & quand ie me tais ;
Sans ceſſe i'importune,
Et iamais ie ne plais.

CHANSON.

HE bien, ie conſens de mourir,
Auſſi bien l'eſpoir de guerir,
Me flateroit en vain des douceurs de la vie,
Ie n'ay plus qu'vn moment à deſplaire à vos yeux,
Vous allez voir, belle Siluie,
Quand ie ne ſeray plus, ſi vous en ſerez mieux.

CHANSON.

PHilis me traitte auec rigueur,
Mon cœur iour & nuit en ſoûpire;
Ne vous affligez pas, mon cœur,
Ce n'eſt pas vn trop grand malheur,
Il ne faut que luy dire.

Bien ſouuent ce qui nous fait peur,
Vn moment apres nous fait rire,
Philis pourra changer d'humeur,
C'eſt alors qu'il faudra, mon cœur,
Tout faire & ne rien dire.

Vous m'auez fait ſouffrir
Les maux les plus à craindre :
Mais il m'eſt permis de mourir,
S'il m'eſt defendu de me plaindre.

CHANSON.

HElas ! elle s'en va, ie ne la verray plus ;
A ma iuſte douleur il faut bien que ie cede,
que les regrets ſont ſuperflus,
Dans les maux dont la mort eſt l'vnique remede,
Apres vn tel mal-heur,
Si i'aymois encore la vie,
Que diroit mon amour, que diroit ma douleur,
Et que diroit Siluie.

Ses yeux doux & flateurs, & iamais courroucez,
Me faiſoient dans mes fers trouuer mille delices,
Pour des plaiſirs ſi toſt paſſez,
Faut-il donc que mon cœur ſouffre tant de ſupplices :
Mais bien toſt la douleur,
D'eſtre loing des yeux de Siluie,
Va finir mon amour, va finir mon malheur,
En finiſſant ma vie.

CHANSON.

MEs yeux, vous auez veu Cloris,
Mon cœur, vous ſongez à ſes charmes:
Vous l'entendez chanter! helas, vous eſtes pris,
Rendez, rendez les armes,
O mon cœur, ô mes yeux, c'eſtoit trop hazarder,
que de l'entendre, & de la regarder.

Helas, vous ſçauez le danger,
qui ſuit vn amour temeraire,
Et qu'vn cœur dans ſes fers ne peut s'en dégager,
que penſez-vous donc faire?
O mon cœur, ô mes yeux! helas, que vos plaiſirs,
Me vont coûter de pleurs & de ſoûpirs.

CHANSON.

C'Estoit assés de vos yeux pleins de charmes,
Pour vaincre ma raison :
Mais vous chantez encor, ô quelle trahison !
Doit-on bleſſer ceux qui rendent les armes.
Ie voy bien que ma mort est tout vostre desir,
Hé bien, ie meurs : mais ie meurs de plaisir.

Vous eussiez eu d'vne mort plus cruelle
L'esprit plus satisfait :
Mais pouuiez-vous chanter, & produire vn effet,
Qui fust contraire à vostre voix si belle ?
Ainst, belle Philis, contre vostre desir,
Ie meurs, ie meurs : Mais ie meurs de plaisir

CHANSON.

TRop aymable Angelique, en vous rendant les armes,
Aprenés-moy par quels estranges charmes
Vous meslez le plaisir auecque la douleur,
Vostre voix à mes yeux fait respandre des larmes,
Et porte en mesme temps le plaisir dans mon cœur.

Quand vostre voix diuine vne plainte soûpire,
Et nous despeint la rigueur d'vn martyre,
Helas! si ie pouuois comme vous soûpirer,
Vous sçauriez mon Amour, que ie n'ose vous dire,
Et croiriez tous les maux qu'il me fait endurer.

CHANSON.

VOus m'auez demandé pour qui mon cœur ſoûpire,
Ie n'en ſeray pas mieux quand ie vous le diray ;
C'eſt à vous ſeulement que ie crains de le dire,
Iugez, Philis, pour qui mon cœur a ſoûpiré.

Ie languis, ie me plains, ie pleure, ie ſoûpire,
Et tout cela, Philis, depuis que ie vous voy.
Helas ! vous ſçauez bien ce que cela veut dire,
Et ce que i'ay beſoin que vous faſſiez pour moy.

CHANSON.

INgratte, ie n'ayme que toy,
Et tu feins de maymer, ingratte,
Tandis que ta bouche me flatte,
Ton ame me manque de foy,
Ingratte, ie n'ayme que toy,
Et tu feins de m'aymer, ingratte.

Ta bouche l'a cent fois iuré,
Et cent fois a menty ta bouche,
Que mon amour diſcret te touche,
Et que ton cœur m'eſt aſſeuré,
Ta bouche l'a cent fois iuré,
Et cent fois a menty ta bouche.

CHANSON.

NOus nous eſtions promis
Vne Amour eternelle,
Quel crime ay-ie commis,
Pour vous rendre infidelle,
Ie voy bien que ma mort
Eſt toute voſtre enuie ;
Et qu'vn dernier effort
Vous doit bien-toſt, Siluie,
Deliurer d'vne vie,
Qui vous deſplaiſt ſi fort.

EPISTRE DE MONSIEVR LE COMTE DE SAINT AIGNAN.

DIuin Scarron, ay-ie donc merité
D'eſtre de vous ſi dignement traité ?
Quoy nonobſtant ingrate nonchalance,
Oiſiueté, pareſſe, oubly, ſilence,
Que i'eus pour vous ; au moins iuſques à donc ;
I'ay dans vos vers veu mon nom tout du long ?
Ouy ie l'ay veu ; mais cher Scarron, ie iure
Que ce ne fut qu'en decente poſture,
Ces quatre mots ſuffiſent entre-nous,
Pour exprimer que ce fut à genoux,
Car qui verroit œuure tant accomplie,
Et de reſpect n'auroit l'ame remplie,
Seroit cheual à trainer vn timon,
Ou poſſedé d'vn enuieux Demon,
Mais quant à moy que rime ou raiſon guide,

A qui Richer a donné ſon Ouide,
(Quoy que d'vn don pareil peu digne ſois)
Ie ſçay tres-bien l'honneur que ie vous dois,
Croyez, Scarron, merueilleuſe perſonne,
A qui Dieu mit vne ame belle & bonne
Dans vn eſtuy qui manque d'em-bon-point,
Que Saint AIGNAN vous honore à tel point,
Qu'il veut toûjours preferer voſtre eſtime
Au bien plus doux, à l'honneur plus ſublime,
Manteaux de Ducs, Baſtons fleurdeliſez,
Rubans d'Azur par aucuns tant priſez,
Faueurs de Roys, commandemens d'Armées,
Gouuernemens, places des mieux fermées,
Lambris dorez, grands feſtins, vins exquis,
Poulets receus, pucelages conquis,
Ieux, chaſſe, bals, balets, lice, carriere,
Bon feu l'Hyuer, l'Eſté belle riuiere,
Tous ces honneurs & ces plaiſirs ſi doux,
Me ſont moins chers que d'eſtre aymé de vous:
Auec ce vers il faut trancher ma lettre,
Puis qu'auſſi-bien ie ne ſçay plus qu'y mettre.
Quand vn rimeur ne fait pas ce qu'il veut;
Il doit finir tout le pluſtoſt qu'il peut,
De vous ſeruir mon incroyable enuie
Ne finira iamais qu'auec ma vie.

RESPONCE
A
MONSIEVR
LE COMTE
DE
SAINT AIGNAN.

GRand COMTE par Triſtan chanté,
De diuin vous m'auez traité
Dedans voſtre Epiſtre obligeante,
Pour vn Comte fort ſurprenante,
Car tous Comtes & tous Marquis,
Comme vous ne ſont pas exquis,
Et ie vous nommerois tel Comte
Dont vous ne feriez pas grand compte.
Pour à mon conte reuenir,
Et pour ce mien diſcours finir,
Qui panche vn peu vers la ſatire,
Beau COMTE, i'oſe bien vous dire,
Que vous m'auez ſcandaliſé,

Quand vous m'auez diuinisé :
Quand de la façon l'on me louë,
Ie sens fort bien que l'on me iouë.
Mais me iouër beaucoup ou peu,
COMTE, c'est iouër petit ieu,
Et qui ne vaut pas la chandelle.
Ma foy, c'est me la bailler belle,
Que de me donner du diuin,
Qui me feroit prendre du vin,
Me troubleroit bien moins la teste.
Moy diuin ? Ie suis moins que beste,
qui de l'homme me donneroit,
Richement me regalleroit :
Ou bien me prendroit pour vn autre,
Pauure Martyr, fils d'vn Apostre,
Ie suis vn bel homme diuin.
Bon, si i'estois vn saint Pauin.
Dont l'esprit fait passer la mine,
Mais si mal faite est mon eschine,
Mal fait est mon esprit aussi,
Mon pauure corps est raccourcy,
Et i'ay la teste sur l'oreille,
Mais cela me sied à merueille,
Et parmy les Torticolis
Ie passe pour des plus iolis.
La main dont i'escris cette Epistre
Tient au bout du plomb d'vne vistre,
Ie ne puis sans mon bras flatter
Autrement le representer :
Ma poitrine est toute conuexe,
Enfin, ie suis tout circonflexe :
Mais, saint AIGNAN, tel que ie suis,
Chargé de maux, chargé d'ennuis,
Ie vous suis de toute mon Ame,

Ce qu'vn Galand eſt à ſa Dame,
Ie veux dire de tout mon cœur,
Tres-obeïſſant ſeruiteur.
I'irois bien mes deuoirs vous rendre,
Mais i'aurois peur de me répandre,
Et ce me ſeroit grand méchef,
Ne pouuant pas choir de mon chef,
De choir par la faute d'vn autre,
Et tout méchant qu'eſt le corps noſtre,
Ma foy qui me le caſſeroit,
Sur mon Dieu m'embarraſſeroit,
Et vous y perdriez, beau Sire,
Mais c'eſt trop long-temps vous eſcrire,
Adieu COMTE par tout vanté,
Et par Triſtan ſi bien chanté,
Triſtan qui chante comme vn Ange,
Quand il entonne vne loüange,
Et qui pour bien éterniſer,
Ne va point chez autruy puiſer,
Fait à Paris en noſtre chambre,
Trente & vn iour apres Decembre,
De l'An mil ſix cens & demy,
Aupres d'vn vallet endormy,
Qui volontiers me verroit pendre,
Quand il me void la plume prendre,
Et qui pour ma lettre plier,
Va toute ma cire employer.

A MONSIEVR FOVRREAV.

EPISTRE.

CHer FOVRREAV, ie vous remercie;
Autant que peut ma Poëſie,
Des belles Burettes d'Argent
Dont vous m'auez fait vn preſent;
Que le Seigneur en recompenſe
Veuïlle augmenter voſtre finance.
Tienne voſtre corps en ſanté,
Et voſtre eſprit en gayeté,
Vous donne vne femme bien ſaine,
Douce d'humeur, comme d'haleine,
Ou vous en veuille diſpenſer,
Car de femme on ſe peut paſſer:
qu'il vous garde de gens qui pippent,
De tous alimens qui conſtipent,
De promeſſes de grand Seigneur,
De procez contre chicaneur,
De femmes qui toûjours demandent,
Et de parens qui reprimandent,

De ieunes gens qui parlent trop,
Du choc d'vn cheual au galop,
D'eſtre voiſin de gens de corde,
Et de riuiere qui deſborde,
De reciteurs de méchans vers,
D'homme roux ayant les yeux verds;
De ſeruiteurs ferrans la mulle,
Et d'Ennemy qui diſſimulle,
D'eſtre mangé de chiens courans,
De preſomptueux ignorans,
De tous preſenteurs d'eſtocades,
Et d'Amis ſuiets à boutades,
D'eſtre poſſedé d'vn vallet,
Et quand le Roy dance vn ballet;
De coups de hampe d'hallebarde;
Et ſur tout le Seigneur vous garde
D'eſtre donateur entre vifs:
Car les donataires ſont Iuifs,
Si-toſt que la Sottiſe eſt faite,
Le treſpas du ſot on ſouhaite,
Et s'il ne meurt, c'eſt vn larron;
Exemplum vt Paulus Scarron,
Voila ce me ſemble beau ſire
Prou de bien que ie vous deſire,
Ce n'eſt pas de l'argent comptant,
Mais c'eſt quelque choſe pourtant:
A déduire ſur les Burettes,
Si ie pouuois payer mes debtes,
Et rendre auec de beaux ſouhaits,
Tous mes creanciers ſatisfaits,
Ce ſeroit choſe fort commode,
Dont meſme on feroit vne mode;
Ainſi pour les gens contenter
On n'auroit qu'à bien ſouhaitter;

Mais pour reuenir aux Burettes,
Elles ſont belles, & bien faites,
Et vous en ſuis fort obligé:
Car ſans eſtre fort engagé,
Vous m'auez donné ſans remiſe,
Vne choſe à peine promiſe,
De laquelle ſans m'offenſer,
Vous vous pouuiez bien diſpenſer,
Et de laquelle ie vous iure
Ie n'aurois point fait de murmure.
Grand mercy donc mon cher FOVRREAV,
De voſtre preſent riche & beau,
Au moins où manque la puiſſance,
Fais-ie agir la reconnoiſſance,
Et ſuis-ie du bon de mon cœur,
Voſtre tres-humble ſeruiteur.

A MADAME DE REVEL.

EPISTRE.

BElle Dame de Dauphiné,
De corps gent, d'eſprit rafiné,
Et qui pour vne campagnarde,
Et de plus Dame Montagnarde,
Auez bien fait voir que Paris
Ne tient pas tout en ſon pourpris,
Et qu'il eſt ailleurs des perſonnes
Qui ſont belles, & de plus bonnes.
Ie dis bonnes, car ſans bonté,
Ie me mocque de la beauté,
Et ie tiens pires que Gorgonnes,
Les belles qui ne ſont pas bonnes,
Qu'au lieu d'adorer a genoux,
On deuroit aſſommer de coups,
Belle Dame donc que i'eſtime,

Non pas ſeulement pour la rime,
Quoy que vous pipiez en cela,
Et que comme vn vray Quinola,
Voſtre eſprit à quoy qu'il s'applique,
Donne du Beau, du Magnifique.
Du ſerieux & du plaiſant,
Tant il eſt fertille & preſent:
Belle Dame donc que ie priſe,
Pour mainte & mainte grace acquiſe,
Et pour mille & mille treſors,
Autant de l'eſprit que du corps,
Qui vous attirent les Eloges,
Non ſeulement des Allobroges,
Picars, Manceaux, Lorrains, Gaſcons,
Poicteuins, hauts & bas Bretons,
Mais auſſi des Nations autres,
Amoureuſes des vertus voſtres.
Poin, contre mon intention,
Ie fais touſiours diſgreſſion,
Qui trop frequente eſt vitieuſe,
Et trop longue, eſt fort ennuyeuſe,
Rimeur qui trop ſouuent en fait,
Rend le lecteur mal ſatisfait,
Si ce n'eſt qu'il les face courtes,
Comment mettray-ie icy des Tourtes?
Afin de rimer iuſtement!
O que la rime abſolument,
Sur les pauures rimeurs commande;
Faut-il vne preuue plus grande
Que moy, qui viens de me faſcher
De ne pouuoir pas m'empeſcher
De ſortir hors de ma matiere,
Dés ma diſgreſſion premiere,
I'ay taſché de me corriger;

Et n'eſt-ce pas pour enrager.
Outre la deuxieſme & troiſieſme.
I'en ay fait vne quatrieſme.
O belle Dame de REVEL,
Vous ne redoutez rien de tel.
Touſiours de la rime maiſtreſſe,
Soit qu'on vous interrompe ou preſſe,
Vous faites des vers par milliers;
Tous excellens, tous ſinguliers.
Et moy, quand i'en fais la trantaine,
Tout auſſi toſt i'ay la migraine.
Qu'ainſi ne ſoit preſentement,
I'ay l'eſprit ie ne ſçay comment,
Et ſi peu que ie viens d'eſcrire,
Ne vaut pas qu'on daigne le lire,
Ayez donc pour moy la bonté,
D'excuſer la ſterilité,
D'vn tres mauuais faiſeur d'Eſpitre;
Et me laiſſez prendre le tiltre
De voſtre obeïſſant vallet.
Ie ſuis au bout de mon rollet.

A

MONSIEVR DV PIN.

ODE BVRLESQVE.

CHer du PIN, ie ſuis indigent,
Plus que le party de la Fronde,
Ie n'ay point d'or & moins d'argent,
C'eſt le plus grand malheur du monde.

Et tu me voudrois conſeiller
De faire quelque Comedie,
Il eſt mal aiſé de railler,
Quand peu s'en faut qu'on ne mandie.

Noſtre Roy qui ſans le vanter,
Vaut bien l'heritier de Pelée,
Peut bien, s'il veut, reſuſciter

La ioye en ma teſte pelée.

Quand ſa Majeſté me feroit
Quelque bien-fait conſiderable,
Grand Roy pas moins il n'en ſeroit,
Et i'en ſerois moins pauure Diable.

Ie ſçay que ſon or monnoyé,
Eſt pour ſes troupes aguerries,
Et qu'il ſeroit mal employé,
A payer mes coyonnneries,

I'en ſerois guigné de trauers,
De maint Rolant, maint Holoferne,
Qui croit que bien faire des vers,
Eſt pis que de tenir Tauerne.

Mais ſans qu'il en couſte à mon Roy,
Ie puis eſtre riche en vne heure,
qu'à la Cour on queſte pour moy,
La choſe eſt facile, ou ie meure.

Il n'eſt (ou bien ie ſuis vn ſot)
Prelat vieil ou ieune Satrape,
De qui, du Roy le moindre mot,
Vne piſtolle au moins n'attrape.

Tel en changera de couleur,

Et tel en perdra la parole,
Tel auſſi n'aura pas le cœur
De refuſer vne piſtole.

Tel qui de liberalité,
Se piquera comme Alexandre,
Pourra donner en quantité.
Et Dieu pourra bien le luy rendre.

Cette choſe-là, giſt en fait.
Mais pour reuenir à ma queſte,
La voyant heureuſe, Dieu ſçait
Si mon eſprit en feroit feſte.

Il produiroit nouueaux Typhons,
Des Iaphets, des Romans Comiques,
Et par mille ouurages bouffons,
Terniroit quelques heroïques.

Mais pour faire des vers plaiſans,
Il faut auoir l'eſprit tranquille,
Chez moy l'indigence & les ans,
Font pis qu'vne guerre ciuille.

Le chagrin me meine à grand pas
Vers où ſera mon dernier giſte,
Et quoy que ie ne marche pas,
Ie ſens bien que i'y cours bien viſte.

Si ie pouuois auant ma mort,
Au Genereux, au braue Comte,
Dont l'eſprit eſt beau, bon, & fort,
Et dont chacun fait tant de compte.

Sans tant tourner au tour du Pot,
A ſaint AIGNAN que tant i'eſtime,
Si ie pouuois moy ſon Deuot,
Plaire par quelque proſe ou rime.

Ie n'aurois pas le temps perdu,
Que i'ay mis à tant de ſornettes,
Et ferois autant l'entendu,
Que font la pluſpart des Poëtes.

A MONSIEVR DES LANDES PAYEN.

EPISTRE.

AMe éleuée au deſſus du vulgaire,
Homme qui ſçais & bien dire & bien faire,
Qui ſi ſouuent auſſi ferme qu'vn roc,
De la Fortune as ſouſtenu le choc,
Faiſant bien voir qu'vne ame grande & forte
Auec le temps ſur Fortune l'emporte,
Homme qu'on peut auec iuſte raiſon,
Et ſans faueur, mettre en comparaiſon,
Auec tous ceux que l'Hiſtoire renomme
Parmy les Grecs, & chez l'antique Rome;
Car la nouuelle, & ſoit dit en paſſant,
Sauf ce qu'on doit au ſaint Pere Innocent,
N'a maintenant par deſſus noſtre France
Que quelques fleurs dont on fait de l'eſſence.
Tous ces Romains jadis ſi ſolemnels

Ne ſont plus rien que des Polichinels,
Des Triuelins, Scaramouches, Briguelles,
Donneurs d'auis, inuenteurs de gabeilles,
Qui ſe feroient pour moins d'vn quart-d'eſcu
Donner bien pis que du pied dans le cu:
Mais laiſſons là la nation Romaine,
Ce n'eſt pas là le ſujet qui me meine,
Omnis homo, Capitaine, Prelat,
Bon Senateur, bon Conſeillér d'Eſtat,
Homme ſans fard, & ſans ceremonie,
Homme en vn mot de valeur infinie:
Et pour tout dire, & pour n'oublier rien,
Homme ſans pair, grand DESLANDES PAYEN
Si tu ſçauois à quel point ie t'eſtime,
Quelque mépris que l'on ait pour la rime,
Et qu'aujourd'huy l'homme faiſant des vers
Soit à la Cour regardé de trauers;
I'oſerois bien neantmoins me promettre
Que tu ferois quelque cas de la Lettre
Que ie t'eſcris d'vn eſprit ingenu,
Quoy qu'à grand-peine à toy ſois-ie connu,
Et qu'en vertu de mon pere l'Apoſtre
I'oſe porter la qualité de voſtre;
Ce que ie tien en bonne verité
Le plus grand bien qui de luy m'eſt reſté,
Et par lequel ie me crois eſtre riche,
Quoy que fortune ait toûjours eſté chiche
De ſes bienfaits enuers moy, qui n'ay pas
Pour ſes beaux yeux fait quantité de pas.
Mais de cecy, cher Payen, que t'importe?
Ie ſuis vn fat, & la rime m'emporte
Hors du ſujet que i'auois entrepris.
Te faire voir mon amour & ſon pris;
C'eſt te conter vne belle nouuelle.

Muſe, ma foy, tu me la bailles belle !
De me dicter des proteſtations,
De m'engager en des digreſſions
Dont le Seigneur à qui ces vers i'enuoye,
Auroit bien plus de dégouſt que de ioye.
En bonne foy, Muſe au nez racourcy,
Ie ne veux pas que l'on me traitte ainſi.
C'eſt me berner, ma petite camarde,
Ie te ſouhaitte ou muette, ou gaillarde.
Le beau plaiſir ſi DESLANDES PAYEN
Diſoit, ces vers ſont de beaux vers de chien ;
Donne moy donc de grace aſſez de verue
Pour n'employer icy rien qui ne ſerue ;
Faire autrement ce n'eſt que rimaſſer,
Le bon Seigneur ſe peut fort bien paſſer
Des baillemens que fait faire vne lettre,
Qui n'a rien moins que ce qu'on y doit mettre.
I'en ſuis honteux, cher DESLANDES PAYEN,
Ie me confeſſe vn grand diſeur de rien.
Mais laiſſe là ma Muſe, laide ou belle,
Iette les yeux ſeulement ſur mon zele ;
Souuent le vers dégouſte, & l'Autheur plaiſt ;
Laiſſe donc là ma lettre comme elle eſt :
Puis qu'auſſi bien ce n'eſt pas par la rime
Qu'aupres de toy ie pretens de l'eſtime.
Sans employer verſification,
Mais ſeulement ma bonne intention,
Tu connoiſtras dans peu, comme i'eſpere,
Que le fils fait ce que faiſoit le pere.
Tant qu'il veſcut, il t'honora bien fort,
Cette amitié reuit apres ſa mort,
En moy ſon fils elle eſt continüée,
Par ton merite elle eſt ſi bien noüée,
Que le lien, au moins de mon coſté,

Ne s'en verra iamais degarroté.
O qu'il eſt vray lors qu'on taſche à bien faire,
Que l'on ne fait que de l'eau toute claire !
I'ay beau gratter ma teſte & regratter,
Mon ſot eſprit ne ſçauroit enfanter,
Et ſans mentir ie m'imagine preſque
Qu'il a perdu ſa ſource de Burleſque,
Tant aujourd'huy ie le ſens ſec & plat.
Que puis-ie donc te dire, ô cher Prelat !
Taſſaſſiner de mauuaiſes nouuelles,
Auoir recours à ces mauuais libelles,
Dont les Autheurs meſlent toûjours vn brin
De maltalent contre le Mazarin.
Ton ſage eſprit n'aime pas la fadaize.
Et ce n'eſt par pour toy viande qui plaize
Te raconter que Paris a ſon Roy,
Tu le ſçauras pas d'autres que par moy.
Qui ſçauront mieux le nombre des lanternes,
Le grand concours qui fut dans les tauernes,
Les Batteliers en toille de cotton,
L'ordre donné contre le mouſqueton.
De peur qu'on eut, que du plomb par meſgarde
N'allaſt choiſir, ſans dire prenez garde
Entre Gaſton & le fameux Condé,
Le Cardinal que l'on a tant frondé,
Que l'on commence à redire Eminence,
Que le badaut de nouueau reſinance,
Que par frondeur autant que par frondé,
Viue le Roy, fut long-temps clabaudé.
Que l'habit blanc de la gent Baſteliere
Fut inuenté par le Sieur la Railliere.
Qu'on but du vin autant que l'on tira.
Enfin, qu'on croit que tout reflorira.
Et que Gaſcogne auſſi bien que Prouence,

Ne feront plus de trouble à la regence.
Mais ie commence à me rendre ennuyeux,
D'autres objets diuertiront tes yeux
Plus puiſſamment que la miſſiue fade
D'vn dont l'eſprit comme le corps malade,
Eſt mal-heureux en ſes productions,
Comme ſon corps l'eſt dans ſes fonctions.
Adieu Prelat, ie n'ay plus rien à dire,
Adieu Prelat, que i'ayne & que i'admire,
Accorde moy quelque peu d'amitié,
Par vn effet ſeulement de pitié,
Car t'alleguer pour cela mon merite,
Helas chez moy la ſomme en eſt petite,
Mais eſtre vn ſot, n'eſt pas vn grand peché.
En bonne foy i'en ſuis le plus faſché,
Et i'en deurois tout ſeul porter la peine
Sans t'accabler, de la riue de Seine
Aux bords de Loire, où tu prens l'air des
champs,
De tant de vers & meſme ſi meſchans,
Mais bons ou non, pourueu que ie te plaiſe
Ie ſeray trop content. De noſtre chaiſe,
Deux iours apres que noſtre Roy reuint,
L'an mil ſix cent ſoixante neuf, moins vint,
Logé bien haut chez mon amy Buſine,
A quatre-vingt degrez de la cuiſine,
Tout vis à vis l'Hoſpital ſaint Geruais,
Où le Seigneur me maintienne en ſa paix.

A MONSIEVR D'AVMALLE D'HAVCOVRT.

EPISTRE.

Braue D'AVMALLE que i'eſtime,
Et pour la proſe, & pour la rime,
Et pour mainte autre qualité,
Pour éuiter prolixité,
Que ie paſſeray ſous ſilence,
Parce qu'auec impatience
Les gens comme vous genereux,
S'entendent leuer deuant eux.
De voſtre ingenieuſe Epiſtre,
Chacun dit du bien à bon titre:
Tous ceux à qui ie l'ay fait voir,
Tous gens d'eſprit, & de ſçauoir,
Ont mille fois beni la veine
Qui produit ces beaux vers ſans peine,
Et chacun d'eux s'eſtonna fort

Voyant

Voyant qu'elle venoit du Nort,
S'il ſe r'encontroit groſſe bande
De gens comme vous en Hollande,
La Hollande diſputeroit
De l'eſprit, & l'emporteroit
Sur nos plus fins Academiſtes,
Et de pareils antagoniſtes
Sortiroient aſſez de bons vers,
Dequoy fournir tout l'Vniuers.
En bonne foy, Braue D'AVMALLE,
Les voſtres ne ſont pas de balle,
Mais de ceux qui peuuent courir
Par tout l'Vniuers ſans mourir:
Vn moment apres leur naiſſance,
Comme ceux que l'on fait en France
Par leurs producteurs affamez.
Tres-mal vers Burleſques nommez,
Crier, à mes beaux mots de gueulle,
C'eſt me ſemble la façon ſeule
Dont publier on les deuroit,
Cela s'entend qui le pourroit:
Mais par mal-heur ils ſont de miſe,
Touſiours quelque ignorant les priſe,
Quelque pedant ou quelque fat
Y rencontre du delicat,
Et dit, voyez quelle impoſture,
Ces vers ſont de defunct Voiture,
De Meſnage, ou de Sarrazin,
Ou bien de quelque autre aſſez fin
En cette maniere d'eſcrire
Pour meriter que l'on l'admire.
S'entend ſi l'on en peut trouuer,
Qui iuſque là puiſſe arriuer.
Eux ſeuls ſçauent rail..r de ſource,

Et viure aux deſpens de leur bource,
Sans aller picorer ailleurs,
Dequoy s'eriger en railleurs.
Les autres rimeurs ſubalternes
Ne font voir que des balliuernes,
Riment mal, & raiſonnent pis.
Ie mettrois la main ſur le pis,
Que pour eux toute rime eſt bonne
Pourueu ſeulement qu'elle ſonne,
Quoy que toute rime de ſon
Vale moins que du pain de ſon.
Mais pour la rime encore paſſe,
Quand le bon ſens joint à la grace
De la naïfue expreſſion
Eſt ſouſtenu d'inuention:
Alors vne rime forcée
Entre deux meilleures placée
Dans la foule peut ſe ſauuer,
Sans que l'on y puiſſe trouuer,
A moins que d'eſtre fort inique,
A faire joüer la critique.
Mais les rimailleurs de Bibus,
Nommez Poëtes par abus,
Les plus mauuais plaiſans du monde,
Meritent que chacun les fronde,
Et d'eſtre interdits du meſtier,
Voire d'ancre, plume & papier.
Ils ont pour diſcours ordinaires,
Des termes bas & populaires,
Des prouerbes mal appliquez,
Des quoliquets mal expliquez,
Des mots tournez en ridicule
Que leur ſot eſprit accumule
Sans iugement & ſens raiſon,

Des mots de gueulle hors de saison,
Allusions impertinentes,
Vray style d'amour des seruantes,
Et le patois des païsans,
Refuge des mauuais plaisans,
Equiuoques à choses salles :
En vn mot le iargon des halles,
Des crocheteurs & porteurs d'eau,
Nommé langage du Ponceau.
Il n'est chose dont moins l'on rie
Que de cette plaisanterie
Chez le beau monde de la Cour,
Où la politesse en son iour
Tres-difficilement tollere
Le iargon de la harangere.
Ils font des vers en vieux Gaulois,
N'en pouuant faire en bon François :
Et disent que c'en est la mode ;
Quand l'article les incommode,
Ils le coupent sans hesiter.
L'autre iour on me vint conter
Qu'vn de ces beaux rimeurs de neige,
Qui sentoit encor le college,
Enquis si des vers il faisoit,
Parce qu'alors il en lisoit,
Fit vne response grotesque ;
Ie n'escris, dit-il, qu'en Burlesque,
Mais pour des vers, ie n'en fais point.
Nous sommes d'accord en ce point,
Ils en font comme ie chemine,
Ou leurs vers ne sont que vermine :
Et moy-mesme tout le premier
Ie barbouille bien du papier,
Dequoy franchement ie m'accuse,

Et ſuis d'auis que ſans excuſe,
Pourueu que l'on en face autant
De tout homme papier gaſtant.
Dans la riuiere l'on me jette
Comme vn heretique Poëte;
Ainſi l'on purgera l'Eſtat
De maint ouurage ſot & plat.
Mais i'eſcris, me ſemble, en colere.
Prenons vn ſtyle moins ſeuere,
Et parlons vn peu de Paris,
D'où ces Carmes ie vous eſcris,
Cadet d'Haucourt, Braue D'AVMALLE,
Touſiours Paris ſon luxe eſtalle.
Quoy que l'argent y ſoit bien court,
La faueur ſi fuit & ſi court,
C'eſt le plus grand plaiſir du monde,
L'vn y courtiſe, l'autre y fronde,
L'vn n'a pas ſeulement vn brin
D'eſtime pour le Mazarin.
L'autre tout vn iour à ſa porte,
Attend que ledit Seigneur ſorte,
L'vn va iouër chez la Blondeau,
Et l'autre eſtendu comme vn veau
Tout de ſon long dans ſa broüette,
S'en va dire à quelque coquette
En l'abſence de ſon cocu:
Belle, vos beaux yeux m'ont vaincu.
L'vn va voir des filles de joye,
L'autre fait la fauſſe monnoye,
L'vn va la nuict prendre vn manteau,
L'autre le perd, & ſon chapeau;
L'vn emprunte, & l'autre refuſe.
L'vn trauaille, & l'autre s'amuſe;
L'vn nourrit de plus fins que luy,

L'autre vit au deſpens d'autruy,
L'vn deſpenſe, & l'autre mandie !
L'vn recite la Comedie,
L'autre exhorte les mal-viuans,
Et n'a pas beaucoup de ſuiuans :
L'vn diuertit, l'autre incommode ;
Enfin, chacun vit à ſa mode,
Et par differentes façons ;
Comme la mer fait ſes poiſſons.
Paris en ſa large ceinture,
Fait viure mainte creature,
Les vns bien, & les autres mal,
Pour moy cacohyme animal,
Ie ſuis comme vn homme qu'on roüe ;
Quoy que ſouuent mon eſprit iouë :
Mais mon corps qui fait bande à part,
En ſon jeu ne prend nulle part.
Ma charge eſt peu s'en faut caſſée,
Donc ma Muſe eſt fort offenſée,
Et toute preſte à ſe fâcher
Si l'on ne taſche à l'empeſcher.
Ie luy feray voir la Hollande,
Où ſans que rien elle apprehende,
Elle pourra bien mettre au iour
Des vers qui ne ſont pas d'amour,
La belle impreſſion d'Elzeuire
Fera que ma façon d'écrire
Reprendra nouuelle vigueur,
Et lors, mal-heur, mal-heur, mal-heur,
Sur qui le chagrin du malade,
Tirera ſon arquebuzade.
Mais eſtant voſtre ſeruiteur,
C'eſt trop, de ma mauuaiſe humeur
Vous accabler ſans conſcience,

C'eſt brauer voſtre patience,
Et bien loin de vous apaſter,
C'eſt le moyen de vous fuſter :
Vne autrefois noſtre camarde
Sera d'humeur plus goguenarde,
I'ay l'eſprit aujourd'huy bouché,
Et comme l'Eſtat débauché ;
Excuſez donc l'humeur peccante.
Fait par moy l'an ſix-cens cinquante,
Le quatriéme de Ianuier,
Tout ſeul aſſis en mon foyer,
Entre vn Eſpagneul & ma chatte,
qui vient de luy donner la patte.

COVRANTE.

MA foy i'en ay dans l'aiſle,
Ie ſuis perdu,
Ie ſuis tout confondu,
I'ay regardé Cloris,
Et la chienne m'a pris:
Son œil touſiours vainqueur
M'en a donné droit dans le cœur,
Ce coup me fait grand mal,
Et ſeroit ſuffiſant d'aſſommer vn cheual.

Elle m'a fait la moüe,
Et m'a traitté
Sans l'auoir merité,
Plus mal que ſi i'eſtois
quelque franc Polonnois.
Tout beau, tout beau, tout beau,
Quartier, quartier, ſi du tombeau.
Soyez vn peu plus doux,
O beaux yeux aſſaſſins, ou bien nargue de vous.

CHANSON.

BOis, rochers, fontaines, vallons,
Fiers torrens qui venez par bons,
Vous perdre dans la plaine;
Lieux écartez que ma mourante voix
Afi ſouuent fait témoins de ma peine,
Ie vous la viens conter pour la derniere fois.

Vous ſçauez ſi ie ſuis conſtant,
Et ſi iamais on ayma tant:
que i'aimay Lyſimene,
Elle s'en va, i'en ſuis deſeſperé;
Elle s'en va ſans regret l'inhumaine;
I'ay pleuré deuant elle, elle n'a point pleuré.

CHANSON,

SVR

LE CHANT

D'VNE CHANSON

ITALIENNE.

DEux yeux noirs, deux frippons,
Deux petits Abiſſins,
Deux larrons aſſaſſins
Font de moy des charbons. | *bis.*
Helas! helas
Ie ſuis bien las
D'eſtre l'adorateur
De qui m'aſſaſſine;
Ils m'ont gaſté le cœur) *bis.*
Auec la poitrine;
Ils m'ont gaſté le cœur) *bis.*
Auec la poitrine.

Vn fameux Escriuain
Qui durant le blocus
A gagné force escus,
Et n'en est pas plus vain,) bis.
M'a mis au net
Vn beau Sonnet,
Dont les vers toucheront
La dure Maistresse;
Ils la batiseront) bis.
Du nom de Tygresse:
Ils la batiseront
Du nom de Tygresse.

On ne peut les flechir
Contre eux les Triolets
Doux propos & poulets,
Ne font rien que blanchir) bis.
Ange plaisant,
Mais mal-faisant:
Belle au cœur carnassier
Regardez mes peines:
Hé quoy point de quartier,
Vos fievres quartaines;
Hé quoy point de quartier,) bis.
Vos fievres quartaines.

A MADAME LA PRESIDENTE POMMEREVIL.

IMPROMPTV.

INcomparable Preſidente,
Qui valles bien vn Preſident;
Voſtre œil planette aſſaſſinante
Brûle comme vn miroir ardent,
De ſa prunelle eſtincellente
Ie reſſentis bien le pouuoir:
Le iour que vous me vinſtes voir
I'en fus bruſlé comme vne méche,
Et ſi vous euſſiez ajouſté
A la brûlure vn coup de fléche,
Ah! par ma foy i'eſtois gaſté.

CHANSON A BOIRE.

QVe i'ayme le Cabaret,
Tout y rit, perſonne n'y querelle;
La banſelle
M'y tient lieu d'vn tabouret,
Laiſſons les intereſts,
Des culs des tabourettes,
La Nobleſſe
Pour la feſſe
Fait profeſſe,
En bien beuuant
Taſchons d'en faire autant.

Tout reſpect & tout honneur
A Meſſieurs les porteurs de rapieres;
Leurs derrieres
Font pourtant trop de rumeur:
Quoy pour le cu caduc:
De la femme d'vn Duc,
Tout le monde
S'entregronde,
S'entrefronde,
Et pour le cu
Tout s'en va T. V. tu!

Vray-Dieu que le vin eſt bon !
Qu'il eſt frais dans mon verre ! il petille,
Qu'on me grille
Viſtement de ce Iambon !
O que ie vay diſner !
C'a courage,
Faiſons rage,
Ce potage
Bien mittonné,
Eſt d'vn gouſt raffiné.

CHANSON.

IE ſuis guery, graces aux Dieux,
Ie ne verſeray plus de larmes,
Et ie n'ay plus les meſmes yeux,
Ou ceux qui m'ont bleſſé, n'ont plus les meſmes charmes.

I'auois de l'amour pour Cloris,
Elle a de l'eſprit, elle eſt belle,
Mais elle a pour moy du meſpris,
Et moy pour me venger, i'en veux auoir pour elle.

A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE BELLIEVRE.

REQVESTE.

GRand Preſident de BELLIEVRE,
Vn procez pire que la fiévre,
Me tourmente depuis ſix ans.
Deux beaux-freres s'impatizans
A plaider auec iniuſtice,
Ont choiſi par grand artifice,
Quatre Procureurs & non plus,
Grand faiſeurs d'écrits ſuperflus,
Et qui pour broüiller vn affaire,
Sçauent mille chicanes faire;
Et pour allonger vn procez
Dont ils redoutent le ſuccez,
Le retirent l'vn apres l'autre,
Ils en ont fait ainſi du noſtre.
Tantoſt le va prendre vn Targas
qui de ſix mois ne le rend pas.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. ROMA

Tantoſt vn Iolly le demande,
L'a n paſſe, deuant qu'il le rende,
Apres eux le prend vn Bruſlé.
Que mes beaux-freres ont collé
Comme vn apoſtille à l'affaire,
Car c'eſt vne choſe bien claire:
Que Iean Paſquier interuenant
N'eſt qu'vn fantoſme chicanant,
Et puis vient pour l'arriere-garde
Maiſtre Iurandon qui le garde
Luy ſeul plus que les autres trois,
Et non pas pour vn ou deux mois,
Mais helas! pour plus d'vne année,
Si bien que par cette menée,
Par cette fraude & méchant art,
Mes deux beaux freres gras à lard,
Ou du moins qui le deuroient eſtre,
Car ils ont bien dequoy repaiſtre,
Puis qu'ils tiennent outre leur bien,
Celuy de mes ſœurs & le mien.
Ces deux Meſſieurs de qui ie parle,
Dont l'vn, ce me ſemble a nom Charle,
Se vantent par tout hautement
A la barbe du Parlement,
D'eterniſer ſi bien l'affaire,
Que quoy que nous y puiſſions faire,
Ils ioüyront malgré les dents
Des Conſeillers & Preſidens,
Qu'en dites-vous, Iuge équitable!
Souffrirez vous qu'vn miſerable,
Et mes ſœurs qui le ſont auſſi,
Plaident toute leur vie ainſi?
Voſtre nom fameux dans la France
Me remplit d'autant d'eſperance,

Qu'ajouſte d'immortel renom
Voſtre merite à voſtre nom.
Certes le grand nom de BELLIEVRE,
Eſt pour leur bien donner la fiévre.
Ils penſent déja voir l'Arreſt,
Puis que noſtre procez eſt preſt,
qui leur doit faire rendre gorge.
Quoy que leur eſprit ruzé forge,
Vn Preſident fait comme vous,
Et des ſages Iuges, qui tous
Reconnoiſtront leur artifice,
Nous vont rendre bonne iuſtice.
Dieu ſçait comme ils ſeront marris
De mes deux ſœurs les deux maris.
que ſœur Claude & ſœur Magdalene
Vont auoir pour moy de la haine!
Que Nicolas, Frere Mineur,
Qui dans vn mois ſera majeur,
A ce que dit ſon Baptiſtaire.
Quoy qu'il ſoit aſſez debonnaire,
Contre nous trois éclattera,
Peut-eſtre que le Iuge aura
Quelque peu de part au murmure;
Et peut-eſtre auſſi quelque injure,
Mais ils ſeront bien imprudens,
C'eſt les ſauuer malgré leurs dents.
Certes, outre ma bonne cauſe,
On m'a laiſſé fort peu de choſe,
Mes ſœurs n'ont pas plus herité,
Sinon vn peu plus de ſanté.
Grand BELLIEVRE, Iuge équitable,
Il n'eſt rien de plus veritable
Que ie compte ſix ans entiers,
Depuis que mes coheritiers,

Par leur chicane tres-inique,
A la iuſtice font la nique.
Les drolles ſont ſur leurs paillers,
Tandis qu'apres les Conſeillers,
Mes ſœurs amaſſent force crottes:
Elles ont beau trouſſer leurs cottes,
On ne peut nullement trotter
Dans le Palais ſans ſe crotter.
CE CONSIDERE', qu'il vous plaiſe,
De leur procedure mauuaiſe,
Arreſter promptement le cours,
Voyez le peril que ie cours:
Mon Procureur ſeul contre quatre,
A trop d'ennemis à combattre.
Contre des Diables en procez
Ie craindrois vn mauuais ſuccez,
Mais ie connois voſtre iuſtice,
Deuant vous iamais l'artifice
Aucun bon-droit n'a ruiné:
Qu'il ſoit donc par vous ordonné,
Qu'vn ſeul Procureur pour les autres,
Ait droit d'auoir les pieces noſtres,
Qu'ayant ſon ſoul paperaſſé,
Et le terme permis paſſé,
Ledit Procureur le rapporte,
Ou que le grand Diable l'emporte:
Et ce faiſant vous ferez-bien.
Fait par moy chetif qui n'ay rien
Que l'eſperance que me donne
L'equité de voſtre perſonne,
Laquelle doit monter vn iour
Au premier Siege de la Cour,
Ou bien où monta ſon grand-Pere,
Ie le ſouhaitte & ie l'eſpere.

A MONSEIGNEVR L'EVESQVE D'AVRANCHES.

GRAND D'HAVMONT, Prelat ſans reproche,
Intrepide comme vne roche;
Eſprit genereux & hardy,
Encore plus que ie ne dy;
Honneur de l'Egliſe Françoiſe,
Comparable au grand ſainct Ambroiſe,
Seul au monde aſſez genereux
Pour aymer Scarron malheureux,
Cét ingueriſſable malade,
Sans feinte & ſans fanfaronnade,
Te iure du bon de ſon cœur
qu'il eſt ton humble ſeruiteur;
Il a peine à faire ſa lettre.
Et ne ſçait ce qu'il y peut mettre,
que ſur des memoires meilleurs,
Tu ne ſçaches deſia d'ailleurs.
Paris eſt touſiours meſme choſe:

Ie n'en ay que trop fait de bruit
De ma maudite maladie,
Et i'ay bien peur que l'on ne die,
Que tant de lamentation
N'eſt point ſans quelque ambicion.
Auec ſatisfaction grande
I'ay leu de ta muſe Normande
Les gaillardes productions
Toutes pleines d'inuentions;
La rime en eſt heureuſe & riche,
Et maiſtre Apollon n'eſt point chiche,
Ou ma foy ie n'y connois rien,
Enuers homme qui fait ſi bien.
Pour moy ie romps auec la muſe;
Cette malheureuſe camuſe,
Pour les biens qu'elle m'a promis
Me fait de trop grands ennemis.
Satisfait demon innocence
Ie m'en vay garder le ſilence,
Et confondre les faux témoins:
Mais ie n'en penſeray pas moins.
Que noſtre Normand donc écriue,
Et que d'vne ſource ſi viue
Il empliſſe tout l'Vniuers:
Ie renonce au meſtier des Vers;
Auſſi bien dans la Cour de France
Tout eſt regy par l'ignorance,
Le bon-heur cherche le plus ſot.
Mais chut, chut, ie ne dis plus mot,
Ie ſuis ſi chagrin & ſi triſte
Du mal qui me ſuit à la piſte,
qui me court ſans ceſſe au gallop,
que i'ay peur d'en dire vn peu trop.
Deuant la fin de cét ouurage,

CHANSON.

SVR LE BLOCVS DE PARIS.

MA foy nous en auons dans l'aîle,
Les frondeurs nous la baillent belle,
Malle peſte de l'vnion;
Le bled ne vient plus qu'en charette;
Confeſſion, Communion,
Nous allons mourir de diſcette.

Qu'en dites-vous, trouppe frondeuſe,
Moitié chauue & moitié morveuſe,
Où ſont donc tous vos gens de main:
Auec ſix ou ſept cens mille hommes,
A peine trouuons nous du pain,
Pauures affamez que nous ſommes.

Dés les premieres barricades;
Sans recommencer les frondades,
Il falloit bien prendre ſon temps,
Et non pas comme des Ioc riſſes,
En ſoudrilles & Capitans,
Deſpanſer toutes vos eſpices.

Tandis que le Prince nous blocque,
Et prend Bicoque ſur Bicoque,
Et nos riuieres haut & bas,
Nous ne nous amuſons qu'à faire,
Au lieu de ſieges & combats,
Des chanſons ſur laire lan-laire.

Nos Chefs & nos braues cohortes,
N'ont pas ſi-toſt paſſé les portes,
Qu'ils les repaſſent viſtement;
Nous mettons nos gens en bataille.
Le Polonnois & l'Allemand
Cependant croquent la volaille.

Vſons bien de la Conference,
Remettons la paix dans la France
Où tout eſt, vous m'entendez-bien!
Finiſſons la guerre Ciuille,
Et que le pain quotïdien
Reuienne à Paris la grand Ville,

Dans toute la France on s'eſtonne
Que voſtre intention ſi bonne
Vous ſuccede ſi pauurement:
On y trouue beaucoup à mordre:
Six ſemaines de Reglement
Font pis qu'vn ſiége de deſordre.

TRIOLLET.

CONTRE

LES FRONDEVRS.

IL faut deſormais filer doux,
Il faut crier miſericorde,
Frondeurs, vous n'eſtes que des foux,
Il faut deſormais filer doux,
C'eſt mauuais preſage pour vous,
qu'vne fronde n'eſt qu'vne corde,
Il faut deſormais filer doux,
Il faut crier miſericorde.

COVRANTE.

PHILIS, de vos regards i'ay le cœur tout
percé,
Et voſtre mine
Toute diuine,
Dans ma raiſon a tout boulleuerſé:
Mais vous demandez tout,
Et moy ie plains iuſqu'au moindre bijou,
Nous aymons prou
Tous deux la piſtolle,
Vous n'eſtes pas folle,
Et ie ne ſuis pas fou.

Ie ſçay chanter des Airs que m'a montré
Lambert,
Et ie m'eſcrime
En Proſe & rime,
Preſque auſſi bien que l'Abbé Boiſrobert;
Mais vous demandez tout,
Et moy ie plains iuſqu'au moindre bijou,
Nous aymons prou
Tous deux la piſtolle,
Vous n'eſtes pas folle,
Et ie ne ſuis pas fou.

EPISTRE.

SEIGNEVR, qui mes Liures gardez,
Faites Iuſtice, & les rendez,
Ces pauures malotrus de liures
qui m'ont couſté cinquante liures :
Celuy qui vous les a donnez
Croit à tort, que pour ſon beau nez,
Ou pour ſes beaux yeux ſans prunelle,
Auſſi doux que de l'hidromelle,
I'aye fait venir à grand frais
Ces liures Eſpagnols exprés,
Afin que le Galand ſe place
Auant en voſtre bonne grace,
Dont vous eſtes, dites, pourueu
Autant qu'autre homme qu'on ait veu.
que ce bel œil mourant vous plaiſe,
Quant eſt de moy i'en ſuis fort aiſe,
Mais qu'il vous plaiſe à mes deſpens :
Ce n'eſt pas comme ie l'entends,
Rendez-moy donc enfin mes Liures
qui m'ont couſté cinquante liures.
Ou bien ie me trouue en humeur
De faire vne grande rumeur.
Le drolle vous pourra bien faire
quelqu'autre preſent pour vous plaire :
Mais pour vous parler tout de bon,
que ce drolle vous plais ou non,

Mon braue Seigneur, que m'importe?
Ma foy que le diable l'emporte.
Ou bien qu'il ne l'emporte pas,
Ie n'en feray iamais vn vn pas.

AVX REVERENDS PERES DOM COSME ET DOM IEAN PERES FEVILLANS

EPISTRE.

AVx Peres Dom Iean & Dom Coſme,
Vn dont le dos deuient vn Doſme,
Depuis dix ans touſiours aſſis,
Eſcrit ces Vers de ſens raſſis.
En bone foy la Poëſie
N'échauffe point ſa fantaiſie,
Et ſa fantaiſie eſt vn lieu,
D'où ſortent, comme il plaiſt à Dieu,
Les Vers ſans frapper à la porte,
Bien ſouuent la rime l'emporte,

Et contre ſon intention
Luy fait faire diſgreſſion,
Vne fois il parla de froncle,
Pour rimer à Monſieur ſon Oncle,
Et quand il veut rimer à fils,
Il va bien loin chercher Memphis.
Or cét homme ainſi fait, vous mande
que bien fort il ſe recommande
A vos doctes paternitez,
qui pour luy pleines de bontez,
Le font, tant en poires, qu'en pommes.
Vn des plus opulens des hommes,
Le coffre bien eſtabouré,
Plus beau que s'il eſtoit doré,
que le Pere COSME luy donne.
Embarraſſe fort ſa perſonne;
Car comment reconnoiſtra-il
Vn don ſi riche & ſi gentil?
Comment faudra-il qu'il le rende?
Le Pere ne prend, ny demande,
Et luy qui tres-volontiers prend,
Mal volontiers, peut-eſtre rend.
Se donner ſoy-meſme en eſtrennes,
Ils diront ſes fiévres quartaines,
Si ce mot-là peut eſtre dit
Par gens qui portent tel habit.
Promettre ſa bonne priere,
C'eſt ietter l'eau dans la riuiere,
C'eſt eux qui le font pour autruy,
Outre qu'vn mot venant de luy,
Les feroit dans la Cour Celeſte
Regarder comme ayans la peſte.
Tout homme comme luy traitté,
Au Ciel n'eſt pas bien eſcouté.

Tout beau, le petit fou murmure,
qu'il rende grace & qu'il endure.
Il ne l'a que trop bien gagné,
D'auoir le corps tout meſaigné.
que faudra-il donc que ie faſſe,
Cette malheureuſe carcaſſe,
Finit ces Vers deſia trop longs,
Puis qu'ils ne ſont pas gueres bons,
Leur faire grace de ſa rime,
C'eſt montrer comme il les eſtime.
Et c'eſt en bonne verité
Comme il voudroit eſtre traitté,
Non pas d'eux, qui ſans doute eſcriuent
De la meſme façon qu'ils viuent,
C'eſt à dire en perfection,
Mais de certaine Nation
Des gens, qui riment, riment, riment,
Affoibliſſans les Vers qu'ils liment:
Dieu nous garde icy comme ailleurs
De ces importuns rimailleurs.

AV REVEREND PERE CLAVSEL DE LA MERCY.

EPISTRE.

PEre Clauſel, de l'Eſpagneul,
Que i'eſtime autant qu'vn filleul,
Mille fois les mains ie vous baiſe :
Certes, vous m'auez fait bien aiſe,
Et ie me ſens fort endetté
Par voſtre liberalité,
Mais ie fais vn propos bien ferme,
Si vous me donnez quelque terme,
Car ie ne puis pour le preſent,
M'acquitter d'vn tel preſent :
Croyez-moy, voſtre courtoiſie
Ne ſe verra iamais moiſie
Dans mon eſprit quoy que moiſi,

Et fou, peut-eſtre, en cramoiſi :
Car vous ſçauez bien qu'vn Poëte
A ſouuent la teſte mal faite,
que cecy ſoit dit ſans faſcher
Vn Pere blanc qui m'eſt bien cher :
Qui fait quand Phœbus le déuoye,
Des Vers plus beaux que vers à ſoye,
Qui ne ſentent pas le jargon
De la milice d'Arragon,
Mais ſage ou non, fort peu m'importe,
Puis que vous m'aimez de la ſorte,
Que le Diéu du Ciel m'a baſty
Les pattes en chappon roſty,
La iambe toute deſſeichée,
Et la teſte toute penchée.
Pour moy quand vous ſeriez vn fou
A me caſſer vn iour le cou,
Quand bien vous auriez la folie
De ceux-là qu'il faut que l'on lie,
Encore me ſeriez-vous cher :
Adieu ie m'en vay me coucher.

AV COMTE DE SELLE.

MADRIGAL.

BEau, Grand & bon Comte de Selle ;
De voſtre muſcat aualé,
Vne vapeur, non pas mortelle,
Bien qu'elle m'ait éceruellé,
M'a monté iuſqu'à la ceruelle :]
Le muſcat eſtoit bel & bon,
Les paſtilles bonnes & belles,
Et non pas certes telles quelles.
Et ie vous demande pardon
Si par le deffaut de puiſſance,
Ma petite reconnoiſſance
N'égale pas vn ſi beau don.
Adieu vous dis, mon noble Comte ;
De qui certes ie fais grand compte,
Et de qui le Pere m'eſt cher.
Tous mes valets ſe vont faſcher,
Et plus d'vn au diable me donne,
D'eſtre ſi tard à me coucher,
I'entends deſia minuit qui ſonne,
Et non ſeulement au clocher
De ſaint Geruais, mais à bien d'autres.
Ie vay dire mes paternoſtres,
Et puis dans mon lict me iucher.

CARTEL
DE DEFFY
SVR
LES SONNETS
DE IOB
ET
D'VRANIE.

EN qualité de Iobbelin,
Et de ſeruiteur tres-fidelle,
De feu Iob donc ie ſuis tres-indigne modele,
Ie ſouſtien que l'eſprit malin
En matiere de Iob, qui ne fit rien qui vaille,
(A bien conſiderer que c'eſt vn ſaint qu'on raille)
N'eſt pas tant à blaſmer, la diablerie à part,
Que quiconque ſur Iob exerce ſon brocard.
Ie ſouſtien qu'on deuroit laiſſer en patience

Ce Iob, qui de ſouffrir nous apprit la ſcience,
Et bien conſiderer que Iob
Eſtoit proche parent d'Iſaac & de Iacob.
Paſſe, ſur vn Voiture & ſur vn Benzerade,
D'exercer la Turlupinade,
Mais de mettre auec eux Iob en capilotade,
C'eſt enuers Iob trop manquer de reſpec,
Et grandement faillir aux ſonneurs de rebec,
Tant en leur plume qu'en leur bec :
C'eſt prendre mal vne choſe bien dite
Par cette Princeſſe d'eſlite,
En qui le ſang eſgale le merite :
N'allez donc plus meſler ce grand Prince Huſ-
ſite
Dans le conflit de vos Sonnets,
Meſſieurs les Sanſonnets !
Si de cecy quelqu'vn s'offence
En proſe, en vers, ou bien de viue voix,
Ie luy donne le choix,
Et m'offre à le combattre à toute outrance,
Sur le ſujet de Iob mon bon Patron,
Ie m'appelle Scarron.
Ie loge à la ſeconde chambre,
Quoy que perclus de plus d'vn membre;
Tout vis à vis l'Hoſpital ſaint Geruais,
Si quelqu'vn en fait le mauuais,
Qu'il ſe montre, ou ſe nomme,
Il a trouué ſon homme.

RECIT
DE BALLET
LA
BELLE DANCE.

PAix-là, paix-là, noble aſſiſtance,
On n'entendroit pas Dieu tonner !
I'ay beau chanter, i'ay beau ſonner.
Ne veut-on point faire ſilence ?
Sçauez-vous qui ie ſuis ? Ah, ie gage que non,
Ie m'en vay vous dire mon nom.

Ie ſuis la pauure Belle dance
Entre vous, Meſſieurs les François,
En quelque credit autresfois,
Mais maintenant en decadance,
Depuis qu'on introduit ces dances de ſabat,
Où le cul du pied l'on ſe bat.

Les Tricotez & la Caſſandre,
Le tremouſſement & le ſaut,

Ce ſont les beaux pas qu'il vous faut ;
Vn Laquais vous les peut apprendre :
Allez donc pendre au croc poches & violons,
Boiſvinets, Bocans & Ballons.

EPITAPHE.

ICy giſt qui mourut Ieudy,
Et qui n'eſtoit pas beaucoup ſage,
S'il eut veſcu iuſqu'à Mardy,
Il auroit veſcu dauantage.

EPITAPHE.

CY giſt vn Eſcuyer trenchant,
A qui tout fut de bonne priſe;
Et qui couroit la marchandiſe,
Autant qu'il fuyoit le Marchand.

A VNE GRANDE PETITE DAME.

DAme d'eſprit aigre doux,
En Oraiſon ſi parfaite,
Dame faite comme vous,
Doit reſpecter vn Poëte.

BILLET.

VOus eſtes conuié Ieudy
Dedans ma chambre apres midy,
De venir celebrer l'orgie
D'ARTIGE le Pere conſcript,
Dont les chanſons ont tant d'eſprit,
Qu'on les croit faites par magie,
Et le bon DESLANDES-PAYEN,
Qui iuge & qui deſguaine bien,
Honoreront la Tabagie.
Dame Picard y brillera,
Et le grand Flotte y chantera
Des chanſons auec energie;
Moy-meſme auſſi i'y chanteray,
Et les autres reſioüyray,
Nonobſtant ma triſte effigie.
Enfin dans ma chambre on rira,
Boira, mangera, cauſera,
Mon Dieu, que n'eſt-elle élargie!

STANCES POVR MADAME DE HAVTEFORT.

ON ne vous verra plus en posture de pie
Dans le cercle accroupie,
Au grand plaisir de tous, & de vostre jarret;
Vostre Cul, qui doit estre vn des beaux Culs
de France,
Comme vn Cul d'importance,
A receu chez la Reyne enfin le Tabouret.

Comme on connoist souuent vne chose par
l'autre,
D'vn Cul comme le vostre,
I'ay connu le destin, voyant vostre beau Nez;
Et sans estre Deuin, j'ay predit que sans doute
Ce Cul qui ne voit goutte,

Seroit veu dans le rang de nos Culs couronnez.

Noſtre Reyne, Princeſſe auſſi iuſte que ſage,
N'a pû voir dauantage
Vn Cul plein de merite & tres Homme de bien,
Tandis que d'autres Culs ſont aſſis à leur aiſe
Au coſté de ſa Chaiſe,
Debout, ou mal aſſis, comme vn Cul bon à rien.

Ce Cul de ſatin blanc, dont ſans doute la face
Ne fit iamais grimace,
Deuoit aſſeurement eſtre vn Cul doc & Pair;
Car qu'auroit-on penſé de ce qu'vn Cul ſi ſage,
Qui vaut bien vn Viſage.
N'eut pas eu chez la Reyne où repoſer ſa chair?

Que les hommes n'ont pas pareille Deſtinée!
Et que vous eſtes née
Sous vn Aſtre puiſſant & fauorable aux Culs!
Tandis que le voſtre eſt prés de ceux des Princeſſes,
Aſſis ſur ſes deux feſſes,
Le noſtre n'eſt aſſis que ſur deux os pointus.

EPITALAME,
Ou ce qu'il vous plaira,
SVR LE MARIAGE
DE
MONSIEVR
LE
MARESCHAL
DE
SCHOMBERG,
ET
DE MADAME
D'HAVTEFORT.

VN beau Monſieur, belle Madame,
De fille, vous va faire femme,
Vous rougiſſez, braue HAVTEFORT,
Et vous auez l'eſprit ſi fort,
D'autres en paſſiront d'enuie,
I'en iurerois deſſus ma vie.

qu'elles en pâliſſent ou non,
Vous vous mariez tout de bon,
Puiſſent ces viſages de Faunes,
Que l'eſclat du voſtre rend jaunes,
En enrager leur chien de ſaou,
Et iuſqu'à s'en rompre le cou.
Malgré ma ſanté déuoyée,
I'en ris à gorge déployée :
Auſſi qui ne vous aimeroit,
Et vous aimant, qui ne riroit,
De vous voir la femme d'vn homme
Qu'eut admiré la vieille Rome :
Encore vn coup ie ry bien fort,
De voir SCHOMBERG & HAVTEFORT,
Vnis & joins l'vn auec l'autre
Comme deux grains de patenoſtre.
Si Dieu leur donne des Enfans,
Qu'ils ſeront beaux, qu'ils ſeront grands !
Quoy qu'vn Poëte à faire rire
N'ait guere le don de predire,
Ie mettrois bien ma main au feu ;
Et la bruſler, ce n'eſt pas peu,
Que leur lignée incomparable
Sera d'vne taille admirable,
Et de celle dont autrefois
On vouloit que fuſſent les Rois.
Pere & mere de cette taille,
N'iront pas faire rien qui vaille,
N'iront pas faire des nabots,
Ny des viſages de magots.
Il vous ſied mieux d'eſtre eſpouſée,
Que Nonne à la teſte raſée.
Ah ! que vous me fiſtes grand peur,
Quand par ie ne ſçay quelle humeur,

Qu'on peut appeller de Careſme,
Vous allaſtes faire l'onzieſme
Des dix vertus dans le faux-bourg :
Vrayment belle Dame d'atour,
Vous fiſtes bien là du vacarme,
Tout Paris en fut en allarme,
Et moy i'en fus ſi ſtupefait,
Qu'on crût que de moy c'eſtoit fait:
Mais ie ſçay bien qu'à la volée,
Vous ne vous fuſſiez pas voilée.
Dieu qui vous a miſe icy-bas
Pour ſeruir de regle & compas,
A toutes celles qu'il deſtine
A l'honneur de ſa Cour Diuine,
Nonobſtant le zele feruent
Qui vous portoit dans le Conuent,
Ne vous a point permis le Temple,
Sçachant que voſtre bon exemple,
Eſtant de tous bien reconnu,
Luy ſeroit d'vn grand reuenu,
Et qu'il falloit laiſſer au monde
Pucelle en vertu ſi feconde.
Ce grand Dieu vous donne vn Eſpoux,
Qui n'eſt pas indigne de vous ;
Cet Heros qui vous fera femme,
(N'en rougiſſez-donc pas, Madame)
Eſt celuy qui deſſous les Cieux
Ce deſtin meritoit le mieux.
O que ſon illuſtre origine
Se reconnoiſt bien à ſa mine !
Le Dieu Mars de l'antiquité,
S'il paroiſſoit à ſon coſté,
Tous deux veſtus à la Françoiſe,
N'auroit qu'vne mine bourgeoiſe,

Et ſeroit bien-toſt pris au mot
S'il en penſoit faire le ſot.
Il a l'ame ſçauante & bonne,
Autant qu'vn Docteur de Sorbonne,
L'eſprit à ſon courage égal,
Adroit à pied, comme à cheual,
Faiſant toutes choſes ſans peine,
Où les autres perdent l'haleine.
S'il chante, les plus entendus,
Du meſtier, en ſont confondus,
S'il dance, c'eſt la meſme choſe:
Mais certes, ſi ie me propoſe
De dire tout ce qu'on en ſçait,
Ie n'auray de plus d'vn an fait.
Mais dans la paix s'il eſt aimable;
Dans la guerre il eſt effroyable,
O qu'il gaſta de ſang humain,
Et qu'il fit de beaux coups de main,
Lors que contre toute apparence.
Il ſauua Laucate à la France.
C'eſt là que Monſieur Cerbelon
Luy monſtra bien-toſt le talon,
Criant bien fort en faiſant gilles.
Sauue qui peut, à ſes ſoudrilles;
Deſquels du depuis, ce dit-on,
On n'a rien ſceu tirer de bon.
Cette grande nuict de Laucate,
Ceux qu'il frappa de dague platte,
Du depuis furent trepanez,
De taille, furent tronçonnez,
De pointe, percez comme vn crible;
Et ceux que ſa face terrible
Alla foudroyer iuſqu'au cœur,
Firent ie ne ſçay quoy de peur,

Et iuſqu'en Eſpagne porterent,
Leurs gregues ſalles qu'ils lauerent
Dans le Tage au ſablon doré :
Cét endroit ſera cenſuré,
De quelque aureille delicate,
Qui n'aime que ce qui la flate,
Mais i'eſcris en Hiſtorien.
Et de plus fort homme de bien,
C'eſt aſſez parlé de batailles,
Ie retourne à vos eſpouſailles,
Sur leſquelles Monſieur Hymen
Viendra, s'il luy plaiſt, dire *Amen*
Comme deſcriuent les Poëtes,
En habit chargé de paillettes ;
Dans les doigts force diamans,
Vn flambeau de cire du Mans,
Artiſtement en œuure miſe,
(Il ſeroit meilleur de Veniſe)
Dans ſa blanche main bruſlera.
Qui point du tout ne fumera:
Mais qui de ſa flamme brillante,
Point blafarde, point petillante,
Reſiouyra les mariez.
Et tous les Nobles conuiez,
Puis ce Dieu pour finir la feſte,
Vous couurant à tous deux la teſte,
(Car il fait bon eſtre couuert,)
D'vn beau chapeau de mirthe vert,
Vous chantera quelque belle Ode,
Sur vn chant des plus à la mode,
Dans laquelle il vous predira
L'heur qui vous accompagnera,
A quoy reſpondra l'Aſſemblée,
Hymen yo, ô Hymenée,

Quand chacun retiré ſera,
Ce qui reſte, s'acheuera,
Par le grand SCHOMBERG, & ſa femme;
N'en rougiſſez donc pas, Madame.

A MONSIEVR

A MONSIEVR LE MARESCHAL DE SCHOMBERG, SVR SON MARIAGE.

ENfin à toy SCHOMBERG, HAVTEFORT s'eſt renduë :
Que la victoire eſt belle, & qu'elle s'eſt bien duë,
Puis que ta vertu ſeule a pour toy combatu :
Iamais le Ciel n'a mis tant de merite enſemble,
Et l'on voit aiſément, alors qu'il vous aſſemble,
Qu'il veut joindre l'honneur, auecque la vertu.

INVOCATION AVX MVSES SVR LA PRISE DE TORTOSE PAR MONSEIGNEVR LE MARESCHAL DE SCHOMBERG.

O MVSES! c'eſt vous que ie cherche,
I'ay beſoin de voſtre ſecours,
Laiſſez pour vn temps ſur la perche
Vos veſtemens de tous les iours,
Venez à moy toutes parées,
Non pas en faiſeuſes de Vers,
Auec vn bonnet de trauers,
Et des manchettes deſchirées;
Ou comme des Meneuſes d'Ours,
Mais auec vos plus beaux atours,
Et n'oubliez pas ſur vos teſtes,

Ces grands chaperons de velours,
Auſſi releuez que des creſtes,
Qui ne ſeruent qu'aux grandes feſtes.

Quand vous ſçaurez pour quelle affaire,
Ie montre tant d'empreſſement,
Voſtre troupe m'en fera faire
Pour le moins vn remerciment:
Mais peut-eſtre les canonades,
Le bruit des guerrieres aubades,
Le ſon des cloches, & les cris
Qui retentiſſent dans Paris,
Vous ont appris deſia la choſe;
Et comme l'on a pris Tortoſe:
Car c'eſt pour cette ſeule cauſe
Que ie vous fais venir icy.
Mais vous a-t'on appris auſſi
Le nom de ce merueilleux homme,
qui force les villes ainſi?
Ou faut-il que ie vous le nomme?

C'eſt SCHOMBERG, & c'eſt tout vous dire,
Qui meſme eſt de vos Nourriſſons,
Qui, quand il veut, fait des chanſons,
Que tout voſtre Parnaſſe admire.
C'eſt SCHOMBERG, de qui Cerbelon
Apprit à joüer du talon,
Ie ne puis en parler ſans rire.
Il penſoit, le fier Bezane.
Que contre vn camp baſtionné,
Son incomparable aduerſaire,
Ne feroit que l'eau toute claire.

Mais alors qu'il vit le contraire,
Ie croy qu'il fut bien eſtonné.

La pauure Laucate aſſiegée,
Mais aſſiegée eſtroitement,
Ne pouuoit pas humainement
S'empeſcher d'eſtre ſaccagée :
Noſtre Mars vint, vit, & vainquit,
Et le camp ennemy conquit,
Non par vne victoire aiſée.
Pour deſmeler cette fuſée,
Qu'il eut de coups ! qu'il en donna !
Que de gens il deſarçonna !
Qui ſur luy prirent leur viſée,
Et que ſa mine en eſtonna !
Qui deuant que ſentir ſes armes,
Comme frappez de quelques charmes,
Ou gens qui tombent du haut mal,
Cheurent aux pieds de ſon cheual.

Mais pourquoy vous dire vne choſe,
Que vous ne ſçauez que trop bien.
Ny meſme parler de Tortoſe ?
L'Hiſtoire n'en oublira rien.
Toute la terre eſt deſia pleine,
Du nom de ce grand Capitaine,
Et cette derniere action,
Qui plus que le ſoleil éclaire,
Eſt comme ce grand luminaire.
Connuë à chaque nation :
Sans en faire donc mention,
Tout ce que vous auez à faire.

C'eſt de chanter au ſon du Luth
Cette action toute heroïque,
En bon, Vt, ré, mi, fa, ſol, vt,
C'eſt à dire en bonne Muſique.
Ioignez-y le Pſalterion,
Le Claueſſin, & la Guiterre;
L'Orgue, & le Manicordion,
Meſme les inſtruments de guerre.
I'ay fagotté pour cét effet
Vne Ode, quoy que telle quelle,
Et compoſée à la chandelle,
Qui paſſera pourtant pour belle,
Pourueu qu'on vueille iuger d'elle
Par l'excellence du ſujet,
Et par la chaleur de mon zele.

Mais Pucelles incomparables,
Dites-moy, trouuerez-vous bon,
Si parmy vos voix admirables
Ie meſle ma voix de chapon?
Ie feray quelque diſcordance,
Mais ie ne ſuis pas le premier
De ceux qui chantent faux en France,
Et ne ſeray pas le dernier,
Cà, chantons donc à toute outrance,
En ſi beau ſujet de chanter,
Se taire eſt vne impertinence.
Mais; ô quelle reſiouïſſance!
Si ie pouuois auſſi ſauter,
Fuſt-ce ſans meſure & cadence.

CHOEVR DES MVSES A MONSEIGNEVR DE SCHOMBERG.

QVE vous ayez ſauué Laucate,
Action qui par tout éclatte,
On ne s'en eſtonne pas fort;
Ni que vous ayez pris Tortoſe,
Car auoir conquis Hautefort,
Eſt ſans doute toute autre choſe.

Ce ſont deux filles immortelles,
Que ces deux victoires ſi belles,
Et chacun vous eſtime fort,
Et pour Laucate, & pour Tortoſe:
Donnez vn fils à Hautefort;

Vous ferez toute autre choſe.

S'il a la beauté de ſa Mere,
L'extréme valeur de ſon Pere,
La mine & l'eſprit de tous deux!
Apres Laucate, apres Tortoſe,
Donner vn fils ſemblable aux Dieux,
Peut-on ſouhaitter autre choſe?

A MADAME LA COMTESSE DE FIESQVE.

Pour auoir vne Chienne qu'elle luy auoit promis.

EPISTRE BVRLESQVE.

DIVINE COMTESSE de FIESQVE
Le petit Poëte Burleſque,
Attend vn Chien de voſtre part:
Mais au lieu d'en auoir ſa part,
S'il n'a qu'vne deffaite ſeiche,
I'ay peur que ſon eſprit de meiche,
Qui s'eſchauffe ſouuent pour peu,
Pour ſon malheur ne prenne feu.
Il aymera voſtre Eſpagneule,

Autant & plus que ſa filleule,
Groyez-lu puis qu'il vous le dit,
Il la fera peindre en petit.
Il luy deſtine vne parente,
Pour luy ſeruir de gouuernante,
qu'il fera venir tout exprés
Par le coche à beaucoup de frais.
Deux chiens ſans queuë & ſans oreilles;
Qui ſçauent ſaulter à merueilles,
Pour le Roy Loüis de Bourbon,
Et pour le Roy d'Eſpagne non;
Luy monſtreront mille ſoupleſſes,
Mille ſauts, mille gentilleſſes:
Ils ſont chiens de bonne maiſon,
Et qui meſme ont quelque raiſon.
De plus, elle aura pour ſoubrette
Vne fort honneſte barbette,
Et pour Lacquais vn petit chien,
Qui tourne la broche fort bien,
Enfin ie la tiendray ſi leſte,
Que la Canicule celeſte,
Comme tous chiens ſont enuieux:
En enragera dans les Cieux.
Le chien du bon fils de Tobie,
S'il viuoit en mourroit d'enuie,
Ou dans Paris point n'en ſera,
Ou iaſmin le parfumera;
Depuis le ſommet de la teſte,
Iuſqu'où les chiens s'entre-font feſte.
Or voila tout ce que ie puis
Vous dire, begue que ie ſuis;
Voila, COMTESSE magnifique,
Tout ce que i'ay de Retorique.
Vous m'auez promis vn Toutou;

Ie croy que i'en deuiendray fou,
Si vous me manquez de parole,
Ie diray que ma teſte fole,
Aura creû trop facilement
Femme de Cour qui ſouuent ment.
Mais i'allonge vn peu trop mon conte,
Comteſſe dont ie fais grand compte,
Ayez touſiours l'eſprit content.
Et touſiours de l'argent comptant:
Et voſtre mary le grand Comte,
Dont touſiours tant de bien ie conte,
Puiſſiez-vous tous deux dans cent ans.
Conter contes à vos enfans.
Mais ne faites plus de femelles,
Faites des enfans ſans mamelles.
Les garçons valent beaucoup mieux,
Ils ne piſſent iamais ſous eux,
Ils piſſent contre la muraille;
Vous en ferez de belle taille.
Excuſez ce diſcours hardy,
De noſtre Chaiſe apres midy,
L'an que le Sieur de Benſerade
N'alla point en ſon Ambaſſade.

ROGATVM,

A

MESSIEVRS TVBEVF, LIONNE, ET BERTILLAC,

Pour eſtre payé de ſa penſion.

BRAVE Tubeuf braue Lionne,
En qui toute vertu' foiſonne :
Braue Bertillac Treſorier,
Qui ne te fais long temps prier ;
Noble Meſſieurs, ſans vous l'apprendre,
Il vous eſt aiſé de comprendre,
Que ces petits Vers mal polis
Ne ſont pas Stances pour Philis.
Ils ne ſont que l'humble priere
D'vn homme voiſin de la biere ;
Mais qui deuant que s'y giſter,
A beſoin de s'alimenter.
Noſtre tres-charitable Reyne,
A laquelle ie ſuis ſans peine,

Tres-humble, & tres, *& catera*,
De laquelle le nom viura,
Dans la bouche de tous les hommes,
Tant de ceux du ſiecle où nous ſommes,
Que de ceux du ſiecle à venir ?
Cette Reyne qu'on doit benir
Quatre fois durant quatre années,
M'a quinze-cens liures données,
C'eſt icy la cinquiéme fois:
Par l'ordre & les mains de vous trois,
Que cette adorable Perſonne
La pareille ſomme m'ordonne :
Si bien que Lionne ordonnant,
Tubeuf l'ordonnance ſignant,
Bertillac déliurant la ſomme,
Ie me verray de tres-pauure homme,
Plus riche de cinq-cens eſcus.
Mes creanciers ne viendront plus
M'importuner de faire montre.
Ces gens de mauuaiſe rencontre,
Eſtiment bien moins vn quatrin,
Qu'vne medaille de Varin.
Vn bout rimé ; quoy qu'à la mode,
Des Stances, vn Sonnet, vn Ode,
Ne les peuuent iamais flechir,
Et contre eux ne font que blanchir.
Mais c'eſt trop parler de ces traiſtres,
Ce conſideré, mes chers Maiſtres ;
Et que le ſiecle eſt indigent,
que chacun a beſoin d'argent,
Qu'en obtenir eſt choſe vtile,
En refuſer choſe facile,
En donner tres-noblement fait:
Ne me retardez point l'effet
De la charité de la Reyne ;

Non pas que i'en vaille la peine,
Ie vous confeſſe que de moy,
Ie ne vaux pas l'eau que ie boy :
Mais le Dieu qui les bons guerdonne,
Sans doute vous la rendra bonne.
Si bonne vous me la donnez ;
Si promptement vous ordonnez,
Et qu'apres la prompte ordonnance,
Vne plus prompte déliurance
Me mette l'eſprit en repos.
Il ſeroit ſans doute à propos,
Que mon viſage ie montraſſe,
Et que chez vous ie m'en allaſſe
Solliciter mon payement :
Ie le ferois tres-gayement,
Et meſme i'en ay quelque enuie !
Mais i'ay fait vœu durant ma vie
De ne marcher beaucoup ny peu ;
Laiſſez-moy donc garder mon vœu.
Noſtre Muſe deſaffamée ;
Fera que voſtre renommée
Gallopera par l'Vniuers,
Sur le dos de mes petits Vers.
Voſtre nom graué dans le bronze,
Il me faut la rime de Bronze,
Et l'on n'en trouue qu'au Iapon.
Mettons ſi vous le trouuez bon,
Au lieu de bronze, airain ou cuiure ;
Ie feray donc vos trois noms viure
Dans quelqu'vn de ces durs metaux,
Les Sauuages Occidentaux,
Ceux deuant leſquels l'œil du monde
Peigne ſa cheuelure blonde,
Ceux qui bruſlent vers le Midy.

Ceux à qui le Nord engourdy,
Rend en tout temps les mains jerſées,
Qui marchent ſur les Mers glacées,
Bref, les Abiſſins, les Lapons,
Les Ameriquains, les Iapons,
Enfin par tout où gens demeurent,
Si mes vers en chemin ne meurent.
En reuanche du payement,
(De ce ne doutez nullement)
On ſçaura quelles gens vous eſtes,
Ainſi promettent les Poëtes.
Et cela vaut bien de l'argent:
Mais foy de Poëte indigent,
Ce que tous les Autheurs demandent,
Vaut beaucoup mieux que ce qu'ils rendent,
Les eſcus ſont touſiours eſcus,
Les Vers deuiennent torche-cus.
Si l'on ne payoit point les Muſes,
Elles deuiendroient bien camuſes,
On ne feroit plus Rogatums,
On n'imprimeroit que Factums,
Courbé, Quinet, & Sommauille,
Finiroient leur guerre ciuille,
Et ne s'antreplaideroient plus
Pour Caſſandre ou l'Heraclius.
Tel Autheur va bien à ſon aiſe,
En carroſſe, cheual ou chaiſe,
Qui ſeroit reduit à ſon pié,
Fuſt il Autheur eſtropié.
Sans ma penſion de la Reyne,
Ie ne pourrois qu'à grande peine,
Me nourrir, & les hommes forts,
Qui tranſportent mon chien de corps,
Aſſurement Muſe affamée

Ayme mieux or que renommée,
Laquelle ne fait rien qu'enfler.
Le ſanſonnet taſche à ſiffler,
Plutoſt pour manger que pour plaire,
La recompenſe fait bien faire.
Si mon pere m'euſt fait coëffé,
Et qu'il euſt moins Philoſophé,
Il euſt amaſſé dauantage.
Pour moy qui ne ſuis pas ſi ſage,
I'aurois brigué le Conſulat,
Et laiſſé là l'Apoſtolat:
Mais minuit qui ſonne aux Minimes,
Vous va déliurer de mes rimes,
Deliurez-moy bien-toſt auſſi
Cinq-cens eſcus, & grand mercy.

A MONSIEVR DV LAVRANT,

RECOMMANDATION.

SC, auant Conſeiller des Requeſtes,
Où l'on voit tant de bonnes teſtes,
Et tant de Iuges, ce dit-on,
Dont le moindre vaut vn Caton :
(Bon-heur en quoy certes ie fonde
L'eſpoir qui me reſte en ce monde)
Vous voyez, ſage du Laurant,
Qu'vn mal, iour & nuit empirant ;
Et belle-mere encore pire,
M'empeſchent iour & nuict de rire ;
Vous voyez que feu mon papa,
Vn bon homme qu'elle pipa,
Dans lettre de ſa main eſcritte,
Reconnoit que cette hypocrire
Aymoit beaucoup le quart-d'eſcu,
Et ſi le bon homme eut veſcu,
Qu'il eut frappé ſur la maraſtre,

Comme l'on fait deſſus du plaſtre,
C'eſt à dire roüer de coups,
Pourquoy donc ne nous iugez-vous.
Nulle faueur ie ne demande,
Pardonnez-moy ſi i'apprehende,
(Quoy que vous ſoyez plein d'honneur)
que le procez tire en longueur.
Voicy la quatrieſme année,
que ma carcaſſe décharnée
Sans la Reyne mourroit de faim,
Me refuſerez-vous du pain ?
Souffrirez-vous qu'vne Donzelle,
Et qu'vn Procureur digne d'elle,
Tous deux vrais Diables en procéz,
Se diſent maiſtres du ſuccez
D'vne affaire que l'auarice,
Et la chicane, & l'artifice,
Font dvrer depuis ſi long temps,
Malgré les Iuges & leurs dents ?
Cét homme, dont l'ame eſt plus noire
Que l'ancre de ſon écritoire ;
Iure que deuant mon treſpas,
Le procez ne finira pas,
Que penſe-on que ie deuienne ?
Quels diſcours veut-on que ie tienne ?
Si ce procez long à iuger
Ne me laiſſe dequoy manger,
Qu'vn Iuge ſoit incorruptible,
Point auare, point ſuſceptible
De iuger auec paſſion,
S'il eſt en l'expedition,
Suiet à quelque negligence,
N'en deſplaiſe à Iuriſprudence,
Il eſt pis qu'vn intereſſé,

Qui iuge au moins eſtant graiſſé,
Ou celuy qui ſe croit integre,
De ſon viſage de vinaigre,
Et de ſon iniuſte longueur
Fait mourir les gens de langueur.
Cela n'eſt pas de vous à craindre,
Et de vous on ne ſe peut plaindre.
Vous iugez auec équité;
Par vous le pauure eſt écouté,
De meſme façon que le riche,
D'audiances vous n'eſtes chiche:
Auſſi Dieu ne vous le ſera,
Touſiours il vous écoutera,
quand vous ferez vos patenoſtres:
Il fait comme l'on fait aux autres,
Et pour vn, rend pour le moins cent,
Au protecteur de l'innocent.

A MADEMOISELLE DE LEVVILLE;

Survne visite que luy rendit Madame de Villarceaux, & Madame de la Baziniere.

EPISTRE.

IE vous escris pour vous remercier
Du grand honneur que par vous i'eus hier,
Lors que ie vis ma chambre mal meublée,
Qui n'esperoit vne telle assemblée,
Pleine de gens triez sur le volet :
Cela surprit vostre petit valet,
Qui n'eust manqué d'amender sa figure.
S'il eust preueu cette bonne auanture,
Eust fait razer son visage barbu ;
Et fariner son chef de graisse imbu,
Et s'il eust pû faire dresser sa teste,

Qu'il porte vn peu, dit on, comme vne beſte,
Quand on euſt dû luy démettre le cou,
(Mais c'euſt eſté pourtant vn tour de fou,)
Ie croy qu'il eût prié quelque homme adextre
De la tourner vers le coſté ſeneſtre :
En ce faiſant, il euſt veu pleinement
Dame de tous aymée infiniment,
Qui de luy fut touſiours tant eſtimée,
Et dont ſi bien parle la renommée :
C'eſt voſtre ſœur, Dame de Villarceau,
De qui l'eſprit eſt ſage, bon & beau,
Et tel enfin que l'illuſtre perſonne,
Pour qui touſiours ma caſtagnette ſonne,
Et ſonnera touſiours comme deuant,
Dedans le ſien l'a logé bien auant.
Las ie ne pus la voir bien à mon aiſe,
Car elle eſtoit à coſté de ma chaiſe :
Mais ie vis bien à gogo, comme on dit,
Celle de qui tant de rumeur on fit.
Quand elle fut des filles de la Reyne,
Et qu'on peignit par tout en Magdeleine.
Il n'en eſt pas comme elle en quantité,
Et l'on ne peut, à moins qu'eſtre hebeté,
N'accorder pas que ſans vne riuiere,
Paris ſeroit bien-toſt vn Cimetiere ;
Et que ſes yeux le mettroient tout en feu,
N'eſtoit que l'eau le rafraichit vn peu.
Bien pointus ſont les traits que ſon œil darde,
Malheur à qui ſans parer les regarde ;
Malheur à qui les regarde vn peu trop,
Et ſi ſon nom va par tout le galop,
Il ne faut pas trouuer la choſe eſtrange,
On ne ſçauroit trop parler d'vn tel Ange,
On ne ſçauroit dire tout ce qu'il faut,

De la diuine & belle Chemeraut.
Pour moy ie tiens cette belle perſonne,
Aux malheureux tres-pitoyable & bonne:
Et ie vis bien que ie luy fis pitié,
Ie l'en eſtime & plus de la moitié,
Que ie n'ay fait auant que la connoiſtre.
Heureux celuy que le Ciel a fait naiſtre
Pour telle Dame, & qu'il eſt vray que Dieu,
Quand il la fit, prit plaiſir à ſon jeu.
I'ay fait ces Vers ce matin à la haſte,
Mais ce n'eſt pas d'aujourd'huy que i'en gaſte.
Si vous trouuez que tout n'en vaille rien,
Vous en ferez ce que vous ſçauez bien.
Ils ſeront mieux que s'ils couroient la ville,
Et cependant, belle & ſage Leuuille,
Qui ne voulez pour des Vers enfanter,
Qu'autant de temps qu'il faut pour les dicter:
Ne doutez point qu'autant que pas vn autre,
Le pauure Autheur de ces Vers ne ſoit voſtre.

SONNET,

OV

EPITAPHE.

CY giſt qui fut de bonne taille,
Qui ſçauoit danſer & chanter,
Faiſoit des Vers vaille que vaille,
Et les ſçauoit bien reciter.

Sa race auoit quelque antiquaille,
Et pouuoit des Heros compter,
Meſme il auroit donné bataille,
S'il en auoit voulu taſter,

Il parloit fort bien de la Guerre:
Des Cieux, du Globe de la terre,
Du droit Ciuil & droit Canom.

Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes,
Eſtoit-il honneſte homme? ha non.

COVRANTE.

ADieu belle Cloris,
Il faut parler François ;
Apres quatre ou cinq mois
Vous pretendez me payer d'vn ſouſris,
Ha ce n'eſt pas ainſi que l'on vit à Paris.
Parlez, car ſi ie ſors,
Ouurez ou fermez voſtre porte,
Il ne m'importe,
Ie ſeray dehors :
Et ie veux bien,
Que le Diable m'emporte,
Si cela fait, vous m'eſtes iamais rien.

Me venir rire au nez
Eſt vn petit preſent,
Qui n'eſt pas ſuffiſant
De radoucir mes eſprits mutinez,
Durant quatre ou cinq mois vn peu trop mal menez,
Ie veux abſolument,
qu'on ferme iour & nuit la porte,
Et qu'on ne ſorte
Que tres-rarement,
Car ie ſçay bien,
Ou le Diable m'emporte,
Si vous ſortez, que ie ne tien plus rien.

COVRANTE.

IE vous ay donné des bijoux,
Collet, robe & iupe!
Enfin iamais dupe
N'a tant fait pour vous :
Monſieur voſtre frere
A fait de grands repas,
Vos ſœurs & voſtre mere
Ont eu de bons ducats,
Que ie ne compte pas.

Ie vous ay promenée aux champs.
Souuent à ma porte,
Soit que i'entre ou ſorte,
Ie voy vos Marchans.
Pour porter à l'aiſe
Voſtre chien de Cu,
Tous les iours, vne chaiſe
Couſte vn bel eſcu
A moy pauure Cocu.

IMPRECATIONS

contre celuy qui a pris ſon Iuuenal.

S'IL eſtoit au fonds d'vn canal,
Le larron de mon Iuuenal,
Iuſqu'à tant que ie l'en tiraſſe,
Ie ne croy pas que i'en pleuraſſe :
Ny ſi ie le voyois vn iour,
Par deux vers bourreaux tour à tour ;
Accablé de coups d'eſtriuieres,
Ie ne m'en affligerois gueres.
Il eſt bien laſche, le larron,
De voler le pauure Scarron :
Euſt-il au bout du nez vn froncle.
Et que dira Monſieur mon oncle,
A qui le Liure appartenoit ?
Si le mal ſainct Main le prenoit,
Ou quelque choſe encore pire.
Si l'on luy defendoit de rire,
A peine d'eſtre flagellé,
Ou bien ſi pour auoir volé,
On le conduiſoit cette année
Vers la mer Mediterranée.
S'il luy venoit du mal au cu.
S'il pouuoit deuenir cocu,

Eſpouſant vne gourgandine.
S'il ſe pouuoit courber l'eſchine.
Comme moy petit à petit.
S'il pouuoit perdre l'appetit.
S'il rotoit à chaque parole.
S'il auoit ſué la verole,
Et n'en eſtoit pas bien guery.
Si pour auoir le nez pourry,
Chacun eſuitoit ſa rencontre.
S'il voloit vn iour quelque montre,
Laquelle ſe miſt à ſonner,
Et qu'on l'en daignaiſt baſtonner.
Si Dieu luy donnoit vn beau-pere.
Ou pluſtoſt vne belle mere.
S'il auoit touſiours le mal-heur,
De trouuer quelque grand parleur.
S'il perdoit tout ſon bien aux cartes.
S'il luy venoit quatre ou cinq dartes.
S'il ne faiſoit que ſe faſcher,
S'il auoit peine à bien maſcher,
Faute de dents en la genciue.
S'il faiſoit voler ſa ſaliue
Au nez de ceux qu'il entretient.
Si comme a voleur appartient,
On luy mettoit ſur les eſpaules
Les armes du grand Roy des Gaules.
Si l'on le taxoit comme aiſé,
Le Turc qui m'a deualiſé
S'il auoit aux yeux la chaſſie.
Si quelque pierre en la veſſie
Luy pouuoit boucher l'vrinal.
Ce larron de mon Iuuenal,
S'il auoit l'haleine importune,
Comme d'vn homme qui petune:

Ou s'il eſtoit plus mal voulu,
Celuy qui mon Liure a tollu,
que n'eſt depuis peu l'Intendance
Dans toutes les villes de France:
Enfin, s'il eſtoit comme moy,
Mais ce ſeroit trop ſur ma foy.
Et cette derniere penſée
A toute ma haine chaſſée,
qu'il garde donc mon Iuuenal,
Sans qu'il en ait ny bien ny mal:
Mais que iamais il n'y reuienne,
Et qu'au Iuuenal il ſe tienne,
Car s'il y penſe reuenir,
Ie ne me pourray pas tenir
A grands coups de Vers & d'iniures,
De mauuais diſcours de murmures,
D'attaquer par tout ſon renom,
Iuſqu'à faire ſçauoir ſon nom.

A MADAME D'HAVTEFORT.

EPISTRE BVRLESQVE.

SAINTE HAVTEFORT, cependant
Qu'à Paris voſtre zele ardant
Vous occupe à la patenoſtre,
Tantoſt pour l'vn, tantoſt pour l'autre,
Ie ſuis au Mans, & tout mon train,
Où m'a fait venir mon chagrin,
Mais que voulez vous que i'y face,
I'ay beau quitter place pour place,
Ie ne quitte point mes douleurs,
Par tout ie me ſouhaite ailleurs,
Et quand i'y ſuis, au bout d'vne heure
Ie ſonge à changer de demeure;
Le voyage eſt aſſez plaiſant,
A qui le Quadrin eſt preſent;
Mais quand on a ſon fait bien iuſte,
Il fait bon meſnager le Iuſte.

Cependant noſtre pauure corps
Deuient pitoyablement tors ;
Ma teſte à gauche trop s'encline,
Ce qui rabat bien de ma mine :
De plus, ſur ma poictrine chet,
Mon menton touche à mon brichet ;
Et ce qui plus me deſeſpere,
Barbier ne me pouuant plus raire,
Ie vais mettre au iour vn barbon,
qui ne ſera ny beau ny bon.
Dieu voſtre beau menton deffende
De meſ-auanture ſi grande ;
Car barbe ne vous ſieroit pas,
Quand de milles charmans appas
Voſtre barbe ſeroit pourueuë,
Touſiours ſeriez Dame barbuë :
Et ie croy qu'on riroit bien fort
De la barbe de Hautefort :
C'eſt neantmoins choſe aſſeurée,
Qu'auriez la barbe blonde & dorée,
Mais vne barbe encore vn coup.
La femme déguiſe beaucoup ;
Et la noire comme la blonde,
Deplairoit à beaucoup de monde.
I'en puis parler comme ſçauant ;
Car icy ie voy bien ſouuent
Des Dames qui par Sainte Barbe
Ont aſſez ſouuent de la barbe,
Ie dis barbe qui picqueroit
Qui ſans raſer la laiſſeroit ;
Mais elles là font les vilaines,
Vne fois toutes les ſemaines,
De barbe c'eſt aſſez parlé,
Mais d'où vient que ie ſuis allé

Ainſi ſur les barbes m'étandre,
Ma foy ie ne le puis comprendre;
Car quand i'ay mis la plume en main,
Foy de Catholique Romain,
Ie ſongeois moins en barberie,
Moins en barbe de Barbarie,
Moins au Turc au menton razé,
Que Maiſtre a tant ſcandaliſé,
Moins à Prudon qui barbe raze,
Et qui par conſequent trop jaze,
Car tout Barbier eſt babillard,
Comme tout-nez trouſſé, raillard,
Moins au Prelat ***
Qui porte vne barbe ſi ſage,
Moins à celuy du ******
Qui ſur la barbe a raffiné,
En portant la ſienne en creſpine,
Dieu la preſerue de vermine,
Car ſi vermine s'y fourroit,
Trop ſouuent il ſe gratteroit;
Dont receuroit quelque dommage
La grauité du perſonnage:
Enfin ie penſois tout de bon,
Moins à barbe, moins à barbon,
Que preſentement ie ne penſe
D'aler voir la ſuperbe dance
que Monſieur le Duc va danſer;
A quoy ie ne dois pas penſer,
Ny tout autre qui s'effarouche,
Comme ie fais, quand on me touche.
Dieu ſçait comme on m'y toucheroit,
Et combien hurler m'y feroit,
Celuy par qui ſeroit foulée
Ma carcaſſe en cette aſſemblée.
Cependant que l'on danſera.

Voſtre Saincteté s'en ira,
Toute reduite en ſa penſée,
S'engouffrer la teſte baiſſée
Dans quelque Conuent reformé,
De hautes murailles fermé,
Et là voſtre doüillette eſchine
Taſtera de la diſcipline,
Qu'on ne peut ſouuent endurer,
Sans vn peu ſe mettre à iurer;
Mais quant à vous i'oſe bien dire
Que vous n'en ferez rien que rire,
Et voire meſme rire gros,
Au grand dépit de voſtre dos,
Cette action eſt meritoire;
Mais me voudriez vous bien croire?
La ſeule meditation,
Sans cette fuſtigation,
Vous fera la peau bien vnie,
Auoir place en la Litanie,
Laiſſez donc en paix voſtre dos,
Sans le déchirer iuſqu'aux os,
Pour moy, ie ſçay que mes offences
Veulent de rudes penitences,
Et que ſi i'ay des maux cuiſans;
I'en ay fait en mes ieunes ans
qui meritent ce que i'endure,
Et meſme vne peine plus dure:
Mais ſi i'eſtois ſain comme vous,
I'aurois peine à roüer de coups,
Comme vn peu trop ſouuent vous faites,
Mes épaules, quoy que maigrettes,
Que ie cheris aſſez pourtant,
Pour ne les fuſtiger pas tant.
Ie deurois acheuer ma lettre,

Sans tant de fadaiſes y mettre :
Tout ſeuere qui la lira,
Vn grand badin m'eſtimera ;
Badiner n'eſt pas choſe aiſée ;
Et tel a ſa ceruelle vſée,
Apres ouurage raffiné,
Que certes s'il eut badiné,
Eut plû peut-eſtre dauantage,
qu'il n'a fait par ſon bel ouurage :
Vueillez donc me le pardonner,
Si ie perſiſte à badiner.
Or ça, Dame Hautefort la belle ;
Vous diray-je quelque nouuelle
Des Mancelles & des Manceaux,
De qui les chapons ſont ſi beaux ?
Mais que vous en pourrois-je dire ?
Ie n'y voy pas le mot pour rire ;
On ne peut rien mander d'icy ;
A Paris ce n'eſt pas ainſi :
C'eſt là que l'on dit des nouuelles,
Deſquelles voulez-vous deſquelles,
Et qu'vne feüille de papier
Peut de celles d'vn ſeul quartier
Iuſqu'en marge eſtre barboüillée,
Icy la ville bien foüillée,
A grand peine en fourniroit
Autant qu'vn poulet en diroit.
Que vous diray je donc du Maine ?
La peſte, que i'en ſuis en peine :
Vous parleray-ie des aiſez,
Qui ſont vn peu ſcandaliſez
Du retour de l'Intendant d'Haire ?
Mais ie feray mieux de m'en taire,
Car ie les tiens eſtans taxez,

Sans qu'on les raille assez vexez,
Laissons-les en paix, ie vous prie,
Cacher lict & tapisserie.
Dequoy vous parleray-je donc ?
Plus en peine ie ne fus onc.
Vous diray-ie que la Iustice
Aime icy, comme ailleurs l'épice :
Et qu'icy Messieurs les Esleus
Ne sont plus tant les resolus.
Vous diray-ie que mon confrere,
Le bon Cossé se desespere,
De ce que la buche à Paris,
N'est pas comme au Mans à vil prix ;
Et que de Paris il nous mande,
Qu'en cendre il mettra sa Prebende.
Parleray-ie des iouuenceaux,
Tous argentez par leurs manteaux,
Tous encherissans sur la mode,
Commode soit, ou non commode,
Ayant tous canon trop plissé,
Rond de botte trop compassé,
Souliers trop longs, gregue trop large,
Chappeaux à trop petite marge,
Trop de galans dessus les reins,
A la teste de trop longs crins ;
Crins, où nonobstant la farine,
L'humide graisse trop domine ;
Et pour conseruer l'escarpin,
Veu la cherté du maroquin,
Ayant au pied malles chaussées
Galoches de cuir renforcées,
Dans lesquelles ils passent l'eau ;
Tout ainsi que dans vn batteau,
Auec lesquelles à la boüe,

On peut faire hardiment la moüe ;
Enfin, pour vous en dire tout,
Galoches à dormir debout :
Au reſte, Nation qui raille,
Inceſſamment vaille que vaille,
Et qui ſur ſon meilleur amy,
Donne à dos en diable & demy.
Parleray-ie des Damoiſelles
Aux tres redoutables aiſſelles,
Et dont les yeux tirent des coups
Qui font des boſſes & des trous.
Diray-ie comme ces fantaſques,
Qui portent dantelle a leurs maſques,
En chamarent les trous des yeux,
Croyant que le maſque en eſt mieux.
Comme durant la Canicule,
qu'à la caue meſme l'on brûle,
Elles portent panne & velours,
Mais ce n'eſt pas à tous les iours,
Mais ſeulement aux bonnes feſtes,
Comme deſcendent de leurs teſtes
Des mouſtaches de cheueux gras,
Qui ſont plus longues que le bras.
Parleray-je de leur chauſſuré,
Si haute, & qui ſi long temps dure,
Car leurs ſouliers quoy que dorez
Ont l'honneur d'eſtre vn peu ferrez :
Que ſur elles blanche chemiſe
N'eſt point que de mois en mois miſe
Et qu'elles prennent ſeulement
Le linge blanc pour l'ornement,
Comme rarement chauſſon chauſſe
Leur pied que grand pont-leuis hauſſe,
Quoy que les chauſſons en Eſté

Soient de fort grande vtilité,
Qu'au lieu de mouches, les coquettes
Couurent leur museau de paillettes,
Ont en bouche canelle & cloux
Afin d'auoir le flairer doux,
Ou du fenoüil, que ie ne mente,
Ou herbe forte comme Mente,
Marjollaine, Tin, Poulliot,
Fleur de Lauande, & Melilot,
Comme d'Anis elles s'empliſſent,
Lors que leurs entrailles bruiſſent,
Et pour s'empeſcher de rotter,
Ce qu'elles nomment ſanglotter.
Item; Mais pour les bien décrire
Il faudroit faire vne Satyre,
Car toutes ne ſont pas ainſi
Martingales en ce lieu-cy,
I'en dois excepter quelques-vnes,
Dont les vertus ſont peu communes,
Et qui dans la Cour ſe feroient
Eſtimer à qui les verroient:
A la Cour où Dames choquantes,
Comme ailleurs ſont aſſez frequentes,
Où l'on voit autant de Guenons,
Que de Pallas & de Iunons.
Mais ma lettre deuient longuette,
Quelle fin faut-il que i'y mette?
La finiray-ie en la dattant,
Vne fois que i'en fis autant
Au Prelat qui git en Sorbonne,
La choſe ſe trouua fort bonne,
Et dit, le bon feu Maiſtre Armand,
Que i'auois datté plaiſamment:
Ou bien plutoſt la finiray-je,

En priant Dieu qu'il vous protege,
Et proteſtant, ſans fiction,
D'vne ſincere affection
D'eſtre de voſtre vie inſigne
Touſiours l'admirateur indigne;
Ouy, ie vous le proteſte donc,
Et ſçachez que ie ne fus onc
Humble valet de pas vn autre,
Autant comme ie ſuis le voſtre.
Que ſi ie regagne Paris,
Où i'ay mon retour entrepis,
Sans auoir de meſ-auanture,
Comme i'en eus vne bien dure,
Alors que ie vins en ces lieux,
Car vn cheual malicieux,
Qui conceut pour moy de la haine,
Me fit par deux fois dans la plaine
Tomber de mon brancar maudit,
Dont mon pauure col ſe tordit,
Et depuis cette malle entorſe,
Ma teſte, quoy que ie m'efforce,
Ne peut plus regarder en haut,
Dont i'enrage, ou bien peu s'en faut:
Si dis-ie, deuant que ie meure,
Chez vous, ou bien où ie demeure,
Ie vous vois encore vn inſtant,
Dieu, que i'auray l'eſprit content!
Et lors noſtre Piece Comique,
Encore que ie ne m'en pique,
Mais qui pourtant quand on la lit,
Plaiſt aſſez, à ce qu'on m'a dit,
Vous fera peut eſtre vn peu rire,
Mais ſi pourtant l'entendre lire,
Vous eſt mortification,

Teſmoignant la moindre action
Que ſa lecture vous ennuye,
Vous ſerez bien-toſt obeye,
Auſſi-toſt on la fermera,
Et d'autre choſe on parlera.

EPISTRE

A

MONSIEVR

SARAZIN.

SArazin
Mon voiſin
Cher amy,
Qu'à demy
Ie ne voy,
Dont ma foy
I'ay depit
Vn petit,
N'es-tu pas
Barrabas ?
Buſiris ?
Phalaris.
Ganelon
Le felon ?
De ſçauoir
Mon manoir
Peu diſtant,
Et pourtant

De ne pas
De ton pas.
Ou de ceux
De tes deux
Cheuaux gris,
Mal nourris
Y venir
Reſioüir
Par tes dits
Eſbaudits,
Vn pauuret
Tres-maigret,
Au col tors,
Dont le corps
Tout tortu,
Tout boſſu,
Surané,
Deſcharné,
Eſt reduit
Iour & nuit,
A ſouffrir.
Sans guerir,
Des tourmens
Vehemens.
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dés demain
Mal S. Main,
Sur ta peau
Bien & beau,
S'eſtendra,
Et fera
Tout ton cuir
Convertir.

En farcin,
Lors mal ſain
Et pourry,
Bien marry
Tu ſeras,
Et verras
Si i'ay tort
D'eſtre fort
En eſmoy
Contre toy;
Mais pourtant
Repentant,
Si tu tiens,
Et te viens
Vn moment
Seulement
Auec nous,
Mon courroux
Finira,
Et cætera.

A MONSEIGNEVR LE PRINCE.

EPISTRE BVRLESQVE.

O Grand HENRY, de qui la politique,
As eu du Ciel la certaine pratique,
Ce que ie tiens la plus grande vertu,
Dont vn Heros puiſſe eſtre reueſtu.
Grande gloire eſt au Prince magnanime,
De bien ſçauoir le maneige & l'eſcrime,
De bien ſçauoir donner vn horion,
D'aller aux coups comme vn ſimple pion;
De bien ſçauoir forcer vne muraille,
De bien camper & bien donner bataille.
Cela vous eſt acquis long-temps y a,
Creuez-moy l'œil *in tota Francia*,
D'vn Prince à vous comparable en cerueſle,

La pauure France, où le trouuera-t'elle ?
En bonne foy, ie luy donne en cent coups,
A me donner vn Prince égal à vous,
qui comme vous ſans porter la ſoûtane,
Parmi la gent d'Egliſe ou de chicane,
Ne trouue point auiourd'huy ſon pareil.
Qui plus que vous paroiſt dans le Conſeil ?
Fort en raiſons, ainſi qu'vn Demoſthene.
Où vous voulez, voſtre Eſprit chacun mene?
Quand vous voulez, à force de raiſons;
Les mieux ſenſez paſſent pour des oyſons;
Au diable, ſi vous répondre aucun oſe,
Quand ſa raiſon à la voſtre s'oppoſe.
De voſtre eſprit tant ils ſont eſtonnez;
En bon François c'eſt mener par le nez;
Si voſtre Alteſſe ainſi les autres mene,
Vous n'eſtes pas vn Prince à la douzaine,
Vn Prince tel, & de qui les enfans
En guerre, en paix, ſont par tout triomphans,
Eſt par mon chef autre choſe qu'Auguſte,
Qui fut grand Prince, & bien ſage & bien iuſte !
Mais qui iuroit ſouuent comme vn damné,
Et maudiſſoit l'an & iour qu'il fut né;
Comme il faiſoit la maudite journée
que ſa Iulie à ſa honte fut née,
Dont les enfans engendrez d'Agrippa,
Firent cent fois enrager leur papa,
Où voſtre race à nulle autre pareille,
Eſt auiourd'huy du monde la merueille,
Voſtre grand fils *exempli gratia*,
Eſt vn Dieu Mars, ſi Dieu Mars il y a:
C'eſt vn Ceſar, vn vray donne bataille,
Vn conquerant, vn vray grimpe-muraille,

Qui portera le beau nom de Bourbon,
De la Mexique aux Iſles du Iapon,
Aimable en paix, comme terrible en guerre,
Des ennemis plus craint que le tonnerre,
Qui plus que luy de tous nos chefs François,
A l'Empereur a fait mordre les doits:
Au Banarrois a fait venir la fiévre,
Et fait fuir Iean de Vert comme vn liévre:
qui des viuans s'oſe à luy comparer,
Et qui des morts luy peut-on preferer.
Que Portugal nous allegue Albuquerque?
Qui prit Goa, n'auroit pas pris Dunquerque:
Que l'Eſpagnol nous parle de ſon Cid?
Pour auoir pris quelque Vailladolid,
Pour auoir ſceu quelques Maures combattre,
Pauures camars tres-faciles à battre,
Ie voudrois bien voir ce Matamoros,
Sabre à la main, targe deſſus le dos,
S'auanturer picquant à la genette,
Aux coups bruſlans d'vn long tuyau qui pette.
O que bien-toſt, eſpouuenté du feu,
Il tireroit ſon eſpingle du jeu,
Et piqueroit ſa jument Andaluſe,
Scandalizé du bruit de l'arquebuſe!
Où voſtre fils, le grand Duc d'Anguien,
qui fait par tout, tout craindre, & ne crai nt rien,
Va mieux aux coups de l'arbaleſte à meſche,
Que feu Ceſar n'alloit aux coups de fléche:
Pour moy ie croy que tres-eſpouuenté
Du piſtollet Alexandre euſt eſté,
Et n'euſt pas pris grand plaiſir à la guerre
Où l'on ſe bat à grands coups de tonnerre.
Mais c'eſt aſſez parlé de ce grand Fils,
Qui fait trembler le Turc iuſqu'à Memphis.

Et dont il eſt grand bruit, choſe certaine,
Dans le païs d'où vient la pourcelaine,
Car puiſque Dieu le garde du Canom,
En quel païs n'ira point ſon beau nom?
Parlons vn peu de ſon illuſtre Frere,
De ce ſainct Fils, qui peut eſtre ſainct Pere:
Ce ieune enfant, mais tres-docte Prelat,
Ne s'en tient pas au ſeul Cardinalat:
Vous ſçauez bien ce que cela veut dire,
C'eſt vn eſprit que tout le monde admire.
Feu ſainct Thomas, diſciple d'Albertus,
En diſputant ne l'auroit pas *victus*,
Alors qu'il fait quelque Acte en la Sorbonne,
Comme on l'admire, & comme l'on s'eſtonne,
Qu'vn ieune Prince & du nom de Bourbon,
Soit plus ſçauant que n'eſtoit Caſobon?
Et voſtre Fille, à nulle autre ſeconde,
qu'au bien public le Ciel a fait feconde,
Eſt vn Soleil, ou plutoſt deux ou trois,
Tant elle luit, brille & bruſle à la fois:
Et qui de plus, eſt l'Eſpouſe fidelle
D'vn grand Heros, d'vn Prince digne d'elle,
Celle de qui vous auez ces biens-là,
Qui du Ciel eut de beau tout ce qu'il a,
Fait voir que Dieu qui vous la donna telle,
Rencontre en vous vn ſeruiteur fidelle.
Certes vers vous ingrat il euſt eſté,
Si tel defaut luy peut eſtre imputé,
S'il ne vous euſt aſſorti telle eſpouze,
Qui toute ſeule en vaut pour le moins douze.
I'ay trop peu dit, ie ſuis vn innocent.
O ſi i'oſois, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Iouer du luth, de l'orgue, ou de la lire,
Mais la rigueur de Meſſire Apollon

M'a defendu iuſques au viollon ;
Il ne m'a fait qu'vn Poëte à ſornette,
Dont l'inſtrument n'eſt qu'vne caſtagnette.
Si i'oſois donc, ſur Parnaſſe guindé,
Faire vn Poëme intitulé Condé,
que ie ferois faire aux races futures
Signes de Croix deſſus vos auentures :
Mais ie le laiſſe aux Maiſtres du meſtier,
Qui ſont touſiours ſur l'aiſle d'eſtrier,
Laurier au chef, la Melpomene en croupe,
A tous repas beuuans à pleine couppe,
De la ſainte eau, dont ces Eſprits diuins
Sont bien ſouuent ainſi qu'entre deux vins,
Or ça, Meſſieurs de l'onde Aganipide,
Entonnez-moy quelque Ode bourbonnide,
Où ſans meſler rien qui ſoit fabuleux,
Vous faſſiez bien eſtonner nos Neueux :
Mais ils ſeront obligez de vous croire,
Puis qu'ils verront meſme choſe en l'Hiſtoire.
Voilà quels ſont pour vous les ſentimens
De moy chetif, maudit ſois ſi ie mens,
De moy qui ſuis fils d'vn qui fut tant voſtre,
Qui de vous eut le digne nom d'Apoſtre,
Et fut pour vous dont vous ne doutez pas,
Beaucoup zelé iuſques à ſon trépas :
Et c'eſt en quoy, Prince que ie reuere,
Ie me connois le vray fils de mon pere,
Car ie vous ſuis du meilleur de mon cœur,
Tres-humble & tres malade ſeruiteur :
Ouy, tres-malade, & ie l'oſe bien dire,
Puis que mon mal de iour en iour empire,
Et que ie ſuis depuis huict ans & plus,
Dans vn grabat de tous membres perclus.
Fait à Paris de noſtre pauure Chaiſe,

L'an qu'à Mardicq il fit plus chaud que braise:
Et qu'à Dunquerque, vn Fils du grand Condé,
Aux Eſpagnols a fait quitter le dé,
Dont le grand Roy, qui l'Eſpagne domine,
S'il le voyoit luy feroit bien la mine.

ESTOCADE
A
MONSEIGNEVR
LE
CARDINAL
MAZARIN.

PLAISE à Dieu que daigniez, beau Sire,
Receuoir agreablement
L'eſtocade que ie vous tire,
Sans la parer adroitement,
Et que ſans fleuret, & ſans lame,
Ie vous touche iuſques dans l'ame.
Iule, auec tout voſtre pouuoir,
Et ce politique ſçauoir
Sur qui la France tant ſe fie,
D'vne choſe ie vous défie,
C'eſt de faire enuers mon deſtin
Qu'il me ſoit vn peu moins Lutin.
Et qu'apres ſept ans de martyre,
Il ſouffre enfin que ie reſpire.

Vous pourrez plus facilement
Nous aſſujettir le Flamand,
Rendre l'Eſpagne tributaire,
Ce qui n'eſt pas petite affaire;
Faire fuyr le Caſtillan
Vers le deſtroit de Magellan,
Abaiſſer la Maiſon d'Auſtriche,
Ce qui ſeroit faſcheuſe niche,
Et pourroit vous mettre en horreur
Aupres de Monſieur l'Empereur,
Prendre Naples & la Sicile,
D'où l'on dit que chacun fait gile;
De peur de ſe voir à l'encan
Chez le grand Turc, où le grand Cam!
Mais tous ces exemples m'eſgarent;
Et de mon ſuiet ſe ſeparent:
Retournons vn peu ſur nos pas,
Ma Muſe, & n'en rougiſſons pas,
C'eſt donc en mon vers quatrieſme,
O Prelat de prudence extréme,
Que ie vous défie hardiment,
Et peut-eſtre trop librement,
De me rendre plus ſupportable
L'horrible malheur qui m'accable,
Et qui me cauſe tant d'ennuis
Que ie ne ſçay plus où i'en ſuis:
Ma conſtance a beau le combatre,
Vous ſeul, dit-on, pouuez l'abattre,
Vous ſeul, d'vn regard ſeulement,
Me rendre heureux en vn moment.
Quant à moy, ie croy le contraire,
Ie croy que n'y pouuez rien faire;
Et que ſi vous l'entreprenez,
Vous n'en aurez qu'vn pied de nez.

Mais

Mais voyons-en l'experience,
Pour l'honneur de voſtre Eminence,
Eſſayez, faites-moy du bien,
Confondez-moy, ie le veux bien:
Et que l'on m'impute la honte,
De m'eſtre trompé dans mon compte,
En doutant de voſtre valeur,
Et redoutant trop mon mal-heur,
Voilà quelle eſt mon eſtocade,
N'en venez pas à la parade,
Mais ſur moy par compaſſion:
Riſpoſtez d'vne penſion
Sur quelque bon gros Benefice,
Ce n'eſt à moy crime ny vice,
Eſtant malade, & n'ayant rien,
De ſouhaitter vn peu de bien.

INVECTIVE CONTRE VNE VIEILLE DAME CAMPAGNARDE.

MONSTRE faſcheux, Monſtre mutin,
Moitié chair & moitié patin,
Qui de mes Vers te ſcandaliſes,
Par les cheueux gris que tu friſes,
Par ton front eſtroit & ſerré,
De mainte ride chamarré,
Par tes yeux, & par leurs lunettes,
Par tes oreilles ſi mal nettes,
Par tes pauppieres & ſourcis,
Où logent des poux plus de ſix.
Par tes grimaces & tes mouës,
Par les boules de tes deux ioues,
Par ton nez, vray nez de Blereau,
Par ſa louppe, & par ſon poireau,
Par la tres-pretieuſe goutte
Qui toute l'année en degoutte,
Par tes dents, qui tiennent bien peu,
Par ta bouche au colori bleu :

Par toute ta tres-maigre face,
Qui ſans ceſſe au miroir grimace,
Et par tout ton chef ſi bouffon
Qui n'a pour coëffe qu'vn chiffon,
Par ton vieil maſque qui nous cache
Ton triſte viſage de vache,
Par la barbe de ton menton,
Par le grand bout de ton teton,
Par ta gorge trop découuerte,
Par ton ventre de couleur verte,
Par la crotte de ton genoüil.
Par ta boiſte à garder fenoüil;
Par le gouſtez de ton eſſelle,
Par ton corps qui ſouuent chancelle;
Bref, par tous les ſales dehors
De ce deſ-agreable corps;
Car pour le dedans, pour ton Ame,
Tu n'en as point, la bonne Dame.
Ie te coniure que ton fils,
Importun, ſi iamais en fis,
Ne me rende aucune viſite,
Tant puiſſe-t'elle eſtre petite;
Et que toy, ton eſpoux auſſi,
Veüilliez bien en vſer ainſi.
Certes vous eſtes trois perſonnes,
Qui n'eſtes ny belles, ny bonnes:
Ton eſpoux a le nez parté,
Des autres nez tres redouté;
Ton fils a la face canine,
A quelque éminence à l'eſchine;
Et toy, Dame au poil de ſouris,
Qui te picque de doux ſoûris,
Ton viſage eſt le vray modelle
De celuy de Polichinelle:

Ton eſpoux eſt vn proteſtant,
Ainſi que toy touſiours mentant,
Ton fils railleur à toute outrance,
Conteſtant, s'il en eſt en France,
Conteſtant à faire enrager;
Fut-il eſclaue dans Alger,
Et ſon Pere qui fait le ſage;
qui conteſte encor dauantage,
Et toy qui conteſte plus qu'eux,
Et ſeule tiens teſte à tous deux.

CHANSON
A BOIRE.

SI l'on me vort deuant Mardicq,
Me puiſſe venir la teigne ou le tic,
Bon à faire à Gaſſion d'eſtre friand de batailles,
Vn coup de canon,
N'eſt ma foy ny beau ny bon:
Il vaut mieux dedans Paris manger Perdreaux & cailles,
Que d'aller au Pays-bas,
Et de n'en reuenir pas;

Alors qu'on a le bras caſſé,
On ne vaut guere mieux qu'vn trépaſſé,
Deuant Mardicq, ce dit-on, bien ſouuent des bras on caſſe,
Des cuiſſes auſſi:
Il fait bien meilleur icy:
Il fait meilleur à Paris, où l'on boit auec la glace,
Que d'aller au Pays-bas,
Et d'en reuenir ſans bras.

que d'Anguien, comme vn Lyon,

Du ſoldat Flamand faſſe occiſion ,
I'ayme mieux, comme vn pourceau, me remplir
iuſqu'à la gorge ,
De friands morceaux ,
Ces exploits ſont bien plus beaux ,
que d'aller au Pays-bas à cheual comme vn
Saint George ,
Où lors qu'on n'y penſe pas ,
Vn Flamand vous met à bas.

AV MENVISIER DE NEVERS

Sur ſes œuures.

TOY qui d'vn pied chauſſe-ſabot
As pû monter deſſus Parnaſſe,
Et dont la main pouſſe-rabot,
Carmes deſſus Carmes entaſſe,
Rare Menuiſier de Neuers,
qui fais bien pluſtoſt mille vers,
Qu'vne douzaine d'eſcabelles!
Tes vers qui courent l'Vniuers,
Sont leus dans les fines ruelles,
En dépit de l'enuie, au regard de trauers.

Ils ſont ventre Apollon, ſi beaux,
qu'ils dureront, choſe certaine,
Plus long-temps que tes eſcabeaux,
Fuſſent-ils de buis, ou d'ébene.
Quitte donc ton meſtier de bois,
Vien voir les Princes & les Rois,

Dis leur tes chanſons immortelles,
Par mon chef, ie n'en voy pas trois
Qui puiſſent en dire de telles,
Et ne croy pas en voir de plus de quatre mois.

Vn Quidam venu l'autre iour
Des bords de la ſaincte Fontaine,
Dit qu'on a ſonné le tambour
Aux enuirons de l'Hypocrene,
Que pour ton rabot exalter,
Des rimeurs le grand *Magiſter*,
Par tous les loix de ſon Empire,
Entendoit que ſans reſiſter,
Et ſans y trouuer à redire,
On ne dit plus limer vn vers, mais raboter.

AFFICHE POVR LES COMEDIENS.

VOVS qu'on voit l'hyuer à Paris,
Ou pour voſtre plaiſir, ou pour vos ſubſiſtances,
Id eſt, pour y voir des Cloris,
Ou faire la Cour aux Puiſſances.

Guerriers tant à pied, qu'à cheual,
Dont l'hyuer tous les ans purge bourgs & villages,
Pour les guerir d'vn certain mal,
Qu'on appelle les Brigandages.

Courtiſans, qui vos iours paſſez
A ſouffrir des reburs, & faire reuerences,
Damoiſeaux aux canons pliſſez,
Grands debiteurs d'impertinences.

Dames adorables ou non;

Viſibles Deïtez, ou franches Marmouſettes ;
Mais à nous tout argent eſt bon,
Tant des prudes, que des coquettes.

Conſeillers, Financiers, Bourgeois,
Accourez au Marais vous donner au cœur ioye,
Seuls deux à deux, ou trois à trois,
Mais tous auec belle monnoye.

Iodelet quoy que ſoufflеté;
Dit qu'on y rira tant, qu'il faudra qu'on en pleure,
Pour en ſçauoir la verité,
Venez y voir, & de bonne heure.

Là les Acteurs vous vengeront,
Si la Piece eſt du rang des Pieces deteſtables,
Ie les connois, ils donneront
L'autheur à tous les milles diables.

Mais ie connois auſſi l'Auhteur,
Et ſçay bien, quoy qu'il ſoit Autheur à la douzaine,
Si l'on médit de ſon labeur,
qu'il ne s'en mettra point en peine.

AVTRE AFFICHE.

VENEZ ſi bonne compagnie,
Que noſtre Portier s'en ennuye,
Reuoir encore Iodelet,
Iamais il ne fut ſi follet,
Iamais Dom Gaſpard de Padille
N'a mieux fait l'arrogant ſoudrille,
Iamais la bonne Beatris
N'a plus ébaudy les eſprits,
Bref, tout y ſera ſi comique,
que ie tiens le facheux critique,
Qui dira que tout n'en vaut rien,
Vn vray Iean (vous m'entendez bien,)
qu'il faſſe mieux l'acariaſtre,
Et l'on le fera mettre en plaſtre,
Laurier au chef en rang d'oignon,
Les deux mains deſſus le roignon,
Parmy les rimeurs qui font rire,
Adieu, ie n'ay plus rien à dire.

ODE
A MONSIEVR MAYNARD.

ESPRIT ſur tout autre éclatant,
Tes doctes Vers qui vallent tant,
A faire ne te couſtent gueres,
Au lieu que nos Rimeurs vulgaires,
Se mettent pour en faire vn peu.
La ceruelle & la face en feu.
Souuerain Maiſtre de la Rime:
Maynard: que i'ayme, & que i'eſtime
Si fort, qu'on ne peut aymer plus,
En dépit du flux & reflux
De l'humeur maudite & maligne
Qui prend ſon coûrs par mon eſchine;
Et ſur mes membres ſe répand,
Ce qui vilain homme me rend,
Si faut-il que les Vers burleſques,
Que i'auois abandonné preſques,
Tant *l'Opium* m'a hebeté,
Dont i'vſe l'Hyuer & l'Eſté,
Afin que deſſus ma carcaſſe
Le ſommeil par fois ſejour faſſe.
Si faut-il, dis-ie, que mes Vers

A tous ces chefs-d'œuures diuers
Dont tu vas regaler la France,
Faſſent auſſi la reuerence,
Faſſent quelque beau compliment,
Par lequel, maudit ſoit qui ment,
Ie te prie, ô Maynard, de croire
Que dans noſtre pauure memoire
Ie te donne vn rang, que mortel
N'a point encore tenu tel.
Bien que tu ne ſois ny Satrape,
Ny pretendant d'eſtre vn iour Pape,
Bien que ne ſois ny Roy, ny Roch,
Ny de ceux qui pour leur eſtoc
Ne font eſtat des autres hommes,
Non plus que de trougnons de pommes,
Mais eſtre Maynard, c'eſt chez moy
Aſſez pour paſſer pour vn Roy.
Ce beau preſent te fera rire,
Mais pourtant i'oſeray bien dire,
Qu'en donnant tout ce que ie puis,
Enuers toy chiche ie ne ſuis,
Moy qui ſuis vn demy Poëte,
Qui ne trauaille qu'en ſornette,
Au lieu que ces diuins Autheurs,
Tous ces grands vaticinateurs,
N'employent que pourpre & que ſoye,
N'ont que de l'or, point de monnoye,
N'écriuent que ſur de l'airain.
Ont tous Appollon pour parrain,
Et quelque Muſe pour marraine.
Au reſte, c'eſt choſe certaine,
que meſme au fond du Monument,
Ils font viure eternellement.
Helas! ie n'ay pour toute Muſe.

Qu'vne malheureuſe Camuſe!
Et laquelle pour dix eſcus,
Vn vieil cotillon, & rien plus,
Sert à lauer les eſcuelles
D'Appollon & des neuf Pucelles,
Et qui n'a pour tout inſtrument
Que trompe à lacquais ſeulement,
Deux os de bœuf, & deux ſonnettes,
Pour dire quelques chanſonnettes.
Reçoy doncques auec bonté
Ce que la Gueuſe m'a dicté,
En faueur de ta docte Plume,
En faueur du rare Volumé,
Qui va rendre Auguſtin Courbé
Satisfait comme vn riche Abbé.
Fait à Paris de noſtre chaiſe,
L'eſprit & le corps en mal-aiſe,
Tant i'y ſuis malement cloüé,
Mais le Seigneur en ſoit loüé,
Et bien-toſt la grace me faſſe
De voir encor ta chere face,
Deuant que mon corps décharné
Donne aux vers vn mauuais diſné.

A LA REYNE.

REYNE, dont la compaſſion
Me rend depuis trois ans mes malheurs ſupportables,
Faites-moy mettre aux Incurables,
Ou faites-moy bien-toſt payer ma penſion.

Pour ſeruir voſtre Majeſté,
Ie fais ce que ie puis pour eſtre bien malade.
Ie mangeray poivre & ſalade
Si vous treuuez encor que i'ay trop de ſanté.

Ie ne regarde plus qu'en bas,
Ie ſuis Torticolis, i'ay la teſte penchante;
Ma mine deuient ſi plaiſante,
Que quand on en riroit, ie ne m'en plaindrois pas.

Vous meſme me voyant ainſi,
Encor que vous ayez pitié de mon martyre,
Vous ririez, & vous voyant rire,
Ie vous honore trop, pour n'en pas rire auſſi.

Mais ie vous ferois trop d'horreur,
En offrant à vos yeux mon eſtrange figure,
Si vous la voyiez, ie m'aſſeure
Que vous m'eſtimeriez vn malade d'honneur.

On m'entend iour & nuict crier,
Comme ſi ie ſouffrois en mon corps l'Eſtrapade;
Enfin ie ſuis ſi bon malade,
que i'ay peur qu'on me diſe, On ne vous peut payer.

REMERCIMENT A LA REYNE.

REYNE de qui i'ay tous les ans
Cinq-cens escus beaux & pesans.
En bonne & loyale monnoye,
Dont ie n'ay pas petite joye
Pour rendre à Vostre Majesté
Ce que merité sa bonté,
Dieu qui cherit les miserables,
Et reconnoit les charitables,
Fera, n'en doutez nullement,
Si l'on veut i'en feray serment,
Qu'à cinq-cens escus par année
Nostre carcasse décharnée
Aura de vous vingt mille escus;
I'en auray plus si ie vis plus:
Et pour vous charitable Reyne,
Vous irez jusqu'à la centaine,
Et si vous allez plus auant,
N'allez pas pleindre vostre argent.
La somme est grosse en conscience,
Mais si Dieu le veut, patience,
Et mesme s'il la veut hausser,

Donnez touſiours ſans vous laſſer,
Ie ne ſeray point las de prendre,
Ny ſi ſot que de vous le rendre.
Ny Bertillac le Treſorier
Ne ſera point las de payer.
Il n'eſt Treſorier qui ne prenne
De bon cœur cette longue peine,
Ny Reyne à ces conditions,
Qui ne donne des penſions.

A TRES-HONNESTE ET TRES-DIVERTISSANTE CHIENNE DAME GVILLEMETTE PETITE LEVRETTE DE MA SOEVR,

Salut.

DAME GVILLEMETTE,

Ie ſuis Autheur par la grace de Dieu: ſi c'eſt aſſez pour auoir cette qualité-là d'eſtre imprimé auec bon Priuilege. Ie confeſſe pourtant qu'elle ſe donne à trop bon marché, & que le peu qu'elle m'a couſté ne me deuroit auoir acquis que celle de faiſeur de Vers Burleſques. Auec ce modeſte adueu que ie fay, vous ne laiſſerez pas, ie m'aſſeure, de croire

que ie me vante, & que vous aurez de la peine à vous imaginer (ſi ce Prouerbe qui dit que nul n'eſt Prophete en ſon pays, a lieu parmy vous autres Chiens) qu'vn homme que vous voyez tous les iours à Paris, dont il n'eſt né natif, qui a la teſte de coſté, qui ne bouge d'vne Chaiſe, enfin, qui n'eſt pas fait comme les autres, ait eu l'eſprit de s'eriger en Autheur moderne: Par Apollon, GVILLEMETTE, il n'y a rien de plus vray: Et par le meſme Apollon, ie vous iure que ie ne penſe pas auoir fait pour cela vne fort grande proüeſſe, Encore qu'il y ait tantoſt quatre ans que Touſſainct Quinet rompt la teſte à tous ceux qui vont & viennent dans la Galerie du Palais, du Typhon & Iodelet, qui m'ont fait fameux Eſcriuain, ie conſens aiſement que mes Oeuures ne paſſent que pour ce qu'on appelle fatras de Liures, comme peuuent eſtre quantité de Comedies, & autres productions de demy-beaux eſprits, qui ſe vendent au Palais, que ie n'eſtime gueres plus que des Almanacs de l'année paſſée; dans leſquels on void, auſſi bien que dans ces Comedies, la mort d'vn Grand; trahiſons en campagne, & autres telles inuentions Theatrales.

Certes ces productions ſeruiroient dés la premiere Impreſſion d'enueloppes aux Beurrieres du Marché-Neuf, s'il ne venoit point de Prouinciaux à Paris, & ſi elles ne paſſoient à la vente, à la faueur de ces merueilleuſes Comedies, & de ces diuertiſſans Romans qui enrichiſſent ceux qui les font, & ſont ſi ſouuent matiere de guerre ciuile entre les Librai-

res. Quand on n'eſtime pas beaucoup quelque choſe, on dit qu'elle n'eſt pas bonne à jetter aux chiens. Comme voſtre merite & voſtre beauté vous mettent au deſſus de ce quolibet, & qu'il n'a pas eſté fait pour les Chiẽs de voſtre ſorte, auſſi ie m'en ſers ſeulement pour perſuader aux hommes que ie ſuis peu perſuadé du merite de mes Oeuures, & encores que vous ne ſoyez qu'vne beſte, i'ayme mieux pourtant vous les dédier, qu'à quelque grand Satrape, de qui i'irois troubler le repos : Car, ô GVILLEMETTE, vn Autheur le Liure à la main, eſt plus redoutable à ces ſortes de Meſſieurs qu'on ne penſe, & la viſion ne leur en eſt gueres moins effroyable que celle d'vn creancier, Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de grands Seigneurs tres-genereux : Mais il y a des Autheurs modernes qui le ſont ſi peu, qu'ils dédient plutoſt leurs Ouurages à ceux dont ils eſperent du bien, qu'à ceux qu'ils ayment ou qu'ils eſtiment. Ces mauuaiſes copies de Virgile & d'Horace ne veulent connoiſtre vn grand Seigneur que par ſon nom, pour luy donner à tout hazard celuy de Mecenas, & luy attribuer ſouuent des Vers qu'il n'a point pour en tirer de l'argent s'il en a. On diroit que ces enfans prodigues de Parnaſſe en veulent aliener le domaine. Ils donnent l'immortalité au plus offrant : Vn breuet de demy Dieu va pour vn habit de drap de Hollande : Et enfin, on trafique ſordidement de tout ce qu'on eſtime dans les grands hommes des ſiecles paſſez, auec ceux du noſtre, qui ne paſſent parmy les perſonnes de bon ſens,

que pour des vrais, ie n'oſe dire vne ſi groſſe injure. Ce qui conſole les honneſtes amis des Muſes, c'eſt que ces laſches eſcrocs ne reüſſiſſent pas touſiours & qu'on ſe paſſe bien mieux des loüanges qu'ils donnent, que de l'argent qu'ils demandent. Les grands meſmes ont trouué l'addreſſe de ne leur rien donner, ſans qu'ils s'en puiſſent plaindre: les vns leur diſent, Apollon vous aſſiſte: les autres leur font ciuilité, & les reconduiſent iuſques à la ruë, c'eſt à dire les mettent hors de chez eux. Il y en a qui rendent de l'encens pour de l'encens, & des loüanges pour des loüanges: pas vn ne les retient à diſner, & c'eſt là le dernier deſeſpoir du pauure Autheur: Car luy qui penſoit ce iour là manger de l'entremets, ou ſe traitter opulemment dans quelque Cabaret aux dépens du Seigneur liberal, eſt contraint de s'en retourner en ſon bouge plus pauure qu'il n'eſtoit de ce qu'il a dépenſé à couurir ſon Liure de Velin ou de Maroquin de Leuant, peſtant tout ſon ſaoul contre le ſiecle & les mœurs, ou contre la deſtinée, ſelon qu'il eſt Orateur ou Poëte. I'oubliois à vous dire, GVILLEMETTE, que les Autheurs ſont quelquefois payez par échange, en la meſme marchandiſe qu'ils ont debitée; & ne recueillent autres fruits des fleurettes qu'ils ont ſemées, qu'Epiſtre pour Epiſtre, ou Sonnet pour Sonnet! & meſme en cela les grands Seigneurs penſent faire comme Auguſte, mais on ne ſe joüe pas deux fois à ceux qui en ſçauent tant. Ie vous dedie donc mon Liure, GVILLEMETTE, pour les raiſons que ie viens de

vous dire, & peut-eſtre pour d'autres que ie ne vous dis point. Ie penſe déja vous en voir ronger les cordons, vous en battre les joües, & le déchirer en faiſant mille gambades, qui me ſatisferont bien plus que le froid accueil d'vn grand Seigneur, qui ne me ſçauroit point de gré de mon preſent, parce qu'il croiroit que ie luy en demanderois vn autre. Maudit ſoit Le Poëte tant Poëte ſoit il, qui s'eſt ſeruy le premier des productions de ſon eſprit comme d'vn hameçon. Depuis que les Autheurs font les gueux en Vers ou en Proſe, l'Epiſtre liminaire ne paſſe que pour vne eſtocade, & quand le Mecenas n'a pas eu la force de la parer, il ne regarde plus celuy qui l'a portée que comme le rauiſſeur de ſon bien. Vn Autheur a beau preſenter ſon Liure en ſoûriant, celuy qui le reçoit n'en deuient que plus ſerieux, & l'on en a veu quelques-vns deuenir plus pâles que des morts à la veüe d'vn Liure, qui ne leur promettoit pas moins que de les faire viure eternellement. Ils ont grand tort, ces méchans dédieurs de Liures, d'aller faire peur juſques dans leurs chambres à ces nobles Seigneurs: ils deuroient conſiderer que ces dedicaces-là qui demandent à qui ne leur doit rien, ont quelque choſe de plus rude qu'vn exploict, & ie ne trouue pas eſtrange que le Mecenas ne prenne pas tant de plaiſir à ſe voir iſſu d'Hector ou de Sarpedon, qu'il a de regret à l'argent qu'il donne à l'Autheur pour s'habiller comme les autres hommes. Ils font ſagement ces Autheurs, de ne paroiſtre pas en public comme on les void au commencement de

leurs Liures. N'eſt-il pas vray, GVILLEMETTE, que vous aboyeriez bien fort ſi vous en voyiez vn l'épaule nuë, vn manteau de Bohemien attaché ſur l'autre, & vne Couronne de Laurier ſur le front ? Ce n'eſt pourtant pas la crainte des chiens, ny la huée des enfans qui les retient de ſe mettre en maſque, ils n'ont peur que des Suiſſes ; Ils ſeroient en effet trop reconnoiſſables aux portiers, qui n'ayment point ceux, qui font comme eux, meſtier de demander, en ce temps icy principalement, auquel on diroit que les Autheurs ont fait ſerment de n'entrer point en maiſon qui n'ait l'honneur de s'appeller Hoſtel: On ne void autre choſe dans les Hoſtels des Grands : l'Hoſtel de Bourgongne en regorge iuſques ſur le Theatre, parce qu'ils ne payent rien non plus que les Pages, & ô malheur du ſiecle où nous ſommes ! i'ay bien peur, ſi le temps dure, qu'on en trouue en l'Hoſtel Dieu dequoy faire vne Academie complette, Car le temps ne leur eſt plus fauorable comme il a eſté. I'ay veu qu'il n'y auoit pas vn Poëte qui ne tiraſt mille belles conſequences pour ſa fortune : de celle des Abbez des Partes & de Boiſrobert, & autres Confreres en Appollon : Prelatifiez pour leurs bonnes & belles œuures. La penſion de ſix-cens liures les faiſoit aller veſtus honneſtement, ils ſe poudroient auec profuſion, comme font aujourd'huy les plus determinez godulureaux, & ils faiſoient bien, GVILLEMETTE, car ils ont l'imagination ſi chaude, que la teſte ſouuent leur en ſuë. La pluſpart auoient des eſperons d'argent, & quelques-vns le bidet auec

la

la petite houſſe, pour deffendre des crottes la botte remontée. Mais maintenant & le cothurne & l'eſcarpin ſe crottent eſgalement, & des Poëtes, les vns ont abjuré la Poëſie, les autres ont pris party chez les Comediens & les Libraires. Soit que la neceſſité ſoit mere de l'inuention, ou que l'inuention ſoit partie eſſentielle du Poëte, quelques Poëtes au grand collier ont eu celle d'aller chercher dans les Finances ceux qui dépenſoient leur bien auſſi aiſément qu'ils l'auoient amaſſé. Ie ne doute point que ces Marchands Poëtiques n'ayent donné à ces Publicains liberaux toutes les vertus, iuſques aux militaires, & qu'ils ne les ayent pour le moins fait deſcendre du Treſorier des menus plaiſirs de Clodion le Cheuelu, ou parce qu'il eſtoit Payen, du neveu du premier Aumoſnier du Roy Clouis : Mais cela n'a reüſſi à ce que l'on m'a dit, qu'à ceux de qui l'applaudiſſement general fait touſiours reüſſir les œuures. Les autres qui les ont voulu imiter n'y ont gaigné qu'vn bon repas, & peut-eſtre en ſuite quelque faſcheuſe indigeſtion, car ie croy bien qu'ils y mangerent trop. Il ne faut auoir qu'autant d'eſprit que vous en auez, c'eſt à dire qu'vn Chien, pour me reprocher que i'ay fait ce que ie condamne aux autres. Il eſt vray, GVILLEMETTE, que i'ay dédié vne Comedie à vn homme de grand merite & de grande condition, mais i'ay l'honneur d'eſtre connu il y a long-temps de Monſieur le Bailif de Souuray, & ie l'honore, & parce qu'il le vaut & parce qu'il m'ayme. Ie ſuis de ceux qu'on oublie

fort aiſément quand on ne les void point. C'eſt par ſon moyen que noſtre grande Reyne me continuë tous les ans vne penſion que l'illuſtre Mareſchale de Schomberg m'a procurée, non pas à cauſe que ie fay des Vers à faire rire, mais parce que ie ſuis le plus malheureux de tous les hommes, & accablé d'vne maladie eſtrange, qui ne finira qu'auec ma vie, non plus qu'vn grand procez duquel dépend tout mon bien. Cela ſuffit, ſans eſtre amoureux, pour ne pouuoir dormir ſans manger preſque autant d'Opium que d'autre viande. Mais il n'y a pas moyen que ma bonne humeur tienne plus long-temps contre ces mauuaiſes penſées qui ſont tombées de ma plume à contre-temps, & qui me viennent perſecuter, & puis ie ſuis las de me jotier ſi long-temps auec vous, ô GVILLEMETTE, ie finiray donc tout court la dedicatoire, ſans me laſſer l'eſprit à y chercher quelque concluſion bien pointuë, & ie demeureray comme dans vne lettre vulgaire,

De voſtre Chiennerie,

Le tres-affectionné ſeruiteur,
SCARRON.

LA LEGENDE DE BOVRBON, De l'année 1641.

MADAME ſainte Hautefort,
Dame que i'honnore plus fort
Que ie ne fais Dame fortune,
Dame de vertu non commune,
Ie vous eſcris de mon grabat,
Où ſans manchette ny rabat
Ie fais aſſez laide grimace,
Mais où, ſçachant bien que i'ay place
En dépit de tous mes malheurs
Parmy vos humbles ſeruiteurs,
Et que vous me tenez pour voſtre
Autant que ſi i'eſtois vn autre,
Ie me ſens le cœur bien plus fier,
Bien plus hautain, bien plus altier
Que ſi i'eſtois fils d'vn Satrappe,
Ou du Neueu de quelque Pape,
Ou de quelque gros Financier

Des plus fortunez du meſtier.
Or pour reuenir à ma lettre.
Où force choſes ie veux mettre,
Car long-temps a que ne vous vis ;
Dont bien ſouuent ie me maudis :
Depuis que ie ne vous ay veuë
I'ay mainte Prouince couruë
Pur trouuer quelque alegement,
Mais helas touſiours vainement :
Vainement ie bats la campagne,
Touſiours ma douleur m'accompagne ;
Touſiours de ma douleur chargé
On m'oit crier en enragé :
Mais auſſi ma Philoſophie
Souentesfois me fortifie.
Depuis peu ie ſuis de retour
De Bourbon où i'ay fait ſejour
Par l'eſpace de ſix ſemaines,
Mais ſans y ſoulager mes peines,
Quoy que le Ciel ait dans ces eaux
Mis des remedes pour tous maux.
Là i'ay veu Monſieur de Barriere,
De la Saint-Louis le cher frere,
Et le gros Seigneur d'Auaugour
Au corps ſi long, au col ſi court,
Le Commandeur de Monteclere,
Chez qui ie faiſois bonne chere,
Monſieur de Vaſſé le Manceau,
Qui n'eſt encor qu'vn iouuenceau,
Mais dont le bien que ie ne mente
Vaut quinze mil eſcus de rente,
S'il peut deuenir accomply
Comme eſtoit ſon oncle Eguilly,
Il ſera bien, car Renommée

Vaut mieux que ceinture dorée,
Et le pauure homme, homme de bien,
Vaut le riche qui ne vaut rien,
Mais il peut ſans aller à Rome
S'amender, car il eſt ieune homme,
Et ie le trouue diſpoſé
A ſe rendre vn peu plus poſé
Là Monſeigneur de Longueville
Petit, mais droit comme vne quille,
Vaillant, courtois, & liberal,
Magnanime, franc, & loyal
Nous donna force Comedies:
Dieu le garde de maladies,
Car par grand excez de bonté
Deux fois de luy fus viſité.
Il luy couſta deux mille liures
En argent, veſtemens, & viures,
Dont les pauures Comediens
Gueux comme des Bohemiens
Deuindrent gras comme des Moines,
Et glorieux comme Chanoines.
Dont i'eus grand conſolation,
Car i'ayme cette nation.
Or depuis que i'ay l'honneur d'eſtre
Connu de vous & vous connoiſtre,
En quoy ie dis la verité,
Giſt ma plus grand felicité,
I'ay fait certaine connoiſſance
Auec vn homme d'importance,
Dont i'ay le cœur bien ſatisfait,
Auſſi c'eſt vn homme en effet
Qui merite beaucoup d'eſtime,
Et qu'on ne peut haïr ſans crime:
Outre qu'il honore bien fort

Madame ſainte Hautefort :
N'euſt il que cela de loüable
Il me ſeroit conſiderable,
Mais en luy le Seigneur a mis
Tout ce qu'il donne à ſes amis :
C'eſt le grand Comte de Bethune
Qui ſe mocque de la Fortune,
Et dans vn champeſtre ſeiour
Meſpriſe les Dieux de la Cour.
Il auoit auec luy ſa femme
Vne fort agreable Dame,
Auec elle ſa ſœur eſtoit
En rien qui ne la démentoit,
Dignes ſœurs d'vn tres-digne frere
Dont la Renommée eſt bien elaire,
Le Comte ſaint Aignan nommé,
De vous meſme fort eſtimé.
C'eſt aſſez parlé de ce Comte :
Il faut reuenir à mon conte,
Pour ſon merite publier,
I'ay penſé les noms oublier,
De ceux qui quand i'y bus y burent,
Et tandis que i'y fus y furent.
La ie vis ce grand Mareſchal
que l'on dit n'auoir point d'égal,
Ce maiſtre de l'Artillerie
Qui tonne auec tant de furie,
La terreur du peuple Flaman
qui prend quatre villes par an.
I'y vis auſſi ſa chere eſpouſe
Dont les appas ſont plus de douze.
Vn autre Mareſchal auſſi
Y vint en iarret racourcy,
Homme en tout fort conſiderable,

Mais en ce temps peu fauorable,
Il paſſe ſa vie à Paris
A faire œillades, & ſous-ris.
Là i'y vis, mais fort en détreſſe,
Vn ieune eſtranger dont la feſſe
Perdit, quand Arras on prenoit,
La cuiſſe qui la ſouſtenoit,
C'eſt Ranſau ce grand Capitaine
qui marche depuis à grand peine:
Sa ieune femme le ſuiuoit,
qui de beaux blonds cheueux auoit,
Dieu luy conſerue bien ſa teſte,
Car teſte chauue eſt mal honneſte.
I'y vis auſſi Monſieur Botru,
Dont l'eſprit n'eſt pas malotru,
Ce rare diſeur d'apophtegmes
Crachoit inceſſamment des flegmes,
Mais ſoulagement il reçeut
Par l'eau boüillante qu'il y but.
I'y vis auſſi de la Feüillade
Qui vaut beaucoup ſain & malade,
Et le bon Preſident l'Archer
Ayant quelque peine à marcher,
Mit d'eau chaude maintes verrées
Dans ſes entrailles alterées.
L'on y prepara logement
A la femme au Surintendant:
Tapiſſerie fut tenduë,
Et ſi ce fut peine perduë.
Mais i'oubliois par grand oubly,
Dont i'aurois eu touſiours ennuy,
La Ribaudon belle & charmante
Qui but auſſi de l'eau boüillante.
C'eſtoit pour auoir embompoint

qu'alors ſon gent corps n'auoit point ;
Son Eſpoux eſtoit auec elle
Qui n'eſt pas ſi beau qu'elle eſt belle.
Dieu luy donne ſoulagement
quand elle aura quelque tourment,
Et que mauuaiſe haleine aucune
Iamais ſon beau nez n'importune.
Deuers la fin de la ſaiſon
que chacun reuoit ſa maiſon,
Sans craindre beaucoup la froidure
Arriua Monſieur de Mercure,
Ce ieune Prince à cheueux blonds,
Ie ne ſçay s'ils ſont courts ou longs,
Car ie ne vis point ſon viſage ;
Ie ne vis que ſon équipage,
A cauſe que le lendemain
Vers Paris ie priis mon chemin
Auec vne ieune pucelle
Dont vn baſton ſouſtient l'eſſelle.
C'eſt la iouuencelle Cliſſon,
Sœur de la belle Mombaſon,
Dont la poictrine eſt haletante ;
Et la cuiſſe bien chancelante :
Mais ſaine, elle auroit des appas
Que quantité d'autres n'ont pas.
Or de peur que noſtre Legende
Ne ſoit faſcheuſe eſtant trop grande,
Ie laiſſe à parler de pluſieurs
Tant Damoiſelles que Meſſieurs,
Et de peur de gaſter mon conte
Des gens dont ie ne fais nul compte,
De crainte de vous ennuyer
Ie veux ſi ie puis oublier,
Ou du moins paſſer ſous ſilence,

Puis vous n'en auez connoiſſance,
Et quand vous les connoiſtriez,
Mal volontiers en parleriez.
Hommes & femmes de campagne
Portans des habits à piſtagne,
Hommes & femmes de Paris,
Sottes femmes, vilains maris,
Hommes à la barbe touffuë,
Femmes à gorge mameluë,
Des vrais viſages de cannars
Mauuais plaiſans, francs gauguenars,
Tels que dans le pays du Maine
Eſt le bon Monſieur de Vilaine.
Car il vous en ſouuiendra bien,
C'eſt de luy que ce mot ie tien:
Toute cette troupe mal ſaine
Dont tres-putrefaite eſt l'haleine
N'eſt pas trop agreable à voir,
Et ne merite pas d'auoir
Place tant ſoit-elle petite
Dedans lettre où l'on voit eſcrite
Madame ſainte Hautefort
Qu'on eſtime par tout ſi fort,
Et puis certaine laſſitude
Donne à ma main inquietude.
Mais helas! i'en ay bien ailleurs,
Et ie ſens ſur moy des douleurs,
Telles que noſtre Scholaſtique
qui pour moy de rigueur ſe pique,
S'il m'entendoit ſouuent crier
Pourroit bien Dieu pour moy prier.
L'on m'a dit qu'il ne m'ayme mie
Pour certaine querimonie:
Mais que le mal que ie luy veux

Depuis les pieds iuqſu'aux cheueux
M'afflige, ſi pour luy rancune
Dans le cœur ie conſerue aucune,
Si pour luy ie garde aucun fiel,
Ains ie ſuis pour luy tout de miel.
Mais, ô perſonne merueilleuſe,
C'eſt trop d'vne rithme ennuyeuſe
Peut-eſtre vous entretenir :
Auparauant que la finir,
Ie veux vous demander nouuelles
De Deſcars la noble pucelle,
Et ſçauoir ſi ſon mal de chef
La perſecute derechef.
Toutes deux vous eſtes perſonnes
Adorables, belles, & bonnes,
Et pour leſquelles dans Paris
Tout le monde m'eſt à meſpris.
Ah quel cruel chagrin me ronge
Alors que nuict & iour ie ſonge
Que vous ſerez l'Hyuer au Mans
Où le froid ioint à mes tourmens
M'empeſche de faire voyage !
Helas qu'à bon droit i'en enrage !
Helas que viſte fut le cours
De ſes irretournables iours,
Pendant leſquels i'eus l'honneur d'eſtre
Connu de vous & vous connoiſtre !
Helas qui me peut conſoler
A moins que de me faire aller
Vers l'heureuſe ville où vous eſtes,
Où tant de bien-heureux vous faites,
Où i'ay pû vous conſiderer
Et ſans ceſſe en vous admirer
La vertu la plus conſommée,

La fille la plus renommée
Que la France iamais aura
Tant que le monde durera.
Felicité trop toſt rauie,
Seuls moments heureux de ma vie,
Tous mes ſouhaits ſont ſuperflus,
Non non, vous ne reuiendrez plus :
Ah ce triſte penſer me tuë !
quoy que ma raiſon s'éuertuë,
En vain ie taſche à le bannir,
Il vient touſiours m'entretenir,
Et me remettre à la memoire
Ce temps où i'auois tant de gloire,
Ce grand bon-heur que i'ay perdu,
qui ne me ſera point rendu.
Souuent le doux penſer me flatte
De n'eſtre plus vn cul de jatte,
Et qu'vn iour ie pourray marcher
Et vous aller au Mans chercher,
Pour vous monſtrer par mes ſeruices
Qu'eſtre ingrat n'eſt pas de mes vices,
Mais ie ſuis vn infortuné,
A ſouffrir touſiours deſtiné.
Le Ciel qui m'eſt touſiours contraire ;
Pour me traitter à l'ordinaire
Ne voudra pas ſe relaſcher
A m'accorder vn bien ſi cher,
Bien ſouuent deuant la nuit ſombre ;
Que tout animal eſt à l'ombre,
Et qu'en terre ſont yeux fermez
Autant qu'au Ciel feux allumez,
Le ſonge vient auec ſes charmes
Pour quelque temps ſecher mes larmes ;
Et lors ie penſe fermement

Eſtre dans voſtre appartement,
Sous voſtre grande cheminée,
Dont ſi chaude eſtoit l'halenée:
Là ie crois vous entretenir,
Et bien ſouuent y voir venir
Tantoſt vn venerable Moine,
Et tantoſt vn diſcret Chanoine,
Ou bien certain petit vieillard
Qui parloit comme vn vray canard:
Puis voſtre ſœur que tant i'eſtime,
Et moy, mais ce n'eſt pas grand crime,
Rions de quelque mauuais mot
Qu'aura dit quelque pauure ſot,
Ou quelque ſotte de Mancelle
Dont ſouuent puante eſt l'eſſelle,
Ou bien de quelque Campagnart:
Qui veut faire du Goguenart.
Et puis ie vois la Mouſſardiere.
Dont le Neueu ne veſcut guere,
Et crois entendre le fracas
De ſes juppes de taffetas;
Ie prie Dieu qu'il la guerdonne,
Car elle eſt fort bonne perſonne,
Et qui m'a ſouuent confondu
Par quelque ſeruice rendu.
Puis, ie vois entrer ce me ſemble
Dame Anne & du Verger enſemble,
Ciuils & tous pleins d'entregent,
M'apportant dans vn plat d'argent
Quelque excellente confiture
Dont ie faiſois ſouuent paſture.
Ie voy Dame Marie auſſi,
Dont le cœur eſt ſouuent tranſi
Quand elle parle de ſes filles

Qu'on dit auoir eſté gentilles,
Et voſtre bon cocher Naillart,
Dont le chien eſtoit ſi gaillart;
Voſtre vilain lacquais la Chaume
Dont le pied ne ſent pas le Baume
Lors que la bruſlante ſaiſon
Luy donne quelque eſchaufaiſon.
Ie vois auſſi ſon camarade
Qui me vid vn iour bien malade,
Et voſtre grand chien Fauory,
Mais l'on m'a dit qu'il eſt pourry;
Et Ioannines les coureuſes
Qui ſouuent eſtoient amoureuſes:
Mais lors que ie ſuis éueillé
Ie treuue que i'ay ſommeillé,
que tout cecy n'eſt que menſonge
Et que mon bon-heur n'eſt qu'vn ſonge;
Et qu'enfin ie ſuis dans Paris
D'où cette Legende i'eſcris,
Où ie ſuis tout fier d'eſtre voſtre
Autant que ſi i'ſtois vn autre:
Dont ie me tiens le cœur plus fier,
Et plus hautain, & plus altier,
Que ſi j'eſtois fils d'vn Satrape,
Ou du Neueu de quelque Pape,
Ou de quelque gros Financier
Des plus fortunez du meſtier.

L'AVTHEVR A SES VERS.

AH vrayment petits Vermiſſeaux,
Sans doute vous vous trouuez beaux
D'oſer faire voir vos Guenilles ;
Helas ! vous n'eſtes que Chenilles ;
Petits enfans éceruellez,
Sçauez-vous bien où vous allez ?
Voſtre entrepriſe eſt bien hautaine
D'aller courir la pretantaine ;
A peine eſtes vous auortez,
Et deſia dehors vous ſortez ;
Et deſia vous courez les ruës :
Reuenez Rimes malotruës,
Reuenez dans mon Cabinet
Et laiſſez là Touſſainct Quinet.
quoy qu'il vous prie & qu'il vous preſſe
D'aller faire joüer ſa Preſſe,
Croyez moy, ne le croyez pas ;
Mais ſi vous franchiſſez ce pas,
Si le vain deſir d'eſtre Liure
En dépit de moy vous enyure,
Tout auſſi-toſt qu'on vous lira
quelqu'vn qui vous achettera
Dira dés la premiere page
Foin de l'Autheur & de l'ouurage,

Que le Diable luy crache au cu ;
Quinet, rendez mon quart-d'eſcu,
Et reprenez le Liure voſtre,
Ou bien deliurez-m'en vn autre,
Ne fut-ce qu'vn ſimple Almanac,
Ou Libelle contre Balzac,
Ou quelque froide Comedie
Faite par Autheur qui mandie ;
Rentrez donc dans mon Cabinet,
Et laiſſez-là Touſſainct Quinet,
Ie veux ſi de vous il vend quatre,
Qu'vn franc-poltron me puiſſe battre :
Lors Quinet aura pied de nez,
Et vous ſerez bien eſtonnez
quand quittant la petite Salle
Vous irez habiter la Halle,
Et deuenus papiers volans
Chez les vendeuſes de Merlans,
Vos pauures feüilles déchirées
Enuelopperont leurs denrées,
Ou du moins Quinet de dépit
De voir ſi tres-maigre débit,
Vous en faiſant mine tres-maigre,
Dira d'vn ton de voix tres aigre,
Maudits ſoient les Vers imprimez,
Et celuy qui les a rimez,
Mais ce n'eſt pas faire en prud'homme,
Car luy-meſme ſçait fort bien comme
Il vous imprime malgré moy,
Et i'en iurerois bien ma foy.
Adieu donc Rimes ridicules,
Allez faire voir vos macules,
Mon logis en ſera plus net
Quand vous logerez chez Quinet.

Vous qui croyez qu'eſtre Volume
Vaut mieux qu'eſtre eſcrits à la plume,
Et qu'eſtans de bonne maiſon,
I'ay tort, & vous auez raiſon,
Que voſtre enuie eſt legitime
De vouloir que l'on vous imprime,
Que tout le monde vous lira,
Que chacun de vous parlera,
Comme on fait des pieces nouuelles:
Que vous aurez dans les ruelles
Preſqu'autant d'eſtime qu'en a
La Sophoniſbe, ou le Cinna,
Ibrahim, ou la Marianne,
Alcionée, ou la Roxane,
Et les œuures de Saint Amant
Au ſtile ſi rare & charmant,
Mais de peur qu'il ne vous en deüille,
Reuenez dans mon Porte feüille,
Cependant que vous l'habitiez,
En quelque eſtime vous eſtiez,
Mais ma foy vous n'y ſerez gueres
Lors que vous deuiendrez vulgaires,
Et chacun vous meſpriſera
Lors que l'on vous expoſera,
Vous appellant des bagatelles.
Apres des remonſtrances telles,
Si vous pourſuiuez de faillir,
Rien n'en doit ſur moy rejaillir,
Ie vous ay dit en conſcience
Ce qu'on dit & ce que ie penſe,
Mais i'ay peur que Touſſainct quinet
Ne vous donne au Diable tout net,

Adieu aux Mareſts, & à la place Royale.

ADieu beau quartier des Mareſts,
C'eſt auecque mille regrets
qu'vne tres-preſſante beſoigne
Pour quelque temps de vous m'éloigne.
Ie vais au Faux-bourg Saint Germain
Tremper mon tres-ſec parchemin
Dans vn bain qu'on tient ſalutaire
A la douleur qui me fait braire
Et iour & nuit depuis deux ans
Autant que font les maux de dens,
Cruels bourreaux de la machoire.
Adieu donc iuſqu'apres la Foire,
Que vous me verrez reuenir,
Car qui peut long-temps ſe tenir
Si loin de la place Royale ?
C'eſt là que mainte ame loyale
Daigne venir deſſous mon toit
Où tout malheureux on me void
Quoy que dans vne bonne chaiſe,
Et iour & nuit mal à mon aiſe.
Adieu beau quartier fauory,
Des honneſtes gens tant chery.
Adieu l'Egliſe des Minimes,
Où l'on commet autant de crimes

Contre Dame Religion
Qu'en la Moriſque Region,
Ie n'entend pas parler des Peres,
Mais de ces langues de Viperes
Qui cauſent durant l'*Oremus*,
On les verroit tous bien camus
Si le bon Pere qui les tance
Leur faiſoit vne remonſtrance
Auec le baſton de la Crois,
S'il en aſſommoit deux ou trois
Vn beau matin ſans dire gare,
Puiſſay-ie auoir la Cochemare
S'ils ne deuenoient tous deuots
Ou bien ne deuenoient bigots,
Mais reprenons noſtre briſée,
Adieu region courtiſée
De tous Meſſieurs les Faineans,
Les Madame eſt-elle ceans ?
qui vont frappant de porte en porte
Eſtendus à la Chévre morte,
Dans leurs Caroſſes de velours
Qui font tant de pouſſiere au cours,
Si la Dame de Baſſompierre
Les receuoit à coups de pierre
Et qu'ailleurs on en fit autant,
Ils n'importuneroient pas tant.
Adieu beau pays où la botte
Se conſerue long-temps ſans crotte,
Adieu donc beau Roy de metail
Iuché deſſus vn pied d'eſtail,
Ie crois, ſi ie ne me fouruoye,
que par le Pont-neuf eſt ma voye.
Ne ſalüerez-vous point par nous
Le Roy de bronze comme vous,

Adieu belle Place où n'habite
Que mainte perſonne d'élite,
Par exemple le Villequier,
Auſſi vaillant qu'vn branc d'acier,
Le Marquis & l'Abbé ſes freres,
Qui leurs pareils ne trouuent gueres,
Et pleuſt à Dieu que le Prelat
Euſt deſia le Cardinalat,
Et la Princeſſe Guimenée,
Des dons du Ciel ſi bien ornée,
Et le bon Prince Guimené,
D'eſprit ſi prouiſionné,
Que tout ce qu'il dit fait bien rire,
Et deuroit auec ſoin s'écrire,
Puis ce Seigneur beau comme bon,
Colonel du Colintambon,
Chef du Soldat porte braguette,
Auquel il commande à baguette:
Item ce braue Mareſchal
Le Pere de noſtre Admiral,
Que grand eſprit & grand courage
Rendent ſi vaillant & ſi ſage,
Et la Dame de Blerancourt,
De qui par tout loüange court?
Il n'en eſt pas à la douzaine
Comme elle de vertu Romaine,
De qui le merueilleux eſprit
Fait trouuer tout autre petit.
De Rohan la bonne Ducheſſe
Qui vaut autant qu'vne Princeſſe,
Et qui me fit dedans Bourbon
Autrefois vn accueil ſi bon,
Et puis ſa fille tant aimée
De Madame la Renommée,

A qui depuis deux ans en ça
On offrit l'Illuſtre Baſſa;
Et la Marquiſe de Piennes,
S'elle vouloit faire des ſiennes
Elle le feroit ayſément,
Car elle a dequoy largement:
Eſtant liberale, opulente,
Ieule, belle, ſaine & galante.
Dieu garde Dame de tel pris
De petite verole, ou pis.
Item, Dame de Baſſompiere
Par S. Paul l'amy de S. Pierre,
Dont chetif ie porte le nom,
Cette Dame a tres-grand renom,
Que ne ferois ie point pour elle
Si cette Dame bonne & belle
Me vouloit donner à credit
Tant ſoit peu de ſon bon eſprit?
Item, de Maugiron la Dame,
D'vn digne Mary digne femme,
Et ſa mere Dame Choiſy
A l'eſprit vert, au corps moiſy,
I'ay grand dueil qu'elle ſoit ſi proche
D'aller au ſon de mainte Cloche
Coucher aupres de ſon Curé;
Mais elle n'a pas mal duré,
Il fera fort bon la ſuruiure,
C'eſt pourquoy gardez de la ſuiure,
Braue Dame de Maugiron.
De ſouffllets plus d'vn quarteron,
Et coups de poing meſlez enſemble
Ie meriterois ce me ſemble
Si i'oubliois par grand peché,
Dont ie ſerois long-temps faſché,

La nompareille Bois dauphine
Entre Dames perle tres-fine,
Mais vn chacun la connoiſt bien,
C'eſt pourquoy ie n'en diray rien.
Or Adieu Place tres-illuſtre
D'vne illuſtre Ville, le luſtre,
Or Adieu pour vn peu de temps
Tous les illuſtres Habitans
De cét incomparable Cloiſtre
que ie n'ay le bien de connoiſtre,
Et qui ne me connoiſſez pas,
Ie veux aller non de mon pas,
Car des pieds i'ay perdu l'vſage,
Me baigner en vn tripotage;
Car tripotage appeller puis
Le Bain auquel deſtiné ſuis,
Puis qu'il eſt compoſé de trippes
Que ie cheriray plus que nippes,
Fuſſent elles d'argent doré,
Si mon corps en eſt reſtoré.
Or ça ie ſuis hors de la Place,
quels adieux faut-il que ie face!
Adieu Courcy, Maior Aubry
Vis à vis du grand Roy Henry,
Dittes à voſtre ieune Frere
Que ie ne le verray plus guere,
Car on me doit porter demain
Au bout du faux bourg S. Germain,
Et qu'il diſe à Monſieur mon Oncle
Que Dieu le preſerue de froncle,
Il verra bien que ce ſouhait
Seulement pour la Rime eſt fait.
Adieu, bien que ne ſoyez blonde,
Fille dont parle tout le monde;

Charmant' eſprit, belle Nimon ;
La maiſtreſſe d'Agamemnon
N'eut iamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable,
Eſtoit ſans voix, eſtoit ſans lut
Et mit pourtant les Grecs en rut
De ſi furieuſe maniere,
Que ma foy ne s'en falut guere
que tout leur camp n'en fuſt gaſté
Par Meſſire Hector irrité,
Tant eſt vray que fille trop belle
N'engendre iamais que querelle,
De peur qu'il n'en arriue autant
Taſchez de n'en bleſſer pas tant,
Et commandez à vos œillades
De faire vn peu moins de malades.
Adieu, Comteſſe de Belin
Dieu vous doint Mary peu malin,
Puiſque vous eſtes peu maline,
Si celuy-là qu'il vous deſtine
N'eſt honneſte homme au dernier point
Il ne vous meritera point.
Adieu la Comteſſe Ludoiſe
Dame genereuſe & courtoiſe,
Que i'ayme d'inclination
Autant que d'obligation.
Adieu la Comteſſe de Suſe,
A quoy donc ſi long-temps s'amuſe
Monſieur le Comte voſtre Eſpoux
D'eſtre ſi long-temps loin de vous ?
Adieu certaine Dame inique
A laquelle ie fais la nicque ;
Adieu Marquiſe de Grimault
Belle Dame au courage hault,

Belle Dame aux Amans trop fiere,
Par voſtre œillade meurtriere
Preſtez-moy de voſtre em-bon-point,
A moy chetif qui n'en ay point,
I'en ſeray mieux, & vous pas pire,
Mais, helas! en vain ie deſire
Qu'à mon pauure corps décharné
Meilleur viſage ſoit donné.
Item, Adieu Maiſon prochaine
Où par bien plus d'vne ſemaine
Vous m'auez ſi bien gouuerné,
Monſieur & Dame de Gourné.
Item, Adieu belle de l'Orme,
Chez qui l'on void grande Chiorme,
De beaux Amans tous parfumez
De qui les ſoûpirs enflammez
Ont tout noircy la cheminée,
Vrayement chaude eſt leur hallenée,
Si puante elle eſtoit autant
Voſtre nez n'en ſeroit content.
Adieu toute ſa maiſonnée
En beauté ſi bien façonnée;
Adieu doux amy Sarrazin,
Moins ſauoureux eſt vn raiſin
En la ſaiſon de la vendange
A moy qui volontiers en mange,
Que n'eſt ta conuerſation
Tres-digne d'admiration.
Item, Adieu la Menardiere,
Si ſçauant en toute matiere,
L'inimitable Mondory,
Lequel rime au grand Scudery,
Enfin tous ceux & toutes-celles
Tant iuuenceaux que iouuencelles

Qui m'aimez & que i'ayme auſſi,
Adieu vous dis le cœur tranſi,
Ie m'en vay pour certaine affaire
Qui me ſera bien dure à faire,
Puiſque ie ne vous verray plus,
Dont mes gros yeux bleuds ont grand flus
De larmes pleines d'amertume,
Mais d'vne ſi triſte couſtume
Et de tout exercice amer
Ie dois me des-accouſtumer,
Et ne ſonger iamais qu'à rire
Sans offenſer Dieu par meſdire.

LE CHEMIN DV Mareſts au Faux-bourg ſainct Germain.

PARBLEV bon, ie vay par les ruës,
Mais ie n'y vay pas de mon chef,
Ny de mes pieds qui par meſchef
Sont parties tres-malotruës,
Ie marche ſur pieds empruntez;
Ceux dont mes membres ſont portez
Sont à deux puiſſans porte-chaizes
Que ie loüe preſqu'vn eſcu :
Ha que les marouſles ſont aizes
Au prix de moy qui ſuis touſiours deſſus le cu.

Non que s'aſſeoir ſur le derriere
Soit laide ſituation,
Car parmy toute Nation
On s'aſſied en cette maniere.
Auſſi ne dis-ie que s'aſſeoir
Soit vne choſe laide à voir,
Mais de dire qu'elle ſoit bonne
C'eſt ce que ie ne diray point
Auec la douleur que me donne
Mon derriere pointu qui n'a plus d'em-bon-
point

Reuenez mes feſſes perduës,
Reuenez me donner vn cu,
En vous perdant i'ay tout perdu,
Helas! qu'eſtes-vous deuenuës,
Appuy de mes membres perclus,
Cul que i'eus & que ie n'ay plus,
Eſtant vne piece ſi rare,
Que l'on deuroit vous tenir cher:
Hé que la couſtume eſt barbare
De porter veſtemens afin de vous cacher!

Que de la chaize qui me porte
I'apperçoy de gens cheminer?
Helas! que me faut-il donner
Pour pouuoir marcher de la ſorte?
Quiconque me fera marcher,
Sçache que ie n'ay rien de cher
Comme mes bourrelets de laine,
Ie les luy donne de bon cœur,
De louis vne bource pleine
Et ſeray deſſus tout ſon humble ſeruiteur.

Mais ie ſens ma chaize arreſtée,
Ie pourrois bien eſtre arriué,
Foin ie n'auray pas acheué
Cette piece vn peu trop haſtée,
Acheuons au moins ce Dizain
Nous ferons le reſte demain;
Porteurs on vous va ſatisfaire,
Taiſez-vous donc, vous m'empeſchez,

Vous troublez toute mon affaire,
Mais ne vous taiſez plus mes vers ſont deſpechez,

EPITALAME,
DV COMTE
DE TESSE,
ET DE
MADEMOISELLE
DE
LAVERDIN.

O Bien-heureux Amans, vos ennuis ſont paſſez !
O Comte fortuné, riez, ſautez, dancez,
Riez, ſautez, dancez, Comteſſe fortunée,
Que du ventre d'où ſort l'eau chaude que piſſez,
Puiſſe bien toſt ſortir vne heureuſe lignée ;
Himen, yo, Himen, ô Himenée.

Enfin l'Infante Lauerdine
Eſt femme d'vn fort bon mary,
Enfin vn Comte fauory
Luy taſte quand il veut de la main la poitrine;
Mais elle peut pareillement
Luy taſter l'eſtomac, elle peut meſmement
Luy paſſer la main ſur l'échine.

O bien-heureux Amans, vos ennuis ſont paſſez,
O Comte fortuné, riez, ſautez, dancez,
Riez, ſautez, dancez, Comteſſe fortunée;
Que du ventre d'où ſort l'eau chaude que piſſez,
Puiſſe bien-toſt ſortir vne heureuſe lignée.
Himen, yo, Himen, ô Himenée.

Qu'il eſt heureux ce braue Comte
Auec cette ieune beauté,
Qui paſſe en bonne verité
Celle qui fut jadis Marquiſe d'Amatonte.
O qu'ils auront d'enfans tous deux,
A leurs freres & ſœurs ils feront des Neueux
Tant qu'ils n'en ſçauront pas le compte.

O bien-heureux Amans, vos ennuis ſont
paſſez,
O Comte fortuné, riez, ſautez, dancez,
Riez, ſautez, danſez, Comteſſe fortunée;
Que du ventre d'où ſort l'eau chaud que
piſſez,
Puiſſe bien-toſt ſortir vne heureuſe lignée,
Himen, yo, Himen, ô Himenée.

A Verny, maiſon bien baſtie;
La ſœur de Monſieur de Bordeaux,
Vous fera manger fruits nouueaux,
Boire du cidre doux auecque la roſtie,
En Hyuer manger de marrons,
En Automne manger de fort bons potirons,
Et tout en grande modeſtie.

O bien-heureux Amans, vos ennuis ſont
paſſez,
O Comte fortuné, riez, ſautez, dancez,
Riez, ſautez, dancez, Comteſſe fortunée,
Que du ventre d'où ſort l'eau chaude que
piſſez,
Puiſſe bien toſt ſortir vne heureuſe lignée,
Himen, yo, Himen, ô Himenée.

Vn iour en bonne compagnie,
I'y mangeay d'vn fort grand Saumon,
Duquel tant ie le treuuay bon,
La memoire de moy ne ſera point bannie.
Lauerdines & Lauerdins,
Ayment à remplir leurs boudins,
Ils mangent par grand gloutonnie.

O bien-heureux Amans vos ennuis ſont paſſez,
O Comte fortuné, riez, ſautez, dancez,
Riez, ſautez, dancez, Comteſſe fortunée,
que du ventre d'où ſort l'eau chaude que piſſez,
Puiſſe bien-toſt ſortir vne heureuſe lignée,
Himen, yo, Himen, ô Himenée.

O grand' Dame de Malicorne,
Vous Marquis ſon fils maieur né,
Et vous Abbé morigené,
Dont la vertu n'a point de borne.
O Cher Baron de Lauerdin,
Qui portez plus ſouuent gans de Cerf que de Daim,
Vous dont la face n'eſt point morne,
Vicomte qui portez des chappeaux à grand bord,
Chez Iarzé que i'ayme ſi fort,
Chantez pour celebrer cette heureuſe iournée,
Himen, yo, Himen, ô Himenée.

En danger d'eſtre cul de iatte,
Pour moy ie ſuis dans vn Grabat,
Sans manchettes, & ſans rabat,
Sans remuer ny pied, ny patte,
Ie n'ay plus de force au jarret,
Quoy que ie ſois plus gras qu'vn engraiſſé Gorret:
Mais parmy mes douleurs ce doux penſer me flatte
Et ie chante tout ſeul d'vn ton de voix fort net.
Auec mes blanches mains tenant mon blanc bonnet,
Afin de celebrer cette heureuſe iournée,
Himen, yo, Himen, ô Himen.

Deſeſpoir amoureux pour vn Gentilhomme qui eſtoit à Bourbon.

AH ! par ma foy ce n'eſt pas jeu,
Vos yeux ont embrazé mon ame,
Iugez combien chaude eſt ma flame,
Par mon viſage tout en feu.
Dedans ma poictrine veluë,
Si ce feu Gregeois continuë,
Ie ne puis éuiter la mort :
O beauté dont les yeux iettent flame & flameſche !
Et ſont perçans comme vne fleſche,
Auoüez que vous auez tort
De me bruſler comme vne meſche,
Moy qui vous honnore ſi fort,

Tout auſſi-toſt que ie vous vis
Ma liberté prit la campagne ;
Ha ! qu'vn bel habit à piſtagne
Me viendroit bien à mon auis,
Que ne l'ay-ie dans ma valiſe,
Car, ô mal-heur pour ma franchiſe,
Ie n'ay rien qu'vn habit rentrait ;
I'ay veritablement vn manteau d'eſcarlatte,

Où certain bouton d'or eſclatte,
D'ailleurs ie ſuis aſſez bien fait :
Mais tout cecy fort peu me flatte,
Et ie n'en ſuis pas ſatisfait.

Ie ſçay que l'honneur vous eſt cher,
Que vous auez l'ame inſenſible,
Que vous eſtes moins acceſſible,
Que n'eſt le Cocq d'vn haut Clocher,
Qu'en vain ie vous fais ma priere,
Mais, ô beauté bien plus que fiere !
Qui me bruſlez comme vn charbon,
C'eſt de vous que i'atten mon chagrin ou ma joye,
Souffrez touſiours que ie vous voye,
Ou bien ie le dis tout de bon,
Cammandez-moy que ie me noye,
Dans la fontaine de Bourbon.

EPISTRE.

ET quoy vous m'oubliez, ô beauté trop auare ;
C'eſt eſtre bien barbare !
Helas ie meurs de froid, & n'ay pas ſeulement
Vn fagot de ſarment.
Vous pourriez bien finir vos procedez iniuſtes,
En m'enuoyant vingt Iuſtes,
Et moy ie finirois murmures & diſcours
Que ie fay tous les iours,
Deux fois depuis le temps que cette ſomme eſt deüe,
La froidure eſt venuë ;
Cependant dés long-temps promis vous nous auiez
que vous nous payeriez,
Mais ſi vous m'enuoyez cette petite ſomme:
A moy qui ſuis pauure homme,
Vous qui joüiez ſouuent quatre ou cinq-cens ducats,
Sans en faire grand cas,
Ie publiray par tout d'vne voix haute & claire
Que Dame Boullengere
Valut, vaut & vaudra touſiours ſon peſant d'or,
Et dauantage encor.

RONDEAV REDOVBLE.

A MADEMOISELLE DESCARS,

ET

A SON SECRETAIRE.

BElle DESCARS, & vous ſon Secretaire,
Qui faites Vers comme vn Malherbe ou deux,
Vous auez tort de le cacher & taire
Ce nom qui doit ſans doute eſtre fameux.

Le Mans ſeroit vn ſejour bien hideux
Sans voſtre ſœur, ſans vous, ſans voſtre frere;
Il ne vous doit ennuyer auec eux
Belle DESCARS, & vous ſon Secretaire.

Tel reprend Vers qu'il ne les ſçait pas faire,
Les faire bons eſt cas bien hazardeux,
Mais c'eſt à vous choſe fort ordinaire
Qui faites Vers comme vn Malherbe ou deux.

A quel propos enuers moy dédaigneux,
De voſtre nom faites vous vn myſtere,
Vous eſtimer eſt tout ce que ie veux:
Vous auez tort de le cacher & taire.

Dites-le moy; i'en ſeray glorieux,
Et pour le prix d'acte ſi debonnaire,
Ie publiray, quoy que de voix peu claire,
Ce nom qui doit ſans doute eſtre fameux.

Contentez donc mon eſprit curieux,
Et que ce nom connu ſoit le ſalaire
De ce Rondeau qui deuoit eſtre mieux,
Pour meriter la gloire de vous plaire,
BELLE DESCARS.

RESPONCE

Au precedent Rondeau, par ***

IE n'en fais point ny ſecret ny myſtere
D'vn nom qui n'eſt connu qu'en peu de lieux,
Bien peu m'importe, ou le dire, ou le taire,
Il n'en ſera pour moy ny pis ny mieux.

Vous ſouuient-il de l'aduis gracieux,
Du grand paſté, i'en fus le Secretaire,
Mon nom eſt-là, pour monſtrer qu'à vos yeux
Ie n'en fais point ny ſecret ny myſtere.

Cette miſſiue a dequoy ſatisfaire
Voſtre deſir vn peu trop curieux,
Car ie ne ſçay quel cas vous pouuez faire
D'vn nom qui n'eſt connu qu'en peu de lieux.

Ne croyez point que ie ſois glorieux,
Eſprit fantaſque, ou perſonnage auſtere,
Qui celé exprés le nom de ſes ayeux,
Bien peu m'importe, ou le dire ou le taire.

Qu'il ſoit caché, qu'il vole iuſqu'aux Cieux,
Qu'il ſoit en gros, ou petit caractere,
S'il n'eſt ſuiuy de celuy d'vn Notaire
Il n'en ſera pour moy, ny pis ny mieux.

Que ce Rondeau, quoy que capricieux,
Trouue chez vous vn accueil debonnaire,
Le ſtile en eſt fort peu facetieux,
Eſcrire en Vers n'eſt pas mon ordinaire;
Ie n'en fais point.

RONDEAV REDOVBLE'.

I'EN iurerois, moy qui iamais ne iure ;
Que c'eſt l'Amour qui fait voſtre chagrin,
Vous ne pouuiez auoir pire auanture,
Fût-ce le mal Monſieur ſainct Mathurin.

Ce petit Dieu n'eſt qu'vn Dieu ſouſterrain,
Et n'eſt pas beau, comme dit ſa peinture,
Ains il eſt laid comme vn monſtre marin,
I'en iurerois, moy qui iamais ne iure.

Vous auez beau celer voſtre capture,
Voſtre viſage auparauant ſerain,
Et vos ſouſpirs font que ie conieƈture
Que c'eſt l'amour qui fait voſtre chagrin.

Friant des cœurs plus qu'vn poulet de grin,
Dieu ſçait comment du voſtre il fera cure.
Dans quatre iours vous n'en aurez vn brin ;
Vous ne pouuiez auoir pire auanture.

Ie ſentis bien quand ie fus ſa Paſture,
Qu'il a la dent dure comme l'airin :
Et quand il mord, Dieu ſçait quelle torture,
Fut-ce le mal Monſieur ſaint Mathurin.

Mais eſcoutez, remede ſouuerin,
Vn Mary ieune & de belle ſtructure,
Mieux que l'onguent que vendoit Tabarin,
Vous guerira, moy qui iamais ne iure,
I'en iurerois.

A MADEMOISELLE DE LONGVEVILLE.

ESTRENNES.

PRinceſſe de tout admirée,
Qu'on tient iuſtement à la Cour
Matiere tres-bien preparée
Dequoy faire vne Reyne vn iour.
Pour eſtrennes ie vous enuoye,
Non pas vn ouurage charmant,
Où l'or éclatte auec la ſoye,
Mais vn ſimple auis ſeulement:
Qui pourra troubler voſtre ioye,
C'eſt que chez l'eſtranger, non plus que parmy nous
On ne ſçauroit trouuer Prince digne de vous.

A MADAME DE HAVTEFORT.

ESTRENNES.

OBjet rare & charmant, merueille incomparable,
Visible Deité d'vn Monarque amoureux,
Qui logez dans le corps d'vne fille adorable
Le courage & l'esprit d'vn homme genereux,
Si le Ciel vous donnoit ce que ie vous desire,
Le Ciel d'où vous tenez les rares qualitez,
Vous seriez pour le moins maistresse d'vn Empire,
Et seriez moins pourtant que vous ne meritez,

A MADAME LA COMTESSE DE BELIN.

ESTRENNES.

L'AN passé ie vous fis Estrennes
Pour plus de quatre ou cinq bijous;
Vous deuiez m'enuoyer les miennes,
Mais pourtant rien ne vint chez nous.
O vous que par tout ie renomme,
Gardez bien de me traitter comme
L'an passé.
Vn bijou n'est pas mort d'vn homme,
Vous deuiez l'enuoyer soudain.
Et ne mentir pas, car en somme,
Mentir est acte trop vilain
Pour vne Dame tant jolie,
Enuoyez-moy donc ie vous prie
Vn bijou.

Chappelet diray tout à l'heure
A voſtre bonne intention,
Car au miſerable qui pleure,
Dieu donne grande attention:
Mais n'ayant dizain ny dizaine,
Enuoyez-moy pour mon eſtrenne
Chappelet.

Adieu toute aymable Comteſſe,
Adieu ſon fils qui n'eſt qu'eſprit.
Adieu Suzanne dont l'œil bleſſe
Vieil & ieune, grand & petit;
Adieu Nanon, adieu Marie,
Adieu Chien d'Eſpagnol qui crie
Et nuit & iour comme vn vray fou;
Adieu le Monſieur qui vous meine,
Adieu Precepteur Loup-garrou,
Adieu Ceſar & Baſtienne,
Adieu.

A

MADAME TAMBONNEAV.

ESTRENNES.

INcomparable Tambonneau ;
Puis qu'auec viſage tant beau,
Vous auez l'ame auſſi tant bonne,
Que voſtre bouche ſouuent donne
A mes Vers graces & appas
Que les mal-heureux n'auoient pas;
Ha vrayment ie vous en veux faire ;
Car auoir l'honneur de vous plaire
Eſt vn bien eſtimé de moy
Autant que la faueur du Roy.
Or çà donc ma Muſe ou muſette,
Aiuſtez voſtre Caſtaignette,
Dites-moy vers ou vermiſſeaux,
Mais choiſiſſez en des plus beaux
Pour cette Dame tant aimée
De Madame la Renommée ;
Auſſi bien voicy nouuel an ;
Auquel ſans faire le galan,
Vn chacun quelque Eſtrenne enuoye

Que l'on reçoit auecque ioye.
Receuez donc la mienne ainſi,
Et l'eſcoutez bien, la voicy.
AYANT TOVSIOVRS ESCVS EN BOVRSE.
Sans qu'eſpuiſable en ſoit la ſource,
Puiſſiez-vous viure ſix vingts-ans
Exempte du fier mal de dents,
Touſiours contente; belle & ſaine,
Et que iamais mauuaiſe haleine
N'offence vos diuins nazeaux:
Car tous vents ne ſont bons ny beaux;
Par exemple le vent coulie
Cauſe ſouuent melancolie,
Et quiconque vous deſplaira,
Quel qu'il ſoit ou quel qu'il ſera,
Quel qu'il ſoit ou qu'il puiſſe eſtre,
Soit par tout réputé pour traiſtre,
Et periſſe au gibet pendu,
Ou d'vn chien enragé mordu,
Ou que par tout on le hazarde,
Ou que feu ſainct Antoine l'arde,
Ou que d'épingles ſoit lardé,
Ou jauelot ſur luy dardé,
Ou du moins battu comme plaſtre;
Le fat, le ſot, l'accariaſtre,
Pour lequel le moindre chagrin
Troublera voſtre eſprit ſerain.
Long-temps a que de vos merueilles,
Sont toutes pleines mes oreilles:
Car noſtre cher couſin Briſſon,
Qui fut vn aymable garçon,
Ie dis qui fut; ne ſcachant mie
S'il eſt encore plein de vie,
Car dans le Portugal il eſt,

Où Dieu le garde s'il luy plaiſt,
Ce garçon donc de qui ie parle,
Nommé Barnabé, non pas Charle,
M'a dit cent mille biens de vous,
I'en enten dire autant à tous,
Et meſme à l'Illuſtre Ménage,
Mais i'en crois encor dauantage.
Et plus encore en trouueray
Quand de vous voir l'honneur i'auray,
Mais helas douleur qui m'opprime
Me force de finir ma rime,
Et me fait pleurer comme vn veau.
Adieu donc Dame Tambonneau,
De grace agréez cette Eſtrenne,
Et ne manquez pas pour la mienne,
De m'enuoyer en peu de temps,
Car i'enrage lors que i'attens,
Vn galant de voſtre liurée,
Ou bagatelle bien ouurée,
Chappelet, medaille, ou bijou,
que ie puiſſe porter au cou,
Car voſtre eſclaue ie veux eſtre,
Mais ſoyez moy touſiours bon maiſtre:
Et ie ſeray de tout mon cœur
Voſtre tres-humble ſeruiteur.

A MADEMOISELLE MARION DE LORME.

ESTRENNES.

FELICITE' des yeux & ſupplice des ames.
Beauté qui tous les iours allumez tant de flammes.
Ce petit Madrigal icy
Eſt tout ce que ie puis vous donner pour Eſtrennes:
Mais ie ne vous demande auſſi,
Au lieu de me donner les miennes.
Sinon que vos yeux pleins d'apas
Vueillent bien eſpargner les noſtres,
Afin qu'ils ne me bruſlent pas
Comme ils en ont bruſlé tant d'autres.

A MADEMOISELLE DE LANGLOS.

ESTRENNES.

OBELLE & charmante Ninon,
A laquelle iamais on ne reſpondra non?
Pour quoy que ce ſoit qu'elle ordonne,
Tant eſt grande l'authorité
Que s'acquiert en tous lieux vne ieune perſonne,
Quand auec de l'eſprit elle a de la beauté.

Ce premier iour de l'an nouueau,
Ie n'ay rien d'aſſez bon, ie n'ay rien d'aſſez beau
Dequoy vous baſtir vne Eſtrenne,
Contentez-vous de mes ſouhaits,
Ie conſens de bon cœur d'auoir groſſe migraine,
Si ce n'eſt de bon cœur que ie vous les ay faits.

Ie ſouhaitte donc à Ninon
Vn mary peu hargneux, mais qui ſoit bel & bon,
Force gibier tout le Careſme,
Bon vin d'Eſpagne, gros marron:
Force argent ſans lequel tout homme eſt triſte & bleſme,
Et qu'vn chacun l'eſtime autant que fait Scarron.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DVC DE RICHELIEV.

TRES-humblement vous preſente Requeſte
Vn qui n'a pas beaucoup l'eſprit en feſte.
Car de Fortune il eſt trop mal mené,
Fils mal-heureux d'vn Pere infortuné :
Paul, fils de Paul, à qui le nom d'Apoſtre
Siet maintenant bien mieux qu'à pas vn autre,
Car le bon homme auec ton hocqueton,
Se void reduit à bezace & baſton.
O grand Prelat, des hommes le plus ſage,
Eſtonnement & gloire de noſtre âge,
Ie ne diray, car ce n'eſt pas aſſez.
Prelat paſſant tous les Prelats paſſez :
Car & paſſez, & preſens tous enſemble
Vous ſurpaſſez de beaucoup ce me ſemble,
Mais ie diray, CARDINAL genereux,

Par qui la France eſt vn Eſtat heureux ;
De l'Eternel la bonté ſouueraine,
De tels que vous ne fait à la douzaine,
Comme en vous ſeul liberal il a mis
Tout ce qu'il donne à ſes plus chers amis.
Las en moy ſeul rigoureux il aſſemble
Tous les mal-heurs qu'on peut auoir enſemble,
En permettant qu'il me ſoit auenu
Mal dangereux puis qu'il eſt inconnu,
Et choſe autant dangereuſe tenuë,
Bien qu'elle ſoit mieux que mon mal connuë.
C'eſt Pauureté, qui perd tous les eſprits,
Et tous les corps quand par elle ils ſont pris.
Elle me prit lors que mon pauure Pere,
Qui de vous ſeul tout ſon ſalut eſpere,
Prit certain mal qu'on prend au Parlement,
Et qu'on ne prend ailleurs aucunement.
Ce mal nommé le Zele des enqueſtes
Fait auiourd'huy grand mal à bien des teſtes.
Et croit celuy qui s'en trouue entaché
Que trop parler ne fut iamais peché,
Et n'eſt rien tel que montrer en Tribune
Pour diſcourir de la choſe commune.
Depuis ce temps mon Pere, ce dit-on,
Crut qu'il falloit faire vn peu le Caton.
quatre ou cinq fois, maudit ſoit ſa harangue,
Que langue fit, & dont punie eſt langue ;
Car ie croy bien que depuis ce temps-là,
Fort peu dequoy mettre ſur langue il a.
Et moy qui ſuis fils aiſné de mon Pere,
Par preciput i'ay part en ſa miſere,
O Barillon, Salo l'aiſné, Bitaux,
Voſtre parler nous cauſe de grands maux,
S'euſſiez eſté touſiours Harpocratiques,

Pas ne ſeroient les deux Pauls fameliques,
Ny Paul majeur ne ſeroit comme vous
Loin de Paris contraint de planter choux,
Ny Paul mineur mal-heureux cul de iatte,
D'importuner le grand porte eſcarlatte.
O grand Armand, plus grand que n'eſt le bruit,
Qui de vos faits eſt le plus noble fruit,
Si vous auez fait quitter la campagne
Au Roy tanné qui commande en Eſpagne,
Mon Pere helas! qui vous crie mercy,
La quittera ſi vous voulez auſſi,
Et reuiendra ſans mulet ny bagege,
Vn ſeul ſaint Paul faiſant ſon équipage,
Droit à Paris boire à voſtre ſanté,
Car vous l'aurez certes bien merité,
Quant eſt de moy qui n'ay plus que la langue,
Ie voudrois bien vous faire ma harangue,
Mais ie ne puis marcher, ny peu, ny prou,
Ne remüant, ny pieds, ny mains, ny cou.
CE, Monſeigneur, conſideré, vous plaiſe,
Vous par qui ſeul ie puis eſtre à mon aiſe.
Auoir eſgard que l'Apoſtre Scarron,
Bien que ſon nom rime au grand Montauron,
N'eſt pourtant pas riche à la Montauronne,
Ains vn vieillard que miſere enuironne,
Et que miſere enfin accablera:
Mais ſi Dieu plaiſt voſtre Eminence aura
Compaſſion d'vn vieillard miſerable
Qui fut pluſtoſt mal-heureux que coupable:
Permettez donc que ſes membres vieillis
Soient veus encor deſſus les fleurs de lys,
Vous luy rendrez certes vn bon office,
Et ſi vouliez que i'euſſe vn Benefice,
Cecy ſoit dit ſeulement en paſſent,

Ie n'en ſerois certes meſconnoiſſant,
Car eſtre ingrat ne fut iamais le crime,
De moy qui ſuis pauure en tout fors qu'en rime.
C'eſt, en François, à dire qui n'ay rien;
Donnez m'en donc, ce faiſant ferez bien.
FAIT à Paris ce dernier iour d'Octobre,
Par moy Scarron qui malgré moy ſuis ſobre.
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et ſans canon la ville de Sedan. 1642.

REMERCIMENT
A
MONSEIGNEVR
LE
CARDINAL.

GRAND ARMAND, à l'humble Requeſte
Que ie n'oſois te preſenter,
On m'aſſeure que tu fis feſte
Daignant ſa lecture eſcouter;
Que Dieu te rende le ſallaire
D'vne action ſi debonnaire,
Et par des bon heurs inoüis,
Te puiſſe eſtre autant fauorable
que ta ſageſſe incomparable
Eſt neceſſaire au grand LOVIS.

Par les grands biens que tu nous cauſes
L'on voit que ton eſlection
Au gouuernement de nos choſes
Se fit par inſpiration.

Car depuis que noſtre Monarque
T'a laiſſé gouuerner ſa barque,
En t'erigeant en Fauori ;
Quoy que l'enuie ait voulu faire
Contre ton fameux Miniſtere ;
Nos Lys ont touſiours bien fleury.

Peuples qui nous faites la guerre
Vous me ſemblez bien eſtonnez,
Au lieu d'acquerir noſtre terre
De n'acquerir qu'vn pied de nez.
Perpignan n'eſt plus à l'Eſpagne,
Sedan eſt ville de Champagne,
Et la Gent qui porte Turban,
Si l'on fait la Paix ou la Tréue,
A grand peur qu'on ne ſvende en Gréue
Cotrez parfumez du Liban.

L'Empire que le fer rauage,
N'en peut quaſi plus, ce dit-on,
Et ſon pauure Aigle ſans plumage
Deuiendra l'homme de Platon.
Vrayment bel oyſeau de l'Empire,
Vous ne pouuiez rien faire pire,
Qne de vous dérober de nous ;
Quittez quittez la terre en friche
Du pays deſolé d'Auſtriche,
La France eſt vn pays plus doux.

Et vous qui regnez ſur l'Ibere
Et voudriez bien regner icy.

Bien vous prend qu'en l'autre Hemiſphere
Apparrement auez auſſi,
Qu'en mer voſtre Maieſté monte,
Et qu'elle n'en ait point de honte,
Allez au pays des Magots,
Et portez mainte bonne nippe
Où feu Monſieur Attabalippe
Auoit iadis tant de lingots.

Ou bien ſans faire le bizarre,
Sans trop faire du quant à moy,
Sans trancher du Roy de Nauarre,
Demandez la paix à moy Roy,
Vous vous tirerez nettes bragues,
D'entre nos inuincibles dagnes;
Car foy d'vn qui ne ment iamais,
Ie ſçay que mon Roy redoutable
Par ſon Miniſtre incomparable
Eſt induit à faire la paix.

Mal-heur à quiconque machine
Contre ce prelat Braquera,
Pour forte que ſoit ſon eſchine
Sa machine l'accablera.
Ainſi l'eſchelle d'Encelade
En ſa malheureuſe eſcalade,
Ayant perdu trois eſchelons,
Ce pauure frere à Briarée
Sur ſa pauure mere eſplorée
Se laiſſa choir à reculons.

Par l'exemple de trois ou quatre :
Que vous auez fait ſouſleues,
Dieu fait voir que qui croit l'abattre
Ne fait rien que plus l'eſleuer ;
Mais le Seigneur eſtant des noſtres
Vrayment l'on en verra bien d'autres,
Et i'ay peur deuant qu'il ſoit peu
Que la Gent Françoiſe indiſcrette,
Dedans Madrid ne vous mal-traitte,
Et vous faſſe crier au feu.

O toy dont les ſoins & les veilles
Nous tiennent à l'abry des coups !
O toy qui fais tant de merueilles,
Comment te remercirons-nous ?
Nous deuons tout à ton merite,
Et ſi le Ciel pour eſtre quitte
Vers ton inſigne pieté,
Ne te donne ſanté parfaite,
Autant que ie te la ſouhaite ;
Ie ne le tiens pas acquitté.

REQVESTE DE MONTMORT PARASITE, à vn Preſident.

O Iadis mon bon Preſident,
Qui tant faiſiez agir ma dent,
Et maintenant inacoſtable,
M'auez deffendu voſtre table.
Le pauure mal-heureux chetif
De Marche en Famine natif,
Appellé le Grec du vulgaire,
Encor que ie n'en ſçache guere.
Ie, dis-je, Pierre de Faimmort
Vous apprens qu'vn chacun nous mort.
Moy qui ſoulois vn chacun mordre,
Et que depuis que par voſtre ordre
Voſtre Suiſſe, ſauuage & fier,
Au cœur de bronze ou bien d'acier,
Lequel des deux, beaucoup n'importe,

Au nez me ferma voſtre porte,
Et joignit verberation
A ſi dure reception,
que ie ſuis des plus miſerables,
Que i'ay perdu toutes mes tables,
Qu'oncques depuis ie n'ay vomy,
Et n'ay plus mangé qu'à demy;
Qu'enfin depuis ce coup de hampe,
Comme on void ſans huile vne lampe
Languir & tirer à ſa fin,
Ie ſuis preſt par excez de faim,
Et par défaut de nourriture,
De ſeruir aux vers de paſture:
Si ce n'eſt qu'autres animaux
Qui me font deſia mille maux,
Mais tout eſt permis à la guerre;
Ne me mangent auant qu'en terre
Mon affamé corps ſoit rangé
qui tant d'autres corps a mangé,
Tant en potages, eſtuuées,
Carbonnades que fricaſſées,
En paſtez, fritures, boüilly,
Capitolades, que roſty.
Helas l'eau me monte à la bouche
A ce diſcours qui tant me touche,
Mais helas vous ne ſerez plus,
Grand repas dont ie ſuis exclus,
Où ie mangeois à panſe pleine
Iuſqu'à perdre touſiours haleine,
Et ſouuent tant auidemment
que ie rendois fort frequemment
Les viures que i'auois pû prendre;
Car à vous ſeul ie veux apprendre
Que peu me chaut en verité,

De rien garder qu'argent preſté ;
Meſme afin qu'on y prenne garde
De ſecret iamais ie ne garde,
Et ie n'ay iamais rien celé
Si ce n'eſt ce que i'ay volé.
En ce mien défaut que j'aduoüe
S'en faut beaucoup que ie me loüe,
Mais i'y rends à voſtre Grandeur
Grand témoignage de candeur ;
Cas honteux icy ie confeſſe :
Mais la miſere qui me preſſe,
M'ordonne de ne rien cacher,
A vous que ie veux rechercher,
Chez qui ie veux rentrer en grace,
De qui ie veux reuoir la face
Benigne comme ie l'auois
Alors que chez vous ie mangeois,
D'où vous me chaſſaſtes beau Sire,
Parce que i'y ſoulois médire,
Et qu'en diſnant trop volontiers,
Ie parlois du quart & du tiers.
Iour dont le ſouuenir m'effraye,
De charbon plutoſt que de craye,
De moy marqué touſiours ſeras :
Et toy Suiſſe de qui le bras
Hauſſa, mais fit auſſi deſtendre
Trop viſte deſſus mon dos tendre
Ton grand baſton de fer cornu :
Dy ! quel bien t'en eſt il venu ?
Mais ouure tes oreilles cloſes,
Apprens les maux que tu me cauſes,
Sçache depuis le iour maudit ;
que le grand Preſident te dit ;
que tu me fermaſſes la porte,

que pour moy toute joye eſt morte ;
Qu'outre la perte des repas,
Mais perdre plus on ne peut pas ;
qu'outre, dis-ie, la grande perte
De mainte table bien couuerte,
I'ay penſé perdre le renom ;
Et que l'on a fait ſur mon nom
Cent ridicules Anagrammes,
Cent ſatyriques Epigrammes,
Quelques vns Poëmes entiers
que ie brûlerois volontiers ;
Quelques autres liures en proſe,
Sur leſquels rien dire ie n'oſe :
Car ie crains apres tous ſes vers,
Les coups de baſton ſecs ou vers ;
quels qu'ils ſoient ils ſont bien à craindre ;
On n'en guerit pas pour s'en plaindre,
Pour moy lors que i'en ay receu,
Par moy perſonne ne l'a ſceu,
Et ie paſſerois ſous ſilence
Le Suiſſe auec ſa violence,
Et ne parlerois du tout point
De l'excez fait à mon pourpoint ;
Mais icy pitié ie veux faire,
C'eſt pourquoy ie ne m'en puis taire,
O Dieu que ces digreſſions
Monſtrent bien mes afflictions ;
Et que mon ame qui ſuccombe
Eſt preſte d'aller voir la tombe.
CE conſideré, Monſeigneur,
Ie vous conjure par l'honneur
Dont voſtre perſonne eſt ſi pleine,
De prendre pitié de la mienne,
Et de dire à voſtre Portier,

Que plus enuers moy ne ſoit fier,
Dites-luy bien qu'il ſoit paiſible ;
Car c'eſt vn homme fort terrible ;
Et qui frappe comme vn vray fou ,
Sans viſer , ny regarder où :
Dites-luy , comme fauorable ,
Vous voulez bien qu'à voſtre table,
Que ie perdis par grand méchief ,
Ie boiue & mange derechief ;
Ce faiſant vous ſauuez la vie
A celuy qui n'a d'autre enuie ,
Ny meſme exercice plus doux
Que de dire du bien de vous ,
Luy qui peu ſouuent autruy loüe ;
Ce n'eſt pas à vous qu'il ſe joüe ;
Ce n'eſt qu'aux foibles ſeulement
Afin d'agir plus ſeurement.
Fait à Paris au mois d'Octobre ,
Par moy qui malgré moy ſuis ſobre ;
L'irraſſatiable Faimmort ,
Qui ſens mauuais apres ma mort :
Mais comment auoir bonne haleine ,
Ne trouuant à manger qu'à peine ,
Certes en ce bas monde-cy ,
Force gens l'ont mauuaiſe auſſi.

AV MESME
PARASITE
EPIGRAMME

PARASITE de longue robbe,
Ennemy de tous les Sçauans ;
Dont la médiſance dérobe
L'honneur des morts & des viuans.
Animal irraſſatiable,
En Eſté meſme indecrotable,
D'vn viſage effronté, d'vn regard furieux ;
Pedant le plus haï qui ſoit deſſus la terre,
Fais toy pendre, auſſi bien chacun te fait la guerre,
Peut-eſtre que dans l'air tu reüſſiras mieux.

Mais ſi tu refuſes de ſuiure
Le conſeil qui s'eſt prenſenté,
Et ſi tu te reſous de viure
En dépit du monde irrité ;
Qu'à iamais tes diſcours coupables
Te banniſſent des bonnes tables ;
Qu'à iamais puiſſes-tu crier du mal des dents ;
que le portier par tout te ſoit impitoyable,
Et pour te ſouhaitter vn mal plus effroyable,
Ne puiſſe-tu iamais manger qu'à tes dépens.

Sur le meſme Paraſite, Sonnet fait apres les Rimes.

C'Eſt donc moy qui finis ſans eſpoir de *Secours*
Des affamez Faimmort la *Genealogie*;
An moins en acheuant la carriere où ie *cours*,
Si i'eſtois aſſeuré d'auoir vne *Elegie*.

A moy Diables, à moy, venez en grand *concours*.
Helas que n'ay-ie appris autrefois la *Magie*,
Ainſi parloit *Faimmort*, montrant par ſon *diſcours*
Qu'au Diable volontiers il euſt offert *bougie*.

Puis voyant que la mort s'approchant à grand *pas*,
Le Goinfre s'écria, dure loy du *treſpas*,
Vn Heros comme moy mourra-t'il ſans *Comete*?

O Ciel preſeruez-moy de ce commun *malheur*,
M'auriez-vous fait manger auec tant de *valeur*
Pour faire de mon corps ſeulement vn *ſquellete*.

LA FOIRE S. GERMAIN.

A ſon Alteſſe Royale.

MEs Vers, allez trouuer le genereux GASTON.
Grand Prince direz-vous, nous ſommes voſtre Foire:
Celuy qui vous la donne eſt ce pauure garçon
Qu'à Bourbon vous plaigniez en le regardant boire.
En vous donnant des Vers importuns ou plaiſans,
Il ne demande pas recompenſe ou preſens:
Mais puis que noſtre Roy veut bien qu'on deſſuprime
Son pere qui faillit par malheur ſeulement,
Et qu'il ordonne enfin ſon reſtabliſſement,
Auancez-en l'effet, ô Prince magnanime!
C'eſt-là le ſeul ſujet & la fin de ſa rime,
Et ce que vous pouuez faire fort aiſement,

SAngle au dos, baſton à la main,
Porte-chaiſe que l'on s'ajuſte,
C'eſt pour la Foire S. Germain,
Prenez garde à marcher bien juſte:
N'oubliez rien, montrez-moy tout,
Ie la veux voir de bout en bout,
Car i'ay deſſein de la décrire.
Muſe au ridicule muſeau,
De qui ſi ſouuent le nazeau
Se fronce à force de trop rire,
Muſe qui regis la Satyre.
Viens me réchauffer le cerueau.

Guide de mon eſprit follet,
Qui ſur tout cheris le burleſque,
Souffle-moy par vn camoufflet
Vn ſtile qui ſoit bien groteſque,
I'en veux auoir du plus plaiſant,
Et fut-il vn peu médiſant,
I'y mettray tout, vaille que vaille;
Mais deuant que de rimaſſer,
Banniſſons de noſtre penſer
Tout ſouuenir qui le trauaille,
Et commençons par la canaille
Qui nous empeſche de paſſer.

Que ces badauts ſont eſtonnez
De voir marcher ſur des eſchaſſes,
Que d'yeux, de bouches & de nez,
Que de differentes grimaces!

Que ce ridicule Harlequin
Eſt vn grand amuſe-coquin !
Que l'on acheue icy de bottes !
que de gens de toutes façons ,
Hommes , femmes , fillles , garçons :
Et que les culs à trauers cottes
Amaſſeront icy de crottes
S'ils ne portent des calleçons.

Ces cochers ont beau ſe haſter ,
Ils ont beau crier gare , gare ,
Ils ſont contraints des s'arreſter ,
Dans la preſſe rien ne deſmare ,
Le bruit des penetrans ſifflets ,
Des fluſtes , & des flageolets ,
Des cornets, hauts-bois,& muzettes,
Des vendeurs , & des achepteurs ,
Se meſle à celuy des ſauteurs
Et des tambours à ſonnettes,
Des joüeurs de Marionnettes
Que le peuple croit enchanteurs.

Mais ie commence à me laſſer
D'eſtre ſi long-temps dans la bouë ,
Porteurs laiſſez vn peu paſſer
Ce caroſſe qu'il ne vous rouë :
Et puis pour marcher ſeurmant ,
Appliquez-vous ſoudainement
A ſon damaſquiné derriere ,
Moins de monde vous pouſſera ,
Le chemin il vous frayera ,
Mais s'il reculoit en arriere ,

De peur de brizer noſtre biere,
Faites de meſme qu'il fera.

Quelqu'vn ſans doute eſt attrapé,
I'entens la trompette qui ſonne,
Bien ſouuent pour eſtre duppé
Icy tout ſon argent on donne,
Ha ! ie le voy le maiſtre ſot
Qui ſe grate ſans dire mot
En receuant la babiole,
Qui de ſon argent eſt le prix.
Dieux ! de quelle ioye eſt épris
Le maudit blanqueur qui le vole,
Et que la duppe qu'il conſole
A peine à r'auoir ſes eſprits !

Mais qu'eſt-ce que ie viens de voir ?
Vne Dame au milieu des crottes.
Eſt-ce gageure ou deſeſpoir ?
Mais peut-eſtre a-t'elle dis bottes.
Ha vrayment ie n'en dis plus rien :
En l'approchant ie connois bien
Que c'eſt vne belle homicide,
Au nez de laquelle vn beau fard
Compoſé de craye & de lard,
Deſguiſe bien plus d'vne ride,
Et que le filou qui la guide
Eſt ſon braue ou bien ſon cornard.

Que de peinturez affiquets
Dont les meres & les nourrices

Regaleront leurs marmouzets !
que de gasteaux & pains d'épices !
Icy maint laquais bigarré,
Maint petit diable chamarré
Fait au bourgeois guerre cruelle,
Tandis que son Maistre coquet
Pousse maint amoureux hoquet
Vis à vis de quelque Donzelle
Qui l'amuse de sa prunelle
Et de son affeté caquet.

Que ces soüillons de gauffriers
Font sentir l'odeur du fromage !
Et que ces noirs chauderonniers
Font vn facheux carillonnage !
Mais nous voilà quasi dedans,
Bon iour Foire, Dieu soit ceans,
Ie suis vn pauure cul de jatte,
qui vient tout exprés de chez nous,
Non pour achepter des bijoux,
Mais pour vn grand bien de maratte,
Sur vostre los qui tant esclatte,
Faire quelques Vers aigre & doux,

Prenez bien garde à ce soldat,
Ou plûtost ce grand as de pique
De fine peur le cœur me bat
Que contre nous il ne se picque.
Porteurs, marchez discrettement,
Ne heurtez rien, mais posément
Menez moy par toute la Foire.
C'est icy, Monsieur mon cerueau,

Qu'on verra ſi ie ſuis vn veau,
Si ie merite quelque gloire,
Et ſi noſtre folle écritoire
Fera quelque choſe de beau.

Petit Rimeur trop eſuenté,
Gardez-vous bien de rien promettre;
Renguainez voſtre vanité,
Où diable vous allez-vous mettre?
Et quoy ne ſçauez-vous pas bien
Qu'vn conte ne vaut iamais rien
quand on dit ie vous feray rire?
Ie crains pour vous quelque reuers,
Ie crains que les Marchands diuers
Sur leſquels vous allez eſcrire,
N'habillent au lieu de les lire
Leur marchandiſe de vos Vers.

Arreſtez, certain iouuenceau
Chez vn confiturier ſe gliſſe,
Son deſſein n'eſt que bon & beau,
Mais i'ay peur qu'il ne reüſſiſſe.
Car ie remarque à ſes coſtez
De Pages fort peu dégouſtez
Vne trouppe bien arrangée
Et mal faiſante au dernier poinct:
que pour eux il ſort bien à poinct
Tenant à deux mains ſa dragée
Qui des Pages ſera mangée,
Et dont il ne mangera point.

Il ne ſçait pas de quel Deſtin
Sa confiture eſt menacée,
Et qu'elle ſera le feſtin
De la gent à gregue trouſſée.
Ha ! le voilà deſualiſé,
Dieux qu'il en eſt ſcandalizé!
Que ſon ſuccre qui ſa partage
Parmy tous ces demy filoux,
Luy cauſe vn eſtrange courroux!
Et qu'à ſes yeux remplis de rage
Vn Eſcuyer foüettant vn Page
Seroit vn ſpectacle bien doux!

Que ces Gentils-homme à pié
Sont de nature peu courtoiſe!
Que ces Damoiſeaux ſans pitié
Pour peu de choſe font de noiſe!
qu'ils ont de ſuccre répandu,
qui pourtant ne ſera perdu:
Car de cette Irlandoiſe bande
Il ſera bien-toſt ramaſſé,
Mais les lieux où l'on eſt preſſé
Ne ſont pas ceux que ie demande,
Tirons d'vne foulle ſi grande
Noſtre corps demy fracaſſé.

Icy le bel art de piper
Tres impunément ſe pratique,
Icy tel ſe laiſſe attraper,
qui croit faire aux pipeurs la nique.

Approchons

Approchons ces gens assemblez,
Hommes parmy femmes meslez,
Ie vois ce me semble vne duppe,
Car ce beau porte-point coupé
D'vn touffu pannache huppé,
Prés de cette brillante juppe
Qui bien plus que son jeu l'occupe,
Qu'est-ce qu'vn Damoiseau duppé ?

Qu'ils sont d'accord ces assassins
Qui de paroles s'entremangent !
Et qu'ils font de cruels larcins
De leurs dez qu'à tous coups ils changent !
que ces deux Demons incarnez
Sont sur ce pauure homme acharnez
Qui perd tout en grattant sa teste,
Et sans dire le moindre mot,
Ha qu'il a bien trouué son sot
Celuy-là qui trompe & tempeste,
Et qu'il fait bien la bonne beste
Auec son serment de bigot.

Foire, l'élement des coquets,
Des filoux & des tire-laine,
Foire où l'on vend moins d'affiquets
Que l'on ne vend de chair humaine,
Sous le pretexte des bijoux,
Que l'on fait de marchez chez vous
Qui ne se font bien qu'à la brune.
Que de gens chez vous sont deceux,
Que chez vous se perdent d'escus.
que chez vous c'est chose commune

De voir conuerſer ſans rancune
Les galans auec les cocus

Tout ce qui reluit n'eſt pas or
En ce païs de piperie :
Mais icy la foule eſt encor
Sans reſpect de la pierrerie.
Menez-moy chez les Portugais,
Nous y verrons à peu de frais
Des marchandiſes de la Chine :
Nous y verrons de l'ambre-gris,
De beaux ouurages de vernis,
Et de la porcelaine fine
De cette Region diuine,
De ce terreſtre Paradis.

Nous acheterons des Bijous,
Nous boirons de l'aigre de Cedre,
Mais comment diable ferons nous
Pour trouuer vne rime en edre ?
N'importe ne radoubons rien,
Edre & cedre riment fort bien,
N'en deſplaiſe à la Poëſie,
La frabique de tant de Vers
Sur tous ces objets ſi diuers
Dont i'ay l'ame toute farcie.
M'a fatigué la fantaiſie,
Et mis l'eſprit preſque à l'enuers.

Beau Portugais de Portugal
Qu'vn verre net on ne deliure,

Si l'aigre de cedre eſt loyal
I'en achepte plus d'vne liure.
Couurez donc vn peu *vos Eſſé*,
Vn peu moins de ciuilité;
Et bon marché de Marmelade :
Sçachez homme au petit rabat
Que ie ſuis plus friand qu'vn chat
A cauſe que ie ſuis malade,
Ne montrez donc rien qui ſoit fade,
Ou qui ne ſoit pas delicat.

Il eſt ma foy delicieux,
Il eſt merueilleux ce breuuage,
Et n'eſt muſcat ny coindrieux
Qui m'en fit meſpriſer l'vſage :
N'en deſplaiſe aux buueurs de vin.
Par mon chef il eſt tout diuin.
Laquais tien bien cette bouteille,
Mais garde bien de la caſſer,
Et taſche auſſi de t'en paſſer,
En amy ie te le conſeille:
Car ie veux bien perdre l'oreille,
Si tu ne te faiſois chaſſer.

Adieu Seigneur Lopes, bon ſoir.
Bon ſoir auſſi Seigneur Rodrigue :
Lors que ie viendray vous reuoir,
Vous me trouuerez plus prodigue.
Il eſt ce me ſemble ſaiſon
De retourner à la maiſon,
Ie voy déja de la chandelle,
Et ne voy plus rien de nouueau,

Qui puiſſe ayder à mon cerueau
A faire vne Stance nouuelle :
Et puis comment la faire belle,
Si ie ne voy plus rien de beau ?

Tout beau petit Rimeur, tout beau,
Vous allez apreſter à rire,
Vous ne voyez plus rien de beau,
Certes cela vous plaiſt à dire :
A cette heure de tous coſtez
Arriuent icy des beautez
qui n'y viennent qu'à la nuict ſombre.
A cette heure, Quand pour Philis
Poudrez, friſez, luiſans, polis,
Les appellant Soleils à l'ombre,
Leur diſent fleurettes ſans nombre
Sur leurs roſes & ſur leurs lis.

Voyons vn peu ces Eſpiciers
Chez leſquels tant de monde achette.
O poivre blanc que volontiers
De vous ie remplis ma pochette,
Sçachons ſi l'on en peut auoir:
Mais ie ne voy là que du noir
Qui fort peu l'appetit réueille,
Au lieu que cé poivre de pris
Qui peut reſtaurer les eſprits,
Eſt de l'Orient la merueille,
Preferable à la Sans-pareille,
Et comparable à l'ambre-gris.

Adieu Peintres, adieu Lingers,
Ie laiſſe voſtre belle Hiſtoire,
Et celle des autres Mercïers
A quelque meilleure eſcritoire,
Adieu la Foire Saint Germain,
Ie vay non pas en parchemin,
Mais en papier blanc comme craye
Trauailler à voſtre tableau.
Mais de mon ſtyle vn peu nouueau
Aueque raiſon ie m'effraye,
Et i'ay bien peur qu'on ne me raye
Comme vn malheureux poëtereau.

Ainſi chantoit vn malheureux,
quoy qu'il n'euſt quaſi point d'haleine,
Et que ſon poulmon catharreux
Ne fit ſortir ſa voix qu'à peine.
Il le faiſoit pourtant beau voir,
Car iuſtaucorps de velours noir
Habilloit ſa carcaſſe tendre,
Sa main vn baſton ſouſtenoit,
qui partout alloit & venoit,
Où ſa main ne pouuoit s'eſtendre,
Executant ſans ſe meſprendre
Ce que le malade ordonnoit,

quoy que ſon chant fut enroüé,
Que ridicule fuſt ſa Lyre,
Si creut-il qu'il ſeroit loüé
Si GASTON daignoit en ſoûrire:

Car il n'a chanté ſeulement
Que pour ſon diuertiſſement :
Tout autre fin il deſauouë.
Et quand quelqu'vn s'en moquera,
Et ſon carme meſpriſera,
Il luy fera ma foy la mouë ;
Et qu'on le blaſme ou qu'on le louë,
Au diable s'il s'en ſoucira.

A MADAME D'HAVTEFORT reuenant à la Cour.

ELEGIE.

REVEILLEZ-vous, ô ma Muſe aſſoupie,
Et deuſſiez-vous en auoir la pepie,
Efforcez-vous de chanter haut & fort
pour le retour de la Dame Hautefort.
Or me voilà content de la Fortune;
Bien qu'elle m'ait touſiours porté rancune,
Puiſque ie voy deuant que de finir.
Cette Pucelle à la Cour reuenir.
Dieu vous le rende, ô toute aymable Reine.
Qui la tirez hors du pays du Maine,
Sejour hideux, n'en deſplaiſe aux chapons,
Mais tous pays à tous ne ſont pas bons.
Le Mans eſt bon aux Manceaux & Mancelles,
Mais l'Element des illuſtres Pucelles,
Telle que l'eſt cette Dame d'Atour,
Ne fut iamais que Paris ou la Cour.
O que mon cœur en reſſentira d'aiſe.
Que i'en riray dedans la triſte chaiſe

Où ie me voy depuis trois ans cloüé,
Souffrant des maux comme en ſouffre vn roüé:
Mais quelquefois pourtant mon eſprit joüe,
Et quelquefois ie ris & fais la moüe
Durant le temps que ſur mon corps floüet
I'ay des tourmens pires que le foüet :
Mais aujourd'huy quelque douleur qu'il ſente,
Si faut-il bien que le malheureux chante;
Comme il chantoit, quoy que d'vn ton caſſé,
Quand on chantoit par tout, il eſt paſſé.
O qu'vn chacun s'en va bien-toſt connoiſtre,
Que different ſous vn different Maiſtre,
Le temps qui vient du temps paſſé ſera,
Chacun pleuroit, tout le monde rira :
Pour moy ie ris à gorge deſployée,
Si que i'en ay la teſte deſuoyée :
Mais i'ay raiſon de rire auec excez,
Puiſque mes vœux ont eu ſi bon ſuccez,
Que ie verray dans Paris la grand ville,
Dame Hautefort, & toute ſa famille :
Car vous venez, illuſtre Hautefort,
Et crois-ie bien que vous venez bien fort,
Et que Naillard voſtre mene-carroſſe
Ne vous fait pas venir à pas de roſſe,
Et crois-ie bien que s'il dort en venant,
Il en ſera repris incontinent:
Aſſeurément la braue Nouſſardiere,
Se tourmentant que l'on n'auance guiere,
Et s'eſcriant comme feroit vn fou,
Iuſqu'à gonfler les veines de ſon cou,
Hors la portiere auancera la teſte,
Dira, Naillard, vous n'eſtes qu'vne beſte,
Madame veut aller d'vn meilleur train,
Touchez, Naillard, vous dormirez demain,

Alors Naillard apres telle ſemonce,
S'allongera ſans faire de reſponce,
Et redoublant de ſa verge le clac,
Vos bons cheuaux haſtez du flic & flac,
Auanceront, en s'éloignant du Maine,
Deuers Paris, proche le Bourg la Reyne;
Où moy chetif i'eſpere de vous voir,
Cela s'entend ſi i'en ay le pouuoir,
Et ſi le mal qui me rend miſerable
Veut bien ſouffrir que ie ſois charitable
Pour vous aller faire mon compliment,
Et pour cela ie ne veux qu'vn moment,
Apres cela que ma douleur s'augmente,
Que de plus beau ſa rage me tourmente,
Vous ayant veuë, & voſtre ſœur auſſi;
De tous mes maux i'auray peu de ſoucy.
Que puiſſez-vous, ô Reyne bonne & belle!
Qui rappellez cette Dame fidelle,
Et ſur l'eſtat & ſur les volontez
Regner autant que vous le meritez.
Que largement pour action ſi bonne,
De l'Eternel la Bonté vous guerdonne.
Et puiſſiez-vous, vous & vos chers enfans,
Viure chacun ſix vingts quatre ou cinq ans;
Et moy Scarron, carcaſſe décharnée,
Finir bien-toſt ma dure deſtinée,
Ou que des iours meilleurs me ſoient donnez:
Mais, par ma foy, ce n'eſt pas pour mon nez.
Ie fus, ie ſuis, & ſeray miſerable,
Mais du Seigneur la ſageſſe admirable
Sçait bien pourquoy mon tourment doit durer:
Ie le veux donc ſouffrir ſans murmurer.

Satisfaction à M. D. M.

CHANSON.

CEs diſcours oncques ie ne crus,
Et maintenant ie ne le crois ;
Ie vous le iure par la Crois,
Qu'en Eſpagnol on nomme Crvs,
Ie ne vous crus iamais capable,
Tant en vos faits comme en vos dis,
D'vn diſcours qui ſeroit coupable ;
Ce ſont langages d'eſtourdis,
qu'oncques par ma foy ie ne crus
Et que maintenant ie ne crois,
Ie vous le iure par la Crois,
qu'en Eſpagnol on nomme Crus.
Sçachez donc que ie vous honore
Autant, n'oſant pas dire plus,
que faiſoit Monſieur Cephalus
Et Mademoiſelle l'Aurore.
Et que ces diſcours ie ne crus,
Que maintenant ie ne les crois :
Ie vous le iure par la Crois,
Qu'en Eſpagnol on nomme Crus.

BILLET.

DE grace enuoyez vne lettre
A qui vous a fait tant de Vers.
Si ce n'eſt que vous vouliez mettre
Son petit eſprit à l'enuers.
Si lettre il ne reçoit aucune,
Sans pourtant vous porter rancune
Contre Fortune il peſtera:
Mais vne ligne d'eſcriture,
Peut faire ceſſer ce murmure,
Et faire en ſorte qu'il croira,
Qu'auec tous ſes maux incurables,
Il n'eſt pas des plus miſerables.

A LA REYNE.

A La plus pleine de vertu
Que iamais le Royaume ait eu,
La meilleure Reyne du monde,
En qui toute ſageſſe abonde.
Vn petit Poëte ſuranné
Souffrant touſiours comme vn damné,
Et qui bien ſouuent la dent grince,
Car bien ſouuent douleur le pince,
Oſe aujourd'huy bien humblement
En forme de remercîment,
Offrir petits Vers ridicules,
Plaiſe à Dieu qu'ils ſoient ſans macules,
Puis que l'Autheur les façonna
Pour Dame qui macule n'a.
Çà venez donc à moy ma Muſe,
Venez ma petite camuſe,
Dont le nez n'eſt pas aquilin,
Venez à pas de Triuelin,
Auec brodequins à ſonnettes,
Et vos meilleures caſtagnettes,
Mais ve nez donc en peu de temps,
Car i'enrage lors que i'attens,
Et l'honneur d'exercer ma veine

Pour cette incomparable Reyne,
Me rend le courage auſſi fier
Que ſi i'eſtois vn financier.
Honteuſe, vous n'oſez peut-eſtre
Deuant telle Reine paroiſtre,
Demeurez donc en voſtre Mont
Où toutes vos autres ſœurs ſont,
Reduites à filer quenoüilles
Et ne viure que de grenoüilles,
Et de ſalades de creſſon
Tant iours de chair que de poiſſon,
Que ſur les bords de l'Hypocrene
La tres-honorable fontaine,
Vous trouuez pour vous ſubſtanter,
Et la malle faim éuiter,
Depuis que la grande Eminence
Qui tant eut & laiſſa finance,
Eſt en Sorbonne, où s'il ne dort
Il pourra s'ennuyer bien fort.
Mais chaque mal a ſon remede,
Et i'eſpere que ſans voſtre aide,
Celle meſme pour qui i'eſcris
Peut toute ſeule à mes eſprits,
Communiquer tant de lumiere,
Que deſſus ſi riche matiere,
Ie feray des Vers à foiſon,
Et vrayment c'eſt bien la raiſon;
Car cette Reyne ſans ſeconde,
Qui fait du bien à tant de monde;
Et qui veut bien m'en faire auſſi,
Entend que mon corps raccourcy,
De tous les corps le moins mobile,
Ne ſoit plus corps d'homme de Ville,
Mais qu'il ſoit corps d'homme de Cour,

Graces a la Dame d'Atour,
Qui ſans en eſtre conjurée
M'a cette grace procurée ;
Mais peu de temps i'en joüiray,
Car helas ! bien-toſt ie mourray,
Ie voy la mort qui me muguette,
Et qui pour me rauir me guette,
Oüy bien toſt ſon grand dard roüillé
Dedans mon ſang ſera moüillé.
Mais cette camarde eſt bien folle,
Il ne faut qu'vne craquignolle,
Coup d'épingle ou de camion :
Enfin la moindre leſion,
Sans faire joüer la rappiere
Peut me loger dans vne biere,
Comme elle fit ce Maiſtre Iean
Plus renommé que le grand Pan,
Et qui nonobſtant ma Requeſte
Encore bien qu'il luy fiſt feſte
Laiſſa finir ſes triſtes iours,
A mon Pere entre Amboiſe & Tours,
Mais tant parler de funeraille
N'eſt pas vn langage qui vaille ;
Meſme en cet agreable temps
Que tous les peuples ſont contens
De vous voir, ô l'honneur des Reines,
Regir de cét Eſtat les reſnes,
Et regner ſur les volontez
Par vos ineffables bontez.
O que quiconque en Dieu ſe fonde,
Fait bien-toſt voir à tout le monde
Que ſans luy l'honneur ne peut rien
Et que ie me confirme bien
Par l'eſtat heureux où vous eſtes,

Et par tous les biens que vous faites.
Que toſt où tard la pieté
Trouue ſon loyer merité.
Quant à ce qui touche moy-meſme,
Sçachez que la bonté ſupréme
Vous guerdonnera largement,
Pour m'auoir donné logement.
Car en ma petite perſonne,
O Reyne auſſi belle que bonne,
Vous fonderez en la logeant,
Vn Hoſpital pour peu d'argent,
Car ie penſe auoir ce me ſemble,
Tout ce que peut auoir enſemble,
De grands maux curables ou non,
Vn Hoſpital de grand renom;
Par exemple Paraliſie,
I'en ay, mais de la mieux choiſie,
De fiévre touſiours quelque accez,
De Rheume touſiours par excez;
Des yeux ie ne voy quaſi goutte,
Aux jointures i'ay touſiours goutte;
Aux nerfs ſouuent contorſion,
Et par tout ailleurs fluxion.
Il eſt vray ie n'ay point d'vlceres,
Mais ie ne m'en tourmente gueres,
Vn iour peut-eſtre i'en auray,
Et bien plus que ie ne voudray,
Tous ces maux ſont qu'aujourd'huy i'oſe
Vous importuner d'vne choſe,
Ce n'eſt pas d'vne donaiſon,
Mais d'auoir en voſtre maiſon,
Bien que ie ſois vn peu mauſſade,
L'honneur d'eſtre voſtre malade,
De cét office ſi nouueau,

Voſtre train ſera bien nouueau,
Outre qu'aucun Roy de la terre,
Tant en la paix comme en la guerre,
Iamais par vn tel officier,
Ne s'eſt fait ſeruir par quartier.
Si vous accordez ma demande,
O Reyne de vertu tres-grande,
Ie n'auray pas peu de fierté,
D'eſtre de voſtre Majeſté
Le tres-obeyſſant malade;
Mais pourtant ie me perſuade,
Quoy que la gloire d'eſtre à vous,
Soit vn bien preferable à tous,
Que de cette charge nouuelle,
Que pour moy ie trouue fort belle,
Perſonne ne s'empreſſera,
Et que c'eſt moy ſeul qui l'aura
Tout le temps de ma triſte vie,
Sans que perſonne en ait enuie.

A MADAME DE HAVTEFORT.

I'Ay beau faire du quant à moy,
Si me trouuay-ie en grand eſmoy,
Quand aſſis dans ma chaiſe griſe,
Vis à vis de la Reine aſſiſe;
Ie me trouuay paſle & deffait
Sans parure & ſans attiffet;
Que volontiers ie donneroye
Quelque choſe ſi ie l'auoye,
Si mon col auoit eſté lors
Tant ſoit peu plus droit & moins tors;
Car eſtrange eſtoit ma figure,
Comme mon eſprit ſe figure,
Quoy que ie me fuſſe efforcé,
D'eſtre veu là bien agencé;
Et que ma face enjoliuée,
Deſſus ſa machoire lauée
Euſt eu quelques coups de raſoir,

Et certes il m'euſt fait beau voir
Auec vne barbe mal faite,
Et menton comme vne eſpouſſette,
Scandaliſer tel Cabinet:
Mais quoy que i'euſſe muſeau net,
Et qu'à deſſein de moins déplaire,
Ie me fuſſe au matin fait raire;
Quoy qu'eſbarbé, quoy que tondu,
Ie fus pourtant bien eſperdu;
Et quoy qu'aſſiſté d'vn bon Ange,
Mon eſtonnement fut eſtrange;
C'eſt vous qui ce bon Ange eſtiez,
Dame Hautefort qui m'aſſiſtiez,
Et qui r'aſſeuriez toute bonne
Noſtre tres-confuſe perſonne,
Tant i'auois tous les ſens rauis
De me rencontrer vis à vis
De cét objet tout adorable,
De cette Reine incomparable,
La meilleure que la France ait
Veû regner ſelon ſon ſouhait:
Contemplant ſon diuin viſage,
Ie me ſentois dans le courage
Ie ne ſçay quelle émotion
Pleine de veneration,
Elle auoit au bout de ſes manches
Vne paire de mains ſi blanches,
Que ie voudrois en verité,
En auoir eſté ſouffletté,
En deuſt ma face ja fleſtrie
En paroiſtre toute meurtrie.
Par cét eſchantillon ſi beau,
Il faudroit du moins eſtre vn veau,
Pour ne iuger que cette Reine,

Corps d'Iuoire habillé d'Ebene,
Eſt vn corps auſſi bien formé,
Qu'il eſt de belle ame animé.
D'vne ame aux grandes choſes née,
Maiſtreſſe de la deſtinée,
Dans l'heur & dans l'aduerſité,
Gardant touſiours ſa fermeté.
Vous qui l'aymez plus que vous meſme,
Vous que i'oſe dire que i'ayme,
Autant que quelqu'vn peut aimer,
Oſerois-ie vous informer
D'vn petit moyen tres-facile,
A ſa Maieſté tres-vtile,
Car elle peut en empeſcher,
Force honneſtes gens de pecher,
Qui m'appellent par grand menſonge,
Helas! i'en rougis quand i'y ſonge
Par tout monſieur l'Abbé Scarron:
Mais i'en aurois eſté larron,
Si ie jouyſſois d'Abbaye,
Car helas en iour de ma vie
On ne m'a iamais rien donné,
Quoy que ie ſois enſoutané,
Et depuis que robbe ie traine,
Ie conte prés d'vne ſemaine,
Quatre ou cinq mois & quatorze ans,
Dont les cinq derniers peu plaiſans,
Font que ie ſouhaitte à toute heure,
Ou la mort, ou ſanté meilleure.
Mais de mon office nouueau,
Mon deſtin me ſemble ſi beau,
Que ſouuent pauure cul de iatte,
Tout ſeul de rire ie m'eſclatte.
Si bien que qui lors me verroit,

Tres-iuſtement fol me croiroit,
Non pour ſouhaitter Abbaye,
Car ce n'eſt pas grande folie,
Au miſerable qui n'a rien,
De ſouhaitter vn peu de bien;

A MONSEIGNEVR MONSEIGNEVR LE CHANCELIER.

DEPVIS le temps, Grand CHANCELIER,
que ie barboüille du papier,
Il faut bien qu'eſtourdy ie ſoye,
Preſqu'autant que le fils d'vne Oye,
Iuſques aujourd'huy de n'auoir
Sur papier blanc mis ancre noir,
Et le tout à voſtre loüange:
Vrayment la choſe eſt bien eſtrange,
Et pas trop eſtrange pourtant.
Si l'on regarde que n'eſtant,
qu'vn tres-humble & petit Poëte.
Né ſeulement à la ſornette.
I'ay deû craindre en ſi grand ſubject,
De ne rien faire que d'abject,
Voila puiſque dire ie l'oze,
De noſtre ſilence la cauſe.
Si ie l'ay bien ou mal gardé,

Soit vn point par vous decidé :
Ce n'eſt pas qu'auſſi bien qu'vn autre,
Ie ne ſçache la valeur voſtre,
que tres-ſçauant *in Vtroque*,
A Ciceron Varon quoque
Vous eſtes homme comparable,
que le feu Roy fut admirable,
Alors que de vous il fit choix,
que dans la Science des Loix,
Vous paroiſſiez en Eminence,
Que vous eſtes pour la Finance,
Et pour le Conſeil admiré
Autant qu'au Palais deſiré,
Où vous rendiez ſi bien iuſtice,
En dépit du crime & du vice,
Enfin parmy nous CHANCELIER,
Onc ne fut qui ſceut allier
Tant de Sciences que vous faites ;
Onc n'en fut vn tel que vous eſtes,
Ou s'il en fut vn ſur ma foy,
Son nom n'eſt venu iuſqu'à moy :
Au treſor des lettres humaines,
Auez plus qu'aucun à mains pleines,
Puiſé de bien parler le don,
Soit que preparé, ſoit que non,
Rome qui fit tant l'entenduë,
Non tant pour la grande eſtenduë
Des païs qu'elle auoit conquis.
Que pour ſes Enfans tant exquis,
En eut peu qui vous eſgalaſſent,
N'en eut point qui vous ſurpaſſaſſent :
Qui de ce d'accord ne ſera,
Eſt ſot & touſiours le ſera.
Scipion qui conquit l'Afrique,

Le Naſica, l'Aſiatique,
Et depuis eux le *Numatin*,
Par qui vit finir ſon Deſtin
Carthage de Rome ennemie.
N'ont rien fait que ne fiſſiez mie.
Voila quand eſt des Scipions,
Vainqueurs de tant de nations.
Cherchons encore vn peu dans Rome
Parmy ceux qu'en elle on renomme,
Pour mon voir s'il ſe trouuera
Quelqu'vn qui vous eſgallera,
Sur lequel ie ne trouue à dire
Choſe à blâmer ou bien à rire,
Pour commencer à *Capité*:
Romulus qui fut allaitté
D'vne Louue, fut Fratricide,
Horace, fut Sororicide,
Sceuola qui ſe fit manchot
Depuis ne paſſa que pour ſot,
Brutus deuroit eſtre des Peres;
N'en deſplaiſe aux vertus auſteres,
qui l'ont vn peu trop eſtimé
Auec iuſte raiſon blaſmé.
Fabius qui creut comme en cage
Prendre l'Hannibal de Cartage,
Qui lors auec Bœufs & fagots,
Prit tous les Romains pour Nigaux,
Et leur ſage Chef pour vn Buſle,
En bruſlant de ſes Bœufs le muſle.
Ne fut qu'vn vieil Temporiſeur,
Le vieil Caton vn grand Cauſeur,
Qu'aucuns ont blâmé d'Auarice,
Et meſme d'vne autre grand vice,
C'eſt que ce bon homme Caton
Prenoit de ſon vin ce dit-on,

Pompée fit trop pour ſon Gendre,
Et par luy ſe laiſſa ſurprendre,
Lucule eſtoit trop diſſolu,
Craſſe de l'argent trop goulu,
Et Caton ſurnommé d'Vtique:
Dont l'Eloge eſt ſi magnifique,
Qu'aucuns ont dit que ſa vertu,
De macule n'auoit point eu;
Quand il déchira ſon Entraille,
Ne fit par ma foy rien qui vaille,
Et crois-ie bien qu'vn ſi ſot cas,
Beau Sire vous ne feriez pas,
que la gloire de vous bien faire
A Ceſar homme debonnaire,
N'euſſiez raui par voſtre mort
Comme luy, qu'on blâme bien fort.
Ciceron qui de Catiline
Euenta prudemment la mine,
Eſtoit vn timide Animal,
Tres malin à dire du mal,
Trop piquant quoy que l'amy noſtre,
Vn vray toque l'vn, toque l'autre,
Tant railloit indifferemment,
Ceſar fut mauuais garnement;
Quoy qu'il fut homme debonnaire:
Mais certes i'aurois trop à faire
Si i'allois cherchant entr'eux tous
Quelqu'vn qui vallut plus que vous,
Outre que i'ay ſuiet de craindre
De faire enfin le public plaindre,
En vous deſtournant ſi long-temps,
De vos emplois plus importans.
Ie dy ſeulement qu'en ſcience,
En force d'eſprit & Prudence,

En non fauſſes deuotions,
En charitables actions,
En bonté, douceur, & Clemence,
Et ſur tout en magnificence,
Vertu laquelle de tout temps
Rend les grands hommes eſclattans,
Ce que la Poëtique veine,
Fait voir aſſez en feu Mecene,
Plus que qui que ſoit eſclattez,
Outre cent autres qualitez,
Deſquelles Dieu comme ie penſe
Vous donnera la recompenſe,
Quand à moy ſi i'obtiens l'honneur
D'eſtre creu voſtre ſeruiteur,
C'eſt la raiſon que ie beniſſe
Le ſort qui deuant que finiſſe
De mes iours le maudit filet,
M'erige en voſtre humble valet.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN

Apres ſon retour d'Allemagne.

EPISTRE.

GRAND Duc d'Anguien, la terreur des Germains,
Veu la façon dont vous ioüez des mains,
Ie gagerois ma jaquete fourrée,
Que l'Aigle noire en bref ſera bourrée.
Le Bauarois eſt deſia pris ſans vert,
Et n'en deſplaiſe au ſire Iean de Vert,
Qui fit des mieux à gagner la guerite,
Sa belle Armée eſt toute déconfite,
Dont s'eſt trompé bien fort en ſon calcul.
Mercy le Chef ayant monſtré ſon cul
Vrayment le Raiſtre auoit trouué ſon homme:
Ha qui peut ſe repreſenter comme
Vous auez fait en quatre mois de temps,
Ce qu'autre euſt fait à grand peine en cent ans.

Auſſi vaillant que feu Monſieur Hercule,
Apres Ceſar que l'on appelloit Iule,
Dire pouuez, *veni*, *vidi*, *vici*,
Si i'eſtois vous, i'en vſerois ainſi,
Par Bellona quand vous allez ſi roide,
Les Ennemis ont beau crier à l'aide.
S'ils ne ſont prompts à bien tourner le dos,
Vous leur briſez piteuſement les os.
O quantes fois leurs fuitiues poſteres,
(De nos mouſquets receuant des cliſteres,)
Leurs meilleurs Chefs ſous vos eſtramaçons,
Ont-ils ſoüillé leurs meilleurs calleçons.
Pour auoir fait à ces trouppes crottées,
Vn Conin vert de poutres garottées,
Ceſar a fait vn liure preſque entier,
Mais il ne fut alors qu'vn Charpantier,
Au prix de vous à qui cette riuiere,
N'a pas ſemblé plus large qu'vne orniere,
Au prix de vous preneur de Philiſbourgs,
Chemin faiſant en moins de quinze iours,
Rendant le Rhein vn canal bien paiſible,
qui fut iadis aux Romains ſi terrible,
Et qui l'eſtoit aucunefois à nous,
Mais maintenant Rhein il faut filer doux,
Puiſque des lieux où commence ta ſource,
Iuſqu'où tu vas des erreurs de ta courſe,
Rendre raiſon à Madame la Mer,
(Vn bon Poëte euſt dit au flot amer,)
En peu de temps tu vas eſtre tout noſtre,
Toy qui prenois noſtre Duc pour vn autre:
Noſtre LOVIS le THIONVILLICVS,
ROCROYCVS, ITEM GERMANICVS,
Iuſques à quand que plus grande victoire,
Luy faſſe prendre autre nom plein de gloire.

En attendant vn temps ſi deſiré,
Ie Paul Scarron, pauure corps ſoberé,
Autrement dit malade de la Reine,
Ie prieray la bonté ſouueraine,
Qui vous a fait deſia tant de preſens,
Que vous viuiez encore ſix vings ans,
Touſiours en guerre auſſi craint que la foudre.
En Tedeums deſpenſant force poudre,
Et que ie ſois moy ridicule Autheur,
Tenu de vous tres-humble ſeruiteur.

A LA REYNE.

STANCES.

O GRANDE Reyne Anne d'Autriche,
Il court vn méchant bruit de moy,
On dit que ie ne ſuis pas riche,
On dit ſi vray que ie le croy:
Pour faire qu'vn tel bruit finiſſe,
Donnez moy quelque Benefice;
Ie n'en veux que des plus petits;
Vous le deuez pour voſtre gloire,
De peur qu'on ne voye en l'Hiſtoire
Qu'vn Malade vous ſert gratis.

De la triſte, & penible charge
que i'exerce auec probité,
Quoy que mal deſſus mal me charge;
Ie me ſuis fort bien acquitté:
Mais dans les frais qu'il y faut faire,
Cét employ pourra me déplaire
Si vous ne me donnez du bien,
Ie ne vous le garderay guiere;
Car dans vne petite biere
Ie ſeray bien-toſt moins que rien.

Depuis peu i'ay fait des merueilles
A ſeruir voſtre Majeſté,
Tant par desmaux que par des veilles
qui m'ont quaſi l'eſprit gaſté:
Ma Muſe qui ne ſçait qu'en dire,
En a perdu le mot pour rire,
Mais malgré les maux de mon cou,
Malgré les douleurs de ma hanche,
Vn ſeul mot de voſtre main blanche
Me feroit rire comme vn fou.

REMERCIMENT
A LA REYNE.

REYNE incomparable en merite,
Quoy que d'vn pouuoir ſans limite,
Le Ciel vous ait fait vn preſent,
qui certes n'eſt pas mal plaiſant ;
I'oſerois pourtant bien vous dire,
Ou bien que ie ne mente eſcrire
Que vouloir changer mon deſtin,
Touſiours cruel, touſiours mutin,
Vous ſera choſe difficile,
Fuſſiez-vous deux fois plus habile,
Vous vous y prenez pourtant bien,
Ou certes ie n'y connois rien :
Non que des douleurs que i'endure,
Contre moy la guerre ne dure :
Mais vous me les adouciſſez
Alors que vous m'enrichiſſez.
Moy chez qui iuſques à cét heure
L'indigence a fait ſa demeure,
Laquelle ne va iamais ſans
Pluſieurs maux tres-embaraſſans,
Qui chez moy viuoient en gendarmes,
Comme faim, ſoif, froid, peur, ſoin, larmes,
Mais à l'aſpect de vos Louys,

Ils ſe ſont tous eſuanoüis,
Et maintenant ſans trop en faire
Ie puis hauſſer mon ordinaire
De deux Medecines par mois,
Et ſi vous le voulez de trois :
Car, ô des Reynes la merueille,
De me faire tirer l'oreille
Et conteſter auecque vous
Ie meriterois mille coups,
Or pour vous rendre humblement grace,
Sçachez que l'Hyuer me menace
De deux ou trois maux inconnus,
Ie voudrois qu'ils fuſſent venus
Pour vous bien témoigner l'enuie
Que i'ay de n'employer ma vie
qu'à ſeruir voſtre Majeſté
Auec grande fidelité,
Moy qui puis dire ſans brauade
que ie ſuis vn fort bon malade,
Si bon qu'aujourd'huy le Soleil
N'en void point au lit de pareil.

A MADEMOISELLE DESCARS;

Le voyage de la Reyne à la Barre.

BELLE DESCARS à qui ie ſuis,
Puis que mal-heureux ie ne puis
En chaiſe priuée ou publique
Porter chez-vous mon corps Etique;
Puis qu'il n'eſt pas en mon pouuoir
D'aller au Louure pour vous voir,
Si vous me le voulez permettre
Par vne bien diſcrette lettre,
Ie vous feray de temps en temps
Recit des choſes que i'entends,
C'eſt vne veritable choſe,
Qu'homme propoſe & Dieu diſpoſe;
Tel penſe s'aller promener,
Qu'il faut au logis ramener,
Crotte à l'habit, boſſe à la teſte:
Le deüil ſuit bien ſouuent la feſte.
Qui n'euſt penſé que l'autre iour

Quand à la Barre alla la Cour,
Vne ſi belle promenade.
Ne ſe deuſt faire ſans caſcade?
Cependant caſcade s'y fit,
Plus d'vn carroſſe s'y rompit,
Teſtes y furent boſſuées,
Et Damoiſelles eſchoüées.
Des Ducs y furent deſmontez,
Et tous honneſtement crottez.
Saint Michel y perdit ſa cotte,
Mais elle y gagna quelque crotte.
Segur y meurtrit ſe gigots,
Pons de conſerue & d'abrigots
Empoiſſa toute ſa pochette.
Saint Louis perdit ſa manchette,
Vous vn mouchoir, Beaumont ſes gands,
Et s'enſanglanta quelques dents.
La Dame Dupuis deſuoyée,
Crioit à gorge deſployée
Que l'on l'auoit bleſſée au cou,
Et priſe par ie ne ſçay où.
Là penſent prendre vne main blanche.
On prenoit cuiſſe, bras ou hanche.
Ces beaux membres non mutilez
Ainſi confuſément meſlez
Reſſembloient vne fricaſſée
Par mal-heur en terre verſée,
De laquelle la ſaulce eſtoit
La boüe en laquelle on flottoit.
Chacun euſt beau roidir l'eſchine:
Quelqu'vne y laſcha quelque vrine,
Mais rien ne ſe trouua ſoüillé,
Le linge ſeul en fut moüillé:
Ie dis cecy par conjecture,

Car ie ſçay qu'en telle anantur e
Il peut ſouuent arriuer pis ;
Mais certes quand on eſt ſurpris
Et dans la peur de ſe reſpandre
On laiſſe tout faire & tout prendre ;
Mais reprenons nos corps crottez,
Bien moins veus alors que taſtez .
Nos belles teſtes deffriſées ,
Nos belles Nymphes eſcraſées ,
Ce beau carroſſe qui verſa ,
Où plus d'vn corps de peur piſſa ,
Où parut ſur plus d'vne joüe ,
Au lieu de mouche grain de boüe.
N'eſt-il pas vray , belle Deſcars ,
qu'vne chandelle de deux liars
Vous euſt ſeruy dans ce naufrage :
Autant , peut-eſtre dauantage
Que ces beaux Soleils de la Cour
Eclipſez ce mal-heureux iour ,
Et qui lors au fonds d'vne orniere
Se rencontrerent ſans lumiere ?
De ce piteux trebuchement ,
I'eſcris fort temerairement ,
Et ie dois m'empeſcher d'en rire
Ne la ſçachant que par oüy dire.
Dites moy donc la verité ,
L'a ton fidellement conté ?
Eſt-il vray qu'vn pareil naufrage
Eſprouua des Ducs le courage,
Et que le Duc de Ventadour
Y perdit tout fors ſon Amour ,
Qui luy laiſſa force aſſez grande,
Pour à beau pas de Sarabande ,
Nonobſtant ſon trebuchement ,

Aller s'offrir bien humblement,
Eſcuyer ſouſmis & fidelle,
A voſtre ſœur ſi bonne & belle,
Mon incomparable Hautefort,
Seule maiſtreſſe de ſon ſort.
Eſt-il vray que l'on vit la nueque,
Du Comte Dorual ſans peruque,
Et quand ſon Char ſe reſpandit,
Qu'il fit ce que lors chacun fit,
C'eſt à dire gaſta ſes bottes.
On dit qu'à ſe tirer des crottes,
Le Duc d'Vſez, ce bon Seigneur,
Monſtra qu'il eſt homme d'honneur.
Enfin comme vous ils tomberent,
Et comme vous ils ſe crotterent:
Dieu vueille garder d'vn tel cas,
Car ma foy ie n'en rirois pas,
La Reine ma bonne maiſtreſſe,
Pour qui l'on doit prier ſans ceſſe,
De Dieu l'Eternelle bonté,
De la conſeruer en ſanté.
On dit que c'eſt choſe certaine,
Que ſa Majeſté fut en peine,
De ce qu'on s'eſtoit laiſſé choir,
Et qu'elle enuoya pour ſçauoir
Comment s'eſtoit fait le naufrage,
Mais bien plus eſtourdy que ſage,
Celuy qui luy fit le rapport,
Le fit auec vn tel tranſport,
Qu'il fourra ſon pied par meſgarde,
(Il merite qu'on le poignarde
Le mal-heureux valet de pied)
Qu'il fourra dis-ie ſon gros pied,
Si fort dans vne grande orniere,

Qu'il en jallit ſur la portiere :
De bouë plus d'vn quarteron.
Que maudit ſoit fait le larron,
De qui la iambe deſloyalle
Crotta ſa perſonne Roaylle :
Mais vne heure vient de ſonner.
Ie feray bien de terminer :
Cette bonne ou mauuaiſe lettre,
Et puis ie ne ſçay plus qu'y mettre ;
Pardonnez à voſtre Cocher,
Adieu ie m'en vay me coucher.

ADVIS
A LA REYNE.

AYMABLE mere de mon Roy,
Princeſſe en vertus admirable,
Par qui mon deſtin miſerable
Sera changé comme ie croy:
Si l'honneur de voſtre ſeruice,
Me fait auoir vn Benefice,
Ie feray voir en vn moment,
Sans me rompre beaucoup la teſte,
Que qui ſait Bien vne Requeſte:
Sçait bien faire vn Remercimẽt.

A MONSIEVR LE DVC DE VENTADOVR DEVXAIN.

A qui le Duc d'Vſez caſſa vn bras en tombant ſur luy dans vn carroſſe qui verſa.

DIEV vous preſerue de la tombe,
Et du Duc d'Vſez quand il tombe.

A LA REYNE.

REQVESTE.

SCARRON par la grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ny feu ny lieu,
Mais bien du mal & de la peine:
Hoſpital allant & venant,
Des iambes d'autruy cheminant,
Des ſiennes n'ayant plus l'vſage,
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
Et pourtant faiſant par courage
Bonne mine & fort mauuais ieu.

Prie humblement ſa Maieſté
De ſe remettre en la memoire,
Qu'au commencement de l'Eſté,
Alors que la Cour deuint noire;
Il fut ſon malade aduoüé,
Dont le Tout-Puiſſant ſoit loüé,
Qu'on luy donna quelque eſperance
D'auoir vn petit logement,
Et tout auſſi-toſt par aduance
Qu'il en fit vn remerciment.

Ce remercimont imprimé
Chez Touſſainct Quinet le Libraire,
Deuroit bien eſtre ſuprimé,
Mais quelque effort qu'il ait pû faire ;
Par tout Paris il a couru :
Chacun l'a dit, chacun l'a cru
A force de l'entendre dire.
Il le croit luy meſme quaſi ;
Vous-meſme, ô Reine qu'il admire,
Ne le croyez vous point auſſi ?

Grande Reine n'en croyez rien ;
C'eſt croire faux comme hereſie,
Helas, il s'en apperçoit bien
Dont vainement il ſe ſoucie,
Chaque quartier maiſtre Arragon
Prend ſon argent comme vn dragon,
Ie ſuis malade de la Reine,
S'écria-il tout rechigné,
Mais il veut auoir la main pleine
Tout auſſi-toſt qu'il a ſigné.

Cependant ce malade exerce
Sa charge auec integrité,
Pour ſeruir voſtre Majeſté.
Depuis peu l'os la peau luy perce :
Tous les iours s'accroiſt ſon tourment ;

Mais il le ſouffre gayement,
Il fait ſa gloire de ſa peine,
Et l'on peut iurer ſeurement
qu'aucun Officier de la Reyne
Na la ſert ſi fidelement.

A

MONSIEVR LE COMMANDEVR DE SOVVRE'.

EPISTRE.

TRiſte & confus comme vn fondeur
Qui n'a pas bien fondu ſa cloche,
Ie t'écris, braue Commandeur,
Bien aſſeuré de ta candeur,
Et que ton cœur n'eſt pas de roche.

La cheute de ma Hautefort
M'eſt vn rude coup de tonnerre:
Car c'eſt par elle que le ſort
Reconnoiſſoit qu'il auoit tort
De me faire touſiours la guerre.

Rogue comme vn Anglois Millour
Ie mépriſois l'homme de ville,
Ie me croyois homme de Cour,
Mais helas, par vn mauuais tour
Le ſort m'en a fait faire gille.

Et ie me voy comme autrefois,
Grace à fortune déloyale,
Reduit peu, s'en faut aux abois,
Pauure, & n'ayant plus que la voix
Derriere la place Royalle.

Par Mahon monſieur le Deſtin
Vous eſtes vne male-beſte,
C'eſt donc en vain, maiſtre Lutin,
Que i'ay le ſoir & le matin
Baſty requeſte ſur requeſte.

Quoy toute la compaſſion
Qu'on témoigna de ma miſere,
Ne fut donc qu'vne illuſion,
Et l'eſpoir d'vne penſion
Rien qu'vne choſe imaginaire ?

Quoy tous mes vers & mon Typhon
Helas, i'en pleure quand i'y penſe,
Me ſeruiront moins qu'vn chiffon,
Et le nom de Rimeur bouffon
Sera toute ma recompenſe ?

Quoy la Reine m'aura donc veu,
Et les yeux d'vne grande Reyne
Sur mon pauure corps n'auront eu
Non plus de force & de vertu
Que de l'onguent miton mitaine?

Quoy le don de cinq cens eſcus
N'a donc eſté qu'vne paſſade,
Et bonnement ie me deceus,
Quand ie crus mes malheurs vaincus
Par l'honneur d'eſtre ſon malade ?

Quoy ce bien-heureux logement,
Dont ie me monſtray tant auide,
Me fut donc promis vainement,
Et i'ay fait malheureuſement
Tant de remercimens à vuide ?

Quoy du deffunt & du viuant,
De l'vne & de l'autre Escarlatte,
Les promesses seront du vent.
Et seray comme cy deuant,
Scarron mal-heureux cul de jatte ?

Mais tous ces maux dont ie me plains,
Ne me sont qu'vne bagatelle,
Au prix d'vn plus grand que ie crains,
Que s'il est vray que ie le feins
Me puisse venir la gratelle.

C'est de ne pouuoir de long-temps
Auoir de vous vne visite,
Que mes desirs seront contens
Si i'obtiens ce que ie pretens,
Encor que ie ne le merite,

Hebergé comme vn pied d'escot
En maison fort peu venerable,
Contre Madame de Chabot
Faut demander dame Bacot;
C'est-là que gist le miserable.

A MADEMOISELLE.

ELEGIE.

JOVVENCELLE de Royal Sang,
Digne de voſtre Illuſtre rang,
Toutes les grandes Heroïnes
Dont Grece & Rome ſont les fines,
En toute leur vie n'ont eu
La moitié de voſtre vertu:
Moins belle que vous eſt l'Aurore,
Et moins la Printaniere Flore,
Moins Venus à l'eſtomac nu,
Et moins Diane au front cornu,
Moins Iunon la dame fantaſque,
Et moins Pallas qui porte vn caſque.
Bien moins le fût dame Helena
Pour qui la Grece mal-mena
Troye la nation fidelle,
Dont on tient que ſortez, la belle,
De par feu Monſeigneur Francus,
Qui valloit ſon peſant d'eſcus:
Incomparable eſt voſtre taille
Et la Deeſſe de bataille,
La tres-puiſſante Bellona,
Taille comme la voſtre n'a.

O qu'on connoiſt bien à la mine
Ceux qui ſont de race diuine !
L'autre iour chez dame Hautefort,
La Dame que i'ayme ſi fort,
Vous entraſtes la fin premiere
Auec tel excez de lumiere,
que i'en penſay perdre les yeux,
Tant lors vous brillaſtes ſur eux :
Ie vous vis pourtant quoy qu'indigne,
De porfil non en droite ligne,
Et ie vous guignay ſeulément,
Car vous luiſez trop puiſſamment.
L'oyſeau qui fixement regarde
Le Soleil, quelques rais qu'il darde,
S'il iettoit ſes regards ſur vous,
Guigneroit & feroit l'œil doux.
Il faut qu'on guigne quoy qu'on faſſe,
Quand on regarde voſtre face,
Et tout œil ſur le voſtre ouuert,
S'il ne ſe cloſt viſte, ſe pert.
Alors ie dis, la male-peſte,
C'eſt icy viſion celeſte
Qui nous vient ébloüir ceans,
C'eſt la Pucelle d'Orleans.
Pucelle de Royalle tige,
Derechef, male peſte ſis ie,
qu'elle a de graces & d'appas,
Mal-heur à qui ne la voit pas.
Que ce terme *la male peſte*.
Aucunement ne vous moleſte,
A grand peine eſt-il vn ſerment,
Il n'eſt peché que quand on ment.
Et s'il l'eſt, il ne peut pas eſtre
Aſſez gros pour damner ſon maiſtre !

Quand

Quand ie fais exclamation,
Ou bien quelque affirmation,
Ce terme m'eſt preſque ordinaire:
Mais ie pourrois pourtant mieux faire.
La male-peſte fis-ie donc,
De plus belle ie n'en vis onc,
Qu'elle eſt fraiſche, qu'elle eſt gentille,
La male-peſte quelle fille.
Et que qui ſera ſon mary
Sera du grand Dieu fauory.
Mais eſt-il bien vray que ſans peine,
Vous faites de Vers la centaine.
Et que de vous ſort vn dixain,
Plûtoſt que d'vn autre vn deuxain?
Aſtre naiſſant, Royale fille,
Dont l'eſprit admirable brille,
Autant que brille la beauté,
A moy ſeroit temerité
D'entreprendre voſtre peinture.
Ie n'y ſonge pas ie vous iure,
Ie la laiſſe aux maſche-lauriers,
Ie la laiſſe aux grands ouuriers,
Qui pour mener droit à la gloire,
N'ont beſoin que d'vne eſcritoire,
Et par vn ſeul petit Sonnet
Vous immortaliſent tout net.
Moy ie n'eſcris que bagatelles,
Et ie ne donne que pour telles
Les Vers que i'eſcris quelquefois,
Aux deſpens de mes pauures dois;
Seulement vous veux-ie icy dire,
Que voſtre merite i'admire,
Et que par deſſus ſeruiteur
Ie me dis voſtre Adorateur.

COVRANTE
DE MONSIEVR
DE
MAVLEVRIER.

BEL œil dont les regards ne font qu'harquebuzer,
Et qui faites par iour plus de cent trous,
Comme donc faites-vous
Pour tirer tant de coups,
En quel amoureux Magazin,
Bel œil homicide, bel œil aſſaſſin,
Prenez-vous tant de plom
Et tant de poudre à canon.
Ie croy qu'il vous en couſte bon,

Ie ne donnerois pas de mon cœur vn feſtu
Si l'on eſt quand on vous a regardé
Par vn regard dardé
Cruellement lardé,
Car ie confeſſe à haute voix:
D'auoir eu l'audace bien plus d'vne fois
De mes yeux eſtonnez,
De vous regarder au nez,
Que ie tiens des mieux façonnez.

COVRANTE DE BALLON.

MON cœur, moderez vos desirs,
Et cachez si bien vos soûpirs,
Que Lisimene ne sçache pas,
Ce que sur vous ont acquis ses appas,
Vne parole, vn soûpir seulement;
L'offence tellement
que i'ayme mieux mourir cruellement.
Que descouvrir
Que sa seuerité me fait mourir:
Prenez bien garde à ce que vous ferez
quand vous l'adorerez:
Car deuant elle si vous soûpirez
Vostre soûpir,
Sera bien-tost suiuy d'vn repentir.

Reuenez plustost ma raison
Me tirer hors de sa prison;
que l'inhumaine par son mépris
Laisse eschapper mon cœur qu'elle auoit pris
De tant de vœux à cette ingratte offers,
De tant de maux soufferts
Dans la cruelle prison de ses fers.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. ROMA

Ie veux bannir
Auec mon amour le ſouuenir
Qu'elle publie ma captiuité,
La ſuperbe beauté ?
Il ne m'importe ; i'ay ma liberté,
Et ſa rigueur
Ne s'exercera plus deſſus mon cœur.

AV GRAND FLOTTE.

Chanson à boire.

HA vrayment nous allons bien boire,
Si le vin ne nous manque point,
A bien remplir noſtre pourpoint
Mettons aujourd'huy noſtre gloire :
Beuuons du bon vin que voicy
Iuſques à nous en laiſſer prendre,
Et s'il nous force de nous rendre.
Rendons-luy la pareille en le rendant auſſi.

Que beny ſoit le jus d'Octobre.
Ce jus qui rougit tant de nez,
Malheur ſur les moriginez,
Malheur, malheur ſur la gent ſobre,
Malheur ſur les peuples bigots,
Honny ſoit qui ne les mépriſe,
Pires que la gent circonciſe,
Et pires mille fois que Gots ny Viſigots.

Grand FLOTTE de qui les entrailles
Ne s'ouurent qu'aux friands morceaux,
Sans qui les feſtins les plus beaux
Sont triſtes comme funerailles ;
Fronce ton grand nez aquilain,
Toy dont le rot eſt vn tonnerre,
Et branlant en main ton grand verre,
Laiſſe agir ton courroux ſur ce peuple vilain.

Contre cette laſche canaille
Exerce ton goſier d'airain,
Auecque nos voix de Lutrin
Nous te ſuiurons vaille qui vaille :
N'en deſplaiſe aux maiſtres de l'Art,
Noſtre Muſique eſt bonne & belle,
C'eſt toy, bon vin, qui la rends telle,
Puiſſe-tu nous durer iuſque à ce ſoit bien tard.

CHANSON A BOIRE.

QVE de biens ſur la table
Où nous allons manger,
O le vin delectable
Dont on nous va gorger,
Sobres loin d'icy, loin d'icy, beuueurs d'eau boüillie,
Si vous y venez vous nous ferez faire folie.
Que ie ſois fourbu, chaſtré, tondu, beguecornu,
Que ie ſois perclus alors que ie ne boiray plus.

Monſtrons noſtre ouurage,
Beuuons iuſques au cou,
Que de nous le plus ſage
Se monſtre le plus fou,
Vous qui les oyſons imitez en voſtre breuuage.
Puiſſiez vous auſſi leur reſſembler par le viſage.
Que ie ſois fourbu, chaſtré, tondu, beguecornu,
Que ie ſois perclus alors que ie ne boiray plus.

Et d'eſtoc & de taille
Parlons comme des foux ;
Qu'vn chacun crie & braille,
Hurlons comme des loups,
Iettons nos chappeaux & nous coiffons de nos ſeruiettes,
Et tembourinons de nos coûteaux ſur nos aſſiettes,
Que ie ſois fourbu, chaſtré, tondu; beguecornu,
Que ie ſois perclus alors que ie ne boiray plus.

Que le vin nous enuoye
D'agreables fureurs,
C'eſt dans luy que l'on noye
Les plus grandes douleurs,
O Dieu qu'il eſt bon, prenons en par deſſus la teſte,
Auſſi bien chez nous vomir eſt choſe fort honneſte.
Que ie ſois fourbu, chaſtré, tondu, beguecornu,
Que ie ſois perclus alors que ie ne boiray plus.

Haſtons nous de bien boire
Deuant qu'il ſoit plus tard,
Et chantons à la gloire
Du Seigneur de Cinq Mars,
Il eſt beau, vaillant, courtois, prend plaiſir à deſpendre :
Tel fut autrefois deffunt Monſeigneur Alexandre.
Que ie ſois fourbu, &c.

SONNET.

Pour Mademoiſelle de ** ſur la mort de Monſieur de Cinq Mars.

L'Adorable Daphnis n'a veſcu qu'vn moment
Vn rigoureux trépas pour iamais nous ſepare :
O Ciel auois tu fait vn chef d'œuure ſi rare,
Pour le perdre ſi toſt & ſi cruellement ?

Vis-tu iamais mortel, plus beau ny plus charmant,
Soleil qui te cachas à cét acte barbare,
Et depuis ce malheur où ma raiſon s'égare,
Me vois-tu quelquefois exempte de tourment?

Helas inceſſamment ie ſouſpire & ie pleure,
Vn iuſte deſeſpoir me tranſporte à toute heure,
Dans les ſeules horreurs ie trouue des appas.

Tout le monde m'en loüe & parle de ma flame,
Mais moy plus iuſtement ſans ceſſe ie me blâme
D'auoir perdu Daphnis & de ne mourir pas.

SONNET.

IMprudent que ie ſuis, i'ay regardé Climene,
Malheureux que ie ſuis elle m'a pû charmer,
Moy qui ne ſçay que trop qu'elle eſt ſuperbe & vaine,
Qu'elle veut bien qu'on l'ayme & ne veut pas aymer.

Helas, ſi j'obeïs au deſtin qui m'emmeine,
En quel gouffre d'ennuis me verray-ie abyſmer!
Ie ſors de ce pays ſans ſortir de ma peine,
Et i'emporte le feu qui me doit conſommer.

Rauy de tant d'attraits dont le Ciel l'a pourueuë
Ie la pers auſſi-toſt quaſi que ie l'ay veuë,
Que l'honneur de la voir m'eſt cherement vendu!

Mais ne poſſedant pas vne choſe ſi rare;
Dire que ie la pers, ha ma raiſon s'eſgare,
Non ie ne la pers point, mais moy ie ſuis perdu.

STANCES.

IE voyois tous les iours l'incomparable Iris,
I'admirois ſon eſprit, ie la trouuois fort belle
Imprudent que i'eſtois, ie m'aimois aupres d'elle,
Sans connoiſtre que i'eſtois pris:
Mais ne la voyant plus, ô bons Dieux quelle flame
S'eſt deſcouuerte dans mon ame!

Quels rigoureux tourmens n'ay-ie point enduré,
quand i'ay penſé depuis à ſes aymables charmes,
que i'ay pouſſé de cris, que i'ay verſé de larmes
Et que i'ay ſouuent ſouſpiré.
Mais ie ne la voy plus, & cependant mon Ame
Augmente tous les iours ſa flame.

Ie la ſens dans mon cœur augmenter chaque iour,

Mais auſſi chaque iour mon eſprit diminuë,
O dangereuſe Iris, pourquoy vous ay-ie veuë,
Si i'en deuois mourir d'amour
Et ſi ie ne ſçaurois, tant vous eſtes ſeuere,
Vous le dire ſans vous deſplaire.

L'amour que i'ay pour vous me tourmente ſi fort,
que i'en pourrois flechir l'ame la plus barbare,
Ie vous offenceray ſi ie le vous declare,
Si ie le cache ie ſuis mort :
Mais redoutant la mort moins que voſtre colere,
I'ayme mieux mourir & me taire.

STANCES.

SI ie n'ayme de tout mon cœur,
Iris dont le bel œil s'eſt rendu mon vainqueur
Par vne ſeule œillade,
Si de ſuiure d'autres appas,
Iamais l'amour me perſuade,
Ie veux que ſa beauté qui m'a rendu malade,
Ne me gueriſſe pas.

Ouy, ſi ie n'ayme conſtamment,
Et ſi iamais meſpris ou mauuais traitement
Me rendent infidelle.
O grands Dieux, à qui ie promets
De l'aymer & douce & cruelle
Ie veux bien que le feu dont ie bruſle pour elle,
Ne la bruſle iamais.

Ma raiſon pas de vains diſcours,
A beau me faire voir le peril que ie cours,
Quoy qu'elle me conſeille:
Beaux yeux qui paroiſſez ſi doux,

Beau teint, belle bouche vermeille,
Beaux cheueux, belle Iris, adorable merueille,
Ie veux moutir pour vous.

Mais que ie crains si mon transport
Luy descouure qu'elle est maistresse de mon sort,
Qu'elle ne s'en offence:
Car elle peut absolument,
Si i'ose rompre le silence,
M'ordonner de souffrir & me faire deffence,
De dire mon tourment.

Cachons donc encor nos desirs,
Et retenons si bien nos amoureux soupirs,
Qu'ils ne puissent paroistre:
O mon cœur, quand vous en ferez
Deuant celle qui les fait naistre,
Prenez bien garde à vous qu'elle n'aille connoistre
Pour qui vous soupirez.

Ie veux bannir
Auec mon amour le ſouuenir
Qu'elle publie ma captiuité,
La ſuperbe beauté ?
Il ne m'importe ; i'ay ma liberté,
Et ſa rigueur
Ne s'exercera plus deſſus mon cœur.

AV GRAND FLOTTE.

Chanſon à boire.

HA vrayment nous allons bien boire,
Si le vin ne nous manque point,
A bien remplir noſtre pourpoint
Mettons aujourd'huy noſtre gloire :
Beuuons du bon vin que voicy
Iuſques à nous en laiſſer prendre,
Et s'il nous force de nous rendre.
Rendons-luy la pareille en le rendant auſſi.

Que beny ſoit le jus d'Octobre.
Ce jus qui rougit tant de nez,
Malheur ſur les moriginez,
Malheur, malheur ſur la gent ſobre,
Malheur ſur les peuples bigots,
Honny ſoit qui ne les mépriſe,
Pires que la gent circonciſe,
Et pires mille fois que Gots ny Viſigots.

Grand FLOTTE de qui les entrailles
Ne s'ouurent qu'aux friands morceaux,
Sans qui les feſtins les plus beaux
Sont triſtes comme funerailles ;
Fronce ton grand nez aquilain,
Toy dont le rot eſt vn tonnerre,
Et branlant en main ton grand verre,
Laiſſe agir ton courroux ſur ce peuple vilain.

Contre cette laſche canaille
Exerce ton goſier d'airain,
Auecque nos voix de Lutrin
Nous te ſuiurons vaille qui vaille :
N'en deſplaiſe aux maiſtres de l'Art,
Noſtre Muſique eſt bonne & belle,
C'eſt toy, bon vin, qui la rends telle ;
Puiſſe-tu nous durer iuſque à ce ſoit bien tard.

CHANSON A BOIRE.

QVE de biens ſur la table
Où nous allons manger,
O le vin delectable
Dont on nous va gorger,
Sobres loin d'icy, loin d'icy, beuueurs d'eau boüillie,
Si vous y venez vous nous ferez faire folie.
que ie ſois fourbu, chaſtré, tondu, beguecornu,
que ie ſois perclus alors que ie ne boiray plus.

Monſtrons noſtre ouurage,
Beuuons iuſques au cou,
que de nous le plus ſage
Se monſtre le plus fou,
Vous qui les oyſons imitez en voſtre breuuage.
Puiſſiez vous auſſi leur reſſembler par le viſage.
Que ie ſois fourbu, chaſtré, tondu, beguecornu,
Que ie ſois perclus alors que ie ne boiray plus.

Et d'eſtoc & de taille
Parlons comme des foux ;
Qu'vn chacun crie & braille,
Hurlons comme des loups,
Iettons nos chappeaux & nous coiffons de nos ſeruiettes,
Et tembourinons de nos coûteaux ſur nos aſſiettes,
Que ie ſois fourbu, chaſtré, tondu; beguecornu,
Que ie ſois perclus alors que ie ne boiray plus.

Que le vin nous enuoye
D'agreables fureurs,
C'eſt dans luy que l'on noye
Les plus grandes douleurs,
O Dieu qu'il eſt bon, prenons en par deſſus la teſte,
Auſſi bien chez nous vomir eſt choſe fort honneſte.
Que ie ſois fourbu, chaſtré, tondu, beguecornu,
Que ie ſois perclus alors que ie ne boiray plus.

Haſtons nous de bien boire
Deuant qu'il ſoit plus tard,
Et chantons à la gloire
Du Seigneur de Cinq Mars,
Il eſt beau, vaillant, courtois, prend plaiſir à deſpendre :
Tel fut autrefois deffunt Monſeigneur Alexandre.
Que ie ſois fourbu, &c.

SONNET.

Pour Mademoiſelle de ** ſur la mort de Monſieur de Cinq Mars.

L'Adorable Daphnis n'a veſcu qu'vn moment
Vn rigoureux trépas pour iamais nous ſepare :
O Ciel auois tu fait vn chef d'œuure ſi rare,
Pour le perdre ſi toſt & ſi cruellement ?

Vis-tu iamais mortel, plus beau ny plus charmant,
Soleil qui te cachas à cét acte barbare,
Et depuis ce malheur où ma raiſon s'égare,
Me vois-tu quelquefois exempte de tourment?

Helas inceſſamment ie ſouſpire & ie pleure,
Vn iuſte deſeſpoir me tranſporte à toute heure,
Dans les ſeules horreurs ie trouue des appas.

Tout le monde m'en loüe & parle de ma flame,
Mais moy plus iuſtement ſans ceſſe ie me blâme
D'auoir perdu Daphnis & de ne mourir pas.

SONNET.

IMprudent que ie ſuis, i'ay regardé Climene,
Malheureux que ie ſuis elle m'a pû charmer,
Moy qui ne ſçay que trop qu'elle eſt ſuperbe & vaine,
Qu'elle veut bien qu'on l'ayme & ne veut pas aymer.

Helas, ſi j'obeïs au deſtin qui m'emmeine,
En quel gouffre d'ennuis me verray-ie abyſmer!
Ie ſors de ce pays ſans ſortir de ma peine,
Et i'emporte le feu qui me doit conſommer.

Rauy de tant d'attraits dont le Ciel l'a pourueuë
Ie la pers auſſi-toſt quaſi que ie l'ay veuë,
Que l'honneur de la voir m'eſt cherement vendu!

Mais ne poſſedant pas vne choſe ſi rare;
Dire que ie la pers, ha ma raiſon s'eſgare,
Non ie ne la pers point, mais moy ie ſuis perdu.

STANCES.

IE voyois tous les iours l'incomparable Iris,
I'admirois ſon eſprit, ie la trouuois fort belle
Imprudent que i'eſtois, ie m'aimois aupres d'elle,
Sans connoiſtre que i'eſtois pris :
Mais ne la voyant plus, ô bons Dieux quelle flame
S'eſt deſcouuerte dans mon ame !

Quels rigoureux tourmens n'ay-ie point enduré,
quand i'ay penſé depuis à ſes aymables charmes,
que i'ay pouſſé de cris, que i'ay verſé de larmes
Et que i'ay ſouuent ſouſpiré.
Mais ie ne la voy plus, & cependant mon Ame
Augmente tous les iours ſa flame,

Ie la ſens dans mon cœur augmenter chaque iour,

Mais auſſi chaque iour mon eſprit diminuë,
O dangereuſe Iris, pourquoy vous ay-ie veuë,
Si i'en deuois mourir d'amour
Et ſi ie ne ſçaurois, tant vous eſtes ſucre,
Vous le dire ſans vous deſplaire.

L'amour que i'ay pour vous me tourmente ſi fort,
que i'en pourrois flechir l'ame la plus barbare,
Ie vous offenceray ſi ie le vous declare,
Si ie le cache ie ſuis mort :
Mais redoutant la mort moins que voſtre colere,
I'ayme mieux mourir & me taire.

Beau teint, belle bouche vermeille,
Beaux cheueux, belle Iris, adorable merueille,
Ie veux moutir pour vous.

Mais que ie crains ſi mon tranſport
Luy deſcouure qu'elle eſt maiſtreſſe de mon ſort,
Qu'elle ne s'en offence:
Car elle peut abſolument,
Si i'oſe rompre le ſilence,
M'ordonner de ſouffrir & me faire deffence,
De dire mon tourment.

Cachons donc encor nos deſirs,
Et retenons ſi bien nos amoureux ſouſpirs,
Qu'ils ne puiſſent paroiſtre:
O mon cœur, quand vous en ferez
Deuant celle qui les fait naiſtre,
Prenez bien garde à vous qu'elle n'aille connoiſtre
Pour qui vous ſouſpirez.

CHANSON.

IRIS pour qui ie brûle nuit & iour,
Me donne à tout moment de nouuelles attein-
Pleurs, ſouſpirs, deſeſpoirs & craintes. (tes;
Serez vous ſeulement le fruit de mon amour?
Sera-t'elle douce ou cruelle?
Seray-ie heureux, ou mourray-ie pour elle?

Mes yeux touſiours ſur les ſiens attachez,
Luy deſcouurent aſſez le ſecret de mon ame,
Mon cœur luy monſtre aſſez ſa flame,
Par des ſouſpirs qu'en vain ie veux tenir cachez:
Mais me ſera-t'elle cruelle?
Seray-ie heureux, ou mourray-ie pour elle?

Non non mon cœur, c'eſt trop deliberer,
Il faut mourir d'amour puis qu'elle eſt toute aymable,
Ou rigoureuſe ou pitoyable:
Le conſeil en eſt pris, ie la veux adorer:
Auſſi bien quelle fin plus belle
Pourrois-ie auoir que de mourir pour elle?

A MONSIEVR SARRAZIN.

EPISTRE.

O TOY de qui jadis ie fus voiſin,
Qui par le cœur es bien mieux Sarrazin
Que par le nom, puiſque de mon abſence
Bien peu te chaut, ainſi comme ie penſe,
Si tu n'eſtois dur comme de l'acier,
Et plus cruel qu'vn Lyon carnacier,
Tu me viendrois, monté comme vn ſainct George,
Voir quelquefois, mais tu mens par la gorge
Quand tu te dis eſtre fort bon amy,
Toy qui n'en es ſeulement vn demy:
Si tu iurois d'aymer fort ton amie,
Si crois-ie bien que ne mentirois mie:
Car de tout temps à l'amour forcené,
Tu me parois aueir le nez tourné:
Mais d'amitié peu te chault, ce me ſemble;
Qui les amis vnit ſi bien enſemble,
Au lieu qu'Amour n'eſt que deception,
Que malangin, que dol, que fiction.
I'en puis parler autant ou plus qu'vn autre;

Car l'Amour fut iadis le Tyran noſtre,
Qui m'empliſſoit le cœur de feu Gregeois,
Mais las ! c'eſtoit au temps que ie marchois,
Que ie portois chapeaux de belle forme,
Comme on en void chez marion de Lorme,
Que ie chargeois mes jambes de canons,
Et que i'auois aux pieds ſouliers trop longs ;
Mais maintenant, malheureux ie ne bouge,
Mon couurechef n'eſt plus qu'vn bonnet rouge,
Loin de porter des canons ſuperflus,
Once de chair aux jambes ie n'ay plus,
Loin de chauſſer comme on ſe chauſſe au Louure,
Mes pieds tortus humble pantouſle couure;
Mais maintenant havré, paſle & défait,
Iuſt'au-corps noir eſt tout mon attifet,
Iuſt'au-corps noir eſt toute ma parure
Contre le froid bien garny de fourrure ;
Ainſi du Sort indignement traitté,
Tout mon ſoulas eſt d'eſtre viſité,
Et i'eſperois, non pas pour mon merite,
Duquel ie ſçay la quantité petite,
Qu'on te verroit vne fois ſeulement :
Mais eſperer qu'vn Sarrazin Normant,
De ſes amis garde quelque memoire,
En bois bruſlé c'eſt chercher vache noire.
Vn iour chez-moy, ie m'en ſouuiens tres-bien,
Tu me iurois, & ne me iurois rien,
Tu me iurois, & c'eſtoit piperie,
Que ma perſonne eſtoit de toy cherie,
Ie te iurois, & c'eſtoit verité,
Qu'à te cherir ie me ſentois porté ;
Nous nous diſions ainſi choſe ſemblable,
Toy menſonger, & moy tres veritable ;

Mais on ne doit croire que rarement
Vn Sarrazin, qui de plus eſt Normant,
Tout homme ayant cette double teinture,
Sera touſiours de mauuaiſe nature,
Comme il appert par ce beau Sarrazin,
De qui ie fus autrefois le voiſin,
Et de qui n'ay maintenant connoiſſance
Non plus que ſi le lieu de ſa naiſſance
Eſtoit celuy d'où nous vient le Coco,
Ou bien Goa, le Perou, Mexico,
Ou les Pays qui ſont delà la ligne,
Que d'aller voir, ie me ſens tres indigne;
Car on m'a dit qu'homme ſans pieds & mains
N'eſt pas trop propre à faire longs chemins;
Et moy ie ſuis, quoy qu'auec pieds & pattes,
Le plus chetif d'entre les culs de jattes,
En ces païs loingtains & peu connus,
Où ſans trembler les hommes vont tous nus;
Si tu faiſois ta demeure ordinaire:
Ie me tairois ou ie me deurois taire;
Car tel chemin ſi remply de hazard,
Ne s'entreprend pour ſimple Dieu vous gard
Mais ta demeure, ame trop deſloyale
Eſt tout aupres de la place Royale,
Ou l'on ne va, ſi l'on veut, qu'à couuert,
D'où, quand on veut, le chemin eſt ouuert
Vers le quartier où ie fais ma demeure,
Oú de te voir, ie ſouhaite à toute heure,
Où pour te voir ſouhaits ne feray plus.
Puis qu'auſſi bien ils ſeroient ſuperflus;
Ou ſi i'auois place dans ta memoire,
Soit en allant ou venant de la Foire;
Te deſtournant de cent pas à coſté,
Et tirant droit deuers la Charité.

Tu pouuois bien me rendre vne visite :
Lors te voyant de ioye non petite
Mon pauure cœur eust esté consolé,
Et ie sçaurois comme tout est allé
Dans le desordre arriué dans la place,
Où fit des mieux le grand Comte Brancasse,
Où fit des mieux, mais de l'autre costé,
Vn tien amy de son frere assisté,
Homme à poil noir, homme à paix, homme à guerre,
A plume, à poil, soit par mer, soit par terre,
Mais ce discours n'est pas bon à pousser,
Car quelques vns pourroient s'en offenser.
Puis i'aurois sçeu, quel iour fut que la Lande
S'est enrôlé dans l'infernale bande,
Comme à propos il finit son destin,
N'ayant plus rien dequoy faire festin,
Ce qu'on en dit dans le Marests du Temple,
Ce que l'on dit du bel & sainct Exemple
Que la Ninon donne à tous les mondains,
En se logeant auecque les Nonains,
Combien de pleurs la pauure Iouuencelle
A répandu quand sa Mere, sans elle,
Cierges bruslans & portans escussons,
Prestres chantans leurs funebres chansons
Voulut aller, de linge enueloppée
Seruir aux vers d'vne franche lippée.
Puis pour laisser les morts en leur repos,
Et pour changer vn si triste propos,
Lisant des vers tant d'autruy que des nostres,
Riant des miens, disant du bien des vostres,
I'eusse auec toy passé d'heureux momens,
Sans ressentir mes rigoureux tourmens :
Mais ie voy bien que le destin contraire,

Pour me traitter touſiours à l'ordinaire,
Au triſte eſtat où ſa rigueur m'a mis.
Eſt reſolu de m'oſter mes amis.
Ce neantmoins, oublieuſe perſonne,
Humble bon-ſoir humblement ie te donne;
Quoy que bon-ſoir ne ſoit pas trop bien deu,
A qui d'amis ſouuenir a perdu,
Fait à Paris deſſous ma cheminée,
Par moy Scarron, carcaſſe décharnée,
Trois iours apres que les yeux furent clos
Pour vn iamais à la mere l'Enclos.

A L'INFANTE DESCARS.

EPISTRE.

IE ne ſongeois à rien moins qu'à paſté,
Lors que le voſtre à moy fut apporté :
A ſon aſpect, pucelle vertueuſe,
Belle Deſcars, mon ame fut ioyeuſe ;
Quoy que pour lors mon miſerable corps
Souffrit cent maux en tous ſes membres torts,
Et qu'il eut lors ſouffert vne ſaignée
Par Medecin bien ou mal ordonnée,
Quand à mes yeux apparut le boiſſeau,
Ie dis leans loge plus d'vn pruneau,
Et ie me dis tout à l'heure à moy-meſme,
Voicy dequoy manger tout le Careſme,
Pruneaux ſont bons, le ventre en eſt laſché,
Et quand on ieuſne en manger n'eſt peché :
Mais de beaucoup s'accrut mon allegreſſe
Quand i'apperceus la ronde forteresſe,
Et plus encor elle s'accrut alors
Que i'apperceus ſix venerables corps
Morts eſtendus tous couuerts de bleſſures,
Dont gros lardons bouchoient les couuertures.

Or n'euſt eſté qu'ils eſtoient trop bleſſez
Par ces lardons dont ils eſtoient penſez,
Guerir pouuoient la choſe eſt tres-certaine,
Tant eſt du lard la vertu ſouueraine,
Tant ſont du lard rares les qualitez,
Et de cecy nullement ne doutez,
Ains comme moy mettez la chair bardée
Bien au deſſous de la moindre lardée.
Ces ſix Manceaux ſi brauement lardez,
De force gens furent lors regardez;
Car force gens eſtoient lors dans ma chambre.
Chacun deſquels s'en donna quelque membre:
Car à diſner ils eſtoient inuités,
Tous braues gens, & fort peu dégouſtez.
Les vns diſoient, O vous que paſte enſerre,
A bélles dents on vous fera la guerre.
Autres diſoient, de vous ie mangeray,
Ou bien plûtoſt ie vous deuoreray.
Enfin chacun en dit ſa ratelée,
Et cependant nappe fut eſtallée,
Prés de laquelle il fallut m'approcher.
Car ce iour-là ie ne voulois marcher:
Mais on ſçait bien que c'eſt mon ordinaire.
D'eſtre touſiours aſſis à ne rien faire,
Et meſme on dit, mais ce ſont médiſans,
Qu'on ne m'a veu marcher depuis trois ans.
Lors le paſté fut mis ſur nappe miſe,
Et le diſné demandé ſans remiſe,
En attendant lequel fut reſolu
Pour contenter noſtre appetit goulu,
Que le paſté commenceroit la feſte,
Car auſſi bien la ſouppe n'eſtoit preſte.
Lors vn chacun à ſon gré ſe plaça,
Et pour manger à table s'agença.

Lors en ma main vn couſteau voulus prendre,
Ne ſongeant plus qu'elle ne peut s'eſte ndre ;
Mais du paſté tel eſtoit le tranſport,
Que i'oubliois que mon bras eſtoit mort.
Vn autre fit ce que ie voulois faire,
Et le premier morceau fut ſon ſallaire,
Premier morceau qui fut ſi bon trouué,
Que le ſecond fut bien-toſt enleué;
Puis vn chacun ſe nantit peſle-meſle :
Qui d'vn gigot, qui d'vn blanc, qui d'vne aiſle,
Puis vn chacun but à voſtre ſanté,
Car vous l'auiez certes bien merité ;
Belle DESCARS, adorable pucelle,
D'eſprit tant bon & de face tant belle,
Enfin ſuruint potage d'vn chapon,
Apres lequel chacun cria bon, bon,
Tout chapon gras, fait ſoupe ſucculente,
Lors à manger la troupe ne fut lente.
Lors de manger ſi bien on s'acquita,
Qu'en peu de temps au plat rien ne reſta.
Autre chapon ſuruint à la bonne heure,
Dont la couleur eſtoit vn peu meilleure :
Car il ſortoit de la broche tout chaut,
De ſel & pain ſalpoudré comme il faut.
N'y manquant rien que jus de bigarade,
Sans quoy roſty le plus ſouuent eſt fade.
Ce chapon gras, giganteſque ortolant,
Fut à nous tous vn mets tres-excellent,
Et preferable à toute confiture,
Comme il parut par ſa déconfiture.
En le mangeant chacun auec effort,
Crioit Viuat l'illuſtre Hautefort :
Car ils ſçauoient que cette illuſtre Dame,

De

De qui le corps n'eſt pas ſi beau que l'ame,
Bien que ce corps de cette ame animé,
De tous les corps ſoit le corps mieux formé:
Car ils ſçauoient, dis-ie, que liberale
Par ſa bonté qui n'eut iamais d'égale,
Elle m'auoit enuoyé ces chapons
Frais & frians, gros & gras, beaux & bons,
Deſquels voila toute la deſtinée,
qu'en me curant les dents i'ay griffonnée.
Et voilà qu'eſt deuenu le paſté
Dont i'ay mangé, quoy que bien dégouſté:
Car vous ſçaurez que rhume mortifere
Depuis huit iours quaſi me deſeſpere,
Mais ie me ſens bien plus deſeſperé
De ne point voir le retour deſiré
De voſtre ſœur, de mon illuſtre Dame,
Qu'inceſſamment en mes vœux ie reclame.
Mais ce diſcours commence à deuenir
Triſte & faſcheux, il faut donc le finir,
Vous aſſeurant, ô noble jouuencelle,
que ie vous ſuis ſeruiteur tres-fidelle.

LA

RELATION VERITABLE

De tout ce qui s'eſt paſſé en l'autre Monde, au combat des Parques & des Poëtes.

Sur la mort de VOITVRE.

A PARIS,

Chez GVILLAVME DE LVYNE, Libraire Iuré, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Iuſtice.

M, DC. LXI.

Auec Priuilege du Roy.

AV LECTEVR, QVI NE M'A IAMAIS VEV.

LEcteur, qui ne m'as iamais veu, & qui peut-eſtre ne t'en ſoucies gueres, à cauſe qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la veüe d'vne perſonne faite comme moy; Sçache que ie ne me ſoucierois pas auſſi que tu me viſſes, ſi ie n'auois appris que quelques beaux eſprits facetieux ſe réjoüyſſent aux dépens du miſerable, & me dépeignent d'vne autre façon que ie ne ſuis fait. Les vns diſent que ie ſuis cul de jatte; les autres que ie n'ay point de cuiſſes, & que l'on me met ſur vne table dans vn eſtuy, où ie cauſe comme vne Pie borgne, & les autres que mon chappeau tient à vne corde qui paſſe dans vne poulie, & que ie le hauſſe & baiſſe pour ſaluer ceux qui me viſitent. Ie penſe eſtre obligé en conſcience de les empeſcher de mentir plus longtemps, & c'eſt pour cela que i'ay fait faire la

planche que tu vois au commencement de mon Liure. Tu murmureras ſans doute ; car tout Lecteur murmure, & ie murmure comme les autres, quand ie ſuis Lecteur; Tu murmureras, dis-je, & trouueras à redire, de ce que ie ne me monſtre que par le dos. Certes ce n'eſt pas pour tourner le derriere à la compagnie, mais ſeulement à cauſe que le conuexe de mon dos, eſt plus propre à receuoir vne inſcription, que le concaue de mon eſtomac, qui eſt tout couuert de ma teſte penchante, & que par ce coſté-là, auſſi bien que par l'autre, on peut voir la ſituation, ou plutoſt le plan irregulier de ma perſonne. Sans pretendre de faire vn preſẽt au public, (car par Meſdames les neuf Muſes, ie n'ay iamais eſperé que ma teſte deuint l'original d'vne medaille.) Ie me ſerois bien fait peindre, ſi quelque Peintre auoit oſé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, ie m'en vay te dire à peu prés comme ie ſuis fait.

I'ay trente ans paſſez, comme tu vois au dos de ma chaiſe, Si ie vay juſqu'à quarante, j'adjouſteray bien des maux à ceux que i'ay deſia ſoufferts depuis huit ou neuf ans. I'ay eu la taille bien faite, quoy que petite. Ma maladie l'a raccourcie d'vn bon pied. Ma teſte eſt vn peu groſſe pour ma taille. I'ay le viſage aſſez plein, pour auoir le corps tres-décharné: Des cheueux aſſez, pour ne porter point de perruque; I'en ay beaucoup de blancs, en dépit du Prouerbe, I'ay la veüe aſſez bonne, quoy que les yeux gros; ie les ay bleus; I'en ay vn plus enfoncé que l'autre, du

coſté que ie panche la teſte. I'ay le nez d'aſſez bonne priſe. Mes dents autresfois perles carrées, ſont de couleur de bois; & ſeront bien-toſt de couleur d'ardoiſe. I'en ay perdu vne & demy du coſté gauche, & deux & demy du coſté droit, & i'en ay deux vn peu égrignées. Mes jambes & mes cuiſſes ont fait premierement vn angle obtus, & puis vn angle égal, & enfin vn aigu. Mes cuiſſes & mon corps en font vn autre, & ma teſte ſe penchant ſur mon eſtomac, ie ne repreſente pas mal à vn Z. I'ay les bras raccourcis auſſi bien que les jambes, & les doigts auſſi bien que les bras. Enfin, ie ſuis vn raccourcy de la miſere humaine. Voila à peu prés comme ie ſuis fait. Puis que ie ſuis en ſi beau chemin, ie te vais apprendre quelque choſe de mon humeur. Auſſi-bien cét Auant-propos n'eſt fait que pour groſſir le Liure à la priere du Libraire, qui a eu peur de ne retirer pas les frais de l'Impreſſion. Sans cela il ſeroit tres-inutile, auſſi-bien que beaucoup d'autres. Mais ce n'eſt pas d'aujourd'huy que l'on fait des ſottiſes par complaiſance, outre celles que l'on fait de ſon chef.

I'ay touſiours eſté vn peu colere, vn peu gourmand; & vn peu pareſſeux. I'appelle ſouuent mon valet ſot, & vn peu apres Monſieur. Ie ne hay perſonne, Dieu vueille qu'on me traitte de meſme. Ie ſuis bien aiſe quand i'ay de l'argent, & ſerois encor plus aiſe ſi i'auois la ſanté. Ie me réjoüys aſſez en compagnie. Ie ſuis aſſe

content quand ie ſuis ſeul, Ie ſupporte mes maux aſſez patiemment ; Et il me ſemble que mon Auant propos eſt aſſez long, & qu'il eſt temps que ie le finiſſe.

A MESSIEVRS MES CHERS AMIS MENAGE ET SARRAZIN, OV SARRAZIN ET MENAGE.

MESSIEVRS MES CHERS AMIS;

C'eſt faire d'vne pierre deux coups que de dédier en meſme temps vn ſeul Liure à deux perſonnes. Ie ne ſçay ſi i'ay droit de me ſeruir d'vn tel Prouerbe, moy qui ſuis eſtropié des pieds, & des mains: & ſi ce n'eſt point introduire vne nouueauté dans la Dedicatoire. Mais ie ne me pique pas d'écrire correctement, & ie fais fort

bien de m'épargner vne Epiſtre liminaire, n'en ayant deſia que trop fait, & en ayaant beaucoup à faire, ſi i'ay la conſtance d'acheuer l'Eneide Burleſque. Le Liure que ie vous dédie contient enuiron mille Vers. Chacun de vous en aura cinq-cens pour ſa part. Vous en meritez ſans doute dauantage. Auſſi auois-ie fait deſſein d'y adiouſter vn petit Roman, que i'ay commencé il y a quelque temps, qui promettoit quelque choſe. Mais par mal-heur, ou par ma faute, ie n'ay pû empeſcher mon Heros, d'eſtre condamné à eſtre pendu dans Pontoiſe, & cette penderie-là eſt ſi vray-ſemblable, que ie ne croy pas la pouuoir changer en quelque autre auanture, ſans donner vne mauuaiſe ſuite à mon Roman, & faire vne faute de iugement.

Foin, au lieu de m'eſtendre ſur vos loüanges, comme c'eſt la couſtume; ie me ſuis ſi fort eſloigné de mon ſuiet, que ie ne ſçay ſi i'y pourray retourner. Pas trop foin pourtant; il vaut mieux tard que iamais; & ie puis faire mon Epiſtre tant longue que ie voudray. Tenez-vous donc bien, ie m'en vay vous loüer le plus fort que ie pourray: Mais par où commenceray-ie? Ou par où ne commenceray-ie point? Certes.

Comme en cueillant vne guirlande
On eſt d'autant plus trauaillé,
Que le parterre eſt eſmaillé
D'vne diuerſité plus grande.

Ie ne fus iamais ſi empeſché de ma vie. Vous eſtes les deux plus beaux eſprits de la robe & du manteau ouit. Vous poſſedez les Langues eſtran-

geres ; auſſi bien que les poſſedez. Vous ſçauez toutes les fineſſes de la noſtre. Vous eſtes inimitable en Proſe & en Vers, & les plus clair-voyans de tous les Critiques. L'vn de vous deux ſçait danſer, chanter & ioüer des inſtrumens,

Sans parler de la Lyre,
Cela s'en va ſans dire.

Pour tirer de l'arc, ſaulter & lutter, ie n'en ſçay rien : mais ie ne voudrois pas iurer qu'il n'y ſçeuſt quelque choſe. Dans les conuerſations il n'y a que pour vous ; on vous monſtre au doigt dans les ruës. Vous eſtes bons, beaux, gracieux, ioniaux, courtois, liberaux & meſme vaillans & amoureux. ſi vous auiez à l'eſtre, quoy que vos profeſſions vous diſpenſent du premier, & pour le ſecond, ie ne doute point,

que vous ne ſçachiez bien ce que c'eſt que l'amour,
Et que dans vos ieunes années,
Ce Dieu qui ſe plaiſt fort chez les ames bien nées,
N'ait fait chez vous quelque ſejour.

Enfin vous eſtes de veritables Vertueux, & tels, que quand quelqu'vn veut faire l'entendu, il dit ; Ie viens de chez Menage ; Ie m'en vay voir Sarrazin. Menage & Sarrazin me viennent de quitter. Et moy-meſme qui vous parle, quand quelqu'vn de vous, ou tous deux enſemble m'eſtes venu voir, ie ne puis m'empeſcher de le dire à tout le monde, & bien ſouuent deux ou

trois fois à vne meſme perſonne, en quoy ie reconnois qu'il y a de la vanité en mon fait. Mais ne vous fais-ie point rougir ? Car vous eſtes modeſtes auſſi, & de ces viſages qui rougiſſent aiſément, & que i'aime ſi fort. Là là, remettez-vous, ie m'en vay vous laiſſer en paix : Quoy que

En ſi beau ſujet de parler ;
Le merite qu'on veut celer,
Souffre vne injuſte violence.

[Au premier Liure que ie vous dédieray (car ſi ie vis, ie ſuis homme à vous en dédier encore;) I'eſpere que vous reconnoiſtrez, que mon ſtyle ſe ſera fortifié par la lecture de quelques Epiſtoliers Modernes, que ie ne nomme point de peur de noier. Ie vous donne le bon ſoir, & ſuis de toute mon ame,

MESSIEVRS MES CHERS AMIS,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur.
SCARRON.

VOICY LA RELATION VERITABLE

De tout ce qui s'eſt paſſé en l'autre Monde, au combat des Parques & des Poëtes.

Sur la mort de VOITVRE.

PArques vous auez fait des voſtres,
Celuy qui valoit tous les autres,
que i'auois moy meſme eſleué,
Vous me l'auez donc enleué !
Vieilles gaupes, vieilles barbares,
Qui n'en voulez qu'aux hommes rares,
Et qui mettez dans l'Vniuers
La ſterilité des bons Vers :
Vous auez fait mourir Voiture,

Cette adorable creature !
Voiture qui fut ſi parfait,
Et vous penſez auoir bien fait,
Et vous auez fait pis que pendre,
Et les Muſes vous deuroient prendre,
Et venger deſſus vous le tort,
Que leur fait vne telle mort,
Vous auez fait mourir Voiture,
Cette adorable creature !
Voiture qui me fut ſi cher ;
L'auez vous fait pour me faſcher ?
Vous ne me voulez pas reſpondre,
Vieilles que Dieu vueille confondre :
Et vous ſoûriez entre-vous.
Ha vrayment à force de coups,
Et ce ſeront coups d'eſtriuieres,
Ie vous apprendray, Filandieres,
Que ie ne ſçay pas mieux harper,
que ſur vieilles ſans dens fraper,
Apollon ayant dit ces choſes,
Tres-dignes des Metamorphoſes,
Il fit ſigne au cher Catullus,
Au bon Horace, à Tibullus,
A Marot ſon valet de chambre,
Puis leur mit à chacun vn membre,
Ou nerf de bœuf entre les mains.
Et leur dit : Sans eſtre inhumains,
Vous pouuez ſur ces mal-faiſantes,
Exercer vos dextres ſçauantes,
Non pas en leur faiſant rondeau,
Mais en déchiquetant leur peau,
C'à donc ſous leurs cottes trouſſées
Que ces vieilles ſoient bien feſſées,
Et deſſus le ventre & par tout,

Enfin qu'on me les pouſſe à bout.
Les braues Autheurs s'auancerent,
Mais les Parques les repouſſerent;
Lacheſis d'vn coup de fuzeau
Marqua Marot ſur le muzeau:
Atropos d'vn coup de ſa mulle
Donna grand ſoufflet à Catulle:
Cloton d'vn roüet à filer
Fit bien Tibulle deſtaler:
Horace qui craignoit la touche,
Ne les atraqua que de bouche,
Et leur dit tout ce qu'il y a
Dans l'Ode de Canidia.
Les Parques de cizeaux armées,
De ce bon ſuccez animées
Se ruerent ſur Apollon,
Et Cloton de ſon violon
Luy fit comme vne bourguignotte,
Le bon Dieu luy trouſſa la cotte,
Et deſſus ſes feſſes plaqua
Vn grand coup qui bien fort claqua.
Les Autheurs s'en mirent à rire;
Et Clement Marot oza dire,
Vieille Hou-hou, vieille Ha-ha,
Voſtre chien de feſſier en a.
Et la Parque dont la furie
S'augmenta par la raillerie;
Enfonça ie ne ſçay comment
Sa quenoüille en ſon fondement.
Il gaigna l'huis faiſant des eſſes,
Vne quenoüille entre les feſſes,
Tel qu'vn Hannetton quand au cu
Luy pendille vn brin de feſtu.
Maiſtre Apollon par ſa retraite

Crut ſa partie eſtre mal-faite.
Sans manchettes & ſans rabat
Catulle eſtoit hors de combat.
Horace non plus que Tibulle
Reſiſtance ne faiſoient nulle,
Il alloit donc quitter tout là,
quand pour ſon grand bon-heur, voila
Marot deſquenoüillé qui rentre,
Qui luy remit le cœur au ventre:
Auec luy venoient ſaint-Gelais,
François Villon & Rabelais,
Plus laid que l'Amant de Siringue,
Qui tenoit en main la ſeringue,
Dont il donnoit des lauemens
A ſon maiſtre Eueſque du Mans.
Cette ſeringue eſtoit remplie
D'eau forte, noire comme ſuye.
Les Fileuſes il ſeringua,
Apollon les ſiens harangua:
Mais les Parques d'eux tous chargées,
Au lieu d'eſtre découragées,
Firent face de tous coſtez,
Leurs culs face à face ajuſtez.
Mais enfin leur manquoient les forces
Pour joüer de cizeaux ou forces,
Et le foible cedoit au fort,
quand le Deſtin ou bien le Sort,
Qui les Poëtes n'aymo guere,
Les vint attaquer par derriere,
Le Dieu qui ne s'en doutoit pas,
En recula deux ou trois pas,
Les Parques reprirent courage,
Et de combattre firent rage.
Ce Deſtin eſt vn Maiſtre Dieu,

Que l'on reſpecte en plus d'vn lieu.
Il n'eſt pas content des Poëtes,
Parce que dans leurs chanſonnettes
Ils ſe plaignent fort du Deſtin,
qu'ils appellent ſouuent lutin,
Comme auſſi de la deſtinée,
Qu'ils diſent contre eux acharnée.
Pour cela ce Deſtin ou Sort
Les tient pauures iuſqu'à la mort,
Et n'a pour eux qu'vn cœur de roche;
Outre qu'il eſt parent bien proche
Des Parques, comme l'ont conté
Gens qui ſçauent la parenté.
Les choſes eſtoient en ces termes.
Les deux partis conſtans & fermes,
A donner comme à receuoir,
N'oſteient pas mal plaiſans à voir.
Les Parques fort bien combatirent;
Et iamais Parques mieux ne firent:
Apollon tres-bien combatit,
Et iamais ce Dieu mieux ne fit.
Des Autheurs ie n'oſe rien dire,
Les vns, ſauf l'honneur de la lyre,
Firent tres-mal, autres tres-bien,
Les autres vn peu plus que rien.
Cela veut dire quelque choſe:
Quand de ce different la cauſe
Voiture cét aymable eſprit,
Ie ne ſçay pas comment apprit,
Que pour luy Parques & Poëtes,
S'entr-enſanglantoient leurs mains nettes;
Comme il eut touſiours l'eſprit doux,
Exempt de tout mortel courroux,
Il ne pût apprendre ſans larmes,

Qu'il fut cauſe de ce fait d'armes,
Il courut donc à Iupiter
Dire qu'il euſt à ſe haſter.
Autrement que la Parquerie,
Et toute la Poëterie
S'en alloient par des coups fourrez
Deuenir corps défigurez:
Ce Dieu ne prit pas ſon tonnerre,
N'allant pas pour faire la guerre,
Ny pour mortel foudrifier:
Il crut que pour pacifier,
Autant Parques comme Poëtes,
Vn foüet garny de ſonnettes
Eſtoit vn baſton ſuffiſant.
En cét équipage plaiſant
Il alla donc vers la meſlée;
Qui s'eſtoit bien renouuellée:
Force gens auoient pris party,
Et le Ciel eſtoit my-party.
Les Gorgones & les Furies,
Qui ſont dans les œuures fleuries
Des Poëtes vieux & nouueaux,
Peintes à crins de ſerpenteaux,
S'eſtoient aux Muſes oppoſées,
Leſquelles bien ſcandaliſées
De voir trop toſt dans le tombeau
Homme, dont l'eſprit fut ſi beau,
Eſtorent à ce combat venuës,
Ainſi qu'Amazones veſtuës:
Pour ſecourir leur gouuerneur
En Muſes de bien & d'honneur.
Outre les armes deffenſiues,
Elles en auoient d'offenſiues.
L'vne auoit vn bon halecret,

Et l'autre vn joly cabacet.
L'vne vn Thirſe & l'autre vne pique :
(Toutes ces armes à l'antique)
De plus chacune, vn arc Turquois,
Et des fléches plein vn carquois :
Enfin ces Filles renommées
Vinrent là iuſqu'aux dens armées.
Vous m allez dire aſſeurément,
Où prendre tout cét armement ?
Puis qu'il faut que ie vous le die,
C'eſt pour ioüer la Comedie,
Quand il eſt feſte au firmament,
Et pour cela ſoigneuſement
Tous ces baſtons elles conſeruent,
Qui d'autre choſe ne leur ſeruent.
Mais pour rien moins que pour cela
Elles les prirent ce iour-là.
Iupiter fit mauuaiſe mine,
Voyant cette guerre inteſtine,
Et ie gagerois bien qu'il fit
Grand peur à quiconque le vit,
Du fouët garny de ſonnettes,
Sur les Parques, ſur les Poëtes,
Sur les Muſes, ſur le Deſtin,
Sur les Dames au vilain crin,
Ce ſont les horribles Gorgones
Et les Eumenides felones.
Excepté ſur maiſtre Apollon,
Qu'il nomma pourtant violon,
Il fit vne rude décharge,
Qui luy fit faire bien-toſt large.
De reſpect, ou de peur des coups,
Chacun deuant luy fila doux.
Puis il voulut ſçauoir la choſe,

Et qui du mal eſtoit la cauſe.
Apollon pour préoccuper,
Sire on ne deuoit pas couper,
Dit-il, la trame de Voiture,
Si rare en verſificature,
Et qui n'eſtoit pas ſi caſſé,
Qu'on ne s'en fuſt fort bien paſsé.
Meſlez-vous de voſtre Parnaſſe,
Et que chacun ſon meſtier faſſe,
Dit Cloton, nous auons coupé
Le fil d'vn homme bien huppé,
Pour venir quereller les Parques,
Qui coupent bien ceux des Monarques.
Ha vrayment, Meſſire Apollon,
Vous eſtes vn bon violon;
Et vous & vos pedantes Muſes,
En vertu de vos Cornemuſes
Et de voſtre art de bien jaſer,
Penſez-vous immortaliſer,
Et faire éternellement viure
Vn homme auſſi bien que ſon Liure
Vous y perdrez voſtre Latin:
Par noſtre maiſtre le Deſtin
Les trames nous ſont meſurées,
Si-toſt qu'elles ſont expirées,
Auec vn beau coup de cizeau,
Crac, le voila dans le tombeau,
Quel qu'il ſoit, fuſt-il à Voiture
Comparable en bonne eſcriture,
Ainſi parla Dame Cloton.
Apollon pour prendre ſon ton,
Et pour ne pas haranguer rude,
Fit entre ſes dents vn prelude,
Puis apres s'eſtant auancé,

Le visage vn peu courroucé,
Comme il pensoit ouurir la bouche,
Le grand Iupin d'vn œil farouche
Le regarda si fierement,
Que le pauuret facilement
Oublia ce qu'il vouloit dire.
Tout le monde s'en prit à rire,
Et sur tous les faiseurs de Vers;
Mais autre regard de trauers,
A toute la troupe rieuse
Fit prendre mine serieuse.
Puis rigide comme vn Caton,
Et branslant le maistre baston,
(Ce baston garny de sonnettes.
Que les Parques & les Poëtes
Regarderent auec respect)
Fit sortir de son diuin bec,
Telles & semblables paroles.
Iamais les entrepriſes foles
N'apportent aux entrepreneurs
Que des affronts & deshonneurs.
Si ce que ie dis quelqu'vn touche,
quiconque est le morueux, se mouche,
Et ne fasse plus le méchant,
Il n'en seroit pas bon marchant.
qui sçait mieux que moy que Voiture
Fut vne aymable creature ?
Il est mort, il estoit mortel,
Comme en terre chacun est tel,
On me dira, c'est grand dommage.
C'est peut-estre son aduantage.
Peut-estre mourant plus casé,
Ne fust-il pas mort bien sensé.
I'ay veu tel bel esprit en herbe,

Pour eſtre trop tard mis en gerbe,
Perdre ſon bel eſprit tout net,
Teſmoin le petit Francinet.
Certes Voiture fut vn homme
Digne de Paris & de Rome,
Ce fut vn eſprit excellent,
Qui n'a rien fait que de gallant,
Et ie feray que ſes ouurages
Seront fameux dans tous les âges.
Vn certain homme qui n'eſt pas
De ces mal-heureux eſprits bas,
Qui ne ſont iamais que copies,
Comme ſont Sanſonnets & Pies,
Oyſeaux d'vn naturel voleur,
Et qui ne chantent rien du leur.
Cét homme donc rare & celebre,
A fait vne pompe funebre,
Laquelle, s'il la met au iour,
Rauira la Ville & la Cour.
Autrefois pour railler Voiture,
On dit adieu la Voiture,
Comme on dit le grand Pan eſt mort,
Quand vn trépas importe fort.
Ie veux abolir la Voiture,
Qu'on diſe au lieu de Pan, Voiture!
Quiconque ne le fera pas,
Sera puny d'vn prompt trépas,
Certes le renom de Voiture,
Cette adorable creature.
Autant que le monde viura,
Ou Iupiter ne le pourra.
Cà donc pour commencer la choſe,
Que chacun, non à bouche cloſe,
Mais crie ainſi que moy bien fort,

Voiture eſt mort, Voiture eſt mort.
Les Dieux, Parques, Muſes, Poëtes,
N'eurent pas les bouches muettes,
Chacun cria & recria,
Et plus d'vn d'eux s'en enroüa.
Voiture ſeul par modeſtie
Ne tint pas auſſi ſa partie.
Quoy que rauy de tant d'honneur,
Tandis que dura la clameur,
Il eut comme vn homme bien ſage,
Rouge pudeur ſur le viſage.
Et cria. les yeux abbaiſſez,
Monſieur Iupiter c'eſt aſſez.
Voila comme finir la guerre,
Puis apres le lance-tonnerre
Fit les deux partis embraſſer,
Enuoya les bleſſez penſer,
Fit rendre les fuſeaux aux Parques.
Et les Auteurs portant leurs marques,
Suiuirent leur maiſtre Apollon,
Bien faſché de ſon violon,
Et de ce que ſon entrepriſe
N'auoit pas eſté ſi bien priſe
qu'il ſe l'eſtoit imaginé,
Mais comme bien moriginé,
Il ne remüa pas l'affaire,
Voyant qu'il n'y pouuoit rien faire;
Et i'ay ſçeu depuis peu de temps,
Qu'ils ont depuis veſcu contens,
Et que le bien-heureux Voiture
Eſt au Ciel en bonne poſture,
Et bien mieux qu'il n'eſtoit icy.
Dieu vueille que i'y ſois auſſi.

TYPHON,

OV LA

GIGANTOMACHIE.

Poëme Burleſque.

DEDIE'

A MONSEIGNEVR

L'EMINENTISSIME

CARDINAL

MAZARIN.

TYPHON,

OV LA GIGANTOMACHIE,

POËME BVRLESQVE.

CHANT PREMIER.

IE chante, quoy que d'vn goſier
Qui ne maché point de Laurier,
Non Hector, non le braue Ænée
Non Amphiare, ou Dapanée,
Non le vaillant fils de Thetis.
Tous ces gens là ſont trop petits,
Et ne vont pas à la ceinture
De ceux dont j'écris l'aduanture:
Ie chante cet homme étonnant
Deuant qui Iuppin le Tonnant
Plus viſte qu'vn trait d'Arbaleſte
S'enfuit ſans oſer tenir teſte:
Ie chante l'horrible Typhon,
Au nez crochu comme vn Griffon,
A qui cent bras longs comme gaules
Sortoient de deux ſeules épaules,

Entre leſquelles on voyoit
Teſte qui le monde effrayoit,
Teſte qui n'eſtoit pas à peindre,
Mais teſte à redouter & craindre ;
Au reſte, d'eſprit ſi quinteux,
que j'en ſuis quelquefois honteux.
IE CHANTE auſſi Meſſieurs ſes freres,
qui certes ne luy cedoient gueres,
Tant à déraciner des Monts,
qu'à paſſer Riuieres ſans Ponts.
Mettre les plus hautes Montagnes
Au niueau des plates Campagnes,
Et des grands Pins faire baſtons,
Qui n'eſtoient encor aſſez longs,
Deſquels maints grands coups ils donnerent
A maints Dieux qui ne s'en vanterent
Quand ils retournerent aux Cieux :
Mais fait bon battre glorieux.
O Grand MAZARIN ! ô Grand Homme !
Riche Treſor venu de Rome,
Laquelle n'a pas ſur ma Foy
Rien gardé de pareil pour ſoy,
En quoy paroiſt ſa courtoiſie,
Dont la France la remercie.
Eſprit qui ne t'endors jamais,
Expert en guerre, expert en paix,
IVLE plus Grand que le Grand IVLE,
qui nous ſers autant qu'vn Hercule,
Sur lequel on dit qu'eſtant las,
S'accoudoit autrefois Atlas ;
Si tu voulois ton Arc détendre,
Et daignois juſqu'à moy deſcendre,
Si les petits Vers que j'écris
T'arrachoient le moindre ſoûris,

S'ils te cauſoient la moindre joye,
Ie le jure afin qu'on me croye,
Par le Chef de ſaincte HAVTEFORT,
Et c'eſt à moy jurer bien-fort,
Que malgré les maux que j'endure,
Malgré fortune toûjours dure,
Ie me tiendrois auſſi content,
Que ſi n'eſtant plus impotent
Ie pouuois à ton Eminence
Faire profonde reuerence,
Mais, helas! chetif ie ne puis,
Roide comme vn baſton ie ſuis,
Et par maudite maladie
Dont ma face eſt toute enlaidie,
Ie ſuis perſecuté deſlors
que du tres-adorable corps
De noſtre Reyne, que tant j'ayme,
Sortit LOVIS quatorzieſme,
Louys ſurnommé Dieu-donné,
Pour le bien de la France né,
Qui ſecondé de ta prudence
Nous mettra tous dans l'abondance,
En dépit des maudits Geans,
Des Mutins, des mauuaiſes gens,
Qui regrettez ne ſeroient gueres
S'on les voyoit habiter bieres,
Tandis que les bons demeurez
Habiteroient Palais dorez,
Mais pour vn Poëte groteſque,
Ie m'écarte trop du Burleſque.
Retournons-y donc promptement,
Auſſi bien c'eſt noſtre élement,
Et décriuons bien la furie
De toute la Giganterie;

Comme le grand fils d'Alcmena
Da ſa Maſſe les mal-mena,
Comme Iupiter de ſon Foudre
Eut le paſſe-temps de les moudre,
Et fit à Typhon leur grand Chef,
D'vne Montagne vn Couure-chef.
MVSES qui viſtes leur audace,
Et vous ſauuaſtes de Parnaſſe,
Quand Iuppin qui lors s'effraya,
Sauue qui peut aux Dieux cria,
Et depuis la Voute Eſtoillée
S'encourut à bride auallée,
Auſſi timide qu'vn Conil,
Iuſques au riuage du Nil:
Dites-moy bien de quelles formes
De peur de ces Monſtres énormes,
Les Dieux furent lors reuétus,
S'il eſt vray qu'ils furent battus,
Ou ſi ce fut eux qui battirent,
Et les Geans aneantirent,
Ou s'ils furent aneantis
Par ces grands hommes mal-baſtis:
Car, & d'eux, & des Dieux Celeſtes
Ne ſont demeurez aucuns reſtes:
De vous meſmes, & d'Apollon:
Quoy que tres-plaiſant violon.
Force gens diſent que vous n'eſtes
Autre choſe que des ſornettes:
Mais ſoyez ſornettes ou non,
Ie vay commencer tout de bon.
Vn Dimanche bon iour bon œuure,
Typhon aux cheueux de couleuvre,
Apres auoir tres-bien diſné
Iuſqu'à ventre déboutonné,

Inuita tous Meſſieurs ſes freres,
Qui de luy ne s'éloignoient gueres,
A vouloir pour chaſſer l'ennuy,
Ioüer aux quilles auecque luy :
Ces quilles eſtoient longues Roches,
Dont il auoit de ſes mains croches,
Sans nul marteau ny ferrement,
Fait vn jeu ie ne ſçay comment;
Elles n'eſtoient pas des plus belles,
Ny bien faites, mais telles-quelles,
Et la boulle ne rouloit pas,
Mais ſeulement alloit le pas,
N'eſtant qu'vne roche quarrée
En boulle fort mal figurée.
Ce fut enuiron la my-May,
Temps auquel on a le cœur gay;
Et ce fut dans la Theſſalie
Que cette trouppe tant jolie
Prit cette recreation,
Et joüa la collation,
Huit d'entreux aux quilles joüerent,
Et quelques autres parierent.
Ils joüoient au commencement.
Comme on fait toûjours, froidement,
Mais cette race diſcourtoiſe,
Ne peut joüer long temps ſans noiſe;
A la fin le jeu s'échauffa,
Deux fois bien fort on s'y facha:
Et deux fois on s'y penſa prendre
Tant ils auoient le cerueau tendre,
Mais Typhon mettant le holà,
Empeſcha ce deſordre-là,
Tellement que cette journée
Sans querelle fut terminée :

Mais mieux eût valu que cent coups
Ils s'entrefuſſent donnez tous,
Et qu'vne mal-heureuſe quille
N'euſt point attrapé la cheuille
Du grand pied plus long qu'vn arpent
De Typhon au crin de Serpent;
Ce fut Mimas le Sanguinaire
Qui le fit ſans le penſer faire;
Quoy que ce fut ſans y penſer,
Typhon penſa s'en offenſer,
Il ne fit pourtant pas la beſte,
De crainte de troubler la feſte,
Il grinça ſeulement les dents,
Et les yeux de colere ardans,
D'où des éclairs ſortoient en foule,
Il ramaſſa quilles & boule,
Et les jetta ſans regarder
Tant que ſon bras les peût darder,
Ces quilles d'vn tel bras ruées
Paſſerent bien-toſt les Nuées,
Et perçant la voûte des Cieux,
Donnerent juſqu'où tous les Dieux
Humoient ſans ſonger à malice
L'exhalaiſon d'vn ſacrifice,
Et de Nectar ſe rempliſſoient,
Que les Deeſſes leur verſoient.
Reſolus de boire & reboire
Pour le moins juſqu'à la nuict noire.
Pour Mars il prenoit du Petun.
Mépriſant tout autre parfum,
Car depuis que dans la Hollande,
Où ſa renommée eſtoit grande,
A petuner il s'étoit mis,
Comme on fait tout pour ſes amis,

Sans ceſſe ce traiſn-e-rapiere
Prenoit petun & beuuoit biere ;
Et de vouloir l'en empeſcher,
C'eſtoit vouloir vn ſourd preſcher,
Car il n'eſtoit pas amiable,
Ains juroit Dieu comme vn vray Diable,
Vray ſigne qu'il auoit eſté
Nourry comme vn enfant gaſté,
Iupiter le lance Tonnerre,
Dormoit ayant bû trop d'vn verre,
Et Iunon qui n'auoit moins bû,
Dormoit ſur vn lit à cul nu.
Enfin cette belle aſſemblée,
Qui ce jour-la fut tant troublée,
N'auoit garde de redouter
Que quilles les vinſſent heurter,
Ce neantmoins quilles y virent,
Dont preſque perdus ils ſe tirent,
Telle fut la confuſion
De la celeſte Nation.
Au bruit que tant de quilles firent
Les moins valeureux treſſaillirent,
Iupiter qui s'en éueilla,
Demanda, Qu'ay-ie entendu là ?
A ſa voix, qui la crainte inſpire,
On ſe regarda ſans rien dire,
Mais s'en offençant, il cria,
Dites donc, Qu'eſt ce qu'il y a ?
Ce n'eſt rien, répondit Ciprine,
Taiſez-vous, petite putine,
(Du depuis on a dit putain,
Au lieu de tine mettant tain,
Et Cipris au lieu de Ciprine,
Tant noſtre langue ſe rafine,

Et toûjours ſe rafinera
Tant que François-on parlera.)
Mais fermons cette parenteſe,
Les yeux donc ardans comme braiſe,
A Venus Dame de renom,
Iupiter dit pis que ſon nom,
Affront, qui fit monter le rouge
Au nez de cette belle Gouge;
Mais tandis qu'elle dérougit,
Ce Dieu de colere rugit,
Ce grand Dieu fait le diable à quatre,
Iuſques à menacer de battre,
Et furieux comme vn Tyran
Iure deux fois par l'Alcoran,
(C'eſtoit ſon ſerment ordinaire:)
Mais Pallas pour le ſatisfaire,
Pallas qu'il eſtimoit beaucoup,
Luy dit, Sire vn furieux coup
De quelque machine de guerre,
Venu du coſté de la terre,
A tout briſé voſtre buffet,
Et qui diable tel coup a fait?
Dit Iupin, ce n'eſt qu'vne quille,
Dit Mome à l'humeur ſi gentille,
Lors Iupiter, Maiſtre bouffon,
quand ie me fache tout de bon,
Ie vous deffends la raillerie.
Quand il faudra rire qu'on rie,
Mais aujourd'huy ie veux ſçauoir
Quel mortel a bien le pouuoir
De me venir troubler à table:
quoy! le Ciel eſt donc penetrable,
Et l'on peut m'attaquer icy?
Neuf quilles & la boulle auſſi,

Luy répondit Pallas la ſage,
Ont fait icy bien du rauage,
Mais vous voyant tant irrité,
Ie déguiſois la verité,
Tous briſez ſont les veires noſtres,
Si qu'il en faut achepter d'autres,
Ou bien boire au creux de nos mains,
Graces à Meſſieurs les humains,
qui deuiennent d'étranges ſires,
Et tous les iours ſe feront pires,
Si vous ne les en puniſſez.
Ils ont donc mes verres caſſez ?
Dittes Iupin, c'eſt trop d'audace !
Ha vrayment ie ne les menace
De Poires molles ! mais ie veux
Tant pleuuoir, & greſler ſur eux,
Qu'ils maudiront mille fois l'heure
D'auoir iuſques dans ma demeure
Oſé faire vn coup ſi hardy :
Encore vne fois ie le dy,
D'vne action ſi temeraire,
Ie feray iuſtice exemplaire
Comme il vuidoit ainſi ſon fiel,
Le Soleil entra dans le Ciel,
Ayant acheué ſa iournée,
Trouuant la Cour toute étonnée,
Il s'enquit du plus prochain Dieu,
Du bruit qui troubloit ce Saint lieu,
Si-toſt qu'il eut ſa choſe appriſe,
De Silene à la barbe griſe,
Grand Dieu, cria-t'il, i'ay veu tout,
Et le diray de bout en bout.
Dis donc ſans tarder dauantage,
Mais dis-le viſtè, car j'enrage.

Luy dit le grand Dieu Iupiter,
Lors le Soleil, ſans heſiter,
Sire, i'ay veu Typhon n'agueres
Ioüer aux quilles & ſes Freres,
Vne quille l'ayant bleſſé,
Il a tout le jeu ramaſſé,
Et quilles & boulle ruées
Vers le Ciel à trauers nuées:
Tais-toy, tu n'en as que trop dit,
Dit Iupin, cét homme maudit
Eſt pour me donner de la peine,
Holà hau! enfant de Cilene,
Pren tes deux jambes à ton coû,
Et cours auſſi viſte qu'vn fou,
Va trouuer cette groſſe beſte,
Et me luy laue bien la teſte,
Apprens-luy bien ce que ie puis,
Ce qu'il eſt, & ce que ie ſuis,
S'il penſe ainſi faire des ſiennes,
Qu'à la fin ie feray des miennes,
Et qu'il fera bien s'il me croit,
Deſormais de charier droit,
Ie n'en diray pas dauantage,
Va viſte faire ton meſſage,
Et penſe à le faire ſi bien,
Qu'on ne trouue à redire à rien.
Mercure fit le pied derriere
D'vne fort gentille maniere,
Et ſortit, mais à reculons,
De peur de montrer les tallons,
Puis ayant pris des tallonnieres
Rabillées depuis n'agueres,
Son ſabre, & ſon bonnet aiſſé,
Et ſon bâton entortillé.

De deux Serpens, ou deux Anguilles,
Par deſſus champs, par deſſus villes
Vola leger comme vn Faucon,
Droit vers la montagne Helicon,
Pour voir les filles de Memoire,
Et là ſe rafraiſchir & boire.
Arriuant au double coupeau;
Il trouua le docte troupeau,
Les neuf ſçauantes Damoiſelles,
Aſſiſes deſſus des bancelles,
Qui faiſoient la diſſection,
Auecque grande attention,
De Rondeaux, de Sonnets, de Stances,
Sur des chagrins, ſur des abſences,
Et ſur des plaiſirs accordez,
Iupin les auoit commandez,
Iupin qui du Ciel toûjours guigne
quelque pucelle en droite ligne,
Dont ſa femme Dame Iunon
Fait ſouuent mine de Guenon.
Trois des plus habiles d'entr'elles,
Mais ie n'ay pû ſçauoir leſquelles,
Auoient fait ces beaux carmes-là,
A Mercure on les étalla,
Et le pria-t'on de les lire;
Il n'y trouua rien à redire,
Si ce n'eſt en quelques endroits
Des mots qui n'eſtoient pas François:
Puis il leur conta la colere
De Iupiter leur commun Pere,
Et comme il eſtoit deputé
Deuers ſa Gigantoſité,
Pour apprendre à toute ſa race,
Comme ce grand Dieu les menace;

Malgré leurs centaines de mains,
De les rendre moindres que Nains.
Là-dessus vn pot de serizes,
Par ces Donzelles bien apprises
Luy fut gayement presenté,
Et le dedans d'vn grand pasté
Qu'Apollon leur Dieu tutelaire;
Leur auoit depuis peu fait faire,
Mais il n'en mangea pas beaucoup,
Il beut seulement vn grand coup,
Puis disant, à Dieu vous commande,
Il quitta la sçauante bande,
Et s'enuola sans s'arrester,
Où Typhon souloit frequenter.
La nuit noire comme vne More
N'estoit point arriuée encore,
Lors que Mercure les trouua:
Mais tost apres elle arriua.
Et cacha le Ciel de ses voilles
Parsemez de cent mille Estoilles.
Quant à ces hommes inhumains,
Et tres-dangereux de leurs mains,
Ils estoient lors dans vne plaine,
D'vne grande forest prochaine,
Occupez à faire vn bûcher,
Qui pouuoit rendre le bois cher,
Car vne foreſt toute entiere,
Estoit du bûcher la matiere;
Mais il leur falloit tout de bon
Grande quantité de charbon,
Car grande estoit la carbonnade
Dont ils vouloient faire grillade,
Et Mercure aux Cieux retourné
En estoit encore étonné.

Cent bœufs vollez par les charruës,
De leurs chairs ſanglantes & cruës
Couuroient pour le moins vn arpent,
De moutons quatre fois autant,
Eſtoient en guiſe d'alloüettes
En de grandes broches mal-faites,
Bien qu'on les euſt faites exprés,
De grands Pins & de grands Cyprés.
Auſſi-toſt qu'arriua Mercure,
Ils firent vne ample ceinture
De leurs grands corps autour de luy;
Luy, non ſans craindre quelque ennuy
D'vne gent ſi brutale & fiere,
Leur parla de cette maniere,
Iupiter plus grand que vous tous,
Mille fois plus grands fuſſiez-vous,
Vous mande auec vos riches tailles,
Que vous n'eſtes que des canailles,
Particulierement Typhon
Luy ſemble vn tres-mauuais bouffon,
D'auoir de quilles ou de pierres
Oſé caſſer ſes plus beaux verres:
Si c'eſt querelle d'Allemant,
C'eſt bien manquer de iugement
De ne redouter pas la foudre
Dont il mit les Titans en poudre.
Ces grands hommes qu'il a perdus,
Deuroient bien vous auoir rendus
Moins entreprenans & plus ſages;
Mais plus cruels que des ſauuages,
Et ſans craindre Archer ny Preuoſts:
Vous volez par monts & par vaux,
Des paſſans vous vuidez les poches,
Vous pillez Meſſagers & Coches,

Enfin, qui vous connoiſtra bien,
Dira que vous ne valez rien.
Or Iupiter qui vous tollere,
Aimant la Terre voſtre mere,
Et non pas vous, qui ne valez,
L'eau que tous les iours auallez,
Veut bien oublier voſtre audace;
Mais auſſi qu'on le ſatisfaſſe,
Et que dans trois ou quatre iours,
Maintenant qu'ils ne ſont plus courts,
L'vn de vous aille ſans remiſe
Droit à la ville de Veniſe,
D'où, cent verres de compte fait,
(Car pour remeubler tel buffet
Il faut pour le moins la centaine)
Deuant la fin de la ſemaine
Humblement luy ſeront portez,
Par ce moyen vous éuitez
Les traits du courroux redoutable
De ce grand Dieu tres-equitable.
Ainſi Mercure leur parla,
Typhon criant; Taiſez-vous là!
Car bien grand eſtoit le murmure
Que cauſoit harangue ſi dure,
Luy répondit d'vne voix d'Ours,
Et luy tint ce joly diſcours.
Mon pauure petit fils de Maye,
Ie ne dis que, daye dandaye,
A ces beaux diſcours gracieux,
Que vous nous apportez des Cieux;
Gentil Ambaſſadeur de quilles,
Croyez-moy, trouſſez vos guenilles,
Et ſçachez qu'il s'en faut bien peu
Qu'on ne vous jette dans ce feu;

Ha vrayment voſtre ſot meſſage
Eſt vn aſſez bon témoignage
Que les Dieux ſont moins gens de bien
Que nous, qui ne vous faiſons rien :
Et pour vos taſſes & vos verres,
Qui feront tant choir de tonnerres,
Ie n'en ay pour voſtre grand Dieu,
Non plus qu'il en peut dans mon yeu :
Allez, voſtre dépeſche eſt faite,
Tirez-vous d'icy bragues nette.
Lors que Typhon eut ainſi dit,
L'Aſſemblée à rire ſe prit :
Puis cette maudite aſſemblée
Se mit à faire vne huée,
Dont ce Dieu ſe trouua confus,
Autant que d'vn ſoufflet & plus :
Mais Typhon impoſant ſilence,
Empeſcha toute violence,
Et ce Dieu qui n'eſtoit pas ſot,
Se retira ſans dire mot.
Pour Typhon & toute ſa bande,
Ils firent cuire leur viande;
Puis ayant mangé comme loups,
Et beu chacun plus de cent coups,
Prés du feu ces veaux s'étendirent,
Et paiſiblement s'endormirent :
Et moy qui vous écris cecy.
Trouuez bon que ie dorme auſſi.

Fin du premier Chant.

TYPHON,
OV LA
GIGANTOMACHIE,
POËME BVRLESQVE.
CHANT SECOND.

LA rouge Amante de Cephale,
De ſon Char où luit mainte opale,
Pleuroit & répandoit ſes pleurs
Sur les herbes & ſur les fleurs.
Mercure ſur le haut d'vn cheſne,
Non ſans auoir le corps en geſne,
Auoit cette nuit-là giſté,
Pour repoſer en ſeureté.
(Car ces campagnes eſtoient pleines
De voleurs, & de tire-laines)
Mais voyant l'aube il deſcendit
De ce tres-incommode lit,
Et ſe guinda, quittant la terre,
Vers la region du tonnerre,
Quand dans le Ciel il arriua,
Iupiter au lit il trouua,
Auec dame Iunon ſa femme,

Qui ſouuent luy chante ſa game :
Car ſouuent moins ſage que fou
Il va courir le guilledou ;
D'ailleurs, vn tres-grand perſonnage,
Plein d'honneur, eſprit & courage,
Et vrayment vous l'allez bien voir ;
Car s'il n'euſt bien fait ſon deuoir
Contre Typhon & ſa ſaquelle.
Tous les Dieux en auoient dans l'aiſle ;
Ce Typhon auoit reſolu,
S'il deuenoit maiſtre abſolu,
Aux vns de leur raſer les nuques,
Des autres faire des Eunuques,
Et diſtribuer aux Geans
Les Deeſſes & leurs enfans,
Pour en faire des choux, des raues ;
Mais à tous ces deſſeins ſi braues
Le ſuccez ne fut pas égal,
Son pauure cas alla tres-mal,
Il fut battu, l'Acariaſtre,
Et quaſi battu comme plaſtre,
Iupin fit choir cét homme lourd,
Et frappa deſſus comme vn ſourd,
Faiſant voir luy caſſant la teſte,
que ſon chien n'eſtoit qu'vne beſte :
Et quant eſt de luy, qu'il eſtoit
Digne du ſceptre qu'il portoit.
Mais diſons par ordre la choſe,
De peur que ſur nous on ne gloſe,
Il eſtoit donc encor au lit,
D'où ſi-toſt que Mercure il vit,
Il ſe jette ſans robbe prendre,
Tant il eſtoit preſſé d'apprendre
S'il auoit ſatisfaction

De cette fiere nation.
Et bien (dit-il) quelles nouuelles ?
Sont-ils ſoûmis ? ſont-ils rebelles :
Faut-il punir ou pardonner?
Faut il ſe reſoudre à tonner?
Grand Dieu , luy dit le fils de Maye ,
La chanſon de daye dandaye ,
Eſt tout ce que i'ay pû tirer
D'vn , ſur qui vous deuez tirer
Et retirer foudre ſur foudre,
Ou vous n'auez qu'à vous reſoudre
D'eſtre ſans foudre ny demy ,
Bien toſt pris de voſtre ennemy.
Pour moy ie dois vne chandelle,
Pour l'auoir échappé ſi belle,
Il ne s'en eſt fallu que peu ,
Qu'on ne m'ait jetté dans vn feu :
Apres mainte niche ſoufferte ,
Enfin , ayant la bouche ouuerte ,
Afin de leur repreſenter
Ce qu'ils auoient à redouter ,
Ils ſe ſont mis, ſans me rien dire ,
A s'entre-regarder & rire.
Puis ſur moy crians au renard ,
Et quelques-vns chien de baſtard,
I'ay veu l'heure qu'apres l'injure
Voſtre fils qu'on nomme Mercure ,
Auec que ſa Diuinité ,
Alloit eſtre au moins ſoufflettè :
Peut-eſtre que dans la peur noſtre ,
I'ay pris vne choſe pour l'autre ,
Et l'oreille m'a pû corner :
Mais le fâcheux mot de berner ,
M'a frappé , me ſemble , l'oreille.

A tel mot, ce n'eſt pas merueille
Si voſtre fils n'a plus ſongé
Qu'à prendre viſtemenr congé :
Et voila, grand Dieu du tonnerre,
Tout ce que i'ay fait ſur la terre.
Puiſſay-ie auoir dans peu de temps,
La galle qui dure ſept ans,
Si i'adjoûte ou ie diminuë,
C'eſt la verité toute nuë,
Ce que ie vous dis icy d'eux,
Auſſi vray que nous ſommes deux.
Il acheua preſque en colere,
Car au viſage de ſon Pere,
Il remarquoit auec ennuy,
Qu'il n'eſtoit pas content de luy :
Mais Iupiter comme homme ſage,
N'en donna pas grand témoignage ;
Il luy dit, allez déjeuner,
Et ne manquez apres diſner,
De donner ordre qu'on aſſemble
Toutes les Deïtez enſemble,
Pour ſçauoir d'elles tout de bon
S'il faut faire iuſtice, ou non.
Cependant Typhon dans ſon ame
Ne reſpire que fer & flame,
Et par cette legation,
Réueille ſans ambition ;
Encelade le temeraire,
Et Mimas le plus ſanguinaire
De tous ces ſuperbes garçons,
Luy donnent d'étranges leçons.
Ha vrayment, luy dit Encelade,
Si vous ſouffrez telle brauade,
Puiſſay-ie deuenir Nabot,

Fit fuïr plus viſte qu'vn liévre ;
Mais peau de chévre ny de bouc
N'exemptera Iupin du jouc,
Ie veux qu'il en courbe la teſte,
Ce beau Dieu Menace tempeſte,
Dont le foudre aura beau peter
Deuant qu'il me puiſſe arreſter,
Ie n'en diray pas dauantage,
Me ſuiue quiconque a courage,
Et quiconque n'en aura point,
Garde ſon moule de pourpoint,
Typhon, cette harangue oüye,
Parut la face réjoüye,
Et puis deuenant furieux,
Vomit la flame par les yeux,
Mimas le voyant ainſi faire,
De grand aiſe ſe mit à braire
A ſon frere Porphirion,
Aux dents & griffes de Lyon :
Le redoutable Alcionnée,
Plus méchant qu'vne ame damnée,
Ephialte, Eurite, & Pelor,
Athos, Celadon, Damaſor,
Polibotte au groin de balleine,
Clytie, Hypolite, & Pallene,
Thoon, Agrie, Gration,
Coee, Iapet, Cinne, Echion,
Le grand aſſommeur d'ours Aſie,
Almops, & l'endiablé beſbie
Se mirent à faire les fous,
Et hurlans plus fort que des loups,
Firent auec mille gambades
Deuant Typhon mille brauades,
Crians comme des furieux,

Viue Typhon, malheur aux Dieux,
Mais tandis qu'en terre on conjure
Iupiter, qui dans le Ciel jure
Pour le moins autant qu'vn chartier,
Commande qu'en chaque quartier,
Chacun tienne ſes armes preſtes,
Puis de ſes foudres & tempeſtes
Faiſant la perquiſition,
Et trouuant la munition
Trop courte pour faire la guerre,
Fait retourner Mercure en terre
Vers le Dieu qui fait les ſaiſons,
Pour auoir des exhalaiſons,
Auec ordre, s'il n'en veut vendre;
De s'en rendre maiſtre, & les prendre.
Le Soleil dit qu'il en auoit,
Mais que deſia l'on luy deuoit
D'argent vne ſomme aſſez bonne,
Qu'au Ciel on ne payoit perſonne:
Mais pourtant de tout ſon pouuoir
Qu'il vouloit faire ſon deuoir:
Et bien qu'on ne les euſt vſées
Qu'à faire petards & fuſées,
qu'il en alloit faire monter
Aſſez pour Iupin contenter.
Du Ciel autour duquel il tourne
Iuſques où Iupiter ſejourne,
Mercure ne fut qu'vn moment,
Tant il vola legerement.
Là les Deïtez aſſemblées,
Du bruit de la guerre troublées,
Faiſoient toutes, s'en falloit peu,
Bonne mine à fort mauuais jeu,
Auſſi-toſt que Mercure ils virent,

Tres-auidement ils s'enquirent
Des forces que Typhon auoit,
Et quels gens de guerre il leuoit;
Et luy, tirant de ſa pochette
L'Extraordinaire & la Gazette,
Les quitta, pour aller conter
Des nouuelles à Iupiter.
Cependant dans la grande ſale
Où Iupiter ſon luxe eſtale,
Ces beaux Dieux furent introduits,
Sans ſe complimenter à l'huis,
Car entr'eux chacun & chacune
Sçait ſon rang ſelon ſa fortune,
Par exemple, le Dieu des Eaux
Precedoit celuy des Naueaux,
C'eſt à dire des jardinages,
Et Baccus, celuy des villages,
(Car on ſçait qu'il eſt Dieu du ſang)
Enfin eux tous ſelon leur rang
S'allerent mettre à la rangette
Deſſus des ſieges de mocquette.
Toſt apres, Monſeigneur le Roy
Les vint trouuer en bel arroy,
Cupidon luy portoit la queuë
D'vne robbe de couleur bleuë,
Ses cheueux eſtoient retrouſſez,
Et joliment entre-lacez
D'vn fort beau ruban d'Angleterre,
Autrement ils traiſnoient à terre.
Dans ſa main vn foudre il portoit,
Non pas de ceux-là qu'il jettoit,
Car il euſt trop ſenty la poudre,
Mais ſeulement vn petit foudre
Qui ne portoit que douze pas,

Et ſouuent ne le portoit pas.
Auec luy ſon pere Saturne,
Viellard ſeuere & taciturne,
Venoit apuyé ſur ſa faux,
De peur de faire des pas faux.
Il fut placé dans vna chaiſe
Prés de ſon Fils fort à ſon aiſe.
Enfin chacun eſtant entré,
Et Pallas ayant remontré.
(Elle eſtoit du Ciel Chanceliere (
De Typhon la réponſe fiere,
Et comme tous ces furieux
Témoignoient d'en vouloir aux Dieux,
Et qu'on ſçauoit bien que la Terre
Ne leur inſpiroit que la guerre;
Que le danger eſtant commun,
Iupiter vouloit que chacun
Dit ſon aduis en conſcience,
Et parlaſt ſelon ſa ſeance.
A peine auoit-elle acheué,
que le Dieu Mars eſtant leué,
(Mars qui n'eut iamais de ceruelle,)
Cria, vous nous la baillez belle,
Auec voſtre Geant Typhon:
Et voſtre deſſein eſt bouffon,
D'aſſembler des gens de ma taille
Contre cette vile canaille;
Deuant tous les Dieux ie le dy,
Taiſez-vous Monſieur l'étourdy,
Dit Iupiter tout en colere.
C'eſtoit à Neptune mon frere
A parler, & non pas à vous,
Le Dieu des braues fila doux,
Et ſe remit dedans ſa place,

Faiſant tres-piteuſe grimace,
Alors Neptune ayant touſſé,
Et pluſieurs crachats repouſſé
Qui vouloient ſortir tout enſemble,
Diſcourut ainſi, ce me ſemble,
Ie ne ſçay pas bien ſermonner,
Mais alors qu'il faudra donner,
Qu'il faudra que le trident jouë,
Et que noſtre bras ſe dénouë,
Si quelqu'vn me voit des derniers,
Ie veux bien eſtre des premiers
A qui ces groſſes beſtes fieres
Feront donner les eſtriuieres.
Or ie veux donner trois aduis
Qui ſeront ſi l'on veut ſuiuis,
Si l'on ne veut pas ne m'importe.
Le premier, que par chaque porte
On n'entre & ne ſorte pas tant,
Le ſecond & plus important,
Attendez, ie vais vous le dire,
Il ſe teut, lors chacun de rire,
Car on s'apperceut aiſément
Que le Dieu du moite Element
Auoit oublié ſa harangue.
Lors Iupin s'en mordant la langue,
Hé bien, quel eſt donc le ſecond?
La memoire m'a fait faux-bond,
Dit Neptune, & ie penſe meſme
Auoir oublié le troiſiéme:
Mais quand ie m'en reſſouuiendray
Aſſeurément ie les diray.
Ne manquez donc pas de les dire,
Dit Mome s'ébouffant de rire,
Car ces aduis ſont des plus beaux.

A ce mot, le grand Dieu des Eaux
Deuint rouge comme eſcarlatte.
Car juſqu'à ſe rompre la ratte
Il voyoit rire tous les Dieux:
Mais Baccus s'eſſuyant les yeux
Fit ceſſer toute la riſée:
Puis, d'vne parole poſée,
Dont agreable eſtoit le ſon,
Harangua de cette façon.
Ie veux bien que dans la tauerne
Ie n'entre point qu'on ne m'y berne,
Si Monſieur le peuple Diuin
Faute de s'addonner au vin;
Ne paſſe pour ſot chez les hommes,
Qui bien plus fins que nous ne ſommes
Sçauent bien ſe donner du cœur
Par cette agreable liqueur.
quittons, quittons-là l'ambroſie,
Comme vne viande mal choiſie,
Et nous addonnons aux jambons,
Qui ſont ſi ſauoureux & bons,
Laiſſons le Nectar aux malades,
Auſſi bien que les limonades,
Et que l'on faſſe entrer ceans
Vin de Bourgongne & d'Orleans,
Et vous verrez que mes Menades,
Ferons de telles algarades
A ces Monſtres embâtonnez,
qu'ils en auront vn pied de nez,
Et que nous aurons la victoire.
Viſte qu'on me luy donne à boire,
Dit Mome, car il a bien fait,
Et nous ferions bien en effect
De boire ſans faire la guerre

Pour la ſimple patte d'vn verre,
Outre qu'ayant touſiours la paix,
Nous n'aurions la guerre jamais,
Vous ne voulez donc pas vous taire,
Enfin vous en pourrez tant faire
Que vous vous ferez ſouffletter,
Dit en colere Iupiter;
Mais quoy que Iupiter peut dire.
Le drolle ne s'en fit que rire,
Et Vulcan qui ne l'aimoit point:
Tirant Iupin par ſon pourpoint,
Luy dit tout bas oſtant ſa tocque,
Sire voyez comme il ſe mocque,
Iupiter dit, ie le voy bien:
Mais il ne valut iamais rien
Ny luy ny pas vn de ſa race.
Remettez-vous en voſtre place,
Et ſans parler trop ny trop peu,
Apprenez nous, grand Dieu du feu,
Le moyen de donner bon ordre
A ces chiens qui nous veulent mordre,
Lors Vulcan dit: Pere tres-haut,
Ie vous diray tout ce qu'il faut
Contre ces grands jetteurs de quilles.
Qu'on me faſſe arracher des grilles
Aux feneſtres qui ſont aux Cieux,
Et ie promets à tous les Dieux
De leur en faire de ſi bonnes,
Que ſur leurs diuines perſonnes
On ne pourra pas attenter;
Mais il ne faut plus s'arreſter
Dans cette affaire qui nous preſſe,
Ie feray trauailler ſans ceſſe
A nous griller comme Nonains:

Et lors ne fuſſions nous que Nains,
Nous ne craindrons plus les ſurpriſes,
Et confondrons les entrepriſes
De ces endiablez de Geans,
Pires cent fois que mécreans;
Et c'eſt là le nœud de l'affaire.
Mome qui ne ſe pouuoit taire,
Dit, Ma foy c'eſt bien aduiſé,
Et Vulcan eſt homme ruſé,
Car aiſément par les feneſtres
Les Geans ſe feroient nos maiſtres.
Ainſi quand Corbie fut pris
On dit que quelques bons eſprits
Ordonnerent qu'on fit des grilles
Pour ſe garantir des ſoudrilles
Du redoutable Iean de Vert
Qui lors les auoit pris ſans vert.
Il dit cela comme extatique,
Et dans vn tranſport frenetique.
Iupiter qui le vit changé,
Comme quand on eſt enragé,
Vit bien que cette prophetie,
(Qui dans nos iours s'eſt éclaircie)
Eſtoit ouurage du Deſtin
Qui luy cauſoit cét auertin.
Cependant la nuict arriuée,
Et la troupe s'eſtant leuée,
Iupin fit ſigne de la main,
Et dit, l'on vous verra demain,
Chacun fit lors le pied derriere,
Et chacun dans dans ſa chacuniere
Se retira ſans faire bruit,
Qu'il eſtoit deſia noire nuit.

Fin du ſecond Chant.

TYPHON,

OV LA GIGANTOMACHIE,

POËME BVRLESQVE.

CHANT TROISIE'ME.

TAndis que les fils de la terre
Ne ſongent qu'à faire la guerre,
Le Dieu qui préſide aux ſaiſons,
Amaſſe des exhalaiſons.
Ces exhalaiſons amaſſées.
Et deuers l'Olympe chaſſées,
Déroberent le Ciel aux yeux,
Et l'aſpect de la terre aux Cieux,
Mais ce fut bien moins le dommage
Des Geants, que leur aduantage:
Car ayant toute cette nuit
Trauaillé ſans faire bruit
A leur temeraire entrepriſe,
Peu s'en fallut que par ſurpriſe
Le grand Encelade ſans peur,
Fauoriſé de la vapeur,

Ne fiſt aux Dieux vne incartade
Correſpondante à ſa brauade,
Ayant entaſſé mont ſur mont,
Et tâchant d'attacher vn pont
Contre vne petite feneſtre
Dont il ſe vouloit rendre maiſtre;
A l'inſtant meſme l'on l'ouurit,
Lors Dieu ſçait quelle peur ſurprit
Iupiter, qui par aduanture
Faiſoit cette ſotte ouuerture.
Qu'il me pardonne, s'il luy plaiſt,
Si ie dis que tout Dieu qu'il eſt,
A l'aſpect de ce gros viſage
Il penſa perdre le courage,
Au moins s'écria-il bien fort,
Miſericorde, ie ſuis mort!
A ſon cry, Iunon éueillée,
Vint à luy toute débraillée.
Et criant bien fort, trahiſon,
Eſueilla toute la maiſon.
Sur ces piteuſes entrefaites,
Deux Dieux auec des eſcoupettes;
Vinrent ſe joindre à Iupiter,
Qui ne faiſoit que tempeſter,
Criant, que l'on me donne vn foudre;
Ma meſche, & ma boitte à la poudre.
Enfin le foudre eſtant venu,
Le bras droit juſqu'au coude nu:
(Car tel eſtoit ſon équipage
Quand il vouloit faire carnage)
Il alla d'vn cœur franc & net,
Caſque en teſte au lieu de bonnet,
Ouurir la maudite feneſtre,
Afin d'eſſayer ſi peut-eſtre

Il pourroit d'vn coup de ſa main
Faire tomber cét inhumain,
Mais de cette feneſtre ouuerte
Penſa bien artiuer ſa perte :
Car Encelade d'vn grand tronc
D'vn Cedre tres-grand & tres-long,
Luy pouſſant vne botte roide,
Luy fit venir la ſueur froide,
Dont tout eſperdu ſans tirer,
Il ne fit que ſe retirer.
Qui n'euſt creu par cette retraitte
La Cour Celeſte eſtre defaite,
Car quand on le vit reculer,
Chacun ſe mit à détaler.
Luy tout ſeul armé de ſon foudre,
A demeurer ſe peut reſoudre :
Mais le ſort des armes voulut
que le Geant entrer ne put,
La feneſtre eſtant trop petite :
Et cependant d'vne guerite,
Buches, cotrés, plaſtras, fagots,
Luy vinrent tomber ſur le dos,
Et puis vne chauderonnée
D'eau chaude tres-bien aſſenée,
En le brûlant, qui le croiroit,
Fit que ſon cœur chaud deuint froid,
Dont faiſant tres laidé grimace,
Il fit prendre à Mimas ſa place,
Mimas ne demandant pas mieux,
Prit ſa place tout furieux,
Et ſe lançant dans la feneſtre,
Iupiter le voyant pareſtre,
D'vn coup de foudre qu'il tira,
Tout le muſeau luy déchira.

En cét endroit, i'oy ce me ſemble
Quelque fat, ou pluſieurs enſemble,
S'étonnant de ce que Mimas
Entroit, & l'autre n'entroit pas,
Mais i'eſcris ſur de bons memoires,
Et s'il liſoit bien les hiſtoires,
Il ſçauroit, qu'vn Autheur eſcrit,
Que Mimas eſtoit plus petit
Pour le moins de deux ou trois picques,
Mais laiſſons là ces beaux critiques,
Et retournons vn peu là haut,
Voir comme ſe paſſe l'aſſaut.
Au bruit de Iupiter qui tonne,
Et du tocſin qu'au Ciel on ſonne,
Tous les Dieux bien embaſtonnez,
Et tres-bien intentionnez,
Conduits par Minerue la ſage,
Vinrent où ce Dieu faiſoit rage,
Et deuant qui ſon ennemy
Ne combatoit plus qu'à demy,
Ne ſongeant qu'à faire retraitte,
La partie eſtant ſi mal faite,
Outre qu'il ſe trouuoit fort las,
Et qu'il euſt peur voyant Pallas.
Il regagna donc la feneſtre,
Et Iupiter s'en rendit maiſtre,
Criant, courage ils ſont à nous,
Les infames ont peur des coups.
Apres ce cry, vray cry de joye,
Derechef ſur eux il foudroye,
Et le foudre les effrayant,
Vn chacun d'eux s'en va fuyant:
Lors Iupin prit la hallebarde
De l'vn des Archers de ſa garde,

Et ſur ſon aigle enharnaché,
S'eſtant allegrement juché.
Suiuit cette maudite engeance,
Ne reſpirant que la vengeance.
Les Dieux à la faueur du pont,
Qui donnoit iuſques au grand mont,
Sur iequel le grand Encelade
Auoit fondé ſon eſcalade,
Armez de piques & d'épieux :
Suiuirent le Maiſtre des Dieux.
Deuant eux la terreur panique,
Bien plus que des éperons picque,
Ces grands & démeſurez corps,
Qui ne ſe ſouuiennent alors
De leurs belles rodomontades,
De leurs diſcours plains de brauades,
Et qui plus poltrons que châtrez
Fuyent à trauers champs & prez
Deuant le Maiſtre du tonnerre,
Sans ſonger à faire la guerre :
Mais ce grand Dieu ſage & prudent
Ne croit pas ſon courage ardent,
Et l'ennemy point ne mépriſe,
De crainte de quelque ſurpriſe,
Bien loin de croire le Dieu Mars,
Qui vouloit que de toutes parts
On courut à bride abatuë,
Criant apres eux, tuë, tuë,
Et puis de ſon Aigle il voyoit
L'ennemy qui ſe r'allioit,
Et s'en venoit teſte baiſſée
Reparer ſa faute paſſée.
Sans deſcendre donc de cheual,
(Mais attendez, ie parle mal,

Car vn Aigle eſtoit ſa monture,
Comme l'enſeigne ſa peinture)
Sur ſon Aigle doncques monté,
Vn grand tonnerre à ſon coſté,
Il dit ces mots (comme raconte
L'Autheur nommé Noel le Conte.)
Beaux habitans du Firmament
Ie veux que maudit ſoit qui ment,
Si j'épargne aujourd'huy mon foudre,
Quoy que i'aye fort peu de poudre:
Mais auſſi, mes chers Citadins,
N'allez pas faire les badins,
Cecy n'eſt pas vne vetille,
Bien qu'il vienne d'vn coup de quille,
Il y va de tous vos écus,
Et de n'eſtre pas faits cocus
Par ces méchants, par ces infames,
Qui ſur tout en veulent aux femmes.
Vrayment nous leur en garderons,
Ha vrayment nous leur en ferons,
Mais ce ſeront de bonnes playes,
Nonobſtant leurs bois de fuſtayes,
Et qu'ils ſoient tous embâtonnez,
De grands arbres déracinez:
Mais j'eſpere à coups de tonnerre,
De les caſſer comme du verre,
Et ſi bien vous me ſecondez,
Ie les tiens tres-incommodez.
Comme il diſoit ces belles choſes,
Qu'on lit dans les Metamorphoſes,
Meſſieurs les Geants furent veus
De gros bâtons tres-bien pourueus:
Encelade eſtoit à la teſte,
Qui venoit comme vne tempeſte,

Si toſt que le Dieu Mars les vit,
A courir contr'eux il ſe prit:
Encelade ayant fait de meſme,
Ce bon Dieu deuint vn peu bleſme,
Non ſans raiſon, craignant le choc
D'vn Geant ferme comme vn roc,
Les deux Camps firent des prieres.
Voyant ces deux ames ſi fieres,
Ces deux braues ſi gens de bien
Se joindre. Mais ce fut pour rien:
Car auſſi-toſt qu'ils ſe joignirent,
Par malheur ils s'entre-craignirent:
Glaiues pourtant furent tirez,
Car ils eſtoient trop éclairez.
L'vn dit, ie demande la vie,
Et l'autre, comme par enuie
Cria, ie la demande auſſi,
Et la noiſe finit ainſi.
Cela fait ils ſe ſalüerent,
Et dans leurs troupes ſe meſlerent;
Leſquelles auſſi ſe meſloient.
Déja maints durs coups y voloient,
Et Pan, d'vne conque marine,
Iuſques à s'en courber l'échine
Y faiſoit rage de corner
Si fort, qu'on n'oüyt pas tonner
Iupiter, qui de ſon tonnerre
Auoit porté Mimas par terre,
Mais le coup n'eut aucun effet,
Sinon, qu'il en fut ſtupefait,
Il ſe releua plein de rage,
Et courant vers Pallas la ſage,
Luy fit tomber vn horion
Iuſtement ſur le croupion.

Pallas d'vn coup de lance gaye
Luy fit vne profonde playe.
D'où ſortit vn large ruiſſeau
De ſang noir comme mon chapeau,
Cependant le grand Encelade
Prit Mercure par ſa ſalade :
Mais ce Dieu d'vn croc qu'il donna
Ce grand homme deſarçonna.
Là-deſſus Silene l'yvrogne,
Au gros ventre, à la rouge trogne,
Pouſſant ſur luy ſon animal
Luy fit moins de bien que du mal,
O vous, qui paroiſſez en peine
Du nom de la beſte à Silene,
C'eſtoit, vray comme le iour luit.
Vn grand aſne & ce qui s'enſuit.
Or ie vay vous conter merueilles
De cet aſne à grandes oreilles ;
Tandis qu'on eſt dans le combat,
Que l'on eſt batu, que l'on bat,
Que chacun ſonge à ſon affaire,
Ce grand aſne ſe mit à braire,
Mais braire de telle façon,
Qu'à cet épouuentable ſon
Les Geants ſe mirent en fuite,
Et les vaillans Dieux à leur fuite :
Mais ils ne pourſuiuirent pas.
Les Geans allans trop grand pas,
Ils firent halte dans la plaine,
Afin de reprendre l'haleine.
Cependant vn valet de pié
Du vieil Saturne, eſtropié,
Par vn furieux mal de gouttes,
Fit naiſtre à Iupin de grands doutes ;

Car par vn billet enuoyé,
Dont le port n'eſtoit pas payé,
Son pere luy mandoit, qu'à Rome
Il auoit appris d'vn grand homme,
Que les Geans ſes ennemis
Ne ſeroient iamais à mort mis,
Sans le ſecours & la vaillance
D'vn homme d'humaine naiſſance;
Et que depuis, Noſtradamus,
Homme qui n'eſtoit pas camus,
(Mais qui de loin ſentoit les choſes,
Et les connoiſſoit par leurs cauſes)
Auoit cét aduis confirmé,
Et que s'en eſtant informé
D'vne vieille Bohemienne.
Que l'on tenoit Magicienne,
La Magicienne auoit iuré
Que c'eſtoit vn fait aſſeuré,
Que Tireſias & Prothée
Auoient meſme choſe chantée,
Certain iour qu'il les fut trouuer,
Pour certain argent recouurer,
Qu'vn Lacquais qu'il auoit fait pendre
Auoit eu l'audace de prendre.
Iupiter ces aduis receus,
Voulut vn peu rêver deſſus.
Pour ne rien faire à la volée;
Puis ayant Minerue appellée,
Neptune, Mercure, & Baccus,
Et Vulcan patron des cocus,
Il leur dit, leur liſant la lettre,
Qu'il ne ſçauoit quel ordre y mettre;
Et qu'il ſe trouuoit confondu,
Par cét aduis non attendu.

Lors Minerue dit. Que mon pere
Pour cela ne ſe deſeſpere,
Son fils Hercule eſt vn mortel
Si fort, ſi vaillant, enfin tel,
Que tout aura fort bonne iſſuë,
Si l'on fait agir ſa maſſuë,
Et ſon infatigable bras
Contre ces maudits Fierabas.
Cela dit, vn homme de mule
Fut dépeſché deuers Hercule,
(I'euſſe dit homme de cheual,
Mais auſſi j'euſſe rimé mal,
Et Meſſieurs de l'Academie
Ne me le pardonneroient mie.)
Là-deſſus vn Dieu foreſtier,
Grand épion de ſon métier,
Sortant de la foreſt prochaine,
Dit que c'eſtoit choſe certaine:
Que les Geants ſe rallioient,
Et que Typhon, comme ils fuyoient,
Leur auoit fait tourner viſage,
Qu'il venoit écumant de rage,
Suiuy de grands vilains ſoudars,
Portans arbres au lieu de dars.
Iupin, cette nouuelle oüye,
N'eut pas la face réjoüye,
Puis ſe r'aſſeurant à demy;
Mais à propos de l'ennemy,
(Ce dit-il) ie ne puis comprendre
A quel ſujet, ſans combat rendre,
Il s'eſt retiré ſi ſoudain,
Fuyant auſſi viſte qu'vn dain.
C'eſt le grand aſne de Silene,
Dit alors Mercure Cyllene.

Si-toſt qu'il s'eſt à braire mis,
Il a chaſſé les ennemis.
Vrayment, dit Iupin, il merite,
Et ſa vertu n'eſt pas petite ;
Où l'auez-vous trouué ſi beau,
Lors Silene, dans Mirebeau,
Il eſt de tres-bonne famille,
Au reſte, d'humeur tres-gentille.
Et qui dans le Mirebalais
A des fils qui ne ſont pas lais.
Iupiter ſe mit à ſoûrire,
Mais au fond du cœur il ſoûpire,
Et s'il rit, c'eſt du bout des dents,
Vray ſigne qu'il ſouffre au dedans,
De ce que ſon bruyant tonnerre,
Ne ſuffit à finir la guerre.
Là-deſſus vn bruit furieux
Fit perdre la couleur aux Dieux :
Ce bruit, plutoſt cette tempeſte,
Leur ayant fait tourner la teſte,
Ils dirent, Dieu ſoit auec nous,
Car, helas ! ils tremblerent tous ;
Ils virent cét épouuantable,
Ce monſtreux, ce redoutable,
Ce grand viſage de Griffon,
Cét incomparable Typhon
Affreux, par les étranges mines
De ſes cent teſtes ſerpentines,
Qui venoit auec ſes cent mains
A la teſte de ſes Germains.
Chaque main branloit vne gaule,
Pour laquelle Amadis de Gaule
Auroit, certes, tout fait ſous luy ;
Le plus grand homme d'aujourd'huy

Sans auoir lunettes d'approche
N'euſt pû diſcerner ſon nez croche ;
De plus cét homme ſans égal
Eſtoit bel homme de cheual,
Eſtoit des plus grands Politiques,
Et ſçauant és Mathematiques ;
Pour moy, ie ne l'ay pas veu : Mais
Allez voir *Natalis Comes*,
Il vous en dira dauantage.
Les Dieux donc, faillis de courage,
Ne ſçeurent, le voyant venir,
Quelle contenance tenir :
Iupin, ſeul digne de ſa charge,
A ſon foudre mit double charge,
Et s'en alla le foudroyer ;
Le grand Typhon ſans s'effrayer,
Attendit ce grand coup de foudre
Qui le deuoit reduire en poudre,
Et ne daignant s'en remûer,
Il n'en fit rien qu'éternûer,
A cauſe qu'il ſentoit le ſoulphre ;
Lors tirant, comme d'vn grand gouffre,
De ſa bouche vn rot éclattant,
Ce grand rot fit du bruit autant,
Et plus meſme que le tonnerre,
Dont quelques Dieux tombans à terre
Penſerent ſe rompre le cou,
Le Geant en rit comme vn fou,
Et dit ſe tournant vers ſes freres,
Voila de rudes aduerſaires.
Mars ſe ſentant ainſi picquer,
S'aduantura de l'attaquer,
L'abordant auec vne hache,
Et bien couuert d'vne rondache,

Typhon qui ne l'apprehenda,
Chiquenaude luy débenda,
Droit au milieu de la poictrine,
Et le renuerſa ſur l'échine.
A ce coup, qui les Dieux ſurprit,
Et qui leur fit perdre l'eſprit,
Le bon Iupin ſans dire gare
Tres-vergogneuſement démare.
(Pour ſon grand aigle, il prit l'eſſor
Où l'on m'a dit qu'il eſt encor)
Minerue montra qu'en viteſſe,
Elle égaloit vne tigreſſe,
En vn mot, tous les autres Dieux
Se ſauuerent à qui mieux mieux.
Typhon aymant le brigandage,
S'alla ruer ſur le bagage,
Au lieu que s'il les euſt chaſſez,
Ils s'en alloient tous fricaſſez:
Mais autrement la Deſtinée
Auoit cette choſe ordonnée,
Et l'on peut dire que le vin
Sauua lors le peuple Diuin,
Car dans le quartier des Silenes,
Quantité de bouteilles pleines
De vin d'Orleans tres-fameux,
Aux Geants, yvrognes comme eux,
Furent d'aſſez fortes entraues,
Pour arreſter long-temps ces braues,
Outre que Monſeigneur Typhon
Se mit à faire le bouffon,
Ayant auallé trop d'vn verre.
Cependant le lance tonnerre,
Et tous ſes gend'armes peureux,
Regardoient ſouuent derriere eux,

Eſtonnez que ces beſtes fieres
Ne leur tailloient point de croupieres :
Mais helas ! leur étonnement
Ne dura quaſi qu'vn moment.
Typhon en fort peu d'enjambées
Vit dans ſes grandes mains tombées
Meſdames les Diuinitez :
Lors Iupin de tous les coſtez.
Voyant ſa ruïne certaine,
S'enfuit dans la foreſt prochaine,
Tous les Dieux en firent autant.
Typhon de rire s'éclatant,
Fit au Ciel mille petarades,
Et mille plaiſantes gambades,
Criant, Iupiter eſt ſanglé,
Et ie le tien comme en vn blé :
Mais bien ſouuent l'homme propoſe,
Et Fortune autrement diſpoſe,
Iupiter ſe faiſant Belier,
Luy fit vn tour de ſon métier,
Sa femme Iunon deuint Vache,
Neptune vn Levrier d'atache ;
Mome Singe, Apollon Corbeau,
Baccus vn Bouc, Vulcan vn Veau,
Pan vn Rat, Venus vne Chevre,
Le Dieu Mars vn grand vilain Liévre,
Diane femme d'vn Marcou,
Mercure Cicogne au long cou :
Enfin ſans changer de nature,
Les Dieux changerent de figure ?
Et dans la foreſt ſe cachans,
Firent la nicque à ces méchans.
Ces méchans & toute leur bande
Font dans la foreſt rumeur grande,

Eux & Typhon bien étonnez
De n'y trouuer qu'vn pied de nez.
Typhon en fureur déracine
Le grand arbre comme l'épine,
Court la foreſt de bout en bout,
Et de ſes cent bras briſe tout.
Cependant des Dieux la brigade,
Ou bien plutoſt la maſcarade
File vers le païs fertil
Qu'arrouſe le fleuue du Nil,
Et Typhon confondu, s'afflige
De n'en trouuer aucun veſtige:
Mais bien-toſt il les reuerra,
Et trop toſt, car il en mourra.
Vous verrez dans ces Chants qui ſuiuent,
Comme mal meurent qui mal viuent.

Fin du troiſiéme Chant.

TYPHON,

OV LA

GIGANTOMACHIE,

POËME BVRLESQVE.

CHANT QVATRIE'ME.

IL eſtoit entre chien & loup,
Lors que Iupiter fit ſon coup,
Et changea les Diuines teſtes
En autant de terreſtres beſtes.
Ces Dieux affligez & dolents,
A cheminer ne ſont pas lents,
Ils vont du pied comme des Baſques;
Et ny plus ny moins que des Maſques
Qui viennent de perdre vn Momon,
Ne s'entrediſent rien de bon:
Mais l'œil triſte, & la teſte baſſe,
S'éloignent d'où le taupe maſſe
Leur a donné mortel échec,
Mettant leurs pochettes à ſec.
Ces pauures Dieux maſquez de meſme;
L'œil pleurant & la face bleſme,
De ſe voir ainſi debellez

Par ces Coloſſes rebellez,
Auoient perdu le mot pour rire,
S'entre-regardoient ſans rien dire,
Chacun trauerſant les guerets,
Faiſant à part mille regrets,
Tant de ſe voir ſans nulles bottes
Patroüiller au milieu des crottes,
Que de leur bagage perdu,
Qui ne leur ſera point rendu',
Enfin ſi bien ils cheminerent.
Et ſi bien les pieds ils menerent,
Qu'vn matin ils virent les eaux
Du fameux fleuue au ſept canaux,
A l'aſpect des eaux ſouhaittées,
Toutes les Deïtez crottées
Rallentirent vn peu leurs pas,
L'ennemy ne les ſuiuant pas:
Et puis Iupin chargé de laine
Commençoit à manquer d'haleine,
Et n'alloit plus que d'vn gigot,
Ayant vne épine à l'ergot
Qui le contraignit de ſe rendre,
Et ſe coucher ſur l'herbe tendre.
D'où toſt apres s'étant leué,
Apres auoir vn peu reſvé.
Il fit en Grec cette Harangue
Que ie vous donne en noſtre langue.
Helas, mon Dieu, que dira-t'on,
De Iupin deuenu mouton?
Et que diront de nous les hommes
Au piteux eſtat où nous ſommes?
O mes bons amis trauëſtis,
De grands nous voila bien petits,
Mais deſſus nous la Deſtinée

Ne ſera toûjours acharnée ;
Nous voila tantoſt dans Memphis ;
Où ie ſeray trouuer mon fils,
Et d'où comme d'vne embuſcade
Nous irons donner camiſade
Au rebelle malicieux
Qui nous croit eſtre dans les Cieux.
Cependant il faut que Mercure
Change viſtement de figure,
Et que dérobant en paſſant
quelque habit à quelque paſſant ;
Car entrer tout nud dans la ville,
La choſe ſeroit inciuile ;
Il s'en aille nous acheter,
Quelque argent qu'il pujſſe coûter,
Dequoy nous mettre en équipage,
Le Dieu Mercure à ce langage
Sans répondre ny barguigner.
Sans auſſi ſe deſcigoigner,
Vers la Ville prit ſa volée,
Puis voyant certaine aſſemblée
D'hommes nuds qui le long du Nil
Cherchoient des nids de Crocodil.
Il s'en alla l'aiſle baiſſée,
Comme vne Cigoigne laſſée,
S'aſſeoir aupres de ces gens-là :
Eux alors crians, prenons-la,
Coururent apres la Cigoigne :
Le Dieu tant ſoit peu d'eux s'éloigne,
Feignant toûjours d'eſtre bien las :
Puis ſoudain tournant ſur ſes pas,
D'vn de leurs habits il s'empare,
Et tres-joyeuſement s'en pare,
Se faiſant voir au lieu d'oyſeau,

Vn tres-honneſte Damoiſeau.
Toute la troupe baſanneé,
De ce grand prodige eſtonnée,
S'enfuit, & Mercure veſtu,
Suiuit vn grand chemin battu,
Qui le mena droit à la ville,
Où bien-toſt comme tres-habile,
Chez vn Iuïf, Iſac appellé,
Il changea ſon habit volé,
Et dreſſa tout ſon équipage,
Pour des perles qu'il mit en gage,
C'eſtoit le collier de Venus,
qui lors habilla les Dieux nuds.
Enfin pour abreger mon conte,
Si long déja que j'en ay honte,
Il acheta d'Abnelcao,
Eſcuyer du Roy-Pharao,
Vn fort beau mulet de voiture,
Animal de grande ſtature.
Cela fait, faute de valet,
Touchant deuant luy ſon mulet,
Et par fois luy montant en croupe;
Il alla retrouuer ſa troupe.
Il diſtribüa promptement
A chacun ſon habillement.
Les Dieux auſſi toſt ſe vétirent,
Et joyeuſement le ſuiuirent;
Il les mena droit à l'écu,
Dont l'hoſte eſtoit vn peu cocu,
Sa femme eſtant vn peu coquette,
qui certes fut bien ſatisfaite,
De voir chez élle ces beaux Dieux,
Si bien faits, & ſi gracieux.
Or comme le gouſſet des hommes,

Au moins de ce ſiecle où nous ſommes,
Put le plus ſouuent vn peu fort,
Et quelquefois plus qu'vn Rat mort;
Il eſtoit des Dieux au contraire,
Leur gouſſet ne faiſoit que plaire,
Et leur aiſſelle n'exhaloit
Qu'odeur qui le nez conſoloit.
Cette odeur inaccoûtumée,
Auoit la maiſon parfumée,
Et le quartier l'eſtant auſſi,
Chacun ſe diſoit, qu'eſt-cecy?
Enfin cette vertu celeſte,
A tout Memphis fut manifeſte,
Et comme gens venus de loin,
Qui ſentoit bien fort le Benjoin,
Et meſme quelque odeur meilleure,
A l'écu faiſoient leur demeure.
Or vn iour qu'ils eſtoient ſortis,
Ils furent des grands & petits
Regardez par grande merueille;
On s'entrediſoit à l'oreille
Ce qu'on penſoit que Iupin fût,
Mais ſans jamais donner au but.
Enfin ſelon la voix publique,
que lors chacun crut ſans replique,
Ils furent des Egyptiens
Eſtimez des Comediens,
quoy qu'à la pluſpart cette bande
Paruſt & trop riche & trop grande.
Or ie penſe auoir oublié
Que Iupin auoit enuoyé
Querir le vaillant fils Dacmene,
Et qu'il ſe trouuoit bien en peine
De ce que huit iours attendu,

Il ne s'étoit encor rendu,
Aupres de Monſeigneur ſon pere ;
Cela le mettoit en colere,
Outre que la fuite des Dieux
L'auoit rendu capricieux.
Enfin vn iour de la feneſtre
Il vit de loin ſon fils paroiſtre,
Il courut à luy comme vn fou,
Et penſa ſe rompre le cou,
Le grand Amphitrioniade
Luy fit profonde genoüillade,
Puis, aux bras deſſus, bras deſſous,
Aux, comment donc vous portez-vous,
La Troupe des Dieux & Deeſſes
Luy virent faire des careſſes :
Lors les Dieux ſi bons & ſi beaux
Furent veus pleurans comme veaux,
Quoy qu'au beau milieu de la ruë,
Où la foule s'étant accruë
De ceux qui les conſideroient,
Et qui Iupiter admiroient,
Car il auoit repris la mine
Du Dieu qui dans le Ciel domine,
Et les autres Dieux l'imitans,
Auoient les muſeaux éclatans.
Iupiter fit vne grimace
Qui fit peur à la populace,
Lors quelqu'vn dit, quittant ce lieu,
C'eſt, ie me donne au diable, vn Dieu.
Ie le connois à l'encoulure,
Et mieux encor à ſon allure,
Car il ne va pas comme nous,
Mais ſeulement gliſſe tout doux
Comme l'on fait deſſus la glace.

Ce bruit courut de place en place,
De carrefour en carrefour,
Et paruint vers le poinct du iour,
Iuſqu'aux oreilles du grand Preſtre,
Qui tres-curieux de conneſtre
Si l'on diſoit la verité,
Tout à l'heure bien aſſiſté
Des plus apparens de la Ville,
Troupe tres-honneſte & ciuile,
S'en alla trouuer Iupiter,
Afin de le complimenter,
Luy portant mainte choſe exquiſe,
Dont cette region ſe priſe:
De vray baume quatre poinſons,
Du Nil quantité de poiſſons,
Enuiron deux-cens Crocodilles,
Vingt Ichneumons, cinq-cens anguilles,
Trois Hipopotames priuez,
Et deux paires de gans lauez.
Puis ſçachans qu'il eſtoit en guerre,
Ils offrirent encor leur terre,
Et s'il vouloit dans leurs Eſtats,
De faire leuer des Soldats.
Ce Dieu leur dit en recompenſe,
Qu'il leur vouloit donner diſpenſe
D'eſtre, s'ils vouloient, gens de bien,
Et ſans qu'il leur en coûtaſt rien,
Qu'ils ſeroient exempts de vermine,
De peſte, de guerre & famine,
Et que leur fleuue tout de bon
Ne leur feroit iamais faux-bon.
Cependant le pauure Mercure,
Contre ſa diuine Nature,
Ne fit ce iour-là que peſter:

Car le ſeuere Iupiter
L'enuoyoit pour auoir nouuelles
Du deſſein qu'auoient les rebelles.
Voulant ſe mettre ſur leurs pas
Alors qu'ils n'y penſeroient pas.
Il part, il reuient, il rapporte
que Typhon auoit fait en ſorte
De mettre Oſſe ſur Pelion,
Et diſoit, fier comme vn Lyon,
Que bien-toſt malgré le Tonnerre,
Madame ſa mere la Terre,
Verroit ſes enfans dans les Cieux,
A la barbe de tous les Dieux.
La nouuelle eſtoit veritable,
Car cét eſcadron redoutable,
Apres auoir en vain cherché
Son ennemy trop bien caché,
Eſtoit retourné ſans remiſe
A ſa temeraire entrepriſe,
Et ſur les morceaux concaſſez
Des Monts l'vn ſur l'autre entaſſez,
En auoit deſia planté d'autres,
Bien plus grands que ne ſont les noſtres.
A cela, Iupin dit, Il faut
Battre le fer quand il eſt chaud.
Hercule à qui la main démange,
Enrage deſia qu'il ne mange
Le grand Typhon à belles dens,
Les autres ne ſont moins ardens,
Car d'Hercule le fier langage
Leur auoit hauſſé le courage.
Enfin par vn beau Samedy,
Des grands Dieux l'eſcadron hardy.
Alla remonter ſur ſa beſte,

Chacun ayant l'eſprit en feſte,
Preſage du ſuccez heureux
que ces courages genereux
Deuoient auoir en Theſſalie,
A moy ſeroit grande folie
De rapporter exactement
Quel fut leur acheminement :
Vous ſuffiſe qu'ils arriuerent
Prés des Geans, qu'ils ſe camperent,
Et que Iupiter & ſon Fils,
(De Tonnerres faits à Memphis
Il auoit pleine vne charette)
Allerent la nuit ſans trompette :
D'vn foudre qui tout entamoit,
Réueiller le chat qui dormoit :
Ce Chat eſtoit, ne vous déplaiſe,
Typhon qui dormoit à ſon aiſe,
Penſant bien de ſon échaffaut
N'auoir plus à faire qu'vn ſaut
Iuſques au Thrône de l'Olympe,
Mais bien bas cheoit qui trop haut grimpe,
Comme ceux qui cecy liront,
Dans vne page où ceux verront
A ce fracas épouuantable,
Typhon le Geant redoutable
Sauta du lit en calleçons,
Et tous ces grands mauuais garçons
Quitterent bien-toſt la paillace,
Et bien peu s'en fallut la place:
Mais leur frere les raſſeura,
Qui tant que cette nuit dura
Voulut qu'on ſe tint ſur les armes,
Pour faire la nique aux alarmes.
Tout auſſi toſt que le iour vint,

A la hâte conſeil il tint ;
Typhon leur reprocha la crainte
Dont ils auoient eu l'ame atteinte,
Au bruit qu'auoit fait Iupiter,
Et dit qu'on ne deuoit douter
Du ſuccez de leur entrepriſe,
Puis que l'ennemy par ſurpriſe
Ayant deſſus leur camp tiré,
N'auoit autre choſe operé
que donner nouuelle aſſeurée
Que dedans la voûte azurée
Les Dieux s'étoient allez cacher,
Qu'il les en falloit dénicher,
Que pour cet effet Encelade
Iroit hazarder l'eſcalade,
Soûtenu de Porphirion.
D'Athos, d'Aſie, & d'Echion,
Et de cent, partie armez d'arbres,
Partie auſſi jettans des marbres.
Typhon auoit bien raiſonné,
Mais il n'auoit pas deuiné
Que ce méchant coup de tonnerre
Eſtoit ſtratagême de guerre ;
Pour faire croire aux conjurez
Que les Dieux s'étoient retirez
Dedans leur celeſte demeure,
Ils le creurent à la malheure ;
Mais de leur ſuperbe échaffaut
Iupin leur fit prendre le ſaut,
Et contraignit de faire gille
Le grand Typhon iuſqu'en Sicille,
Où de deſſous le Mont Ætna,
Pû ſortir du depuis il n'a.
Ce iour-là n'eut rien de notable,

Sinon que ſans quitter la table,
Ce grand Typhon & ſes conſors,
Se remplirent ſi bien le corps,
que cependant le fils d'Alcmene
Reconnut tout leur camp ſans peine.
Cependant les Dieux dans les bois
Eſtoient cachez en tapinois;
Pour Mars enragé de ſe battre,
Il falut le tenir à quatre,
Dont Iupin bien fort s'offença,
Et quaſi deux fois le caſſa.
Mais Venus, la mere d'Enée,
Fit que ſa faute pardonnée,
Iupiter rien n'en témoigna,
Et le voyant le bien-veigna.
L'autre Chant vous apprendra comme
Fut occis Typhon le pauure homme;
Et ſous va Mont enſulphuré
Eſtroitement claquemuré.

Fin du quatriéme Chant.

TYPHON,

OV LA

GIGANTOMACHIE,

POËME BVRLESQVE.

CHANT CINQVIE'ME.

MVſe qui regis le Comique,
Viens à moy de grace, & me picque,
Viens du ſon de ton flageolet
Me rendre l'eſprit tout folet.
Vainement ie ſonge & reſonge;
Et mes pauures ongles ie ronge,
Sans pouuoir de mon froid cerueau
Tirer le moindre vermiſſeau:
Viens en viſte fondre la glace,
Afin viſtement que j'en faſſe:
Fay-moy bien décrire en beaux vers,
Les horions, & les reuers
Qu'en ce combat les Dieux donnerent,
Où ſi bien les mains ils menerent,
que les Geants, & leur grand Chef
Furent deffaits par grand méchef;

Comme Typhon, au lieu d'Azyle,
Trouua ſa mort dans la Sicile,
Où certain mont aſſommé l'a,
Et contraint de demeurer-là,
En recompenſe ie te voüe,
Vn maſque qui fera la mouë,
Et le ſacrifice plaiſant
D'vn petit Singe mal-faiſant.
Courage, mon feu ſe r'allume;
Cà mettons la main à la plume;
Et du rude Culebutis
De ces grands hommes mal b âtis,
Faiſons vne gaye peinture,
Qui ne ſente point la Torture,
Et les maux que malgré mes dents
I'ay reſſentis depuis ſix ans,
Holà petit faiſeur de carmes,
Qu'à-t'on à faire de vos larmes,
Finiſſez voſtre lay plaintif;
Sans faire icy tant du chetif
Cette meſme nuit qu'Encelade
Deuoit planter ſon eſcalade,
Iupin & ſon Fils déguiſez
En deux marchands deualiſez
Qui redemandent leurs beſongnes,
Cachans bien leurs diuines trongnes,
Allerent au camp ennemy
Voir s'il n'eſtoit point endormy:
Par les feux allumez qu'il virent;
Et par le bruit qu'ils entendirent,
Iupin vit bien qu'au lendemain
Il faudroit agir de la main.
Toſt apres ce grand Roy du monde,
Armé du tonnerre qui gronde,

Et ſon Fils, ce grand Guerrier à bras,
Ayant ſa Maſſe ſur ſon bras,
Virent aiſément les rebelles
Qui montoient au Ciel ſans échelles,
Comme l'Olympe blanchiſſoit,
Et l'Aurore la nuict chaſſoit,
Lors Iupiter joüa du foudre,
Et mit leurs montagnes en poudre,
(Il eſtoit tireur tres adroit,
Et ſon foudre ſix coups tiroit.)
Sur ces montagnes foudroyées:
Comme menu poivre broyées,
Ces grands hommes à demy-morts,
Imprimerent leurs vaſtes corps;
Aucuns comme en vn Cymetiere
Demeurerent dans la pouſſiere,
Aucuns eſtourdis ſeulement,
N'y demeurerent qu'vn moment.
Apres cette mortelle aubade,
Les grands Dieux, de leur embuſcade
Vinrent auecque de grands cris,
Autant qu'auroient fait des eſprits,
Effrayer la Giganterie,
Et lors commença la turie,
Lors fit merueille de peter
Le Tonnerre de Iupiter.
A la faueur de ce Tonnerre,
Alcide vray foudre de guerre,
A chaque coup quelqu'vn abat,
Et met pluſieurs hors de combat:
Enfin, finit la deſtinée
Du redoutable Alcionée,
De ſa maſſe l'écarboüillant,
Et de ſon ſang noir barboüillant

Comme Typhon, au lieu d'Azyle,
Trouua ſa mort dans la Sicile,
Où certain mont aſſommé l'a,
Et contraint de demeurer-là,
En recompenſe ie te voüe,
Vn maſque qui fera la mouë;
Et le ſacrifice plaiſant
D'vn petit Singe mal-faiſant.
Courage, mon feu ſe r'allume;
Cà mettons la main à la plume;
Et du rude Culebutis
De ces grands hommes mal-b âtis,
Faiſons vne gaye peinture,
Qui ne ſente point la Torture,
Et les maux que malgré mes dents
I'ay reſſentis depuis ſix ans,
Holà petit faiſeur de carmes,
Qu'à-t'on à faire de vos larmes,
Finiſſez voſtre lay plaintif;
Sans faire icy tant du chetif
Cette meſme nuit qu'Encelade
Deuoit planter ſon eſcalade,
Iupin & ſon Fils déguiſez
En deux marchands deualiſez
Qui redemandent leurs beſongnes,
Cachans bien leurs diuines trongnes,
Allerent au camp ennemy
Voir s'il n'eſtoit point endormy:
Par les feux allumez qu'il virent;
Et par le bruit qu'ils entendirent,
Iupin vit bien qu'au lendemain
Il faudroit agir de la main.
Toſt apres ce grand Roy du monde,
Armé du tonnerre qui gronde,

Et ſon Fils, ce grand Vier-à-bras,
Ayant ſa Maſſe ſur ſon bras,
Virent aiſément les rebelles
Qui montoient au Ciel ſans échelles,
Comme l'Olympe blanchiſſoit,
Et l'Aurore la nuict chaſſoit,
Lors Iupiter joüa du foudre,
Et mit leurs montagnes en poudre,
(Il eſtoit tireur tres-adroit,
Et ſon foudre ſix coups tiroit.)
Sur ces montagnes foudroyées:
Comme menu poivre broyées,
Ces grands hommes à demy-morts,
Imprimerent leurs vaſtes corps;
Aucuns comme en vn Cymetiere
Demeurerent dans la pouſſiere,
Aucuns eſtourdis ſeulement,
N'y demeurerent qu'vn moment.
Apres cette mortelle aubade,
Les grands Dieux, de leur embuſcade
Vinrent auecque de grands cris,
Autant qu'auroient fait des eſprits,
Effrayer la Giganterie,
Et lors commença la turie,
Lors fit merueille de peter
Le Tonnerre de Iupiter.
A la faueur de ce Tonnerre,
Alcide vray foudre de guerre,
A chaque coup quelqu'vn abat,
Et met pluſieurs hors de combat:
Enfin, finit la deſtinée
Du redoutable Alcionée,
De ſa maſſe l'écarboüillant,
Et de ſon ſang noir barboüillant

Le muſeau crotté de ſa mere,
Ce qui luy fut douleur amere.
Des occis il fut le premier.
Mais il ne fut pas le dernier
De ceux dont le vaillant Alcide
En ce combat fut l'homicide.
Baccus fait des exploits diuins,
Se trouuant lors entre deux vins,
Son Tirſe enuironné de lierre,
Va briſant tout comme vn tonnerre:
Les Menades ſuiuent leur chef,
Ayant auſſi du vin au chef,
Et de leurs grands coups ſcandalizent
Maints Geants qu'elles cicatrizent.
Apollon le tireur adroit,
D'Ephialte créve l'œil droit,
Hercule luy créve le gauche!
Mercure de ſon ſabre fauche
Les jambes de Porphirion,
Mimas d'vn puiſſant horion
Fait ſauter à Mars la rondache,
Mars luy répond d'vn coup de hache,
Et le fend malgré ſon eſcu,
Depuis la teſte juſqu'au cu:
Atropos fit tomber Pallene
D'vn coup de quenoüille dans l'ayne,
Et Clotho luy mit promptement
Vn fuſeau dans le fondement:
Enfin les Dieux faiſoient merueilles,
A bien donner ſur les oreilles
De leurs ſuperbes ennemis,
Deux ou trois deſquels à mort mis,
Leur faiſoient facilement croire
Que le Ciel auroit la victoire:

Mais ceux qu'on croyoit foudroyez
Lors que les monts furent broyez,
Vinrent faire tourner la chance,
Ou du moins dreſſer la balance,
qui lors deuers les Dieux panchoit:
Car Eurite le pied lâchoit,
Eurite, qui cette journée,
Plus d'vne preuue auoit donnée
D'vn grand arbre fait comme vn dart,
qu'il eſtoit valeureux ſoudart,
Il en eſtoit à la parade,
Alors que ſuruint Encelade,
Suiuy de tous ces furieux
Qui venoient de manquer les Cieux,
Cét enragé, du tronc d'vn cheſne
Entama le flanc a Silene,
Et luy caſſa du meſme coup,
Malheur qui l'affligea beaucoup,
Vne bouteille grande & belle,
Pendante à l'arçon de la ſelle:
Lors qu'il vit couler ſon vin blanc,
Qu'il regretta plus que ſon ſang,
Il demeura comme ſtupide,
Et ſans l'aſſiſtance d'Alcide,
Encelade qui redoubloit,
Tres-aſſeurément l'accabloit:
Lors l'on vit monter & deſcendre
Maint dur coup ſur mainte chair tendre;
Lors maint beau corps par grand peché
Fut tres-cruellement haché:
Lors mainte Deeſſe foulée
Maudit mille fois la meſlée:
Cependant que faiſoit Typhon
Auec ſon grand nez de Griffon:

Hà vrayment ie veux vous le dire;
Il ne s'amuſoit pas à rire,
Il ſe battoit contre Iupin.
En chaque bras ayant vn Pin,
De chaque bras faiſant la roüe,
Et à Iupin faiſant la moüe,
Car toûjours quelque bras paroit
Autant de coups qu'il luy tiroit,
Iupin en maudiſoit ſa vie:
Enfin, aueuglé de l'enuie
De venir de ſon homme à bout,
Il voulut hazarder le tout,
Et s'approcha branlant vn foudre,
Penſant bien le reduire en poudre,
Mais vn furieux moulinet
Luy briſa ſon foudre tout net,
Et comme il vouloit en reprendre,
Typhon eut le temps de s'étendre,
Et de le ſaiſir au colet,
Le traittant de maiſtre à valet.
Luy donnant mille craquignoles,
L'outrageant de mille paroles,
Dont le pauure Dieu mal mené
Euſt voulu lors eſtre damné.
Des grands Dieux par cette nouuelle
Se troubla bien fort la ceruelle,
Outre que ces maudits Geans,
Les alloient fort endommageans;
Mercure & le vaillant Alcide
Y coururent à toute bride.
Et Mercure voulut ruſer
Deuant que de la force vſer,
Prenant toute la reſſemblance
D'Hebé la Dame de Iouuence,

Pour laquelle ce Dieu ſçauoit
Que Typhon grand amour auoit ;
Typhon courant à ſa maiſtreſſe,
Laiſſe choir Iupin qui ſe dreſſe ;
Et qui voyant qu'il tallonnoit
Hebé, qui toûjours s'éloignoit,
D'vn petit tonnerre de poche
Luy freſle toute la caboche,
Puis Hercule d'vn grand reuers
L'ayant fait tomber à l'envers,
Ces trois Dieux ſur luy chamaillerent ;
Et ſes cent bras luy mutilerent :
Iupiter vouloit l'acheuer ;
Mais Iris qui le vint trouuer,
Luy dit que la trouppe Celeſte
Eſtoit en danger manifeſte,
Et qu'il la falloit ſecourir :
Et lors Iupiter de courir,
Laiſſant le Geant ſur la place,
Tremblant & froid comme la glace,
Il trouue en arriuant les ſiens
Las & recrus comme des chiens,
Qui tout le long d'vne journée
Ont quelque biche mal menée,
Mais à ſa voix on reprend cœur ;
Le vaincu deuint le vainqueur,
L'ennemy recule & s'étonne,
Ce Dieu ſur luy tonne & retonne,
Et ſes deux fils ſuiuant ſes pas,
Montrent bien qu'ils ne dorment pas ;
Le grand Alcide à coups de maſſe
Aſſomme, renuerſe & fracaſſe,
Mercure de ſes moulinets,
Coupe pluſieurs membres tous nets ;

Enfin tous les Dieux firent rage
Venus y montra ſon courage,
Et d'vn Geant pris au colet,
Par Mars, ſon tres-humble valet,
D'vne épingle entama la feſſe,
Criant, i'ay peur qu'il ne me bleſſe,
Et Mars, d'vn grand eſtramaçon
Acheua ce pauure garçon.
En ſuitte, Hercule tuë Eurite,
Pan Thoon, Mercure Hypolite,
Lequel mourut bien irrité,
Car il n'auoit iamais eſté
Mis à mort, juſques à cette heure,
Mimas ayant à la malheure,
Occis par grande trahiſon.
Du vieil Silene le griſon,
Mars d'vne profonde bleſſure
Fit voir le iour à ſa freſſure.
Athos tomba ſous l'eſpadon
Dont joüoit le Dieu Cupidon.
Diane fit mourir Aſie.
Thoon ayant Iunon ſaiſie,
Fut par Vulcan, & par Cerés,
Tué de ſon propre Cyprés:
Pallas au furieux Pallante
Montra bien qu'elle eſtoit vaillante;
Le tuant de deux coups d'eſtoc,
En ſuite, elle ſoûtint le choc
Que luy vint donner Encelade,
Et d'vne grande couſtillade
Luy faiſant ouuerture au flanc,
Luy tira l'ame auec le ſang,
Neptune du grand Polibote
Ayant éuité mainte botte,

Le fit choir d'vn coup de Trident,
Et puis l'acheua d'vn fendant,
Ceux-là morts, tous ceux qui reſterent
Le combat plus ne conteſterent,
Qui çà, qui là, chacun s'enfuit,
Et chaque Dieu quelqu'vn d'eux ſuit:
Enfin ceux qui fuyent & ſuiuent,
Courans à qui mieux-mieux, arriuent
Droit où Typhon auoit eſté
Par Iupiter ſi bien frotté,
Mais ce furieux perſonnage
N'auoit pas perdu le courage,
Il eſtoit depuis vn moment,
De ſon long eſtourdiſſement
Reueillé ſecoüant l'oreille,
Et lors l'on vid vne merueille,
Car il fit plus auec ſes pieds,
Que ſes bras non eſtropiez
N'euſſent fait dedans la bataille,
Il appella les ſiens canaille,
Et ſe meſlant parmy les Dieux,
En bleſſa les plus furieux:
Lors, aux Geants reuint l'audace,
Au cœur des Dieux reuint la glace,
Et n'eut eſté que Iupiter
Eut credit de les arreſter,
Ces pauures Dieux ſans nulle doute
S'en alloient mis en vauderoute,
S'en alloient eſtre déconfits,
Mais Iupin, & ſon vaillant fils
Au deuant de Typhon allerent,
Et de deux coſtez l'attaquerent,
Il s'en épouuentoit fort peu,
Mais ſe voyant couuert de feu,

Et ſentant les coups de maſſuë,
Il n'eſpera plus bonne iſſuë
De ſon combat mal entrepris :
Et lors, la crainte d'eſtre pris
Luy faiſant montrer les poſteres,
Ils s'enfuit ſuiuy de ſes freres,
Et Iupiter de foudroyer,
D'vn long tonnerre à giboyer,
Dont Phlegre put encor le ſoulphre,
Qu'il exhale par plus d'vn gouffre.
Cependant Typhon arpentoit,
Et de lieuë en lieuë ſautoit
Si viſte, que de Theſſalie,
A paſſer iuſqu'en Italie,
Il ne fut quaſi qu'vn moment,
Tant il courut legerement.
Iupiter à grands coups de foudre
Fait tout ce qu'il peut pour le moudre,
Et de terre en terre le ſuit :
Enfin ce malheureux s'enfuit
Se cacher dedans la Sicile,
Mais ce luy fut vn pauure azile,
Iupiter d'Ætna le couurit,
Et comme au trebuchet le prit.
Depuis, les feux que la montagne
Vomit ſouuent ſur la campagne,
Furent crus les ſoûpirs ardens
De Typhon enfermé dedans.
Ainſi preſque touſiours le vice
A la fin trouue ſon ſupplice,
Et iamais la rebellion
N'éuite ſa punition.
Tous les autres fils de la terre
Furent détruits par le tonnerre,

Et ſeruirent en diuers lieux
De trophée au maiſtre des Dieux ;
Et moy ie mets fin à mon conte ,
Tiré du Sieur Noël le Conte.

Fin du cinquiéme & dernier Chant.

FACTVM, OV REQVESTE, Ou tout ce qu'il vous plairra.

Pour Paul Scarron, Doyen des malades de France.

Anne Scarron, pauure veufue deux fois pillée durant le bloccus.

Françoiſe Scarron, mal payée de ſon locataire : enfans du premier lict de feu Maiſtre Paul Scarron Conſeiller en Parlement ; tous trois fort incommodez, tant en leurs perſonnes qu'en leurs biens , defendeurs.

Contre Charles Robin ſieur de Sigoigne, mary de Magdelaine Scarron.

Daniel Boilleau ſieur du Pleſſis, mary

de Claude Scarron: Et Nicolau Scarron, enfans du ſecond lict, tous ſains & gaillards & ſe réjoüyſſans aux dépens d'autruy, demandeurs.

TOut le monde ſçait que le bon-homme Scarron pere des demandeurs & defendeurs a veſcu toute ſa vie en Philoſophe, & ſi l'on veut, en Philoſophe Cinique. Il fut le meilleur homme du monde: & non pas le meilleur Pere enuers ſes enfans du premier lit; Il a menacé cent fois ſon fils aiſné de le deſheriter, parce qu'il luy oſoit ſouſtenir que Malherbe faiſoit mieux des vers que Ronſard, & luy a predit qu'il ne ſeroit iamais fortuné, parce qu'il ne liſoit pas la bible, & n'eſtoit iamais éguilletté.

Il ne faut pas s'eſtonner ſi vn homme ayant ces maximes-là, n'a iamais ſceu s'il auoit du bien, ou non: Sa ſeconde femme Françoiſe de Plaix, la plus plaidoyante Dame du monde, luy en ayant tellement oſté la connoiſſance, qu'en vne maladie qu'elle eut, qui fit peur à ſon mary d'eſtre veuf, il la conjura de luy laiſſer apres ſa mort vne penſion de ſix-cens liures. Il a pourtant laiſſé aſſez de bien à ſes enfans, s'il eſtoit également partagé, & ſi tout n'eſtoit d'vn coſté, & rien de l'autre.

Il a laiſſé dans le monde trois enfans du premier mariage, & autant du ſecond, qui ſe

ſont portez pour Heritiers auec leur mere, & ſe ſont emparez du bien, ſelon la couſtume des enfans d'vn ſecond lict.

Les enfans du premier lit ont demandé le bien de leur mere, & la part qui leur appartient en celuy de leur pere, il y a ſix ans qu'ils plaident, & trois ans que leur procez eſt en eſtat, ſans pouuoir le faire iuger, à cauſe des chicaneries inoüyes du ſieur de Sigoigne, mary de l'vne des filles du ſecond lit, qui ſe dit l'ame de leur procez, (ce ſont ſes propres termes) ie vous laiſſe à penſer ſi cette ame-là, eſt bonne ou mauuaiſe.

Il s'eſt perſuadé qu'à la longue le fort emporteroit le foible, & que la foibleſſe & la pauureté de ſes parties, ne pouuant reſiſter à la force de ſes chicaneries, & au credit de ſes parens, ils ſeroient à la fin contraints d'abandonner le procez.

Voicy les deux raiſons inuincibles dont il ſe ſert pour refuſer à ſes parties le bien de leur mere, & ce qui leur appartient en celuy de leur pere.

La premiere eſt, qu'il a oüy dire à vn bon Religieux, grand amy du Confeſſeur de la niepce d'vne blanchiſſeuſe, qui eſtoit ſœur de la femme de Chambre de la premiere femme du bonhomme Scarron ſon beau-pere, qu'eſtant à l'extremité de ſa vie, elle auoit demandé pardon à ſon mary de ne luy auoir point apporté de bien; que cette femme de Chambre l'auoit dit à cette blanchiſſeuſe, cette blanchiſſeuſe à la Niepce, cette Niepce à ſon Confeſſeur, ce Confeſſeur à ce bon Religieux, & le bon Religieux qui

n'auroit pas voulu mentir au ſieur Sigoigne; *Ergo*, gluc.

La ſeconde qui n'eſt pas ſi longue à rapporter. Que Françoiſe de Plaix ſa belle mere, ſeconde femme du bon homme Scarron, luy auoit promis ſolemnellement par contrat de mariage, que les enfans du premier lit n'auroient iamais part au bien de la maiſon, qui eſtoit aſſez conſiderable, puis que ladite de Plaix a auoüé que du viuant de ſon mary, il montoit a vingt mille liures de rente, ſi bien que ſans ſon jeu, & ſans les banqueroutes que l'on luy a faites, à cauſe qu'elle mettoit ſon argent à trop gros intereſt, elle ſe ſeroit bien-toſt miſe à ſon aiſe, elle qui eſtoit aſſez auare, pour auoir vn iour fait apetiſſer les trous de ſon ſucrier; I' en pourrois conter cent ſtratagémes de ménage, auſſi plaiſans que rares, ſi ie n'auois icy deſſein de faire pitié plûtoſt que de faire rire.

Meſſieurs des Requeſtes du Palais n'ont pas beaucoup deferé à ces belles raiſons-là; ayant condamné les enfans du ſecond lict, de reſtituer à ceux du premier, ce qu'ils ont reconnu leur appartenir, auec dépens.

Vn Arreſt de la grande Chambre alloit confirmer la ſentence des Requeſtes, quand l'ingenieux Sigoigne fit interuenir à vn ſeellé que l'on fit à la mort de leur mere, vn nommé Pannier, Paguier, ou Paſquier, ou comme il vous plairra; car on n'a iamais bien ſçeu, ny comme il s'appelloit, ny d'où il eſtoit, ny qui il eſtoit, ny meſme s'il eſtoit, tãt y a qu'vn Procureur nõmé Bruſlé, interuint pour Pannier Huguenot, Aduocat de la Rochelle, diſant qu'il auoit gagné

au Hoc trois mille francs audit Sigoigne, qu'il s'entendoit auec ſes parties pour ne payer pas, & qu'il demandoit le renuoy de l'affaire à l'Edit.

On remarquera que la promeſſe eſt faite la veille de l'interuention.

La Chambre de l'Edit allant donner vn Arreſt au rapport de Monſieur Seuin, le meſme fantoſme a reparu de nouueau, qui demande éuocation en vn autre Parlement.

On a fait ſommer Sigoigne de faire ceſſer les pourſuites de ſon creancier particulier. On peut voir ſa réponſe dans la ſommation produite ſous la cotte D.

Ie laiſſe à juger à Meſſieurs du Conſeil, ſi vn procez doit eſtre eternel, parce qu'vne des parties a joüé de malheur au Hoc.

Si le Sieur de Sigoigne n'eſt pas obligé pour ſon honneur de nous faire voir enfin ce merueilleux Pannier.

Si Paul Scarron malade depuis vnze ans, & encore plus pauure que malade, eſt en eſtat d'aller plaider à Caſtres, luy à qui vne ſeule viſite qu'il a faite depuis peu chez Monſieur le Chancelier, a cauſé vn grand mal de dos, & luy a fait dire plus de deux mille helas, plus de deux cens, ie renie ma vie, & autant de maudit ſoit le procez.

S'il eſt raiſonnable que les enfans du ſecond lit, ayent des chiens courans, & des carroſſes, tandis que Paul Scarron qui n'a point d'autre bien que ſon procez eſt endetté par deſſus la teſte, & a laſſé tous ſes amis; Qu'Anne Scarron va dans les ruës de ſon pied, la teſte la premiere, & crottée juſqu'au cul, façon de

marcher qu'elle a retenuë de ſon pere.

Que Françoiſe Scarron qui eſt plus propre & plus delicate, n'a pas le moyen d'aller en chaiſe, & gaſte quantité de beaux ſouliers.

Enfin, ſi les chicaneries peuuent eſtre renduës immortelles, & ſi il n'y va pas de la reputation des Iuges, que ce pauure malade ſoit contraint de ſe faire porter de la porte du Conſeil, à celle d'vne Egliſe.

Meſſieurs du Conſeil ſont trop iuſtes, pour n'arreſter pas le cours de tant de chicaneries; & s'ils ſont aſſez indulgens pour ne pas faire roüer tous vifs le frere & les beaufreres des enfans du premier lit, & pendre leurs femmes comme recelleuſes, pour auoir vollé leurs propres freres & ſœurs dans la capitale du Royaume, & à la barbe de la Iuſtice, plus hardiment qu'on ne fait dans les grands chemins; Au moins ſeront-ils aſſez juſtes pour les condamner aux deſpens, dommages & intereſts enuers les enfans du premier lit. Amen.

Monſieur de la MARGVERIE Rapporteur.

GABOVD Aduocat.

SVITE

SVITE
DV FACTVM.

LEs cauſes d'euocation, dont ſe ſert Nicolas Scarron contre les defendeurs ſont ſi ridicules, qu'on a negligé de les deſtruire dans le Factum.

C'eſt la coûtume des demandeurs de faire des productions vaille que vaille, & de ſe mettre peu en peine s'ils ſçandaliſent les Iuges, pourueu qu'ils empeſchent de juger.

Les defendeurs agiſſent autrement, & ne produiſent rien il y a long temps, de peur d'allonger le procez, & de faire croire aux iuges qu'ils ſe deffient de leur bon droit.

Meſſieurs du Conſeil ſont trop clair voyans pour ne trouuer pas les cauſes d'euocation de Nicolas Scarron auſſi foibles, que celles de l'inuiſible Pannier, ſi tant eſt qu'il y ait vn Pannier autre part que dans l'imagination forte du ſieur Sigoigne, qui aura bien de la peine à prouuer par vn certificat de Miniſtre, qu'il y a vn Aduocat Huguenot à la Rochelle nommé Pannier.

Et ſi ce bon joüeur de Hoc, n'eſt pas vn fantôme, au moins eſt il vn étrange homme

de fermer les aureilles à l'offre que font les defendeurs de le payer, ſauf leur recours contre Sigoigne, & il faut qu'il ait l'ame bien chicanante d'aymer mieux vn procez que le payement d'vne dette, en vn temps ou l'argent eſt ſi cher.

Quoy, que Pannier & les demandeurs agiſſent par vn meſme eſprit de chicane, il y a pourtant cette difference entr'eux, que Pannier refuſe ce qu'on luy doit pour faire durer vn procez, & les demandeurs font durer vn procez pour refuſer ce qu'ils doiuent.

Mais c'eſt trop parler de Pannier, reuenons à Nicolas Scarron.

Les parens qui luy ſont communs auec ſes parties ne ſont que trois, Pierre Scarron Eueſque de Grenoble, Conſeiller honoraire, Iean Scarron ſieur de Vaujour, & Proſper Bauin. Ceux de ſes beaufreres, ne luy doiuent pas eſtre ſuſpects, puis qu'il a meſme intereſt qu'eux, s'eſt porté comme eux heritier pur & ſimple, qu'il joüit du bien comme eux, qu'il le mange comme eux, qu'il ayme le bien comme eux, & le rendra comme eux le plus tard qu'il pourra.

Pour rendre la choſe vray ſemblable, il a fait vne querelle d'Allemand, à ſes ſœurs. & à ſes beaufreres, & leur a demandé auſſi bien qu'aux defendeurs, vne prouiſion de vingt mil liures, le pauure enfant, qui n'a que vingt ſix ou vingt ſept ans, & qui pourroit déja auoir augmenté le nombre des viuans de quelques vns de ſa façon, s'eſt contenté ſix ans durant de quelque argent, que luy ont donné ſes

beaufreres, pour acheter des tartelettes, & des coupies, & ne s'eſt auiſé de demander du bien que ſix ſemaines deuant l'éuocation, & cependant il eſt aiſé de prouuer, qu'il eſt bien ſuiuy, bien monté, bien veſtu, & bien nourry, & s'il n'a encore rien contracté de mauuais de l'affinité de ſes conſors, il ne niera pas, qu'il n'ait auoüé à Paul Scarron ſon frere, qu'il receuoit également auec ſes ſœurs le reuenu de la ſucceſſion ſurquoy on le feroit jurer, ſi cela n'allongeoit point le procez.

Les enfans du premier lit deuroient bien plûtoſt que luy, demander vne prouiſion. mais ils eſperent que Meſſieurs du Conſeil les mettront bien toſt en eſtat d'auoir vn Arreſt du Parlement, qui confirmera la Sentence des Requeſtes du Palais, qui leur a adjugé tous dépens, dommages & intereſts. C'eſt la ſeule eſperance dont le pauure Paul Scarron repaiſt ſes creanciers, gens acariaſtres qui ne goûtent point ſa Poëſie, & qui ſur vn Poëme de mille vers burleſques, ne luy feroient pas credit d'vn double.

I'auois oublié que les enfans du ſecond lit, ne plaident que ſur des oüy dire & des coniectures, & ceux du premier ſur des Contracts, & Quittances, & que ces meſmes enfans du ſecond lit, ont creu que leurs parties eſtant enfans auſſi bien qu'eux du bon homme Scarron, qui croyoit ſa ſeconde femme en toutes choſes, deuoient par bien ſeance auoir la meſme ciuilité pour les enfans de ladite femme, qui ſont leurs freres, & qu'ils ne voudroient pas degenerer de leur pere, dans ſa ſimplicité

& ſon indifferance pour le bien, vertus qu'ils ſouhaittent plus que toutes autres à leurs parties.

FIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VS
ROMA